MALROUVE

LUDOVIC CAREAU

PROLOGUE

Le souvenir jamais ne se tarit. Il fluctue, au fil du temps, se place en retrait, parfois, afin de nous permettre de mieux respirer, mais jamais ne disparaît vraiment.

Il reste, s'agrippe solidement aux parois de notre esprit, si sombres et si étroites. Mais il ressurgit, réactivé par une simple couleur, un reflet, un semblant de parfum ou une certaine luminosité, à un moment donné de la journée. Il est notre vécu. Ce qui fait que nous nous différencions les uns des autres.

Pour ma part, il existe un souvenir vivace qui jamais ne partira. Il remonte à une période précise de mon enfance. J'y ai connu mes premières expériences de vie en communauté, au milieu d'autres enfants.

Nous avions sept ou huit ans. Nous étions sales et agités mais explosifs de vitalité.

C'est dans un lieu magique que nous évoluions, à cette époque dénuée de soucis. C'était un centre aéré. Mais pour nous, c'était beaucoup plus : c'était Brocéliande ! C'était notre terrain de jeu, notre univers où tout était faisable.

Nous en avions une vision, certes, édulcorée, naïve peut-être. Mais jamais, ou si rarement, je ne perçu de telles odeurs, de si jolies teintes, naturelles et si profondes, presque fantastiques. Là-bas, je devenais un personnage de roman, Robin des Bois, Zorro ou bien Tarzan. Là-bas, je sortais de la morosité ambiante de ma cité. Là-bas les visages de mes camarades de jeu, se muaient en figures de légendes que l'on rencontre au détour d'un conte.

Le domaine de Malrouve était dominé par un ciel qui jamais ne se montrait menaçant ou triste. Ce ciel avait une myriade de teintes pastelles et même par temps d'orage ou de tempête, il savait se montrer généreux.

Pour nous, munis de ce regard enfantin, la cité, ses tours et immeubles bétonnés, s'éloignait chaque jour, de façon étrange. Malgré sa proximité, le domaine de Malrouve était un coin de verdure luxuriante, cerné de vieilles closeries aux murs pierreux, quelque fois croulants.

C'était un havre bucolique, si proche d'une grisaille urbaine qui ne m'inspirait que du dégoût.

A l'âge où un enfant souhaite si ardemment et naturellement s'épanouir, il est contre nature de vouloir l'enfermer dans l'enfer si concret et si froid de la matière la plus abrupte…

Louis Chaudet

I.

Le mercredi matin, dès huit heures, le petit Louis se rendait au domaine Malrouve. Le centre aéré était devenu sa seule raison d'évoluer sereinement. Il trépignait d'impatience sur la banquette arrière de ce car vieillot qui les emmenait, lui et ses comparses, vers le réconfort et l'aventure.

Le chauffeur était un type au visage enjoué, malgré le fait que la peau de son visage, passablement couperosée, se voyait mitraillée d'innombrables aspérités. Il se nommait Maurice mais tous les enfants qui emplissaient son véhicule, l'appelaient affectueusement « Momo » ou bien « Monsieur Maurice ».

Ce ramassage quotidien avait lieu sur une place sordide. Entourée d'une muraille de fenêtres et de halls d'entrée, de feux de signalisation, de passages rectilignes et cloutés, de grillages, cet endroit, malgré la présence remarquée mais succincte de quelques arbustes, placées ça et là, de buissons ardents et autres viburnums, était repoussant de morosité.

Bien que, pour un adulte, empêtré dans une réalité coriace, cet aspect des choses s'avérait définitif et encré dans un renoncement visible et décourageant. Pour un enfant tel que Louis, ce n'était que le point de départ vers un monde meilleur, vers le pays fabuleux de la découverte.

Les quelques mères qui accompagnaient leurs progénitures à ce point d'encrage, étaient sans chichi, la mine défaite et la chevelure à peine sèche. Le sourire, chez elles, n'était pas de mise et les cernes, sous leurs yeux si morts, témoignaient d'une vie sans illusion.

Louis était le petit dernier de la famille. Son grand frère, Jean, âgé de onze ans, entrait dans sa sixième rentrée au fameux centre. Quand à lui, il amorçait, à huit ans, sa troisième année consécutive, tout comme Jean-René, son ami de jeu.

Jean-René Lefort était un gamin réservé, tout du moins en apparence. Il était l'aîné des deux enfants du couple. Sa mère, Josiane, une femme malingre et austère, bigote à l'extrême, avait continuellement l'œil rivé sur son fils. Mais une fois l'étreinte maternelle relâchée, une fois un pied dans l'univers du centre aéré, l'enfant se dévergondait quelque peu ! La chrysalide éclatait d'un coup et laissait entrevoir un véritable petit démon, empli de mille malices insoupçonnées...

Le petit Lefort, physiquement, ressemblait énormément à sa génitrice : malingre, affublé d'un nez à la "grec", d'un menton en galoche, d'une bouche pincée et d'une chevelure crantée de couleur auburn, tirant légèrement sur le roux.

Il devait souvent supporter les railleries de ses petits camarades. Sa mère en était pour le moins responsable. Elle qui était du genre à avoir, de façon maladive, des « oursins » dans chaque poche, mettait un point d'honneur à ne jamais vêtir ses deux rejetons à des prix qu'elle jugeait beaucoup trop excessifs. C'était une farouche adepte du « dépenser moins cher ». Ainsi, Elle n'hésitait pas un seul instant, à sacrifier leur apparence sur l'autel des sacrosaintes économies. Pourtant, elle ne devait sûrement pas ignorer la prime cruauté des gosses et ne devait pas ignorer, non plus, que Jean-René et sa sœur, la petite Anne-Marie, allaient constamment souffrir de leurs quolibets acerbes et cruels.

Dans les tous premiers temps, lui, en avait, effectivement souffert. Mais avec le temps, il avait appris à se fabriquer une solide carapace et les gamins moqueurs avaient fini par se lasser de son apparente indifférence.

Affublé d'une culotte courte trop juste et d'un pull-over bleu-marine démodé, muni d'un col à glissière, style « camionneur », de chaussures élimées et d'un petit sac à goûter grotesque, il avait fini par s'y habituer et n'hésitait plus à parader ainsi, devant les autres, comme une provocation, un défi.

Les parents Lefort n'étaient pas ce que l'on pourrait qualifier des gens pauvres. Ils étaient les heureux propriétaires d'une charmante maison, rustique, ancienne et fort bien cotée,

s'accompagnant d'un confortable potager, le tout situé non loin du domaine Malrouve, juste en bordure de la grande route menant à Bouchemaine...

Le père, Jean-Daniel, travaillait au sein d'une banque en tant que courtier et gagnait honorablement sa vie. Quant à Madame, elle occupait le poste monotone mais assuré d'agent administratif à la Caisse des Dépôts d'Angers...

Malgré tout, leurs enfants étaient tels des martyrs, cloués au fronton de leur vanité et de leur pingrerie.

Le couple économisait sur leur dos et rognait, de façon maladive, sur leurs dépenses, dans le seul but d'amasser toujours plus d'argent. Ces économies ainsi faites permettaient l'investissement ostentatoire : voiture dernier cri mais pas trop onéreuse ! Restons raisonnables, tout de même ! Ne commettons surtout pas ce péché que l'on dit vénal !

Seul, le petit Louis Chaudet avait su se lier d'amitié avec le petit Lefort. Unis dans une réelle complicité, ils avaient en commun cette fibre invisible et pourtant si puissante que l'on nomme "imagination" ou "rêverie". Ces deux mômes n'en manquaient justement pas !

Louis s'ennuyait ferme, seul dans sa chambre et n'avait pas le répondant nécessaire à ses aspirations créatives. Son frère aîné y était bien insensible : lui, préférait mille fois s'adonner aux plaisirs du sport plutôt que de partager ce qu'il considérait comme les inventions puériles de son cadet...

Il faut bien reconnaître que le quartier de la Roseraie n'était pas un lieu qui insufflait l'inspiration à ce genre de gamin. Seul, le parc du centre aéré stimulait cette corde sensible. Voilà pourquoi il aimait s'y réfugier, le mercredi, jour béni entre tous !

La Roseraie, nom paradoxal pour cette "cité dortoir", édifiée dans les années 60, n'avait rien d'un Eden floral. Ce n'était que tours, barres d'immeubles et squares aseptisés où la verdure essayait, tant bien que mal, de s'y faire une place. Les seules aires de jeu proposées se bornaient aux sempiternelles balançoires, aux ennuyeux toboggans et aux bacs à sable, vidés pour moitié...

Pour les grands, on tentait de les distraire en les entraînant sur des carrés de pelouse abîmés, à se démener à jouer au foot, entre deux poteaux de but oxydés et dépourvus de filet.

Rien de tout cela ne pouvait réjouir le petit Louis. Il passait son temps entre les cours de récréation et sa chambre à rêver au monde qu'il s'était fabriqué, peuplé de belles princesses et de vilains sorciers. Bien entendu, dans cet univers, il savait s'y donner le beau rôle. Il était Errol Flynn et s'était amouraché de sa tendre Olivia de Havilland, une gamine de son âge, un bout de chou aux cheveux bruns, coupés au carré. Elle répondait au délicieux prénom de Karine et pensait l'aimer. Elle était sa Marianne, sa petite reine et sa muse. Il se battait contre des monstres pour briller à ses yeux, la défendait, aidé de son fidèle compagnon, "Petit"Jean-René... Leur Sherwood était un modeste bois, un vaste bosquet, peuplé de marronniers, de châtaigniers, d'épicéas, d'ifs, de chênes, de quelques buissons de houx, de lauriers, de bouquets de fragon, d'arums italicum et de tout un foisonnement de lierre. C'était le cœur même du domaine Malrouve, leur point de ralliement et d'amusement.

C'est là qu'habitait, inerte et immuable, la dame blanche : une statue de pierre, grisâtre et couverte de mousse, se tenant, rigide et silencieuse, au centre de la croisée de quatre petits sentiers, quatre serpents de terre, allant se perdre et se fondre dans la relative épaisseur du sous-bois. C'était une représentation symbolique de ***l'Immaculée Conception*** : une sainte vierge piétinant la répugnante et démoniaque vipère tentatrice... Ce lieu était un des principaux points cardinaux de leurs souvenirs partagés. L'autre se résumait à une bâtisse. Une grande et vieille closerie, tout du long vêtue d'un sinistre ravalement gris. Son toit était d'ardoises, chose banale pour une région où le schiste est monnaie courante ! Ses cheminées étaient faites de briquettes orangées et son impressionnant perron lui valut d'être affublé, bien plus tard, du surnom de "Maison du Perron" ou "le Perron". Les deux garnements l'avaient adoptée comme la leur. Elle était ce berceau de toutes leurs peurs et de toutes leurs frustrations les plus enfouies...

Pour eux, néanmoins, elle demeurait la "Maison du Curé". Celle qui avait abrité, bien des années auparavant, un drame sans nom. D'où leur était venue cette curieuse histoire de fantôme, errant dans ce lieu si particulier, en quête d'une étrange vengeance ? Nul ne saurait le dire avec certitude. Le fait est qu'ils avaient imaginé cette histoire avec tant de conviction et de persuasion, que les autres gamins avaient avalé cette faribole sans la moindre difficulté ! Un soit

disant prêtre avait, d'après leurs dires, vécu en cette ancienne ferme. Il y trouva la mort, tragique et violente ! Cela remontait à l'Occupation allemande. L'homme en bure avait été assassiné, pour d'obscures raisons, par des horribles nazis ! Depuis, l'âme plaintive et vengeresse du malheureux, hantait ces lieux... Fiers de cette invention, les deux compères lancèrent, à ceux qui l'osaient, le défi ultime : forcer l'intimité de cette maison hantée !
- Vous n'êtes pas cap' ! Leur avait soutenu ce petit morveux de Fabrice Boihou, un sale gosse qui se croyait plus fort et plus futé que tout le monde.
- Tu paries ? Lui avait rétorqué Louis, la paume de la main tournée vers le ciel et le regard plein de malice.
Boihou n'osa pas la lui taper. Il se contenta de se mordre le coin des lèvres et de froncer le sourcil : c'était un signe flagrant de son embarras. Il craignait pour son porte-monnaie car les deux loustics avaient l'air particulièrement déterminés.
- Non, je ne parie pas ! Trancha subitement le sale gamin au visage dardé de mille tâches de rousseur et aux yeux porcins.

Il sentit qu'il avait bien fait de refuser l'offre. Car les deux copains n'avaient visiblement pas peur des esprits errants, et pour cause ! Comment craindre une chose que l'on a inventée ?

Seul Louis était capable de pénétrer en partie la demeure. En partie, car sa silhouette effilée ne lui permettait que de passer la tête et un bout de torse dans l'obscure fraîcheur de cet antre...
La porte était barrée par une grosse chaîne rouillée, solidement tenue par un énorme cadenas. Cela avait pour conséquence une ouverture très restreinte, une maigre brèche et malgré cette taille de guêpe, malgré de maintes tentatives, le garçon ne put aller plus loin... A ce moment, Jean-René songea à une tierce personne : Thierry Goulaine, un enfant particulièrement rachitique. C'était une de ses vieilles connaissances, un gamin insignifiant, une ombre parmi les ombres et un objet d'indifférence...

Le garçon ne venait au centre aéré qu'un mercredi sur deux. Des soucis d'ordre personnel et familial l'obligeaient à venir de façon irrégulière. Ce gamin malingre paraissait continuellement souffreteux. Mais ce n'était qu'une impression. Elle émanait du seul fait que le gosse avait ce teint blafard, tirant légèrement sur le jaune et de profonds cernes qui soulignaient des yeux si tristes et un regard si absent.
- Vous n'allez pas faire appel à cette p'tite tapette ? S'offensa Boihou. Il s'esclaffa bêtement d'un rire guttural, semblable au bruit d'un évier bouché se vidant avec peine.
- C'n'est pas une tapette ! Gueula Jean-René, les deux poings serrés, prêt à en découdre avec ce grand escogriffe.

Thierry Goulaine était un gamin solitaire qui ne se confiait qu'au compte-gouttes. Nul ne connaissait véritablement son histoire mais il suffisait de le regarder pour deviner qu'elle ne devait pas être très heureuse.

Le gamin n'avait pas un sourire à offrir et s'était comme cloisonné du monde qui l'environnait.
Il n'avait qu'une seule aspiration : fuir sa réalité, entre un père alcoolique et une mère malmenée.

Mais Thierry était "spécial". Louis le savait et l'avait intimement senti. Il le savait parce qu'il partageait avec cet étrange gamin le même "don" ou presque. Même si Jean-René connaissait le môme depuis bien plus longtemps, Louis avait cet avantage certain de partager avec ce dernier ce lien étroit, si précieux. Tout comme lui, le petit Thierry n'avait jamais osé en parler, se confier à des parents qui se contenteraient de le dénigrer une fois de plus.
Ce don en question était un fardeau. En fait, à cet âge, les deux enfants ne savaient pas vraiment de quoi il en retournait. Ils n'avaient pas encore la maturité nécessaire pour pouvoir l'appréhender. A vrai dire, cela leur faisait peur, effroyablement peur !...

Sans vraiment se connaître, sans échanger la moindre parole, Louis et Thierry paraissaient se comprendre mais se gardaient bien de le crier sur les toits, pour ne pas éveiller les vilaines curiosités et les moqueries.

Seul, Jean-René était entré dans le cercle restreint de la confidence. Il ne s'était pas moqué d'eux, ne les avait pas raillés ou rejetés mais s'était logiquement et naturellement

inquiété de leur santé mentale. Mais tout le sérieux avec lequel ils s'en étaient remis à lui avait fini par le convaincre, du moins en grande partie...

II.

Aujourd'hui...

Louis avait grandi. C'est le cœur serré qu'il revenait sur les lieux de son enfance, après quelques longues années d'absence. Ce jour là, l'adulte de trente-huit ans qu'il était devenu, désirait renouer avec ce pan de l'enfance qu'il avait quelque peu occulté.

Il reprit donc le chemin du domaine Malrouve, comme il le prenait, naguère, assis au fond de ce bon vieux tacot fumant, chaque mercredi matin, durant six ans.

Au volant de sa Logan grise métallisée, il partit de chez sa mère, restée seule depuis la mort de son époux, une maison des années 30, située dans le faubourg Saint-Michel et prit la direction de la rocade, en direction de la Roseraie et de la grande route de Bouchemaine.
Il revoyait défiler les paysages qu'il avait, jadis, tant parcouru, à pieds, en car ainsi qu'en bicyclette. Le tout était arrosé d'une douce luminosité de fin de journée automnale...

Il passa devant la maison familiale des Lefort, sans savoir vraiment si les parents de Jean-René l'occupaient encore. Là, juste à proximité du muret d'enceinte de cette demeure d'aspect rural, naissait le chemin qui menait tout droit au centre aéré.

Il était ravi de s'extraire enfin du quartier maussade de la Roseraie et de pénétrer sur la commune de Saint-Gemmes sur Loire...

Autrefois, les maraîchers avaient fait de ce bout de campagne leur domaine réservé, leur fief. Mais, à partir des années 60, l'explosion démographique les contraignirent à plier bagages ou à mettre, pour certains d'entre eux et de façon définitive, la clé sous la porte. Ce fut précisément à Saint-Gemmes que ces "bannis" s'implantèrent. Mais cet exode y fut timide car les exploitants agricoles, ayant mal vécu l'expropriation et craignant que cela ne se reproduise à nouveau, décidèrent en grande majorité, de s'éloigner encore plus d'Angers et posèrent, finalement, leurs valises dans les environs de Bouchemaine ou d'Empiré.

Mais avant cela, les alentours du domaine Malrouve étaient déjà, et depuis la fin du XIXe siècle, l'apanage privilégié des grands propriétaires terriens, vivant et prospérant de leurs cultures de fruits et légumes, leurs productions de graines ou de fleurs. Un de ces riches maraîchers se nommait justement Gustave Malrouve.

Ce dernier avait édifié, à proximité de son immense exploitation, une splendide demeure que certains s'accordaient à baptiser "le Château Malrouve", rendant ainsi hommage à ses prétentieuses dimensions.

La construction de ce manoir débuta dès l'année 1872 et s'acheva trois ans plus tard. Cette bâtisse de style néo-renaissance, avait le teint crayeux de la tuffe. Flanquée d'un perron flamboyant et d'une large baie vitrée, on pouvait y accéder en escaladant les quelques marches d'un grand escalier de pierre, orné de balustres richement décorés.

L'ensemble cossu comportait deux étages ainsi que des combles. Le tout était agencé en corridors, en salons bourgeois, salles de réception et en escaliers princiers. Les plafonds y étaient hauts et incrustés de moulures en stuc, d'où pendouillaient de magnifiques lustres scintillants. Les murs y étaient lambrissés et les cheminées trapues, faussement marbrées.

Les nombreux toits ardoisés coiffaient chacune des tourelles et autres poivrières. Les plus voyants se terminaient en pointes, hérissées et dressées, tendues vers le ciel. L'ensemble donnait un sentiment d'extrême vanité et décrivait justement le tempérament suffisant, disait-on, du maître des lieux. Toute la bonne société angevine de cette époque, venait se divertir et se pavaner, lors de soirées somptueuses, données par le père Gustave et son épouse, Eugénie. En dépit de ses modestes origines, la coterie Malrouve fut acceptée et intégrée sans l'ombre d'une difficulté, malgré la réticente méfiance de quelques notables réfractaires.

Le ciel devenait menaçant. Au loin, sur la ligne d'horizon, une bande épaisse d'un bleu ardoisé, grossissait à vue d'œil et le vent s'affirmait davantage. Les rayons du soleil déclinaient et allaient se perdre dans un monde inconnu et sans fond. Quelques exploitations maraîchères, derniers vestiges d'une époque dorée, s'étendaient tout le long de ce chemin crevassé. De l'autre côté, de vieilles résidences, anciennes closeries restaurées par des propriétaires aisés, s'alignaient de façon éparse.

La température externe chuta brutalement. D'à peine 15°C, elle tomba en quelques secondes à 12 ! Notre conducteur ressentit cette soudaine fraîcheur lui lécher l'épiderme de ses bras dénudés. Il frissonna et remonta prestement sa vitre pour, finalement, la fermer complètement. L'automne s'achevait bel et bien et l'hiver amorçait la relève.

Les imposants marronniers, au feuillage roussi, surplombant le haut muret d'enceinte du domaine, à hauteur de la grande grille d'entrée, paraissaient faire leurs adieux et s'apprêtaient à sombrer dans une longue période de sommeil. Cette vision lui procura une agréable sensation, appartenant à un album de souvenirs que l'on retrouve et que l'on feuillette des années plus tard, dans l'intimité d'une adorable nostalgie. Il se mit à esquisser un sourire et à soupirer légèrement, l'âme légère et cotonneuse.

Lorsqu'on est mioche, entre huit et neuf ans, notre perception des évènements est aléatoire et sélective. Nous ne nous souvenons qu'à petites touches, par bribes. Nous ne voulons retenir que de fugaces saveurs, si particulières et si liées à l'enfance. Nous ne prenons que ce qui nous intéresse et rejetons les instants plus difficiles à vivre.

Tout ce qu'il avait saisi comme seuls souvenirs de cette période était flou et parfois, déformé. Mais tout était enrobé dans une solution édulcorée, agrémentée de sensations fortes et jouissives, comme une sorte d'extase inconsciente. On se souvient des arômes sucrés des confitures confectionnées avec dévotion et amour par sa grand-mère mais on oublie aisément que la pauvre vieille femme était percluse d'arthrite et qu'elle en souffrait terriblement. Là, dans la nostalgie de l'enfance, c'était la même chose...

La voiture longeait le vieux mur pierreux de l'enceinte. Par-dessus, dépassaient quelques branches d'arbustes et, encore au-dessus, dominaient les pins et leurs robes austères, les châtaigniers et les chênes. Plus loin, la Logane passa devant la grande ouverture qui laissait entrapercevoir un vaste parking poussiéreux, cerné de végétaux d'ornement. Louis eut juste le temps d'admirer la belle pelouse verte et suintante d'humidité, couvrant un terrain passablement bombé ainsi que le chemin de terre de son enfance qui bordait l'orée du petit bois.

La voiture accéléra légèrement. Louis se posta devant la porte principale du domaine, barrée par une haute grille noire et actionna son klaxon à deux reprises. Mais les grilles restèrent obstinément closes et l'entrée du château que l'on pouvait deviner, plus loin, semblait se conforter dans un mutisme bercé de quiétude.

Louis se contenta d'attendre patiemment, debout, adossé à sa voiture, les bras croisés. Il patientait en observant l'énorme marronnier, quelque peu défraîchi, qui semblait souffrir d'isolement, posé là, devant le château, depuis tant d'années.

Soudain, une silhouette daigna s'engager dans l'allée principale et s'approcher de la grille. L'individu était grand sans être immense, ni vraiment mince, ni vraiment gros, il portait un complet bleu marine.

A la moitié du chemin, il s'immobilisa un instant puis, avança avec moins d'entrain. Arrivé enfin à hauteur de la grille, il colla presque son nez prononcé tout contre les barreaux, comme pour mieux humer l'étranger.

- Vous cherchez quelque chose ? Demanda l'homme avec dans la voix une pointe de méfiance.
- Je désirerai voir monsieur Lefort. Je pense qu'il travaille ici. Il serait le directeur adjoint de ce centre aéré... Je suis un vieil ami. Monsieur Chaudet...

Brusquement, le visage de l'individu s'illumina d'un large sourire.

- Louis ? Dit-il d'une voix troublée.

Louis hésita mais au bout d'une longue minute, parvint à réaliser la situation : le visage n'avait pas énormément changé. Les traits principaux étaient restés identiques ou presque : ce nez anguleux, ces cheveux crantés, ondulés et auburn et ce menton si avancé ! Le doute n'était plus permis !

- Jean-René ! C'est bien toi ?
Les deux compères étaient émus, même s'ils s'efforçaient de le masquer. Les mots manquaient. Tant de choses venaient se bousculer. Trop d'images, de sensations diverses se mêlaient dans leurs esprits. Ils se contentèrent de vagues grimaces et de rires confus.
- T'as pas grandi ! lança Jean-René, tout en s'activant, fébrilement, à ouvrir la grille à l'aide d'une imposante clé en fer forgé. - T'as pas mangé de soupe depuis tout ce temps ?
- J'ai toujours eu une sainte horreur des potages ! Plaisanta Louis, sans trouver sa répartie d'une grande finesse.

Pourtant tous deux partirent dans un rire nerveux, juste histoire de décompresser un peu. La grille s'ouvrit enfin, dans un grincement strident et les deux amis d'enfance se firent face, silencieux. Ils n'osèrent franchir le pas et se jeter dans les bras l'un de l'autre. Ils se contentèrent d'une bonne et sincère poignée de main, comme le font habituellement deux véritables "mâles" qui se respectent.
- Tu as reçu ma lettre ? Demanda Jean-René. - bien sûr ! Suis-je bête ! Sinon tu ne serai pas là !
- Oui, je l'ai bien reçue... Son contenu m'a intrigué, je te l'avoue.
- Pour sûr qu'il t'a intrigué ! Après tout ce temps !
Mais les deux visages s'assombrirent, tel un épais cumulus venant cacher pour un instant la lumière du soleil.
- Heu... Je sais que tu veux insinuer. Avoua Jean-René, l'air dépité. - J'ai hésité avant de faire appel à toi, crois moi ! Je n'avais que l'adresse de ta maman, à Angers... Elle m'a dit que tu vivais à Paris. Que tu étais prof dans un lycée... C'est chouette !... Cela fait combien de temps Louis ? Demanda-t-il finalement d'un air sérieux.
- Oh... Environ 26 ou bien 27 ans, enfin je crois...
La voix de Louis était chevrotante et le regard fuyant. Ce n'était pas de la tristesse. C'était comme une overdose de sensations confuses qu'il ne parvenait pas encore à contrôler. Il se mit alors à dévisager son ancien compagnon de jeu et le trouva inchangé, malgré un ajout notable de rides et de cheveux argentés.
- Vingt-sept ans... Bon Dieu ! Dit ce dernier, l'air songeur et le regard perdu vers un éventuel horizon. - Une femme ? Des gosses ?
- Non. Célibataire endurci. Toi ?
- Idem ! Deux vieux gars qui fêtent leurs retrouvailles après vingt-sept ans ! C'est pathétique mais tellement agréable !

Jean-René lui indiqua la façade livide du château :
- C'était là, indiquait-il, solennel. - Tu vois, rien n'a vraiment changé depuis tout ce temps. Souviens toi, Louis, c'est ici même, dans le grand hall d'entrée de ce bâtiment que nous avons fait connaissance pour la toute première fois. Nous avions à peine cinq ans...
Pour Louis, au contraire, tout avait changé. Ce château qu'il avait imaginé si grand n'était plus qu'un piètre manoir sans prestige.
- Tu sais, mes souvenirs sont assez diffus. S'excusa-t-il. - Je n'ai en mémoire que des bribes. Rien de bien consistant...
- T'inquiète, Louis ! Moi aussi, j'ai énormément de trous noirs sur cette période. Rien de plus normal, au fond. C'est si loin tout ça !

Louis aperçu, plus loin, le chemin ombragé, bordés d'érables aux feuillages rougis qui partait depuis l'arrière du château pour se réfugier vers le sous-bois, longeant, au passage, la grande clairière. Il avait l'étrange sensation de toujours avoir rêvé ces lieux.
De l'autre côté, presque dans son dos, il vit distinctement la tourelle en briques qui, en fait, s'avérait être un vieux pigeonnier. Tout lui revenait, comme un voile opaque qui se dissipe lentement. Il avait cette impression d'être de retour, chez lui, au bercail, après tant d'années d'errance. Il avait la sensation fugace de se réveiller, enfin.
- Holà ! Dit l'ami d'enfance, la tête levée vers le ciel. - ' Commence à flotter !

Louis sentit une puis plusieurs autres gouttes d'eau froide lui tapoter la peau du visage. Mais, curieusement et malgré l'averse naissante, ils ne bronchèrent pas, comme absorbés par une émotion encore présente

III.

...1978

C'était en avril. Le printemps revenait en force et insufflait à chaque pousse d'arbre, un parfum de renaissance. Les bourgeons éclataient de vitalité et croissaient avec enthousiasme.
Une période de deux semaines, pour cause de congés scolaires, s'annonçait. C'était les sacro-saintes vacances de Pâques et son cortège de coutumes désuètes. Celles où les sages familles, pour le moins aisées, s'abandonnent aux joies de la glisse et du ski alpin. Pour les autres, peut-être moins chanceuses, qui souhaitaient ne pas se coltiner la marmaille 24 heures sur 24, elles préféraient l'envoyer au domaine Malrouve.

Même si les Lefort avaient les moyens suffisants pour s'adonner à la passion des cimes enneigées, ils optaient plutôt pour l'économie et ainsi, leurs deux enfants rejoignaient le rang des « mal lotis ». Jean-René n'y voyait aucun inconvénient, vu qu'il ne pouvait faire la moindre comparaison, ni affiner ses préférences : le centre aéré ou les pistes skiables. Mais pour lui, il était malgré tout persuadé que les sous-bois du domaine de Malrouve valaient bien plus que ces paradis artificiels.
Quant à Louis et Jean, son frère aîné, ils se faisaient un réel plaisir à ruiner leurs fonds de culotte, dans les méandres chaotiques du parc, en compagnie de leurs potes respectifs...

Louis persévérait dans une quête absolue de l'étrange. Il désirait plus que tout déterrer les secrets enfouis dans les soubassements de la Maison du Curé. Ce lieu était pour lui, comme une idée fixe, une obsession véritable. Cette baraque les attirait, Jean-René et lui, tel un aimant. Pauvre chérie au teint crayeux, aux six fenêtres brisées par tant de pierres lancées, à la toiture salie par tant de mépris et au perron déformé par tant de violations, cette maison était délaissée, en total état d'abandon et cela depuis une trentaine d'années. Elle n'avait aucune utilité, aucune fonction précise, à part celle d'exciter la curiosité maladive de gosses en mal d'émotions fortes.

Masqué d'un pin monstrueusement vieux et développé, déployant ses amples bras noueux dans toute sa hauteur et sa largeur, cette demeure paraissait devoir se taire et rester dans l'ombre, à l'abri des regards indiscrets et des esprits mal attentionnés.
La mère Nature l'avait préservée, en lui confectionnant une cachette de verdure, de lierre, d'orties, de ronces et autres herbes indisciplinées...

La maison se taisait. Elle sommeillait sur un lit moelleux, laissée à sa désolation et à sa progressive décrépitude. Tout n'y était qu'anarchie et désordre. Derrière elle, s'amoncelaient des déchets de toute sorte, des carcasses de voitures, des tôles rouillées, des bouts de parpaings et des sacs de ciment éventrés et le tout baignant dans un marasme végétal.
Là, parmi cette nature foisonnante, parsemée de détritus divers venant de cette bouche ténébreuse et béante d'un ancien garage, Louis et son acolyte s'amusaient à jouer aux explorateurs, dans un monde sauvage encore méconnu.

L'âme sombre du curé, esprit errant dans les ruines encore fumantes d'une tragédie passée, baladait sa "main verte", arme terrible provenant du monde souterrain des âmes damnées, et fomentait sa terrible vengeance, effrayante et pleine d'un venin douloureux !
Même si cette histoire était née de l'esprit inventif de deux gamins, ces derniers commençaient à croire que l'endroit n'était plus aussi vierge qu'on aimait à le penser. Louis y ressentait le souffle menaçant d'une vieille âme, mauvaise et rampante. Quelque chose émanant de cette habitation pourrissante, attirait les garnements dans l'univers qu'ils aimaient tant et les vidait de leur substance vitale, si puissante et si pure.

C'était le croque-mitaine de leurs cauchemars nocturnes qui logeait en cette masure. Ils en étaient persuadés. Mais au lieu de fuir et de rebrousser chemin, ils s'en approchaient, irrésistiblement, comme deux éphémères papillons s'approchant d'une flamme vacillante mais

encore si vivace. Ils tentaient d'apprivoiser leurs peurs, celles qui les empêchaient de dormir la nuit, dans leurs lits, glacés de terreur sous leurs draps trempés de sueur.
A présent, il leur fallait pénétrer cet antre, le cœur même de ces craintes et affronter la chose qui y séjournait sournoisement, "main verte" ou pas !

***

Louis était persuadé que cette entité, curé fantôme ou toute autre chose, respirait et tissait des liens avec la surface grâce aux deux entrées jumelles, deux brèches sombres, situées au pied du grand perron, sous le niveau du rez-de-chaussée.

Mais il ne voyait pas l'intérêt d'emprunter ces ouvertures inquiétantes, sans être préalablement armé de lampes électriques. Bien entendu, il était quasiment certain que ces deux orifices infernaux menaient droit aux entrailles de la maison, vers les tréfonds de l'angoisse et la démesure, là où vit la "bête", tapie dans une obscurité adipeuse et glaciale. Il pensait raisonnablement qu'il ne fallait surtout pas se jeter à corps perdu dans ce labyrinthe cauchemardesque, sans prendre la moindre précaution. Il opta donc de pénétrer cette demeure par des moyens plus conventionnels : la porte d'entrée !
- Et la chaîne ? S'étonna Jean-René.
- Demandons à ton ami, ce Thierry ! Proposa Louis. Mais... Il est vraiment aussi maigre qu'un clou ?
- Crois-moi ! Un squelette ! Confirma-t-il.

***

Thierry était un ami de Jean-René. Non pas "ami" à proprement parlé : "connaissance" serait le terme adéquat. Un camarade d'école depuis les toutes premières classes. Il passait son temps à le protéger de la méchanceté des autres, sans vraiment. Il l'appréciait comme on apprécie un animal de compagnie. C'était un être réservé, lointain et si farouche qui préférait ne pas être laissé de côté. Il recevait les coups sans les rendre et des insultes sans les relever.

Les parents Goulaine étaient des rustres, qui n'entendaient rien en l'affection. Ils habitaient un deux pièces miteuses, dans une HLM, au cœur de la Roseraie, entre la place Jean XXIII et la rue Gagarine.

Certaines rumeurs laissaient entendre que Michel Goulaine, le père du garçon, buvait plus que de raison et qu'il lui arrivait souvent de soulager son impuissance et sa lâcheté en levant la main sur son épouse et ses trois marmots.
D'autres langues plus affûtées parlaient, sous le manteau, de rapports à caractère pédophile entre la fille aîné, Géraldine, âgée de 13 ans à peine, et lui. Mais rien ne venait corroborer ce racontar.

Thierry était un garçon sensible, aussi fragile que sa mère Gisèle. Bien souvent, des voisins le surprenaient dans l'immeuble où il vivait, prostré dans un coin sombre, craintif tel un animal farouche.

Bien souvent, à le voir déambuler de la sorte, on pensait qu'il finirait par disparaître, emporté, tel un fétu de paille, par un vent un peu trop vigoureux. Les gens se demandaient même s'il ne souffrait pas d'innutrition !

Les trois enfants Goulaine, en plus de tout cela, avait une hygiène qui laissait à désirer. Leurs cheveux étaient, la plupart du temps, sales et hirsutes. La crasse maculait constamment leur visage et des tâches suspectes, difficilement identifiables, s'imprimaient sur leurs vêtements troués.

Gisèle Goulaine, au visage parfois tuméfié, était un petit bout de femme qui ne parlait qu'occasionnellement. Elle faisait des ménages chez des particuliers et rentrait tard au bercail. Là, elle s'occupait des tâches ménagères quotidiennes, pendant que son homme dessaoulait, allongé de toute sa masse sur un lit défait de la veille, dans une chambre puante et dont le store de l'unique fenêtre était souvent tiré...

Bien sûr, il était hors de question, voire impensable que le petit Jean-René invite ce "copain pouilleux" dans la maison de ses parents. Il était même hors de propos de dire à monsieur et madame Lefort que leur fils fréquentait ce gamin "plein de puces" ! Thierry était l'ami de la honte, celui que l'on fréquente sous le couvert et à l'abri des regards.

Au domaine Malrouve, ce "rejeté" de huit ans, gardait ses bonnes habitudes et s'isolait tout comme il le faisait chez lui, dans la cage d'escalier ou dans la cave. Il préférait de loin être seul, au sein de ce parc où il pouvait respirer, se promener et, parfois, se distraire un peu avec ses compagnons imaginaires : quelques moineaux, des écureuils ou des pies malicieuses avec qui il conversait tout naturellement et sans contrainte.

Jean-René savait fort bien où il aimait habituellement se réfugier : près du mur nord. Là, dans un large fossé, jonché de houx, de lauriers et de quelques châtaigniers, existait un petit cabanon en bois pour que les gosses s'y amusent. Mais l'attraction n'intéressait plus depuis bien longtemps. Les mômes préféraient déserter ce secteur, qu'ils trouvaient trop triste et trop proche du château où siégeait la direction du centre. De plus, le feuillage des grands arbres et des arbustes assombrissait terriblement le lieu et le rendait passablement lugubre.

Les gamins avaient tendance à s'amasser en nombre à proximité du mur ouest, là où il faisait grand jour et où tous les jeux étaient réunis : des toboggans, un pont de singes, une haute vigie, d'autres cabanons, semblables à celui du mur nord et deux tourniquets...

Ainsi délaissé, cet autre cabanon pleurait sa peinture verte et rouge, écaillée et se voyait pris d'assaut par d'envahissants drageons récalcitrants. La végétation se réappropriait l'espace dont elle avait été dépossédée, en lançant d'innombrables filins afin d'aborder en force, ce rafiot à la dérive, esseulé. Cette coque vide, abandonnée de tous, ressemblait à ce garçon qui y avait élu fréquemment domicile. C'était son nid, son terrier. Tel un animal apeuré, il s'y sentait bien, loin du tumulte extérieur. Nul ne pouvait soupçonner sa présence en ces lieux. Parfois, quelques enfants, adeptes des excursions sauvages et aventureuses, se risquaient dans ce coin déserté et s'approchaient dangereusement du cabanon, camouflé sous une couche informe de feuilles, de fougères, de mousses et de lichens. L'enfant ermite, les entendant venir, se taisait et ne bronchait plus, s'efforçant parfois de ne plus respirer durant un long moment. Il attendait patiemment, priant de toutes ses forces pour que les gêneurs s'en aillent et que le calme revienne. Mais pour Jean-René, c'était différent. Thierry s'était habitué à lui. Il était le seul à pouvoir venir le visiter.

Tous deux s'étaient entendus sur un code d'identification. Un code qui permettait à Jean-René d'entrer en contact avec ce "sauvageon" sans pour autant l'effrayer.

Il dévala la pente ardue du grand fossé en priant Louis de ne pas venir avec lui, de rester en arrière et de faire le guet. Assurément, sa présence risquait d'anéantir un lien que Jean-René avait mis des années à établir et à solidifier entre le petit Goulaine et lui. Il ne voulait pas que le garçon puisse l'apercevoir avec une tierce personne et penser que son seul ami l'avait insidieusement trompé.

- Il est bizarre, ton pote ! Lui avait dit Louis, vexé de ne pouvoir l'accompagner et d'être exclu de ce singulier rendez-vous.

- Il est méfiant, voilà tout. Lui répondit Jean-René. - Je vais tenter de l'amener jusqu'à toi pour qu'il te rencontre et te connaisse. Mais je pense que ce sera difficile.

Louis resta donc seul, en haut de cette butte et regardait son copain s'éloigner vers le monticule de verdure. Rendu à mi-parcours, il s'immobilisa quelques instants et se mit à émettre une sorte de hululement, semblable à celui d'une chouette ou d'un hibou. Un silence pesant s'en suivit jusqu'à ce que, tout à coup, un bruit similaire mais plus lointain se fit entendre. Louis se souvint alors d'un film américain qu'il avait vu dernièrement et où des hommes, la nuit, s'échangeaient ce genre de code, en imitant des cris d'animaux pour ne pas éveiller l'attention ennemie. Il essayait de se remémorer son titre et le temps qu'il se décida à y renoncer pour éviter tout énervement inutile, il réalisa, tout bête, qu'il en avait perdu son copain de vue et que ce dernier s'était enfoncé dans l'épaisseur végétale qui gisait au fonds de cet énorme creux...

Jean-René s'était glissé dans l'antre de Thierry, comme happé par un trou d'air.

Plus loin, venant sur sa gauche, Louis entendit des rires, d'abord lointains puis de plus en plus proches : une bande encore indistincte de joyeux drills venait vers lui, sur le chemin bordé d'érables.

Louis eut l'idée de se cacher. Finalement, il décida d'affronter les nouveaux venus, courageusement. Il campa sur place, le cœur battant. Il se risqua un jeter un oeil vers la source de tous ces rires et aperçu de vagues silhouettes venir dans sa direction.

Il plissa les yeux pour mieux les distinguer et finit par reconnaître les quatre garçons qu'il connaissait que trop bien. La clique paraissait agitée, comme larrons en foire, prête à partir en croisade, le sourire aux lèvres !

C'était bien cette bande de crétins qu'il redoutait tant, commandée par ce connard de Boihou ! Il en était persuadé. D'ailleurs, il entendit son rire : un gloussement grotesque suivi d'un grognement porcin.

Il était suivi par ses trois larbins coutumiers : Alain Barbier, Laurent Trémont et Georges Chavron. Ce dernier, coiffé d'une coupe au bol, reniflait bruyamment, tel un marcassin, tout en tapotant l'épaule de son souffre douleur habituel, le jeune Barbier. Celui-ci, bellâtre fluet et maniéré était, au fond, le plus avisé des quatre pieds-nickelés. Ce qui était loin d'être un exploit ! C'était une tête à claques, un morveux vaniteux qui répétait, à qui voulait l'entendre, qu'il était destiné à devenir, plus tard, un éminent personnage, respecté par tous. Il affirmait, sans nulle modestie, que son paternel était un très grand PDG, riche comme Crésus et que sa maison n'avait rien à envier au château Malrouve ! Cela faisait bien rire les autres membres de cette équipée sauvage. Ces derniers toléraient sa présence uniquement parce qu'effectivement, son papa était fortuné et qu'il lui donnait pas mal de fric et autres cadeaux. Comme un butin, Barbier en faisait le partage. Bien entendu, Boihou raflait a part la plus conséquente et laissait les miettes à ses laquais.

Trémont était un cas tout à fait intéressant. Parfois, on pouvait légitimement de demander, avec toute le sérieux du monde, si ce gosse était ou non, doté d'un cerveau. Il était anormalement grand pour son âge et fortement voûté. Son front était bas et son regard était celui d'un veau en train de ruminer ses trop rares pensées. Il riait sans comprendre un traître mot de ce que les autres pouvaient bien raconter. Il riait, où plutôt il gloussait, parce que les autres riaient, tout bonnement. Tel un primate, il singeait ses maîtres. Il parlait peu ou seulement pour signaler qu'il devait s'isoler un temps pour vider sa vessie ou bien qu'il mourait de faim.

Boihou exigeait de lui une seule chose : se montrer et marcher à ses côtés. Trémont était impressionnant physiquement et intimidait bon nombre de gamins récalcitrants. C'était l'arme secrète du chef, son atout majeur.

Comme une grosse baudruche, Trémont lui obéissait au doigt et à l'œil car Boihou était son cousin germain et qu'il s'évertuait à le considérer plutôt comme un grand frangin.

La joyeuse équipe arriva à la hauteur de Louis, s'arrêta net, cessa de gesticuler et de bramer puis, amorça une approche en douceur, le sourire carnassier et l'œil envieux, comme une meute de hyènes avides, reniflant la viande fraîche.

Boihou, silencieux, avança vers lui.

- T'es perdu, fillette ? Siffla-t-il, tandis que ses sous-fifres, restés derrière lui, s'agitaient de plus bel et ricanaient de plaisir, comme excités par l'odeur du sang !

Etrangement, Louis ne ressentait aucune peur. Il avait bien conscience d'être seul, face à cette brute dégénérée mais n'avait pas la moindre once de pétoche ! Boihou était pourtant plus grand et plus costaud que lui mais ignorait totalement la signification du mot "ruse".

- Passe ton chemin et va voir ailleurs si j'y suis ! Lui rétorqua-t-il, aussi sereinement que s'il récitait ses tables de multiplication.

Boihou se pencha vers lui, l'air contrarié :

- Qu'est-ce que t'as dit, Chaudet ? Je n'ai pas bien entendu...

- Si tu utilisais plus souvent des cotons-tiges, ça ne t'arriverait pas !

Chavron, malgré lui, pouffa de rire, comme s'il éternuait dans la paume de sa main crasseuse. Barbier fit volte-face pour ne pas qu'on puisse le voir rire et seul, Trémont tentait de cerner la situation.

- J'vais t'écraser le pif, moucheron ! Menaça Boihou, la mâchoire contractée et le cou barré d'une impressionnante veine bleutée. Son visage s'était subitement empourpré et ses poings serrés

paraissaient prêts à frapper. Montait en lui une haine que Louis sentait comme démesurée. Boihou avait été ridiculisé. Il n'avait plus guère le chois : il se devait de corriger l'affront. Louis commença à ressentir la peur et amorça un léger recul.

Pendant ce temps, Chavron et les autres se délectaient du spectacle :

- Vas-y ! Cogne ! Allez, fais-lui mal !

Boihou leva la main, prêt à passer à l'acte ! Il ne pouvait faire autrement. Ses subordonnés ne lui pardonneraient pas un éventuel renoncement.

Louis le savait. Il recula encore et priait pour que quelque chose vienne entraver ce qui s'annonçait comme inéluctable. Il prit conscience qu'il approchait dangereusement du bord et qu'il risquait de chuter plus bas, dans ce profond fossé.

- Qu'est-ce que vous foutez là, les branleurs ? Gueula une voix qui semblait venir de plus loin, de la clairière.

La bande de Boihou se retourna. Un silence de mort s'installa. Deux grands, des plus âgés, vêtus de shorts et de maillots de foot, s'étaient postés juste derrière le gros tronc d'un érable vieillissant et avaient observé la scène depuis un petit moment.

Louis reconnu l'un d'entre eux. C'était un copain de son frère, un gars dont le nom de famille finissait en "ar". Ce dernier vint vers Boihou qui, aussitôt, fit un pas en arrière, le teint subitement livide.

Chavron et le reste de la troupe baissèrent la tête et regardèrent vers le sol, d'un air penaud. Seul, le grand Trémont conservait la même attitude.

- Eh ! J'te connais, toi ? Dit le footballeur, le doigt planté dans le torse de Louis. - Tu serais pas le frangin de Chaudet ?

- C'est exact, c'est mon grand frère ! Déclara-t-il en fixant le groupe de bras cassés, une étincelle de malice dans le regard.

- Moi c'est Ménard, David Ménard. Tu pourras dire à ton frangin de passer demain à la clairière. On a besoin de lui pour le tournoi qui a lieu dans une semaine.

Brusquement, il fit face à Boihu et toute sa clique, l'air menaçant :

- Vous, vous foutez l'camp ! Déguerpissez dare-dare ! Que je ne vous vois plus emmerder le frangin de not'pote, sinon je vous écraserai comme des bouses ! Allez, ouste !

Ni une, ni deux, les quatre loustics firent demi-tour. Décontenancés, ils poursuivirent, nonchalamment, le chemin ombragé en direction du mur nord, des puits et des rangées de lauriers palmes, vers la maison abandonnée, celle qui, disait-on, était hantée par l'esprit d'un être étrange que les gamins du centre commençaient à surnommer la *Main Verte*...

Après avoir remercié Ménard et son copain, un dénommé Joulain, Louis les accompagna du regard pendant un long moment, jusqu'à ce qu'ils soient hors de son champ de vision. Il se dit alors qu'il avait échappé au pire et que la chance était de son côté. Dorénavant, il en était convaincu : les miracles existent ! Il venait justement d'en vivre un.

La tête lui tournait légèrement, comme sous l'effet d'une douce ivresse. Il se laissa glisser au pied d'un érable tout noueux et se détendit un peu, le temps de reprendre ses esprits.

Il profita de ce moment de calme pour admirer tout ce qui l'entourait. Il s'amusa à tenter de repérer ce pivert qui, sans discontinu, martelait de son bec effilé, quelque part, la cime d'un grand pin ou celui d'un marronnier : "toc, toc, toc...".

Un parfum de résine, douceur aigre diffusée par le vent, venait lui caresser les narines.

Cette légère brise lui effleurait les jambes. Il remarqua alors que sa culotte courte était passablement déchirée sur le côté. Mais rien de dramatique lorsqu'on avait échappé à sa propre exécution ! Il se mit à sourire, sans en connaître la vraie raison. Même si le ciel était d'un blanc cafardeux, lui le vit azuré.

Il se demanda ce que les autres, en bas du fossé, pouvaient bien traficoter. Il trouvait cet endroit particulièrement sinistre. Comme un trou béant où la lumière peinait à passer, il émanait de cet antre comme une odeur qu'il associait sans mal à celle que pouvait avoir la mort.

Soudain, il sentit quelque chose courir le long de son bras, se frayant un chemin parmi les poils de son duvet !...

Il remarqua une petite colonne de fourmis rousses qui tentait de se hisser vers son épaule. D'un geste vif de la main, il l'expulsa proprement.
Ce fut à cet instant précis qu'il vit distinctement, à la base du tronc, juste à ses côtés, une pierre à demi enfoncée dans le sol terreux. Il lui sembla qu'elle bougeait ! Ostensiblement, elle bougeait !

Il craignait de découvrir ce que cette pierre pouvait bien abriter. Il redoutait le simple fait de la soulever. Il avait une telle phobie des scolopendres visqueuse qui s'extraient de leurs immondes terriers de façon frénétique et soudaine. Il priait...
D'une main fébrile, il effleura la surface de ce gros caillou, froide et rugueuse et parvint enfin à la saisir avec plus de fermeté.

Son cœur battait la chamade. Il inspira fortement et souffla avec conviction tout en fermant les yeux. Il souleva promptement cette pierre si redoutée et s'écarta aussitôt !

Il jeta un rapide coup d'œil et n'entraperçu que de maigres racines blanchâtres, filaments laiteux et translucides, englués dans une terre molle, noire et humide. Mais en y regardant de plus près, il distinguait comme un morceau de caoutchouc ocré, longé d'un léger et sombre liseré...
Mais ce qui le fit sursauter brusquement et le força à se remettre debout, ce fut la singulière capacité de cette chose à se muer, à onduler lentement, tel un lombric tentant de replonger dans les ténèbres de son habitat. Il recula, s'éloigna un peu plus de cette étrange et inquiétante vision. Il revint à la charge, se saisit de la pierre et la replaça, comme on referme le couvercle d'une boîte. Il s'éloigna encore de quelques mètres, voulu se dégager le plus loin possible de cet arbre.

Mais il ne parvenait pas à quitter des yeux cette drôle de pierre. Celle-ci se mit à frémir à nouveau puis, s'immobilisa !

"Louis..."

Une voix ! L'enfant entendit quelqu'un prononcer son prénom dans un murmure lancinant.
"Loouuuiiis..."

Cette voix, ni féminine, ni même vraiment masculine et peut-être même, pas vraiment humaine, résonnait dans sa tête, lui faisait l'effet détestable d'un acouphène. Elle faisait pression, physiquement, à l'intérieur de son crâne et bourdonnait, sifflait, comme lorsqu'on manipule les canaux d'un téléviseur.

- Qui est là ? Cria-t-il, paniqué.

Mais il n'eut aucune réponse. Le bruit, sans crier gare, s'estompa brusquement.

Le gazouillis des oiseaux se fit à nouveau entendre. Tout reprenait sa place. Ce qui lui parut, un moment, statique, se remit à frissonner, à souffler et à muer...
Il songea alors à un simple petit malaise, un étourdissement. C'était concevable, se dit-il dans son for intérieur, comme pour se rassurer.

Il avait la trouille, celle de perdre les pédales, de devenir cinglé de façon inéluctable et définitive, comme l'avait été son grand-père, quelques temps avant qu'il ne rende l'âme.

- Tout va bien, Louis ?

C'était une voix familière : celle de son ami.

Jean-René était remonté du fossé mais n'était pas tout seul. Thierry se tenait juste derrière son dos, en retrait et l'air effarouché...

IV.

Aujourd'hui...

Jean-René travaillait depuis sept ans dans ce parc, au centre, en tant que bras droit et principal conseiller de monsieur Grellier, l'actuel directeur.
- Je ne t'aurai jamais imaginé bosser ailleurs qu'ici ! Lui avoua Louis. - Eternel gardien du phare !
- La place était à saisir et l'occasion était trop belle. Je n'ai pas hésité longtemps. Et puis, j'avais un avantage indéniable sur les autres prétendants au poste : je connaissais parfaitement ce lieu !
- Comme ta poche, hein ? Souligna Louis, en lui adressant un vague clin d'œil.
C'est dire que Jean-René connaissait ce bout de terrain comme son ombre ! Lui qui, étant encore môme, avait prolongé son séjour d'une année, malgré l'âge limite qui, à cette époque, avait été statuée à treize ans.

Il avait maintes fois parcouru ce domaine et en savait les moindres recoins. Logique donc qu'il en était devenu le sous-directeur. Logique qu'il désirait, plus que tout au monde, garder un oeil sur le navire, son navire. C'était sa terre, son pré-carré et nul n'avait eu le courage ou même l'idée de l'en déloger. Il était maître à bord, incollable au jeu des devinettes sur tout ce qui concernait de près ou de loin cet endroit.

Il proposa à son vieil ami retrouvé de faire le tour du propriétaire, histoire de renouer avec le passé, de revoir ce qui était advenu de leur "univers" autrefois partagé.
Malgré une pluie froide et soutenue, armés de parapluies, les deux compères avaient décidé de parcourir à nouveau, comme replongés dans leurs souvenirs communs, les sentiers de leur enfance.

Jean-René le mena vers le mur ouest, là où naguère étaient situés les ateliers. Ces cabanons en préfabriqué, faits de plaques en aggloméré, grossièrement peintes d'un blanc cassé moribond, à l'aspect passablement boursouflé et écaillé, avaient disparu. Ce que les mômes nommaient tendrement les "jardins de Monsieur Pierre" se résumaient à présent à une vaste étendue de pelouse, tondue à ras et parfaitement nivelée.

Louis ressentit une profonde tristesse et un dégoût. Il avait cette désagréable impression d'avoir été floué par des salauds de gratte-papiers qui n'avaient que faire des nostalgies enfantines. On lui avait arraché un bras ou plus encore, une partie de son âme.
- Je sais ce que tu peux ressentir, vieux frère. Soupira son ami d'enfance, le regard perdu dans les brumes d'un horizon incertain.

Mais les lopins de terre, retournés par la bêche experte de Monsieur Pierre n'étaient pas les seuls éléments qui manquaient désormais au tableau : à proximité, tout le mur d'enceinte, les autres ateliers en briques rouges, anciens communs du château, avaient eux aussi subi le même sort. Ils avaient tous été retirés ou bien rénovés et défigurés. Le vieux préau branlant qui jouxtait un ancien pigeonnier s'était aussi volatilisé. Il ne restait de leur enfance qu'une peau de chagrin qu'une pluie glacée arrosait d'une poignante et lourde monotonie.

Cet endroit, autrefois, si magique à leurs yeux, avait une entrée, symbolisée, hier, par un muret grisâtre, ouvert en son centre et surmonté de hautes grilles rouillées. Ce parapet en pierres épaisses s'accoudait à l'imposant pigeonnier. L'aspect abrupt du lieu s'était définitivement évanouit dans l'oubli d'un temps révolu.

Louis était déçu. Jean-René l'avait envisagé. Ce décor n'était plus le leur : il avait été dompté et montrait un visage propret et aseptisé. L'esprit des années 70 s'en était allé à jamais...
- Avant, on se souciait beaucoup moins de la sécurité ou de la propreté des gosses ! On ne les couvait pas comme on peut les protéger aujourd'hui ! Les gamins, maintenant, marchent sur du velours et courent sur des amortisseurs ! Nous, on connaissait parfaitement les bleus et les écorchures. On apprenait la douleur et on se familiarisait avec le goût prononcé du risque.

Jean-René adhérait sans mal aux propos de son camarade.
- Il faut bien avouer, qu'à notre époque, l'état des lieux était vraiment déplorable ! Ajouta ce dernier, en forçant le sourire. - Manque de moyens, comme de coutume ! Aucun des murs d'enceinte n'étaient vraiment tout à fait consolidés correctement ! Les pierres dégringolaient et les brèches étaient colmatées avec les pauvres moyens du bord...
- Je m'en souviens. Précisa Louis, l'air inspiré. - Le pauvre Monsieur Pierre était bien le seul à se mettre en quatre pour rafistoler tout ça !

De son vrai nom, Pierre Larchaux, individu d'une cinquantaine d'années, aux cheveux argentés et à l'épaisse moustache aux reflets dorés, était l'homme à tout faire. Il était l'agent de maintenance du centre et tentait d'amortir l'insalubrité ambiante du domaine avec des moyens forts réduits.

Ce ne fut que bien après, à partir de l'année 1991 que le tout nouveau directeur décida de réunir les fonds nécessaires afin de repenser entièrement l'aspect et l'entretien du parc.
- Tu sais ce qu'il est devenu ? Demanda Louis.
- Je l'ai aperçu, une fois ou deux, dans le centre ville, vers la place du Ralliement... Il avait l'air d'un SDF !... C'était moche à voir.
- Il t'a reconnu ?
- Penses-tu ! Après toutes ces années !... Il doit bien avoir plus de soixante-dix ans à présent !
- Il est peut être mort. Fit remarquer Louis d'une voix sans nuance.

Jean-René garda le silence. Quelque chose d'autre paraissait le tracasser. Quelque chose de beaucoup moins réjouissant.
Son ami remarqua sa soudaine mine assombrie et son regard fuyant :
- ça va ? S'inquiéta-t-il, même s'il avait deviné ce qui le tourmentait à ce point.

La pluie montrait des signes de faiblesse. Le ciel s'éclaircissait nettement et laissait place à un bleu plus radieux.

Les deux hommes, abrités sous la tonnelle du gros pigeonnier en briques, respectaient un silence convenu.

Si Jean-René avait fait appel à cet ami, perdu de vue depuis des lustres, par le simple biais d'une lettre, transmise à sa mère et expédiée ensuite jusqu'à Paris, c'était bien pour lui exposer les termes d'une délicate et dramatique affaire.
- Louis... Il faut qu'on parle de ce que tu sais... Dit-il, entre plusieurs raclements de gorge.
Mais son ami feignait de l'entendre ou peut-être l'avait-il entendu mais s'efforçait-il de ne pas l'écouter, de peur de s'enliser et de laisser son esprit s'engouffrer dans une tragédie sans nom.

La pluie, à présent, se résumait à un monotone goutte à goutte...
- Louis ! Insista Jean-René.
- Hum ?...
- Cette chose qui s'est déroulée, ici même, au centre !...

Louis se mit alors à le dévisager, comme si son interlocuteur s'était soudainement mis à lui parler en hébreu ou en une autre langue méconnue. Au bout d'une minute, son attitude se mit à changer et Jean-René put déceler dans son regard comme une étrange lueur de pure frayeur.
- J'ai... J'ai vaguement entendu parler de cette histoire à la TV, aux journaux... Bredouilla-t-il. C'est dégueulasse... Ce môme... Mais qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ? Ta lettre ne m'a rien appris de plus ! Tu y dis simplement que cette affaire t'a profondément remuée... En quoi t'a t-elle remuée ? Qu'est-ce qui t'a poussé, après tout ce temps, à venir m'emmerder avec ça ? Qu'attends-tu de moi ?...
- Je t'en prie Louis, calme-toi. Viens avec moi jusqu'à la maison du *Perron* ! Supplia Jean-René. - Il faut absolument que tu vois ça de tes propres yeux et ensuite... Ensuite, tu feras ce que bon te semble... Fais ça pour moi. Pour un vieux pote comme moi. A la mémoire du bon temps...

Louis soupira longuement, hésita et enfin, à contre cœur, hocha légèrement la tête en signe de consentement.

Il emboîta le pas derrière cet adulte qui, au fond, n'était qu'une vague résurgence d'une époque révolue. Que savait-il de cet homme, ce grand gaillard dégingandé de presque quarante

ans ? Pratiquement rien. Jean-René avait la parure du parfait étranger. Une silhouette inconsistante et pratiquement floue, sur une vieille photographie jaunie, qui l'embarquait dans un dédale inquiétant dont l'issue s'annonçait incertaine. Il aurait tant voulu fuir et dire brusquement adieu à tout ça. Il regrettait amèrement ce retour aux sources. C'était une vaste connerie que de croire que l'on pouvait déterrer ce qui ne peut être retrouvé !

Mais sa patience et sa gentillesse naturelle, sa curiosité aussi, poussaient ce grand garçon, prof d'histoire dans un lycée parisien, à suivre ce fantôme en complet bleu marine, ressurgi d'un passé qu'il avait cru définitivement endormi.

Les deux amis restèrent dans leur mutisme jusqu'au moment où ils aperçurent enfin la frêle silhouette cachée derrière l'énorme pin vieillissant, seul témoin d'une jeunesse perdue et toujours en place, reposant solidement sur ses profondes racines.

Comme arrêtés par un mur invisible, les deux acolytes se positionnèrent face à elle. Louis la revoyait après trente ans d'absence. Jean-René paraissait apprendre à la craindre avec respect.

Mais la dame de pierre blanche, vêtue d'un perron et d'un toit ardoisé, s'était refait une beauté. Elle n'était plus la vieille fille délaissée d'autrefois mais un lieu de convivialité, ouvert à tous. La demeure négligée que l'on croyait hantée, si chère aux deux garçons, était à présent un café-restaurant baptisé simplement "le Perron" !

Tout y avait été arrangé, lustré et décoré. L'aspect de désolation n'était plus. Les herbes folles avaient été éradiquées, tout comme la poussière et autres saletés. La façade était rutilante, les volets repeints en bleu turquoise et le devant agencé en terrasse accueillante avec tables blanches et chaises de jardin.

- Ton impression ? Demanda Jean-René, d'un air amusé.

Louis le regarda avec dépit :

- Tout a vraiment foutu l'camp ! Ils ne nous ont rien laissés, ces rats ! Plus une seule part de rêve... Oh, bien sûr, chaque chose est à sa place mais tous ces endroits si chers à notre enfance semblent avoir été... Comment dire...

- Désenchantés ? Proposa son ami. Louis acquiesça. - Viens ! Je vais te présenter les locataires, monsieur et madame Juin. Le couple de gérants. Ce sont eux qui ont remanié le décorum sinistre de cette baraque, il y a tout juste quatre ans de ça ! Ils se sont bien démerdés... Oh, bien sûr, quand ils ont commencé à bouleverser les choses, j'ai ressenti exactement ce que tu peux éprouver à cet instant... Un sentiment de violation...

Louis se contenta de hocher la tête, comme sonné.

Il renouait avec tout ce qu'il avait tant sacralisé jusque là : il gravissait une à une les marches du grand perron. Elles étaient comme neuves, méconnaissables, certes encore gondolées mais débarrassées de toutes les mousses et autres lichens envahissants.

Malgré tout, les quelques fissures et sinuosités de la pierre grise et rugueuse, présentaient toujours une trace de végétation persistante. Cela encourageait Louis à croire que son passé et ses souvenirs d'enfance n'étaient pas tout à fait anéantis et que quelque chose, malgré tous ces efforts, s'obstinait à perdurer...

Sur le pas de la porte d'entrée, un petit monsieur d'une bonne quarantaine d'années, d'allure quelconque, le crâne dégarni et la moustache fournie, accueillit les deux visiteurs. Malgré son apparente maigreur, monsieur Juin était doté d'un estomac étonnamment proéminent et ne faisait aucun effort pour le masquer.

- Bien le bonjour, monsieur Lefort ! Dit-il, l'air soucieux de voir que le sous-directeur n'était pas venu seul.

- Bonjour monsieur Juin. Ah, laissez-moi vous présenter un vieil ami : monsieur Chaudet, arrivé tout droit de la Capitale !

Les trois hommes se saluèrent et redoublèrent de vaines politesses. Mais au fond, on sentait bien que l'atmosphère était loin d'être au beau fixe et Louis le percevait mieux que quiconque. Quant à Jean-René et malgré son déploiement de courtoisies, son attitude reflétait une certaine appréhension.

Cette impression de malaise se renforça lorsque madame Juin apparut dans l'entrée. La maîtresse de maison était blême à faire peur. Elle semblait être à deux doigts de chuter à terre, tant sa fragilité physique et morale était palpable !
- Vous allez mieux, madame Juin ? S'inquiéta Jean-René, visiblement gêné devant l'état déplorable de la pauvre femme.

Cette dernière s'essaya au sourire mais, très vite, celui-ci se mua en une affreuse grimace de douleur !
- Mon épouse est légèrement souffrante. Prétexta monsieur Juin. - Avec toutes ces saloperies qui se baladent dans l'air, en ce moment ! Mais entrez donc, messieurs !
Mais Jean-René l'arrêta dans son élan de générosité :
- On ne va pas s'attarder. Dit-il avec une moue désolée. - On passait juste pour parler de cette malheureuse nuit... Cette effraction chez vous...

Soudain, l'atmosphère devint comme irrespirable et cette gravité qui tourbillonnait dans les airs et au-dessus des têtes, paraissait s'imprimer brusquement sur le visage du couple Juin.
Les regards devinrent sombres et indécis. Un tremblement nerveux s'empara des mains de l'épouse. Son mari essayait, tant bien que mal, de la réconforter en lui massant maladroitement l'épaule :
- C'n'est pas facile de se remémorer tout ça, vous savez ! On tente d'oublier, monsieur Lefort et on souhaiterait ne plus en entendre parler. La police fait son enquête mais on sait parfaitement que ça ne donnera pas grand chose. Et puis, je crois qu'en ce moment, elle a mieux à faire avec ce pauvre gamin... Quelle horreur !... Quel monstre est capable d'une telle atrocité ?... Voila, monsieur, on essaie de tenir et d'oublier...

Peu après, ils entrèrent solennellement, un par un, la mine endeuillée et le pas traînant, dans la pièce principale. Celle où les clients avaient coutume de s'attabler autour d'un repas ou d'un simple verre.
- Tout a changé ! Fit remarquer Louis, promenant son regard dans tous les recoins de cette grande salle.
- Tu connaissais l'intérieur de cette maison ? Lui demanda Jean-René, l'air étonné.

Louis paraissait contrarié. Il baissa la tête vers le plancher et susurra quelques mots que nul ne put saisir. Son ami, le voyant ainsi, si agacé, compris assez vite qu'il venait de commettre un impair. Il tenta alors de se racheter en s'employant à détourner l'attention du couple. Il s'approcha du bar en bois brun, surmonté d'une paire dorée de robinets à pression et posa une fesse sur l'un des hauts tabourets...

Monsieur et madame Juin passèrent derrière le bar, comme pour l'accompagner dans son mouvement, longèrent l'espace entre le comptoir et le grand miroir et firent mine de s'activer dans leurs tâches quotidiennes...
- Monsieur Lefort, je vous sers une pression ? Proposa d'un ton détaché monsieur Juin, comme pour chercher à détendre l'atmosphère.
- Heu... Oui, allons-y pour une bière...

Pendant que madame Juin essuyait des verres déjà essuyés, Louis continuait son inspection. Elle ne pouvait détacher son regard de cet homme qu'elle n'avait jamais vu auparavant et qui déambulait entre les tables rangées, avec cet air si concentré. Ce dernier se tourna soudainement vers les trois autres personnes présentes :
- Quelque chose s'est glissée chez vous durant cette nuit là... Dit-il, le regard rivé vers le plafond.
- Bah oui. Répondit monsieur Juin. - Des cambrioleurs sont entrés ici pour nous voler la caisse, y a presque un mois de ça ! - On a expliqué tout ça aux flics mais c'est à peine s'ils nous ont pris au sérieux ! "Aucune trace d'effraction !" qu'ils disaient... Mais moi, je sais très bien qu'il ne peut s'agir que de ces p'tits cons qui traînent sans arrêt la nuit ! 'Viennent de la Roseraie !
- Vous ont-ils volé ? Questionna Louis.
- Ben... Non. Ils n'ont pas eu l'temps de piquer quoique ce soit ! Ils ont dû prendre peur et ont foutu le camp ! Des voyous, j'vous dis ! De la racaille !

Louis s'approcha du comptoir. Il avait l'air d'avoir trouvé ce qu'il était venu chercher. Il s'assit sur un autre tabouret, juste à côté de son ami pendant que madame Juin rangeait les derniers verres sur les étagères situées devant le grand miroir.
- Il y avait un mur ici, qui divisait cette pièce en deux ? Demanda-t-il de façon inopinée.
- Exact ! Répondit le mari, déstabilisé par la question. - On l'a abattu deux semaines après notre emménagement... On voulait une pièce plus grande, plus lumineuse ! C'était mieux pour la clientèle. Plus de places !

Jean-René paraissait ruminer dans son coin, l'air sombre. Il prit son verre et, instinctivement, les yeux perdus dans le vague, souffla légèrement sur la mousse qui nappait sa bière. L'empathie de Louis était puissante et, sans en connaître la raison, ce lieu si particulier la rendait encore plus aiguisée. Il avait cette incroyable capacité de décrypter les pensées de son ami. Il y lisait de la peur et quelques tourments...
- Que s'est-il réellement passé pour que tu es pris la peine de m'attirer jusqu'ici ? De me relancer depuis Paris ? Lui demanda-t-il, en baissant d'un ton pour ne pas que le couple de gérants ne l'entende.
- Toi, on ne peut vraiment rien de cacher, vieux frère ! Jean-René posa délicatement son demi sur le bois du comptoir et se préparait à l'aveu. Il guettait le couple du coin de l'œil, s'assurant que celui-ci ne puisse percevoir leur attitude de comploteurs et pour ne pas inquiéter davantage madame Juin...
- Les soi-disant cambrioleurs avaient laissé une signature sur le mur du fond... Les flics n'ont pas mesuré la teneur de ce message et pour cause ! C'était en rapport avec ce que nous avons vécu ici, dans ce centre aéré, il y a longtemps, lorsque nous n'étions que de sales morveux, toi, moi et...
- Thierry ? Continua Louis.
Jean-René opina furtivement de la tête.
- Et Thierry. Répéta-t-il, l'air songeur. - Ce message avait été peint avec une bombe de peinture rouge... Depuis, et avec l'accord de la police, les Juin l'ont effacé soigneusement... Il... Il disait : "que vienne le Maître des Orvets"...
Les yeux exorbités et les lèvres tremblotantes, Louis se sentit défaillir. Ces mots résonnaient encore dans son esprit, comme un écho permanent et obsédant...
- Tu... Tu es sûr ?

Les deux hommes prirent congé du couple Juin et empruntèrent le chemin menant droit au château, via le grand bosquet.
- Les pauvres ! Dit Jean-René, l'air désolé. - Ils ont perdu leur fils, un gosse de 17 ans, dans un accident de voiture. La mère ne s'en est toujours pas remise. C'est d'ailleurs à la suite de ce drame qu'ils ont décidé de venir s'installer ici...
Derrière eux, les gérants du café-restaurant s'empressèrent de fermer à double tour portes et fenêtres. Le Perron était momentanément interdit aux visiteurs.
Du reste, tout le centre paraissait avoir été déserté : pas un seul gamin, gambadant et s'amusant dans chaque recoin du domaine !
- Que se passe-t-il ici ? Demanda Louis, visiblement encore sous le choc de l'impensable révélation que venait de lui asséner son vieux comparse.
- Je vais te montrer.
Le ton de la voix de Jean-René témoignait d'une réelle tension. L'homme était visiblement bien moins détendu qu'au moment des retrouvailles.
Soudain, la progression stoppa net, au carrefour des quatre sentiers, là où siégeait cette Vierge en pierre blanchâtre mouchetée de vert de gris et foulant à ses pieds le vil reptile tentateur... Les arbres semblaient se trémousser autour d'eux, comme parcourus par une brise chatouilleuse. Un énorme nimbus s'annonçait au loin dans le ciel, plus menaçant que le dernier.
Jean-René, toujours silencieux, le visage contracté, pointa du doigt une petite zone verdoyante, délimitée en rectangle par de simples rubans jaunes sur lesquels on pouvait lire : "ne pas franchir".

Cet espace réduit était à demi caché par la statue et par son socle verdâtre. Il était sensé symboliser la scène d'un crime. Mais Louis n'y voyait qu'un tapis épais de feuilles mortes putréfiées qui s'étendait à perte de vue !
- C'est donc là... Susurra Louis.
- Ouais... Damien Falaise... Un môme de onze ans. Retrouvé là, le matin vers 7h30... Quelques heures après la fameuse effraction du Perron... Il avait disparu depuis quatre jours... Ses parents étaient morts d'inquiétude... La police avait pensé à la fugue. Mais très vite l'hypothèse fut rejetée au profit de celle, plus convaincante, de l'enlèvement...
- Un enlèvement ?
- Hum... Mais il n'y a pas eu la moindre demande de rançon ! Rien... Ce qui était encore plus alarmant !
- Pas de rançon insinue que le ravisseur n'a pas fait ça pour l'argent mais...
- Exact ! Lança Jean-René, le regard perdu dans un univers empli de tristesse et d'effroi.
- Nul n'a remarqué quoique ce soit, le jour du supposé enlèvement. Personne ne sait de quelle façon le ou les ravisseurs s'y sont pris... En plein jour ! Le gamin a dû être séparé de son groupe à un moment donné... On redoutait ce genre de chose... Finalement, l'enfant a été retrouvé. Jean-René marqua une pause. - Egorgé, tel un animal. Reprit-il d'une voix étouffée. On l'a retrouvé au petit matin, étendu sur le dos, dans un amas de feuilles... La gorge tranchée d'une oreille à l'autre... Le corps dénudé et couvert d'ecchymoses ! D'après les légistes, le gosse a été torturé avant d'être tué et traîné jusqu'ici...
- Seigneur ! Quelle horreur... Louis n'en revenait pas. Ce genre d'évènements, il ne les vivait que par le biais de sa TV ou des journaux à sensations !

Il était comme dépassé et n'arrivait pas à réaliser. Ses yeux se perdaient dans un brouillard épais et son esprit s'embourbait dans une sorte de mélasse intellectuelle faite d'incompréhension et de doutes.

Brusquement, la voix de Jean-René le guida vers la surface :
- Qu'est-ce que ça te rappelle, ce "Maître des Orvets" ?

Comment aurait-il pu oublier ce surnom, son surnom ? On l'en avait affublé pour souligner le fait que le petit garçon de huit ou neuf ans répétait à tout bout de champ qu'il pouvait communiquer avec les animaux et notamment avec les orvets ! Ces lézards sans pattes s'adressaient à lui, parlaient avec lui ! Bien entendu, il fut raillé par les autres gamins. On se moqua ouvertement de ses élucubrations, sauf son plus sincère confident, Jean-René... Ce dernier avait été pourtant fort contrarié par cette effarante révélation. Il n'avait pas su quelle attitude adopter. Entre le doute légitime et la confiance aveugle, il avait longuement hésité mais, finalement, avait préféré prendre le parti de l'amitié.

Pour le taquiner, on le surnommait constamment le *Maître des Orvets* !

Seul Thierry avait pu vraiment comprendre ce que Louis pouvait ressentir. Il avait compris son désarroi, lui qui, si souvent, avait été l'habituelle victime de cette cruauté puérile.

Il était comme dépassé et n'arrivait pas à réaliser. Ses yeux se perdaient dans un brouillard épais et son esprit s'embourbait dans une sorte de mélasse émotionnelle faite d'incompréhension et de doutes.
- Je sais parfaitement que tu as toujours eu cette étrange faculté de ressentir, mieux que personne, les choses qui nous environnent. Confia Jean-René. - Tu m'avais dit que tu avais vu des choses bizarres, entendu des voix venant de nulle part... Thierry avait aussi ce pouvoir. Cela vous liait... Tu as rêvé de la maison, n'est-ce pas ? Tu l'avais déjà visitée ?
- Je venais d'avoir mes neuf ans. Thierry n'était déjà plus là et, une nuit, j'ai vu tout ça en songe... J'ai vu ce mur de séparation et ces deux pièces qui le jouxtaient... Les murs y étaient blancs, entièrement blancs ! Des rosaces en stuc se dessinaient au plafond... Je voyais cette cheminée blanche et massive, style "Empire"... Elle était surmontée d'un miroir passablement sale. Au centre, se trouvait une table ronde et des débris de plâtre jonchaient le sol en parquet... Tout ce décorum était propret et si lisse dans mon esprit. Plus tard, par le biais de photographies, j'ai constaté que ces visions nocturnes, s'étaient, finalement, avérées justes. C'était hallucinant !
Jean-René soupira en regardant l'extrémité de ses chaussures maculées d'une boue collante.
- Cette histoire avec Thierry ne nous a pas quittés. Dit-il, songeur. - Elle est toujours en nous...

- Tu as pensé que...?
- Hum ? Qu'il pouvait avoir un lien avec ce meurtre ?...
La conversation cessa. Les deux hommes en avaient trop dit ou, peut-être, pas assez.

Un enfant était mort, tué par un dément qui rôdait à Malrouve. Compte tenu de cela, la police, ainsi que la municipalité d'Angers avaient, d'un commun accord, décidé de fermer le centre pour une période encore indéfinie.
En tous les cas, nul parent ne souhaitait confier son enfant en pensant que le sadique pouvait, à tout moment, frapper à nouveau.

Jean-René logeait dans une chambre meublée, au château, depuis près de quatre ans. Il y passait le plus clair de son temps. Le domaine était son vrai "chez soi". Au fond, il l'avait toujours été. Comme un capitaine refusant de quitter un navire en perdition, il s'accrochait à la barre, gardant le cap et supervisant chaque détail...

Quant au directeur, monsieur Grellier, il avait préféré rentrer chez lui, dans sa famille, attendant que l'orage s'éloigne.
- Vous êtes combien à faire marcher l'affaire, en ce moment ? Lui demanda Louis, histoire de changer de sujet.
- A part le couple Juin, il n'y a que monsieur Piron, le jardinier, madame Cardinet, la cuisinière, mesdames gentil et Laval, les femmes d'entretien du château, une équipe de maintenance pour le parc, rattachée à la mairie d'Angers et moi-même... La nuit, nous ne sommes plus que quatre : les Juin, Piron et moi.
- Le jardinier loge au château ?
- Non. Il a une chambre dans les communs, situés près du pigeonnier. Tu sais : un long bâtiment datant de la fin du XIXe siècle !
Louis hocha la tête, pour lui signaler qu'effectivement, il s'en souvenait.
- Les autres rentrent chez eux ? Demanda-t-il à nouveau.
- Oui. Les dames habitent toutes le quartier de la Roseraie. Enfin, je crois... Pourquoi ?
- Rien. Juste par simple curiosité. Mais... Quel est mon rôle, au juste, dans tout ça ?
La question semblait embarrasser son ami. Il se mordillait la lèvre inférieure, le regard empli de perplexité.
- Je crois que... J'ai besoin de toi. Je ne sais pas pourquoi mais, j'ai peur de ce qui pourrait arriver...

- Orsini ?
- Le lieutenant de police chargé de l'affaire... ça fait des semaines que cette enquête est au point mort ! Des jeunes de la Roseraie ont été maintes fois interrogés mais ça n'a rien donné... Ces p'tits cons sont, certes, des délinquants mais incapables d'un tel acte ! Non, celui qui a fait ça nous connaît fort bien. Il connaît le surnom dont on t'avait affublé et cette signature prouve qu'il en sait davantage sur notre passé commun !
- Sa signature ? Le message était signé ? S'étonna Louis. - Qu'a-t-il écrit ? Questionna-t-il avec empressement.

Jean-René le fixa, le visage grave et les yeux rougis par le vent ou, peut-être, par tout autre chose...
- Il a signé : "la Main Verte" !

V.

Inside

Printemps 1978 : la fin des vacances...

Il faisait doux, ce jour là. La brise était légère mais soutenue. Les prunus qui longeaient les murs d'enceinte, distribuaient avec générosité leurs pétales immaculés qui flottaient dans le bleu turquoise d'un ciel serein...

Sortant du grand bosquet, vinrent les rires des enfants, des gloussements, des ricanements et des chuchotements de garnements en mal de bêtises.

Comme de furtives silhouettes de diablotins ou bien de faunes, ces gosses apparaissaient de toute part pour mieux disparaître ensuite, à l'abri de nouvelles cachettes...

Les uns comptaient dans leur coin, contre l'écorce d'un arbre ou dans l'angle d'un muret. On leur avait dit qu'à 20, ils pouvaient à nouveau ouvrir les yeux, se retourner et partir en quête de ses amis...

D'autres petits garçons clamaient leur innocente flamme à de charmantes petites princesses qui savaient rougir sous le poids des compliments et des déclarations envolées...

Les passereaux piaillaient, perchés dans le feuillage des hauts marronniers. Les oeufs avaient éclos et les nouveaux nés réclamaient sans cesse la sempiternelle pitance à des parents affairés...

Pendant ce temps, près de la maison abandonnée, au pied du grand pin au feuillage sinistre, trois garçons fomentaient leur coup avec appréhension, loin des regards indiscrets. Ils ne souhaitaient, pour rien au monde, être repérés par les moniteurs mais plus encore, ils craignaient la maison et ce qu'elle pouvait abriter...

- Tu es toujours d'accord pour rentrer là-d'dans ? Demanda une énième fois Jean-René à son copain Thierry. Ce dernier paraissait apeuré, comme un petit animal que l'on aurait prématurément extrait de sa tanière.

- Pourquoi m'envoyer là-d'dans ? Avait-il de cesse de répéter.

- C'est juste pour que tu nous dises comment c'est à l'intérieur ! Lui expliqua à nouveau Louis qui faisait les cent pas devant ses deux complices d'infortune, la voix tendue et le geste nerveux.

Ils n'avaient pas le droit de se trouver là, à ce moment précis de la journée. Ils désobéissaient aux règles instituées par Gilles, leur moniteur. Ils étaient en tort et donc, risquaient la punition. Ils le savaient.

- Il ne faut pas t'en faire ! Le rassurait Jean-René qui, visiblement, était loin d'être le plus zen. - Tu... Tu crois que je te mentirais si y avait un risque ? Tu es le seul, Thierry, à pouvoir entrer dans cette baraque. Si j'avais pu le faire, crois moi, je n'aurai pas hésité !... Tu connais Armstrong ? L'astronaute américain ? Celui qui a posé le premier pas sur la Lune, y a dix ans de ça ? Bah toi, t'es comme ce mec ! Tu vas être le tout premier à entrer dans cette maison ! Tu t'rends compte ? Ta vie va changer grâce à ça ! Tu seras un héros !

Mais Thierry ne bronchait toujours pas. Il semblait ne rien comprendre à la situation, ne rien saisir de ce que les deux autres attendaient de lui. Pourquoi voulaient-ils tant voir ce qu'il y avait dans cette bicoque ? Où était leur intérêt ? Et pourquoi son pote parlait-il soudainement de la Lune ?...

Seul Louis pensait être capable de décider le garçon à entreprendre cette aventure. Les deux gamins se ressemblaient. Malgré quelques différences notables, ils avaient ce lien invisible qui les unissait, ce don incroyable tant décrié et ignoré par les autres et qui les rendait si différents, si uniques... Jumeaux par une sensibilité accrue et une certaine inadaptation au monde qui les environnait, ils avaient cette singulière faculté à communiquer entre eux sans même ouvrir la bouche et sans faire le moindre geste, la moindre mimique au niveau du visage !

Durant deux semaines, ils avaient appris à se "domestiquer". Le travail ne fut pas ardu : depuis le début, ils avaient eu cette inexplicable sensation de parfaitement se connaître, comme s'ils avaient été conçus dans le même moule, la même matrice !

Louis pris le visage de ce frère "psychique" entre ses mains. Son regard plongea dans le sien. Sa voix fut douce, à peine audible. Tous deux communiaient, sur une même fréquence, enfermés à l'intérieur d'une sphère invisible et puissante que personne n'aurait pu pénétrer.

Jean-René, spectateur de cette scène troublante, eut la nette sensation que Thierry comprenait les intentions de Louis. Il paraissait se détendre et même, chose incroyable, esquissa un vague sourire.

- D'accord. Finit par dire le sauvageon, d'une voix plus apaisée.

Lentement, Thierry se dirigea vers le perron, sous les yeux interloqués de Jean-René. Ce fut peut-être à ce moment là que le gamin accepta le fait que Louis était véritablement pourvu d'un don.

Thierry commença à gravir les marches de l'escalier moussu menant à la porte d'entrée de la maison. Il regardait droit devant lui, comme un robot...

- Louis ! Appela Jean-René d'une voix susurrée.

Mais ce dernier ne quittait pas l'enfant-automate du regard, comme s'il le téléguidait vers un point précis.

"Louis !"

- Hum... Quoi ? Répondit Louis, comme émergeant d'une profonde léthargie.

- Je vais derrière la maison, faire le guet. Lui souffla Jean-René. - quelqu'un risque d'arriver à l'improviste !

Sans attendre le consentement de son ami, visiblement imperturbable, Jean-René fit le tour de la demeure et disparu complètement.

Louis vit alors Thierry se poster devant la porte barrée par une imposante chaîne rouillée et fermée par un cadenas tout aussi usé.

De ses mains, le garçon fluet écarta au maximum les deux battants de cette porte et se mit de profil, le dos plaqué contre l'un de ces battants. Puis, il se mit à glisser progressivement, en s'efforçant de paraître le plus mince possible pour pouvoir passer sans encombre dans le maigre interstice. Il poussait la chaîne de toutes ses forces, haletant comme un forcené ; un des battants se mit alors à craquer légèrement. Le bois se fendit au niveau de la serrure, faisant poindre un petit éclis saillant.

Louis priait de toutes ses forces et envoyait davantage d'ondes positives au pauvre garçon qui paraissait de plus en plus exténué.

Soudain, comme par miracle, le gosse aux cheveux hirsutes, s'engouffra d'un coup dans l'ouverture, comme happé par la maison !

Les gens de la NASA avaient dû éprouver ce que ressentait Louis, à ce moment précis : Neil Armstrong et Thierry Goulaine avaient franchi un cap que l'on avait, jusqu'alors, pensé insurmontable !

Louis exultait en trépignant sur place et levait les bras au ciel. Il expulsait ainsi sa joie tout en se gardant de trop l'ébruiter pour ne pas alerter les foules.

Il avait désormais un oeil dans le ventre de cette bicoque pudibonde ! Il allait pouvoir la sonder par l'entremise de son "double psychique" !

Il patienta au pied du grand pin et s'agenouilla sur une herbe parsemée, piquée de mille aiguilles. Il s'adossa au tronc calleux et ferma les yeux, les joues et le front lascivement caressés par le souffle tiède d'une brise légère.

D'où venait ce trouble ? La nature entière se figea soudainement ! Plus un oiseau ne sifflotait et le vent était brusquement retombé.

Louis avait la désagréable impression qu'on lui avait enfournée la tête dans un sac plastique : il commençait à suffoquer et fut pris de vertiges...

Puis vinrent les ténèbres...

Il vit alors des choses s'y dessiner et s'affirmer plus distinctement. Des formes apparaissaient. Il discerna ce qui ressemblait à une pièce puis à une autre, séparées toutes deux par une solide cloison...

Les murs de ces pièces étaient d'un blanc immaculé. Tout y était lumineux, éclatant d'un voile passablement opaque, qui rendait les contours brumeux et incertains...

Dans l'une de ces salles de taille modeste, il parvenait à y distinguer une cheminée massive, de petites dimensions et d'un style ancien. Une table ronde était disposée en son centre...

Puis, la vision glissa lentement vers la seconde pièce, à la façon d'un travelling de cinéma. Ce nouveau lieu était beaucoup plus spacieux mais tout aussi froid et dénué du moindre mobilier. On ne pouvait y voir que deux grandes fenêtres. A travers leurs carreaux, derrière des rideaux jaunis et poussiéreux, on apercevait un ciel d'un blanc uniforme, maussade et sale.

Les murs y étaient aussi blancs que dans la pièce adjacente et le parquet paraissait rutilant, comme s'il avait été récemment ciré. Seuls, ces rideaux venaient troubler cette apparente et curieuse netteté, comme le signe discret et annonciateur d'un mauvais présage...

- Louis !

Le rêveur ouvrit les yeux en entendant cette voix. Il ne la connaissait pas mais elle ne lui était pas totalement étrangère.

L'esprit brumeux, l'enfant était assis au pied du grand pin mais le vent ne soufflait toujours pas et les cris des autres gosses, au loin, ne lui parvenaient plus. Le ciel avait cette teinte singulière de l'ocre et la maison ressemblait à celle qu'il avait vu dans un livre imagé, un ouvrage de contes ou bien à cette représentation naïve de maisons situées sur *l'Île aux Enfants* !

Le perron avait des contours délicieusement lissés et parfaitement rectilignes. Le toit était un authentique trapèze et les fenêtres croulaient sous le poids de jardinières, débordantes de géraniums rouges ; la porte d'entrée était un beau rectangle de couleur bleue turquoise et la nature était aussi entretenue et découpée que dans les plus rutilants jardins à *la française* !

Mais Les oiseaux ne chantaient toujours pas et les arbres persistaient dans leur immobilisme.

Sous le perron, les deux orifices ténébreux qui effrayaient tant l'imagination fertile de certains mômes, avaient été remplacés par une charmante fontaine de style gréco-romain. Mais l'eau n'y frémissait pas.

Sous ses fesses, Louis remarqua que la texture de la pelouse semblait comme synthétique et le grand pin paraissait avoir été croqué par les feutres d'un gamin !

Non loin, un homme, assis sur un banc en fer forgé, l'observait. Il était âgé d'une quarantaine d'années et coiffé d'un élégant chapeau en feutre crème. Ses habits étaient de même couleur et paraissaient datés de la fin du XIXe siècle !

L'homme était chic et fumait une cigarette avec manière et délectation. Sa fine moustache rebiquait à chacune des extrémités. L'individu témoignait d'une grande aisance sociale et ne s'en cachait nullement ! Les jambes croisées, une canne au pommeau ciselé dans une main gantée et un journal plié dans l'autre, il adressa un sourire énigmatique à l'enfant éveillé :

- Bonjour, Louis. Dit-il, sans toutefois remuer les lèvres.

Son regard était inerte et inflexible. Son sourire dénotait avec son attitude. Il y avait quelque chose d'inquiétant dans ce personnage, même si le timbre de sa voix passait pour être suave et reposante, comme la douce mélopée des sirènes...

- Qui êtes-vous ? Demanda Louis tout en se frottant scrupuleusement les yeux, histoire d'être bien certain qu'il ne rêvait pas une seconde fois. Le son de sa voix semblait se perdre dans un dédale temporel. Il avait cette désagréable impression de parler dans une salle calfeutrée où tout bruit était filtré ! D'ailleurs, ce décorum n'avait aucun relief, aucune saveur, pas la moindre odeur, la moindre résonance. Cet aspect artificiel des choses rendait l'atmosphère malsaine...

- Vois comme tout est parfait dans tes pensées, Louis. Dit l'homme au chapeau feutre. - Voilà tes souvenirs, tel que tu les perçois... Triste, non ?

- Qui êtes vous ? Répéta le gamin.

- Considère-moi comme un ami. Comme... Voyons voir... Ta conscience !

- Comme celle de Pinocchio ?

- Si tu veux... répondit l'homme, un peu désappointé.

Ce dernier sortit de la poche de sa veste couleur crème, non pas un foulard de couleur, ni un oeillet fraîchement coupé mais une chose qui lui glissait entre les doigts ! Il ouvrit la paume de sa main et Louis put percevoir une bestiole sans patte, tout en longueur, écailleuse et gluante s'enrouler autour du poignet de l'individu étrange et redresser subitement la tête, en direction du môme.
"Un orvet !" Songea Louis. "Serpent de verre ! Serpent cassant !"...
- Oui, Louis. Symbole reptilien de ce lieu magique ! Il vient des profondeurs du sol, de sous nos pieds, de cet humus froid, humide et si plein d'obscurité... Il te délivre un message, Louis. Il t'informe d'un danger. Sois sur tes gardes, Louis ! Les ténèbres progressent vite ! Le Mal n'est pas si loin que tu ne le crois... D'ailleurs, tu le sais : Tu lui as donné un nom ! La Main Verte ! C'est un de ses nombreux noms, maintenant... Tu as senti sa présence, Louis, car tu sens parfaitement ces choses là... Comme ton nouvel ami...
- Thierry ? Devina Louis.
- Il court un grand danger, Louis ! La Main Verte risque bien de l'attraper !
- Mais c'est une invention ! Se défendit le garçon. - Elle n'existe pas ! Nous l'avons inventée ! La Main Verte n'existe pas ! Criait-il à s'en époumoner...

Soudain, il sentit un contact sur sa joue, comme un choc électrique, un claquement sec et chaleureux. Puis vinrent d'autres impacts qui se succédèrent, plus rapides, réguliers et plus rudes !
- Louis, oh, oh ! On se réveille !
Le garçon émergeait enfin. Penché sur lui, il crut discerner un visage difforme, comme grossi à la loupe. Il eut du mal à reconnaître la voix et l'identité de celui qui lui tapotait ainsi la joue.
- C'est moi, Gilles ! Dit le jeune homme qui tentait de ramener le môme dans le monde des vivants.

A ses côtés, l'air fautif, Jean-René attendait patiemment, les yeux baissés, que son copain reprenne ses esprits.
- Thierry ? Murmura l'enfant, dans un état encore vaseux...
- Thierry ? Reprit l'animateur du centre. - Tu veux parler tu p'tit Goulaine ? Il se tourna vers Jean-René, resté en retrait. - Il était avec vous ? C'est ça ?

Le gosse, penaud, acquiesça en hochant la tête.

Gilles Ménard était un des moniteurs du centre aéré. Ce jeune gaillard, âgé d'à peine vingt ans, était responsable du groupe auquel appartenait Louis, Jean-René et le petit Goulaine, bien que ce dernier était considéré comme un cas à part, un élément marginal dans la communauté des enfants et dans la répartition et la constitution des différentes équipes...

Ménard était fort contrarié : un des gosses dont il était principalement responsable venait de disparaître ! Il s'était volatilisé à l'intérieur d'une maison jugée trop risquée et ne répondait pas aux différentes injonctions !

Goulaine restait dans un mutisme qu'on ne lui connaissait que trop.

Louis et Jean-René furent punis par leurs familles respectives pour avoir désobéi à l'interdiction formelle d'approcher ou de pénétrer cette quasi ruine.

Le directeur de l'époque, monsieur Tardieu, n'avait pas encore arrêté de décision quant à leur sort mais les parents craignaient par dessus tout le verdict du renvoi définitif.

L'affaire était d'autant plus grave que cette fois un enfant d'à peine neuf ans était porté manquant ! Même s'il n'était pas aussi considéré que les autres mômes, sa disparition portait atteinte au centre et le discréditait inéluctablement !

Ce fut seulement au bout de trois heures que les autorités compétentes en terme de disparitions furent alertées.

On pensa tout d'abord à la fugue ; le petit Goulaine n'était plus dans la maison. Il avait dû, sans prévenir ses camarades, sortir et quitter les lieux par une autre issue et décider, seul, d'enjamber le mur d'enceinte...

Le commissaire Le Bihan de la police d'Angers, ainsi que le lieutenant-colonel Herriot, de la gendarmerie nationale de Sainte-Gemmes en étaient intimement persuadés.

Une équipe de chercheurs, de policiers et de gendarmes fut envoyée sur place pour fouiller de fond en comble la fameuse baraque. Aidée de chiens "renifleurs", elle procéda à une recherche minutieuse et experte qui dura plus de deux heures.

Les parents Goulaine patientaient dans la fraîcheur de la nuit, à l'arrière d'une estafette bleue nuit de la gendarmerie. On leur donnait des couvertures, du café, quelques sandwiches, des sourires et des mots de réconfort, histoire de les aider à supporter la terrible attente.

A l'hôtel de police d'Angers, les inspecteurs Janin et Meyer interrogeaient sans relâche les deux seuls témoins de cette inquiétante affaire : Louis et Jean-René, tous deux transis de peur.

Leurs parents étaient présents et tentaient de les rassurer ; les mômes, effrayés par tant d'empressement et d'interrogatoires répétitifs, ne voyaient pas ce qu'ils pouvaient bien ajouter à ce qu'ils avaient déjà répondu.

Visiblement, les deux policiers commençaient à montrer des signes de fatigue et d'agacement. Ces derniers suspectaient les deux chérubins qu'ils avaient devant eux de connaître parfaitement la planque du fugueur et d'avoir orchestré tout ça depuis le début...

- Nous imaginons bien le calvaire que peut supporter ce gamin avec des parents aussi timbrés ! Nous comprenons que vous vouliez le sortir de cet enfer quotidien en l'aidant à fuir ! Lança l'inspecteur Janin, un grand type d'une bonne trentaine d'années, le visage vérolé et le cheveu gras. - Mais si vous continuez à jouer les têtes de mule, ça risque de barder pour votre matricule !

- Eh oh ! Protesta vigoureusement la mère de Jean-René alors que ce dernier ne cessait de geindre dans un concert de reniflements entrecoupés de hoquets spasmodiques. - Ce n'est pas en les menaçant de la sorte, que vous obtiendrez des résultats !

- Vous, chère madame, occupez-vous de vos oignons ! Rétorqua le flic, visiblement excédé.

Quant à la mère de Louis, veuve depuis peu, elle tentait de tirer les vers du nez de son fils, avec toute la patience et la compréhension d'une véritable confidente.

- Ce sais bien ce que tu peux traverser comme épreuves en ce moment... Dit-elle avec quelques trémolos dans la voix. - Mais saches que tu n'es pas le seul à souffrir de cette situation...

L'inspecteur Meyer, un homme courtaud et nettement plus âgé que son collègue, ne bronchait pas. Il assistait à cette scène attendrissante entre une mère et son enfant, engoncé dans son siège, le visage à demi occulté par une imposante machine à écrire et paraissait attendre la fameuse scène finale, celle dans laquelle le coupable jette enfin le masque et en vient brusquement aux aveux.

- Maman, j'aimerai bien te répondre, à toi et à ces messieurs de la police mais je te jure que je ne sais pas où se trouve Thierry ! Pleurnichait Louis. - Il est entré dans cette maison et je me suis assoupi au pied de l'arbre pendant quelques minutes !

- Une heure. Corrigea Janin.

- Quoi ? Fit l'enfant, étonné.

- D'après ton copain Jean-René, tu aurais piqué un roupillon d'une heure au pied de ton arbre. Profond, le sommeil !

Meyer se leva, silencieux, contourna son bureau et s'approcha des deux enfants incriminés.

- Eh, les champions ! Dit-il, se penchant légèrement en avant, comme pour mieux capter l'attention des deux garçons. - Pourquoi teniez vous tant à pénétrer dans cette fichue baraque ? Demanda-t-il d'une voix qui se voulait douce et rassurante.

Louis ne savait plus quoi répondre alors que Jean-René se remettait à chialer de plus bel, façon comme une autre de se défiler.

Bien entendu, il se garderait bien de lui raconter l'histoire abracadabrante de la Main Verte. Il passerait à tous les coups pour un idiot aux yeux de ces adultes qui patientaient, pendus à ses lèvres.

- C'est... L'inspecteur pencha un peu plus la tête, comme pour mieux entendre sa confession.

- Oui ?...

- On... On était juste curieux de rentrer à l'intérieur... Thierry était physiquement le seul à pouvoir le faire... On n'avait pas le droit de rentrer dedans... J'ai fait le guet devant et Jean-René est parti se poster derrière... Mais j'étais fatigué et...

- Et tu t'es endormi. Soupira le flic, le regard brusquement empli d'une profonde lassitude.
Louis reconnu ce fait précis en secouant la tête.

Meyer soupira à nouveau en se massant longuement le visage. Il retourna à sa table de travail et posa une fesse sur le rebord. Il garda le silence pendant un temps, les bras croisés et le regard rivé vers un point fixe situé au niveau du plancher.

- Ecoute, petit, les parents de ce gamin sont morts d'inquiétude et malgré tout ce que tu peux penser. Dit-il avec un ton plein de gravité. - Ce serait les soulager une bonne fois que de dire où il se cache. Tu imagines ta maman sans aucune nouvelle de toi ? Tu peux imaginer sa détresse ?
Louis fit "oui" de la tête tout en essayant de retenir ses larmes.

- Alors si tu peux imaginer ça, reprit Meyer, dis-nous où se trouve Thierry. Même si vous vous êtes jurés de ne pas trahir ce secret, ce serait un énorme service que tu lui rendrais, à lui mais aussi à ses parents, ses frères et sœurs et aussi à nous tous.

Mais Louis et Jean-René n'avouèrent pas. Ce mutisme ou cet entêtement avait surpris, voire impressionné les inspecteurs. Des gamins, apparemment normaux, auraient rapidement lâché le morceau mais eux, non.

La conclusion en découla presque naturellement : ils disaient la vérité et n'en savaient pas davantage.

Thierry ne leur avait rien dit sur ses véritables intentions et avait profité de ce petit jeu pour prendre la poudre d'escampette, trop heureux de pouvoir s'éloigner le plus possible d'une violence paternelle.

Ce jour là, vers les quatre ou cinq heures de l'après-midi, le lieutenant Orsini, de la police d'Angers, devait une nouvelle fois, interroger le sous-directeur du centre.
Son véhicule de fonction, une Mégane de couleur blanche, se rangea juste devant le château.
L'homme qui en descendit avait le type méditerranéen : le teint halé, les cheveux couleur corbeau et cette ostensible pointe de suffisance dans le regard.

Il paraissait être âgé d'une petite quarantaine d'années, n'était ni grand, ni vraiment petit et physiquement peu impressionnant.

Une femme sortit à son tour du véhicule, côté passager et semblait faire office de coéquipière.

Tout comme lui, elle était lieutenant de police et répondait au nom abrupt de Gordien. Elle paraissait avoir une bonne vingtaine d'années, malgré quelques rides qui témoignaient d'un réel vécu et d'une âpre et authentique expérience de flic.
La bonne humeur n'était pas au rendez-vous. L'affaire était très préoccupante et le juge d'instruction du tribunal d'Angers, en charge de l'épineux dossier, espérait un travail minutieux et efficace amenant le plus vite possible à des conclusions probantes.

Les médias de tous poils étaient aux aguets et les policiers, ainsi que les gendarmes, ne pouvaient se permettre de bâcler l'enquête...

Placé en première ligne et dans une situation inconfortable, le préfet souhaitait ardemment que l'on trouve un coupable au plus vite afin de rassasier un public remonté.
Ainsi, Orsini et sa partenaire avaient sur les épaules un énorme poids et l'obligation d'éviter les écueils.

Dès leur descente de voiture, les deux policiers remarquèrent un véhicule qu'ils n'avaient jamais vu jusqu'alors. Instinctivement, ils jetèrent un regard furtif à la plaque minéralogique et le notèrent presque instantanément sur leurs calepins.

- On dirait que monsieur Lefort a une visite ! Lança Orsini.
Gordien ne fit aucune remarque et se contenta de relever à la hâte le numéro d'immatriculation de la Logane.

Plus loin, venant du chemin ombragé, bordé d'érables, Longeant la clairière, Louis et son hôte se dirigeaient sereinement vers le château. Ils aperçurent les deux visiteurs.

- Qui est-ce ? Demanda Louis, sur un ton détaché.

- La police d'Angers. Lui répondit Jean-René, la voix plus crispée. - Ils poursuivent l'enquête et n'ont toujours rien ou pas grand chose. Ils sont particulièrement remontés, ces derniers temps !...

Orsini avait le profil du type imbu de sa petite personne. Vêtu d'un costard noir et mâchouillant nerveusement un chewing-gum, il paraissait être un as de l'ironie facile.
- On se promenait, m'sieur Lefort ? Dit-il.
- Est-ce que le fait de se balader est aussi interdit par la loi ? Lui rétorqua Jean-René, la mine faussement souriante.
- Non, évidemment, monsieur Lefort, rassurez-vous. Intervint la femme flic, afin que les choses ne s'enveniment davantage. - Mon cher collègue a tendance à faire un peu de zèle ces temps-ci ! Veuillez lui pardonner.

Louis s'étonna de voir une femme flic. A vrai dire, c'était pour lui la toute première fois.
Bien entendu, il avait déjà remarqué des femmes portant l'uniforme, des femmes soldats, gendarmes ou gardiens de la paix mais jamais une femme officier de police. Il trouva ça "sexy". L'autorité accentuait le charme de cette jeune personne, bien qu'elle n'en fût nullement dépourvue à la base.
- Qu'est-ce que vous regardez monsieur... Monsieur ? Dit-elle, agacée de se sentir ainsi reluquée.
- Oh ! Intervint Jean-René. - Laissez-moi faire les présentations d'usage. Je vous présente un vieil ami... Un très vieil ami devrai-je dire : monsieur Louis Chaudet, professeur d'histoire dans un lycée parisien. Louis, je te présente les lieutenants Orsini et Gordien, de la police d'Angers. Mais rentrons : je crains qu'une nouvelle averse se profile à l'horizon !
- Je vais vous laisser. Annonça Louis qui voulait éviter de s'immiscer davantage dans cette sombre affaire.
- Reste, Louis ! Insista son ami, sous le regard soupçonneux des deux policiers. - Tu sais que tu es directement concerné par cette histoire !
Louis ne voulait pas croire ce qu'il venait d'entendre : implicitement, son ami venait de l'impliquer directement, sans lui avoir, préalablement, demandé son avis !
- En quoi votre ami est-il concerné, monsieur Lefort ? Demanda Gordien, la moue circonspecte.
- Je vais vous expliquer mais tout d'abord, évitons le déluge qui s'annonce ! Je vous en prie, ne restons pas dehors ! Déclara Jean-René en regardant vers le ciel.

VI.

Le Cas Damien Falaise

Nul n'avait remarqué le comportement de Louis lorsque ce dernier pénétra dans le grand hall du château. Tel un gosse, il replongeait dans le décor de son enfance et s'émerveillait du moindre détail anodin. Il reconnaissait les lieux mais dans le même temps, ressentait une sourde frustration : il renouait avec certaines odeurs et une atmosphère si particulière. Des impressions, des effluves de parfum, des murmures, de furtifs visages, des rires et des pas qui résonnent lui revenaient, comme des lambeaux de souvenirs restés accrochés à sa mémoire, dans un recoin étroit et sombre...

L'espace s'était considérablement restreint. Les yeux de l'enfant qu'il avait été avaient tout amplifié et tout élargi au maximum. Ce gamin qui, en général, a une tendance naturelle à enjoliver et à modifier les choses, à les ajuster à ses propres besoins et ses propres envies...

Le grand hall d'entrée avait toujours préservé son aspect "vieillot" et poussiéreux des grands halls d'immeubles : froid, assez spacieux et empli de courants d'air et d'échos tumultueux.

Le sol était composé de grands carreaux noirs et blancs dont certains portaient les stigmates du temps passé et de l'usure.

L'endroit, malgré quelques fenêtres, était ténébreux et sentait de façon presque persistante le renfermé. Des relents d'odeurs mêlées, entre moisissures et vieux bois impeccablement encaustiqués et abusivement cirés, venaient alourdir cette pesanteur olfactive...

Chaque pas claquait sur ce revêtement rigide et se répercutait à l'infini dans toutes les dimensions de ce lieu sans réel plafond et allait jusqu'à se nicher dans les plus hautes sphères des étages supérieurs...

Nul n'avait remarqué le comportement de Louis lorsque ce dernier pénétra dans le grand hall du château.

Tel un gosse, il replongeait dans le décor de son enfance et s'émerveillait devant le moindre détail anodin. Il reconnaissait les lieux mais dans le même temps, ressentait une sourde frustration : il renouait avec certaines odeurs et une atmosphère si particulière. Des impressions, des effluves de parfum, des murmures, de furtifs visages, des rires et des pas qui résonnent lui revenaient, comme des lambeaux de souvenirs restés accrochés à sa mémoire, dans un recoin étroit et sombre...

Mais l'espace s'était considérablement restreint et avait perdu de sa superbe. Les yeux de l'enfant qu'il avait été avaient tout amplifié, tout magnifié et tout élargi au maximum.

Les gamins ont, en général, cette charmante tendance, toute naturelle, à enjoliver et à modifier les choses, à les ajuster à leurs propres besoins et leurs propres envies...

Le grand hall d'entrée avait toujours préservé son aspect "vieillot" et poussiéreux des grands halls d'immeubles : froid, assez spacieux et empli de courants d'air et d'échos tumultueux.

Le sol était composé de grands carreaux noirs et blancs dont certains portaient les stigmates du temps passé et de l'usure.

L'endroit, malgré quelques fenêtres, était ténébreux et sentait de façon presque persistante le renfermé. Des relents d'odeurs mêlées, entre moisissures et vieux bois impeccablement encaustiqués et abusivement cirés, venaient alourdir cette pesanteur olfactive...

Chaque pas claquait sur ce revêtement rigide et se répercutait à l'infini dans toutes les dimensions de ce lieu sans réel plafond et allait jusqu'à se nicher dans les plus hautes sphères des étages supérieurs...

Le parquet craquait toujours sous les pieds mais les lattes avaient été changées.

Louis constata que le plafond blanc et écaillé avait laissé place à une surface unie de couleur pâle, mélange pastel de beige et d'orangée ; les moulures en stuc, imitation grossière de l'art corinthien, n'étaient plus présentes au haut des murs, à chaque encoignure.

La grosse rosace centrale, par contre, était toujours en place mais son apparence paraissait bien moins fringante qu'autrefois : moins volumineuse, peut-être...

Anciennement, cette pièce avait servi de salon bourgeois où l'on recevait les convives dans un climat feutré et convenu. C'était la fin du XIXe siècle et le début du XXe. Puis, de salon elle devint dortoir pour malades. C'était là que les sœurs ursulines soignaient dans le plus dévoué des sacerdoces, les grands éclopés de la Grande Guerre, revenus du front en mille morceaux. Les tristement célèbres "Gueules Cassées" avaient séjournés ici-même, parmi les cris de douleur et les bandages sanguinolents !

La Gestapo, dès l'année 1940 y avait établi son QG. Les bureaux administratifs de la police secrète allemande s'étaient appropriés les lieux par la force.

Enfin, la pièce redevint salon dès la Libération. Puis, plus tard, un réfectoire pour les gosses...

Les longues tables en formica avaient laissées place à quelques tables de travail, un grand tableau blanc pour feutres effaçables, situé juste à proximité de la cheminée et à un rétroprojecteur positionné juste en face.

Depuis plus de dix ans, les enfants ne dînaient plus ici : le réfectoire se mua alors en salle de réunion.

Deux hautes fenêtres à double vitrage éclairaient parfaitement l'ensemble, bien qu'il fallut allumer les tubes à néon : le ciel s'obscurcissait davantage.

Orsini et sa collègue prirent place, l'un à côté de l'autre à une table choisie au hasard. Jean-René hésita un moment et finalement, prit place face à eux, suivi immédiatement par Louis.

Orsini sortit son calepin à spirale et aux pages cornées de la poche intérieure de sa veste et le feuilleta prestement avant de s'arrêter sur une série de notes griffonnées qui l'intéressait tout particulièrement.

Gordien, elle, se contentait de regarder et d'écouter, les bras croisés et la mine renfrognée.

Cette femme, malgré la dureté de ses expressions et son austérité esthétique, intriguait Louis qui soupçonnait chez elle une profondeur indéniable. Elle avait dû batailler ferme pour s'imposer dans un milieu misogyne par excellence. Elle paraissait détenir un caractère endurci et volontaire. Ce qui la rendait, aux yeux de Louis, des plus attractive ; cette abnégation, cette froideur de façade lui conféraient une aura et un magnétisme étonnant. Rien ou presque ne paraissait sur ce beau visage blême. Cette femme semblait se prémunir des attaques en endossant une carapace à toutes épreuves, ne permettant à quiconque de s'introduire dans ses pensées intimes.

Quant à son partenaire, c'était son antithèse. Derrière son allure de macho latinisé, l'homme n'avait aucun moyen de parer à la moindre attaque psychique. Il n'avait aucune protection, pas le moindre verrou de sûreté.

Il était aisé pour un être tel que Louis de percer la pauvreté d'âme qui pouvait se dégager de ce personnage surfait et dans le fond, fort fragile.

Il tentait de paraître détendu et sûr de son fait mais ne révélait que le contraire. On ne sentait chez lui qu'une anxiété dévorante, une crainte omniprésente et obsédante de ne pas pouvoir boucler au plus vite cette affaire qui devenait, jour après jour, de plus en plus encombrante.

- Monsieur Lefort, je ne vous cacherai pas que vous êtes en première position sur ma liste de nos principaux suspects. Annonça Orsini, d'un air faussement détaché.
- Pour quelles raisons ? S'insurgea Jean-René.
- Nous avons déniché une bien sombre histoire vous concernant. Elle date de presque trente ans. Vous étiez âgé de huit ou neuf ans à l'époque. Un de vos petits camarades a disparu et il n'a jamais été retrouvé. Un certain Thierry Goulaine... Vous vous souvenez ?
- J'y étais aussi. Intervint Louis.

Le lieutenant Gordien, à ce moment précis, daigna s'intéresser davantage au nouveau venu.
- Vous êtes qui déjà ? Dit-elle en feignant la perte de mémoire.
- Louis Chaudet, m'dame ! Ironisa-t-il. - Le jour où Thierry Goulaine a disparu, j'étais présent.
Orsini s'empressa de noter le nom sur son calepin, de peur de l'oublier tandis que Gordien persistait à jauger le nouvel intervenant.
- A Paris. Dit soudainement ce dernier.
- Pardon ? S'étonna la femme flic.
- Vous étiez en train de penser à votre question si fortement que j'ai entendu malgré moi !
- Et qu'elle est cette question, monsieur Chaudet ? Demanda t-elle, d'un air vexé.
- Où me trouvais-je le jour du meurtre. Je vous réponds: à Paris. Je suis de passage que depuis aujourd'hui. Si vous ne me croyez pas ou si vous avez un doute légitime, interrogez mes collègues de travail ainsi que mes élèves. J'ai en charge trois classes d'au moins trente élèves chacune.
Vous pouvez constater que mes témoins ne manquent pas !
- Bel alibi, en effet, monsieur Chaudet ! Reconnu Orsini. - Nous vérifierons tout ça, naturellement. Mais revenons à nos moutons, monsieur Lefort... Il est curieux de constater que vous y êtes directement impliqué, tout comme aujourd'hui avec le petit Falaise ! Vous semblez attirer les malheurs sur vous comme un paratonnerre attire la foudre ! Visiblement, Orsini était fier de sa métaphore et se mit à sourire bêtement en tapotant le bout de son crayon contre le rebord de la table.
Gordien paraissait se lasser de l'attitude infantile de son coéquipier et Louis le perçut nettement.
A ce moment, il sut qu'il pouvait enfin s'introduire dans les méandres de son esprit, entrouvrir une porte et découvrir que la charmante femme était en proie à une repentance insupportable. Elle s'en voulait et regrettait. Mais de quoi ?...
... Elle avait eu une liaison avec le pauvre type qui lui servait d'adjoint ! Elle avait succombé à ses avances, le temps d'une soirée bien arrosée ! Elle s'en mordait les doigts, depuis. Elle aurait tant voulu revenir en arrière, effacer l'enregistrement de cet épisode qui revenait sans cesse à sa mémoire comme une souillure indélébile...
Elle surprit alors le sourire de ce prof. Elle n'aimait pas ce sourire. Il en disait trop.
Qu'est-ce qui vous amuse, monsieur Chaudeau ? Demanda-t-elle, excédée.
- Chaudet. Corrigea-t-il prestement. - Rien, je vous assure. Je venais probablement de penser à quelque chose d'amusant, voilà tout !
- Vous arrivez à vous amuser, vous, dans des moments pareils ? Dit Orsini en haussant le ton.
- Je m'excuse de vous avoir ainsi heurtés. Se défendit Louis. - Ce n'était nullement mon intention, croyez-moi mais je commence à me sentir quelque peu fatigué et je crois qu'il serait sage pour moi de vous laisser...
- Veuillez vous rasseoir, monsieur Chaudet. Lui intima Gordien sur un ton plein de menace.
Un long silence pesant s'en suivit et inonda la pièce durant de longues minutes. Les yeux roulaient dans leurs orbites, les membres engourdis par tant de crispation se relâchaient un peu et les nerfs tendaient à s'apaiser.
Puis, après d'interminables soupirs, la pression retomba nettement et Orsini, sentant le vent tourner, se mit alors à toussoter pour s'éclaircir la voix :
- Bon... Hum... Fit-il. - Reprenons, si vous le voulez bien, les faits, monsieur Lefort. L'intéressé acquiesça d'un léger hochement de tête. - Donc, vers les 2 heures, la nuit du 27 au 28 août, monsieur et madame Juin, gérants du café-restaurant "le Perron", sont réveillés, alertés par des bruits suspects provenant du rez-de-chaussée. Seul, monsieur Juin, armé de son pistolet, arme dûment déclarée en préfecture, modèle Luger datant de la dernière guerre, va inspecter la source de ce vacarme. Il constate, premièrement que la grande salle du restaurant a très récemment été visitée et que le ou les intrus ont filé précipitamment. Deuxième constat : la caisse enregistreuse a été allégée de quelques billets. Monsieur Juin évalue la perte subie à 420 euros. Autre constat : le mur du fond a été saccagé avec de la peinture en bombe. Chose curieuse : nous n'avons constaté aucune trace d'effraction, la plus minime soit-elle ! Pas la moindre emprunte, rien, nothing, nada !

Gordien, à ce moment précis, sortit une enveloppe marron de sa poche de veston et en tira six clichés photographiques qu'elle déposa, en les retournant, sur la table, juste devant le nez du sous-directeur.
- Voilà ce qui était inscrit sur ce fameux mur. Annonça-t-elle d'une voix ferme et déterminée. - Ce maître des orvets et cette main verte, ça ne vous dit rien, monsieur Lefort ?
Louis, à son grand étonnement, réalisa que son ami d'hier restait imperturbable devant tant de faits matériels. Il se contenta de tourner le visage vers Louis, avec dans son regard une lueur de désarroi qui semblait dire "que dois-je faire, Louis ? Que dois-je leur avouer ?"...
- Je leur dit, Louis ? Lâcha-t-il.
Ce dernier y consentit sans sourcilier, ne sachant pas réellement ce qui était en jeu à cet instant précis.
- Et bien voilà, commença Jean-René, lorsque nous étions gamins, nous étions des mioches parmi d'autres mioches inscrits dans ce centre aéré... Nous étions inventifs... Créatifs... Ainsi, Louis et moi, avions inventé un personnage effrayant qui hantait la maison qui, aujourd'hui, est devenue ce restaurant. C'était une sorte de fantôme, un esprit errant, empli de haine et qui ne désirait qu'assouvir sa terrible vengeance !
- Se venger ? Reprit Orsini, absorbé par l'histoire.
Jean-René se mit à ricaner, comme s'il réalisait subitement le ridicule de la situation dans laquelle il s'était, malgré lui, fourvoyé. Mais Gordien n'avait nulle envie de rire. Elle avait, au contraire, l'air de prendre très au sérieux cette histoire et son visage n'esquissait pas le moindre signe d'une quelconque lassitude.
- C'est idiot !... Prétexta Jean-René. - Enfin, les gamins ont tous gobé cette histoire ridicule et ont commencé à croire dur comme fer que la maison était réellement hantée par cet esprit !...
- Et... Cet esprit, comme vous dites, avait un nom ? Demanda Gordien. - Il se nommait la "Main Verte", n'est-ce pas ?
- C'est exact ! Intervint Louis, fasciné par la vivacité d'esprit de cette femme.
- Lorsque j'ai vu cette inscription sur ce mur, j'ai eu un choc. Avoua Jean-René. - Ce message ne signifiait rien pour les autres mais à moi, il me parlait ! Il me renvoyait directement presque trente ans en arrière ! En ce temps là, certains enfants se moquaient de Louis...
- Oh ! Ils se moquaient de vous, monsieur Chaudet ! Dit Orsini en singeant la compassion. - Pour quelles raisons faisaient-ils ça, ces méchants garnements ?
Louis pensa alors qu'il aurait donné tout ce qu'il possédait pour ne pas être là, à cette table, à subir cet interrogatoire humiliant.
- J'étais un gosse, merde ! Plaida-t-il avec vigueur. J'étais insouciant, naïf... Je disais à tout le monde que j'avais la faculté de communiquer avec les... Les orvets...
- Les orvets ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Interrogea Orsini.
Gordien leva les yeux au ciel :
- Des espèces de serpents mais plus petits. Lui dit-elle en soupirant.
Orsini avait la très désagréable sensation de nager en eau trouble et que la situation lui échappait totalement. Il était venu pour interroger un suspect, parler d'un horrible meurtre perpétré sur un gosse et on discutait à présent de reptile et de main verte !
- En fait l'orvet n'est pas exactement un serpent. Ajouta Louis sur un ton professoral. - C'est un grand lézard dépourvu de pattes et extrêmement fragile. C'est pour cette raison qu'on le surnomme vulgairement le "serpent de verre".
- Comment ça, fragile ? Questionna Orsini qui voulait faire partie du jeu et en saisir parfaitement les règles.
- Et bien... Sa queue est très cassante. Lorsqu'on le saisit par cet appendice, celui-ci se détache du reste du corps et ainsi, l'animal peut s'enfuir ! C'est une sorte de parade à toute forme d'agression à son encontre !
- Bon, revenons un peu à notre affaire ! Coupa Gordien. - Ce "Maître des Orvets" était donc votre sobriquet lorsque vous étiez môme dans ce même centre aéré ! C'est bien ça ?
Louis opina du chef.
- Mais pour quelles raisons inventiez-vous de tels bobards ? S'interrogea Orsini, dépassé par les évènements.

Jean-René était embarrassé d'avoir mis son ami dans cette inconfortable situation, le jour même de leurs retrouvailles. Il désirait tant réparer sa faute mais ignorait totalement la façon dont il allait procéder. Louis ne pouvait pas avouer qu'il détenait ce don particulier d'empathie ! A coup sûr, il passerait pour un illuminé, voire un détraqué qui, aux yeux de la police, le mettrait à coup sûr en première ligne sur la liste des suspects...
- Vous savez lieutenant, quand on est gamin, on fait des tas de choses qui, bien plus tard, lorsque vous êtes enfin adulte, vous paraissent totalement risibles et dénués de sens ! Dit-il en grimaçant un vague sourire de circonstance. - Mais parlons de cette tragédie qui vous amène, voulez-vous ?

- Cette histoire est très intéressante, monsieur Lefort ! Déclara Gordien. -Coïncidence ou hasard, le fait est que vous avez été les deux seuls témoins de la disparition de cet enfant, le petit Goulaine et qu'une bonne vingtaine d'années plus tard, quelqu'un vous le rappelle. On écrit ce genre de chose sur le mur d'une baraque dans laquelle s'est justement évanoui votre ancien camarade et qu'en plus de ça, on retrouve à quelques mètres de là un cadavre de gosse, dénudé et égorgé ! Qu'en pensez-vous, messieurs les boy-scouts ? Hasard ou coïncidence ?
- C'est une très bonne piste, chère coéquipière ! Reconnu Orsini. - Un mec qui, autrefois, était un de ces morveux qui jouait dans ce centre aéré avec ces messieurs, pourrait très bien, en tuant d'innocentes victimes, se venger de tout ce qu'ils ont pu lui faire endurer en vous impliquant dans ces meurtres !
- C'est plausible, en effet mais n'allons surtout pas trop vite en besogne, veux-tu ? Prévint sa collègue. - Rien ne vient étayer cette thèse... pour l'instant. Mais j'ai la très nette impression qu'il va nous falloir replonger trente ans en arrière et rouvrir l'album souvenir...

A ce moment, le silence plomba à nouveau l'ambiance et seul, le bruit des gouttes de pluie tapotant les vitres des hautes fenêtres berçait les esprits.

Le ciel était à présent d'une couleur ardoisée et la brise soufflait avec davantage de fougue. La pendule, posée sur la cheminée blanche, indiquait 17h20. Louis trépignait d'impatience ; il voulait tant rassurer sa mère et lui dire qu'elle n'avait pas à s'inquiéter, que tout allait pour le mieux ou presque...

La discussion ne se résumait plus qu'à une présentation formelle des faits : Damien Falaise avait disparu en fin d'après-midi, un 24 août. On avait compté et recompté : il en manquait toujours un ! Il fallut savoir de qui il s'agissait et trouver un nom.
Falaise passait pour être un gosse particulièrement difficile au niveau comportemental. Animateurs et animatrices du centre s'accordaient à donner la même version : le gamin, malgré ses onze ans, était d'une stature anormalement développée pour son âge et savait tirer de cette particularité physique un avantage certain. Petit caïd ou véritable despote en miniature, il se faisait respecter des autres par la force !

On s'empressa de déclencher les recherches. Quant au car qui effectuait la navette quotidienne, il quitta le parking du centre à 18h tapante, mais sans le petit Damien à son bord...
Le directeur du centre contacta la gendarmerie de Saint-Gemmes et prévint les parents du disparu.
- Là aussi, la thèse de la fugue fut naturellement été abordée mais très vite écartée. Expliqua Orsini. - Le gosse, aux dires de ses proches, n'avait pas le profil type. Alors on a pensé au rapt.
- Pour quelles raisons, cet enlèvement? Demanda Jean-René. - La famille est, je crois, fort modeste.
- Il existe différentes raisons de kidnapper un enfant. Intervint Gordien. - L'argent en est une. - Dans cette affaire, il n'y a eu aucune rançon dans la période qui précédait la macabre découverte...
- Trois longues journées pendant lesquelles le gamin a dû subir les pires sévices ! Continua Orsini, la bouche déformée par une brusque montée de haine. - Vous avez des mômes, monsieur Lefort ? Jean-René répondit par la négative d'un simple mouvement de tête. - Et bah moi, j'en ai trois... C'est dur pour un parent de savoir que son gosse a été ainsi maltraité par cet enfant de salaud ! Ce fils de pute ! Que cet enfoiré en ait éprouvé du plaisir ! Je souhaite à ce fumier de ne jamais croiser ma route...
- Je m'emploierai par tous les moyens à ce que ça n'arrive pas. Lui signifia Gordien, sur un ton plein de sévérité. - Avant de clore cet entretien, monsieur Lefort ou vous, monsieur Chaudet,

j'aimerai que vous inscriviez sur mon calepin, les identités de ces gamins que vous avez fréquentés lorsque vous étiez vous-même de petits et vilains garnements !... Je sais que ce que je vous demande peut vous paraître ardu mais faites un effort de mémoire, je vous prie : c'est très important pour le bon déroulement de notre enquête.

VII.

Les puits

En arrière…

Louis commençait à entrevoir le passé avec plus de clarté, comme la lumière du jour qui s'intensifie à travers des persiennes. Ainsi, à force de régler une image trouble, on parvient, avec un peu de patience et de ténacité, à la rendre meilleure mais toujours incomplète. Il manquait toujours des morceaux au puzzle.

Après avoir dîné en tête à tête avec sa mère, après lui avoir relaté les moments forts de sa journée, sans vraiment entrer dans les détails et en omettant fortuitement sa rencontre avec la police, il lui souhaita une bonne nuit et la laissa seule, dans le salon, à regarder encore un peu la TV.

L'horloge à affichage électronique du vieux magnétoscope VHS, indiquait 21:46.

Il regagna ce qui était autrefois sa chambre, celle qu'il partageait pendant un temps avec son frère Jean.

Il s'allongea sur le lit de tout son long, dans le noir complet et sans prendre la peine de se dévêtir entièrement.

Le son de la télévision lui parvenait depuis le rez-de-chaussée, tel un doux murmure puis commença à s'éloigner, à se fondre avec d'autres sons : le léger frisson des érables agités par un vent tiède et les rires confus d'une dizaine d'enfants turbulents...

Il replongeait dans l'insondable gouffre du passé en empruntant des tunnels et des boyaux souterrains tortueux, sombres et humides... Comme dans un grand huit évoluant avec frénésie dans le goulet de ces longs corridors rocailleux, il fonçait droit vers des abîmes sans fond, dans les entrailles d'une bête affamée, où ne régnaient que les ténèbres et la mort !

Il n'arrivait pas à dissocier le visage du petit Jean-René avec celui appartenant à l'adulte qu'il était devenu mais il arrivait fort bien à retrouver la maison avec son grand perron de pierres grises...

Des bribes de voix se bousculaient dans son esprit, comme une insupportable cacophonie ; les enfants en culottes courtes couraient tel des lièvres à travers le bois et passaient, sans ce soucier, à proximité de ce qui paraissait être une petite dépouille humaine toute maculée de terre et de sang séché : celle de Damien !

Les couleurs changèrent et tournoyèrent dans un immense caléidoscope avant de se fixer. Elles émanaient d'un vieux film en super 8 avec son cortège d'images passées, hachurées de tâches et de traits intempestifs et tressautantes...

La mode était encore aux sous-pulls et aux débardeurs en laine et les coiffures tendaient à s'émanciper selon les bons vouloirs de mère Nature.

Les gosses jouaient, innocents, tandis qu'une chanson de Pink Floyd, *Pigs on the Wing*, surgissait en fond sonore et finissait par s'imposer à travers un paysage sauvage, encore loin d'être vraiment domestiqué...

Thierry souriait timidement à la caméra. C'était bien la première fois qu'on le voyait sourire de cette manière ! Il avait mis de côté, pendant un temps du moins, les soucis familiaux et commençait à reprendre goût à la vie en communauté, restreinte certes mais une communauté quand même !

- Il y a des endroits qu'il ne faut pas réveiller ! Prévint Louis de façon étrangement solennelle, le visage en proie au tourment.

- Il a raison ! Faut pas y aller ! Dit Thierry, tout en reculant. - Quelque chose de terrible vit là d'sous !

Jean-René crut d'abord à une farce mais réalisa bien vite que les rires de ses copains ne venaient toujours pas et que leur intention était sincère. A son tour, il prit peur et s'écarta de la valve qu'il avait tenté de forcer.

- C'est peut-être du pétrole qui coule de ces machins ! Ajouta-il. - C'est précieux, le pétrole. Cela rend les gens très riches. Qu'est-ce que vous en dites ? On pourrait cacher tout ça, n'en parler à personne et revenir quand on sera plus grands pour en profiter !

- Ah ouais ? Répondit Louis, l'air moqueur. - T'as déjà vu du pétrole de cette couleur ?...

Louis était à présent dans les limbes du sommeil. Il ne somnolait plus. Il naviguait dans l'espace temporel du domaine Malrouve...

Un voile sombre s'était subitement posé sur le parc ; le ciel était, sans être véritablement menaçant, empli de tristesse ; la pluie ne cessait de goutter lourdement sur le feuillage d'un énorme massif de lierre et les arbres tortueux paraissaient escorter silencieusement l'immuable dame en pierre, debout sur son socle moussu...

Des cuves entièrement rongées par la rouille étaient située à ses pieds et bouillonnaient de ce liquide jaunâtre et liquoreux ; le visage impassible de la sainte femme était plein de cette compassion divine...

Elle piétinait de tout son poids l'immonde reptile tentateur mais l'issue de ce combat tendait à prendre une autre tournure : le vil animal prenait progressivement le dessus ! Le serpent aux écailles noires et dont les globes oculaires étaient semblables à deux billes couleur charbon, s'était lové et avait doublé de volume. Il se revigorait de façon phénoménale sous le regard impuissant et fataliste de la mère du Messie.

Le visage de celle-ci s'était comme subitement creusé, terriblement émacié au point d'en discerner nettement le contour osseux de chaque orbite ! Puis, ce qui lui restait de peau se mit à s'effriter, à devenir poussière, aussitôt balayé par les vents et la Sainte Vierge affichait, à présent, le sinistre masque de la Mort !

Le Malin avait, semblait-il, remporté une bataille décisive.

Louis ressentait de la répulsion face à ce spectacle malsain, presque contre-nature où la pureté côtoyait la putréfaction et la pourriture...

Le garçon revoyait assez nettement monsieur Pierre et sa fameuse bêche. Il perçut furtivement monsieur Maurice et son teint aviné. Mais se familiarisait surtout avec des visages qu'il avait, jusqu'à maintenant, occultés : Gilles Ménard et la charmante Christelle machin chose, aux formes généreuses, deux animateurs du centre ainsi que ce cher monsieur Tardieu, fumant avec délectation sa légendaire pipe, debout sur les marches du château...

Il tentait de renouer avec des souvenirs plus conséquents et là, la tâche apparue plus complexe. La mémoire est dotée d'un filtre. Elle ne laisse passer que ce qu'elle souhaite conserver et se montre souvent très sévère et impitoyable au niveau de la sélection finale ! Le reste, elle l'enferme comme elle peut, à double tour, dans de profonds culs de basses fosses, bien loin de toute atteinte. L'eau y est saumâtre et huileuse. C'est une vase épaisse et nauséabonde dans laquelle on risque fort de s'embourber...

Pourtant, bien souvent, ce que l'on redoute tant arrive : une faille apparaît ! Un recoin discret s'ouvrit à nouveau.

Louis connaissait ce coin reculé du parc. Guère fréquenté par son manque d'intérêt, il était recouvert d'une nature indisciplinée où orties, ronces, berces y pullulaient de façon anarchique, parmi les lauriers et les gros marronniers.

C'était, sans nul doute, un endroit attractif pour nos trois chenapans. Car, sous cette masse végétale, se dissimulait de drôles de choses, des sortes de grosses cuves dont le métal avait été sérieusement entamé par la rouille !

C'était une installation singulière de trois ou quatre cavités, ressemblant à des fosses creusées à même le sol et d'où partait tout un réseau d'énormes canalisations suintant l'oxydation.

On appelait ça des puits. Pourtant, ils étaient peu profonds mais terriblement attirants pour des gamins en mal de sensations.

De l'eau avait dû y circuler, autrefois. L'humidité y était encore apparente et une sécrétion peu ragoûtante s'en échappait toujours !

Comme un pu que l'on extrairait d'une blessure infectée ou d'un gigantesque furoncle, le liquide sirupeux et jaunâtre s'écoulait lascivement parmi la végétation environnante.

Le système paraissait fortement grippé et de grosses valves dévorées par l'usure, semblaient difficile, voire impossible à actionner.

Et malgré un déploiement d'efforts, les trois garçons peinaient à les mouvoir, ne serait-ce qu'un tout petit peu et finalement, jetèrent l'éponge, dépités...

- Je suis près à parier qu'il y a quelque chose en dessous ! Avait déclaré Jean-René en massant ses bras endoloris par trop de contractions.

...Tletletletletle...

Des cuves orangées de rouille, posées tel de gros bubons sur une terre craquelée, jaillirent des geysers d'un liquide épais et jaunâtre !...

...Tletletletletletle...

Soudain, Louis vit distinctement une masse végétale qui dissimulait bien mal l'entrée de ce qui paraissait être une grotte. Après avoir dégagé ce manteau de verdure, repoussé quelques branches et autres ronces, il perçut sur son fronton des lettres difficiles à déchiffrer.

Après quelques efforts, il parvint à donner un sens à cette inscription creusée à même la roche : "aequabilitas fragilis est"... Il les répéta plusieurs fois, craignant de les oublier.

La grotte en question était un trou béant, uniforme et ténébreux. Louis était terrorisé à l'idée d'y pénétrer ! Il y sentait une menace : une bête vivait là et cet antre était sa tanière.

Puis, subitement, il sentit une présence derrière lui. Il fit volte-face et aperçut cet individu étrange qui l'observait.

Homme ou femme, il portait des vêtements bien trop larges pour lui. Guenilles vieillottes et maculées de tâches diverses dans lesquelles il flottait. Cela lui conférait une apparence clownesque mais Louis n'avait nullement l'envie de rire lorsqu'il constata que l'individu en question, positionné à quelques mètres de lui, serrait fortement dans sa main gantée ce qui lui semblait être une machette ! Sa lame était couverte d'un conglomérat de boue séchée, de rouille, d'herbe et d'un liquide poisseux de couleur rouge...

L'être au visage caché derrière un masque de cuir épais, figurant vulgairement le faciès d'un homme souffrant le martyr, ne bronchait pas et respirait avec difficulté, à la façon d'un asthmatique cherchant désespérément un second souffle. Ses yeux se résumaient à des orifices noirs et sa bouche à une longue et large estafilade...

"Les puits, Louis, les puits !" Dit une voix susurrée...

Drrriiinng !... Drrriiinng !...

VII.

Le Retour

C'était bien la voix de Jean-René au bout du fil mais Louis avait eu beaucoup de mal à la reconnaître. Non pas par le simple fait que Louis n'avait jamais conversé avec lui par le biais du téléphone mais tout simplement parce que l'homme était différent dans sa manière de ponctuer les phrases et de soupirer.

Louis y décelait à la fois une certaine nervosité, voire une frayeur mais plus encore, il y sentait un trouble profond...

Il était plus de 23 heures et Louis était debout, dans l'entrée de la maison familiale, pendu au téléphone, les cheveux décoiffés et les traits tirés.

Sa mère avait éteint la TV et s'apprêtait à rejoindre sa chambre.

- Que se passe-t-il ? Lui demanda-t-elle, intriguée et inquiète de cet appel tardif.

Louis, d'un geste presque imperceptible, la pria de se taire.

- Hum... Bon, j'arrive... A tout de suite. Il raccrocha le combiné, l'air hagard, le visage blême et les mains tremblantes.

- Tu sors ? Dit-elle. - A cette heure ? Qui était-ce ? Où vas-tu ?

- Je... Je me suis reposé, m'man, quelques heures... Je dois retourner là-bas. Lui marmonna-t-il tout en enfilant sa veste.

Sa mère était en robe de chambre et avait le chignon défait. Elle affichait cette mine que les mères affichent quand elles s'en font pour leur progéniture.

- Pourquoi maintenant ? Tu ne peux pas attendre quelques heures ? Quand il fera jour ? Tu as des congés pour te reposer et tu n'en profites même pas !

Mais Louis ne l'écoutais plus. Il avait l'air désemparé, soucieux et l'esprit parti pour un autre monde. Sa mère le remarqua.

Il s'empara de ses clés, accrochées au dessus du petit meuble où trônait l'imposant téléphone à cadran.

- Ne t'en fais pas, m'man. J'essaierai d'être de retour pour le petit déjeuner...

- C'est ton ancien ami qui te téléphonait ? Pourquoi t'appelle-t-il en pleine nuit ?

- C'est une affaire effarante, incroyable... Presque irréelle !

Il s'apprêtait à ouvrir la porte d'entrée, la main posée sur la poignée.

- C'est au sujet de ce pauvre garçon ? Dit-elle. - Celui qu'ils ont retrouvé mort, assassiné dans le parc ?

Louis ne souhaitait pas lui dire toute la vérité, surtout pas au moment où il allait devoir la laisser seule. Il la connaissait que trop et savait parfaitement qu'elle ne fermerait pas l'œil de toute la nuit. Il ne devait pas lui avouer tout ce qui pouvait se tramer là-bas, au centre aéré de son enfance.

- C'est... Pour autre chose m'man. Lui dit-il, sans oser l'affronter du regard. Il savait que s'il la regardait droit dans les yeux, cette dernière y lirait immédiatement et qu'elle détecterait aussitôt son mensonge. C'était sa mère. Elle connaissait parfaitement le fonctionnement de son rejeton.

- Quoi d'autre, mon garçon ? Insistait-elle. Cette fâcheuse habitude qu'elle avait de lui tirer les vers du nez !

- Bon. Heu... Voilà... Jean-René, cet ami d'enfance dont je t'ai parlé... Il a des soucis avec la police. Mais rien de bien grave ! Juste quelques tracas et il compte sur moi pour l'aider à tirer tout ça au clair...

Louis n'était pas très satisfait de sa trouvaille. Il trouvait la faible. Ce n'était pas avec ça qu'il allait rassurer sa mère et la mener en bateau.

- La police ? Il est soupçonné du meurtre ? Crut-elle deviner en s'approchant de lui afin de lire davantage de signaux sur son visage. - Il y a autre chose que tu ne me dis pas, fiston. Quelque chose de plus sérieux et qui t'implique directement...

Louis ne pouvait plus esquiver ses attaques. Il était acculé au mur. Il soupira un long moment en levant la tête et enfin, lui fit face :

- C'est vrai. Avoua-t-il avec difficulté. - Il est suspecté de ce crime mais je le sais innocent... C'est vrai, je suis directement impliqué dans cette affaire. C'est apparemment la volonté du tueur... Il a écrit un message qui fait référence à ce que j'était quand j'avais neuf ans. Quand j'étais au centre... Je pense que ce dingue, le véritable assassin cherche à se venger de nous... De quelque chose qu'on lui aurait fait subir à cette époque. Mais je ne me souviens de rien, ou presque rien... C'est si loin !

- C'est ce Thierry ? Demanda-t-elle subitement, le visage emprunt d'une gravité extrême.

- Quoi ?

- C'est ça ?... Il s'agit bien de Thierry Goulaine ?... C'est bien lui ? Il est réapparu ?...

Elle frissonnait. Ce n'était pas à cause du froid. Ses yeux reflétaient la frayeur qui l'avait soudainement envahie.

Elle redoutait un drame. Elle pensa que quoi que l'on puisse réaliser, quoi que l'on puisse faire dans sa vie, le passé ne se débarrasse pas de vous si facilement ! Il ne vous lâche pas et se rappelle à vous, un jour ou l'autre...

- C'est vrai, m'man... Il ne s'agit pas vraiment de Jean-René mais de Thierry... La police l'aurait retrouvé. Enfin, ils ont arrêté un homme, il y a une heure de ça. Ils l'ont trouvé nu et apeuré... Il errait sur la route menant à Sainte-Gemmes, en pleine nuit... C'est hallucinant, m'man ! Trente ans après, celui que tout le monde croyait perdu à jamais, est revenu parmi nous ! Il a fallu que je repointe mon nez dans les parages pour qu'il refasse surface ! Le plus fou est de penser qu'il n'avait jamais vraiment quitté le secteur ! Il était là, sous nos yeux, tout à côté ! Pendant tout ce temps !

- Je n'aime pas ça, Louis. Dit-elle d'un ton alarmiste. - On dirait une mise en scène, un coup monté ! Où dois-tu aller précisément ? Au domaine Malrouve ?

- Non. Au commissariat de police... C'est dans leurs locaux qu'ils détiennent l'homme qu'ils pensent être Thierry...C'est pour cette raison qu'ils nous demandent d'aller là-bas : pour les aider à établir avec certitude son identification... Je dois y aller... A plus tard, m'man.

Il l'embrassa chaleureusement sur le front et, sans s'attarder davantage, pour éviter tout retour en arrière, partit précipitamment de la maison, s'engouffra dans sa voiture et démarra en trombe !

Louis n'en revenait toujours pas. Lui qui croyait prendre des congés pour pouvoir simplement se ressourcer agréablement et se refaire une santé, se retrouvait embourbé dans une inquiétante histoire reliée directement à un passé qui, inexorablement, gagnait du terrain.

Il aurait préféré cent fois recevoir une lettre de son ex-compagne, Béatrice, lui égrainant un à un les différents motifs de leur soudaine rupture ou subir une énième leçon de moral du proviseur de son lycée, lui expliquant que l'alcool ne faisait pas bon ménage avec son statut d'enseignant, plutôt que de renouer avec son enfance.

Autre problème qu'il avait délibérément caché à ses proches et surtout, à sa mère : son alcoolisme rampant. Cette dépendance naissante au whisky pur malt et aux soirées festives assombrissait davantage ses perspectives d'avenir...

Quelque chose n'allait plus dans sa vie et cela, il le savait fort bien, ne datait pas d'hier. Il se sentait perdu et profondément angoissé. Son "don" lui dévorait l'existence. Il percevait trop de choses tristes, ressentait tant de malheurs chez autrui, ses collègues et aussi ses élèves. Le soir venu, il préférait se réfugier dans la boisson, histoire de décompresser un peu...

Son supérieur hiérarchique, proviseur et ami de longue date, Paul Ferrez, lui avait gratifié d'un temps de repos, une halte, pour qu'il puisse faire le point.

Son frère, Jean, assureur à Paris, connaissait les déboires de son cadet mais se refusait de trahir ce secret auprès de leur mère. Elle se faisait suffisamment de soucis pour ne pas en rajouter une couche et puis, ces petits tracas n'étaient peut-être que temporaires...

Et le voilà en pleine nuit, à rouler dans les rues désertes d'Angers, direction l'hôtel de police !
Tout ça pour avoir voulu renouer avec de vagues souvenirs nostalgiques et croire naïvement que ce retour en arrière pourrait faire oublier, un temps, les ennuis présents !

La lettre de Jean-René avait été une magnifique surprise, aussi inattendue que rafraîchissante. Mais ce bout de papier avait bien caché son jeu ! Rien, dans ces quelques lignes ne laissait présager tout ce qui arrivait dorénavant. quelque part, Louis en voulait à cet ami d'enfance, ce faux-frère qui l'avait attiré dans ce qui lui semblait être un traquenard.

Mais il finit par relativiser et atténuer sa colère. Jean-René était lui aussi menacé. On le soupçonnait d'être l'auteur d'un infanticide ! Dans le fond, s'il lui avait raconté toute la vérité, le meurtre infâme sur la personne d'un enfant, le message inquiétant qui le visait directement et cette enquête qui traînait en longueur, Louis aurait sûrement hésité à le revoir. C'était humain !
Les rues du centre ville, à hauteur du boulevard Foch, étaient détrempées. Les flaques d'eau reflétaient la lumière orangée des réverbères.
Les feux clignotaient, passaient constamment du rouge au vert dans un ronronnement lancinant et régulier...

Louis trouva l'ambiance morose, surtout pour un jeudi soir. Angers était une vieille fille qui se couchait à l'heure des poules pendant que sa grande sœur parisienne continuait à faire la bringue !
L'asphalte brillait de mille feux et réfléchissait une myriade de couleurs éthérées, entre le rouge, le vert, le jaune et le bleu...
Au coin d'une rue, un félin déluré, affichait sa sombre et furtive silhouette en quête d'un sac poubelle à éventrer et se faufilait discrètement le long des trottoirs.

Louis tourna au rond point, à gauche, avant d'atteindre le grand parking de la gare Saint-Laud et fila instinctivement avenue de Contades pour finalement déboucher sur l'immense place Lafayette.
Il aperçut les lumières de l'hôtel de police. C'était un bâtiment glauque et purement fonctionnel, sans le moindre attrait et dont l'architecture simpliste et glaciale remontait aux années 80...

Il rangea son véhicule sur le grand parking central, à quelques pas seulement du commissariat et coupa son moteur.

Il resta là, pendant de longues minutes, à reprendre ses esprits et à se demander s'il ne faisait pas un mauvais rêve. Le moment était plus ou moins surréaliste, voire incongru : il allait devoir identifier un type qu'il n'avait pas vu depuis une éternité ! A cette époque, ce n'était qu'une bouille de gosse. Aujourd'hui, il était devenu un adulte, avec tout un développement morphologique assez complexe ! Il n'y croyait pas. Il rejetait l'éventualité que ce type soit effectivement le Thierry Goulaine de son enfance. La chose était tout bonnement inconcevable... Le vrai Thierry était mort ou parti dans une autre contrée, en France ou bien dans un pays lointain.

Soudain, comme un réflexe, il ouvrit la boîte à gants, prit une fiasque en métal argenté, dévissa le bouchon et but deux longues gorgées...

Louis avait la trouille. Celle de ne pas savoir comment se comporter, comment réagir face à un passé si proche et si lointain. Il redoutait la déception et à la fois, le fait que l'homme arrêté et suspecté de meurtre soit bel et bien celui qui avait partagé une infime partie de son enfance le déstabilisait et le perturbait énormément. Il priait pour que ce type ne soit pas le Thierry idéalisé qu'il avait, de façon indistincte, en mémoire.

"Et si c'était bien lui !" Se répétait-il constamment en revissant la capsule de sa fiasque.
Comme une obsession, il ressentait en son for intérieur ce que ressentait les comédiens avant d'affronter un public attentiste.

Il avait des soudaines envies de faire demi-tour, de rentrer précipitamment chez sa mère et de se mettre au lit sans vraiment lui donner d'explication sur son inquiétant comportement... Il voulait tant faire machine arrière et oublier tout ça.

A ce moment précis, il vit la gare Saint-Laud. Elle était si proche. Il pouvait toujours décider de s'y rendre et y prendre un billet pour Paris !

Mais, quelque part, il ne souhaitait pas fuir de la sorte, comme le ferait un lâche. Un artiste peintre ne laisserait pas choire son pinceau avant d'achever son oeuvre ! Un acteur ne

quitterait pas la scène avant d'avoir placé sa dernière réplique ou un bluffeur ne se lèverait pas d'une table de poker sans avoir abattu sa dernière carte ou avancé son dernier jeton !... Non. Le goût écœurant de l'inachevé ou du travail bâclé n'était pas pour lui. De tout de façon, il s'interdisait de partir ainsi, comme un voleur, sans prévenir sa mère.

Pour le moment, la tête enfouie dans ses innombrables dilemmes, l'homme avait un besoin vital d'une autre rasade de cet excellent pur malt !

A présent, il se dirigeait vers le commissariat, d'un pas presque résolu. Il voulait mettre davantage de distance avec cette voiture qui était là, juste dans son dos, stationnée sur ce grand parking et qui lui tendait les bras. C'était pourtant si simple : un claquement de portière, une clé dans le contact et un ultime coup de volant !...

Il était juste devant l'entrée du commissariat. Il avait gravi les marches et se positionnait sur son perron, face à sa porte vitrée. A travers cette vitre, il pouvait nettement distinguer, derrière son comptoir, un gardien de la paix, en uniforme bleu ciel qui perçut sa présence. Il l'avait repéré. Cela le força à ne plus vouloir rebrousser chemin et à avancer. Il retint son souffle et se décida enfin à ouvrir un des battants de la double-porte...

- Vous désirez, m'sieur ? Lui demanda le jeune homme en chemise bleue ciel.

- Je suis attendu par les lieutenants Orsini et Gordien. Dit-il d'une voix légèrement chevrotante.

C'était comme un interminable vertige. De couloirs en couloirs et d'étages en escaliers, Louis sentait son cœur tambouriner vivement dans sa poitrine.

Il croisait des regards étonnés ou blasés, s'écartait devant un flic pressé et entendait des sonneries incessantes de téléphone provenir de toute part...

Un autre gardien de la paix puis un flic en civil le guidaient à travers un dédale où l'agitation des bureaux cohabitait avec l'attente crasseuse d'une aire de détente...

Louis croisait des tronches antipathiques, des gueules usées par la vie, des bras tatoués pour certains. Ces habitués des lieux vidaient quelques gobelets de café et échangeaient d'inaudibles mots devant un distributeur cabossé.

Leurs regards étaient emplis de méfiance et de crânerie.

L'endroit était inhumain, complètement dénué de charme.

Dans ce cloaque administratif qui puait les pieds et la sueur, Louis ressentait beaucoup de choses et n'en retenait qu'un tumulte psychique de souffrance et de haine bestiale.

Son sang affluait violemment dans ses tempes et une sueur froide se mit à perler sur son front.

Puis, celui qui le précédait, ouvrit une porte, dans un long couloir où un tube à néon n'en faisait qu'à sa tête en éclairant seulement une fois sur deux...

L'agent en civil se rangea sur le côté et, d'un bref mouvement de tête, lui fit signe d'entrer.

Après quelques hésitations, il s'engouffra dans une pièce aux dimensions restreintes, sombre et inhospitalière.

Là, devant une impressionnante glace sans teint, se tenaient les deux lieutenants et son vieil ami, Jean-René. Ce dernier avait la mine fatiguée et lui jeta un regard anxieux.

- Bonsoir, monsieur Chaudet. Lui dit Gordien, d'une voix sans nuance. - Merci d'avoir pris la peine de réponde à notre invitation.

Visiblement, les trois individus étaient au spectacle et ne décrochaient guère leur attention de la glace.

La porte se referma derrière lui et se sentit soudain comme pris au piège, encore une fois ! L'air hébété, il s'avança de quelques pas et vit Orsini lui faire un signe de la tête en direction de cette fameuse glace, comme une invitation.

Louis savait ce qu'il y avait à voir. Il n'avait pas besoin de jouer le rôle du voyeur, il le sentait. C'était ça, son don : voir sans nécessairement regarder. Mais il tourna malgré tout la tête. C'était plus fort que lui. Une curiosité maladive qui avait toujours eu raison de lui.

Il mit un certain temps pour se familiariser avec ce qu'il découvrit de l'autre côté de ce miroir. Il plissa les yeux, le visage quasiment inexpressif, tandis que les autres tentaient de deviner ses pensées.

Dans cette salle, éclairée par une lumière crue et agressive, attablé et silencieux, l'homme se tenait là, sagement.

Les coudes posés sur le rebord de la table et les mains plaquées sur le visage, Louis ne put rien discerner de probant.

L'individu était apparemment de grande taille et étonnamment malingre. Il avait les cheveux poivre et sel, longs et frisottés et affichait une impressionnante barbe hirsute et mal taillée. Il portait un T-shirt rouge et jaune ainsi qu'un jean tout délavé.

L'homme paraissait se morfondre...

- C'est lui ? Interrogea Louis en s'adressant à Jean-René qui lui répondit que par un vague haussement d'épaule et une mine désolée.

- Votre ami ne peut l'identifier avec certitude. L'informa Gordien, visiblement désireuse que Louis puisse, lui, confirmer avec conviction ce que le lieutenant espérait tant.

- D'ici, je vous avouerai que je ne vois absolument rien. Répondit-il. - Où l'avez-vous trouvé ?

- Il errait à proximité du domaine Malrouve, nu comme un ver ! Lui répondit Orsini, sur un ton empli de mépris. - Un pauv' type que ma collègue confond avec ce Thierry machin chose, disparu depuis plus de vingt ans et qui réapparaît comme par miracle, émergeant de sa cachette secrète, au nez et à la barbe de la police ! Fouuiiitt !...

- Je t'emmerde, Orsini ! Rétorqua-t-elle avec une réelle envie de lui coller son poing sur la gueule. - Je l'ai entendu prononcer lui-même son nom ! Il a murmuré "Goulaine" ! Je l'ai bien entendu ! Alors arrête de m'prendre pour une conne !

- Comment veux-tu qu'il ait dit ça, ma poule ? Se moqua Orsini. - Il est muet, ce type ! L'examen préliminaire le confirme ! Cet homme a été charcuté ! On lui a retiré ses cordes vocales ! Il ne peut prononcer correctement le moindre mot !... Celui qui lui a fait ça est un vrai fils de pute : il lui a laissé une belle cicatrice au cou...

- Il ne m'a pas parlé ! Se défendit Gordien qui, rapidement, se ravisa. - Il... Il...

- Vous l'a dit par télépathie. C'est bien ça ? Lui murmura Louis, un léger sourire aux lèvres.

Elle se figea et eut l'impression, un bref instant, qu'il avait l'air sincère. Elle eut comme un frisson et se secoua énergiquement afin de reprendre ses esprits.

- Vous parliez sérieusement ? Lui dit-elle, inquiète, pendant que son partenaire feignait le fou-rire, histoire de la pousser à bout.

- Puis-je le voir de plus près ? Demanda Louis.

- Pourquoi chercher plus loin ? Tempêta le lieutenant Orsini.- Nous avons trouvé sur ce clodo un objet qui appartenait au p'tit Falaise ! C'est assez clair comme ça ou il vous faut encore aut'chose, monsieur je sais tout ? Ce type a assassiné ce gosse pour lui faucher son pognon !

- Un objet ? Quel objet ? Louis ne comprenait pas. On lui avait bien certifié que l'homme avait été trouvé entièrement nu au moment de son interpellation !

- C'est bien ça, monsieur Chaudet. Avoua Gordien en se massant l'arrière de la tête. - Mais il avait quelque chose dans la main. Un objet qu'il se refusait à montrer. Il a fallu lui desserrer le poing pour l'obtenir !

Sur ces mots, elle extirpa de sa poche un petit sachet plastique transparent et le lui présenta.

- Surtout, ne mettez pas vos sales pattes dessus ! Laissez-le dans son sac ! Prévint Orsini. - C'est une pièce à conviction alors n'allez pas nous la saloper !

Louis n'insista pas et rendit aussitôt visualisé ce qui semblait être une gourmette en argent sur laquelle on pouvait lire : "Damien".

- Nous tentons de retrouver la famille de Goulaine. Précisa-t-elle. - Histoire d'atténuer nos doutes sur l'identité de notre mystérieux quidam. Nous voulons faire des rapprochements d'ADN. Nous avons appris que monsieur Goulaine père est décédé depuis six ans d'un cancer... Sa mère s'était séparée de lui avant son décès. La cause de ce divorce, j'vous l'donne en mille...

- Violence conjugale. Devina Louis.

- Hum... Ensuite, elle a déménagé en 87. D'après la mère de madame Goulaine, elle vivrait en banlieue nantaise. Quant aux frères et sœurs, nous n'avons pas grand-chose pour le moment... Pour cette raison, je vais vous laisser approcher notre suspect. Votre camarade, monsieur Lefort, pense que ce Thierry Goulaine est bel et bien mort et cela, à l'époque de son enlèvement.

Louis observa son ami, immobile, quasiment prostré, debout au fond de cette minuscule pièce à fixer sans relâche l'homme assis de l'autre côté de la glace. Il paraissait déboussolé et terriblement fatigué.

Un gardien en uniforme était tapi, en faction, dans un recoin obscur de la petite salle d'interrogatoire afin de veiller à la sécurité et à la bonne tenue des échanges.

L'homme, assis à la table, ne bronchait pas et paraissait aussi docile qu'un nouveau né.

Discrètement, Louis s'assit face à lui et se contenta d'observer et partager ce silence. L'homme n'avait nullement réagi. Il semblait même ne faire aucun cas de sa présence.

Louis jeta un oeil à la glace en sachant pertinemment que son ami d'enfance et les deux policiers le scrutaient comme on examine des bacilles dans l'œil d'un microscope.

Il commença par éclaircir le timbre de sa voix et but une gorgée du gobelet d'eau que le gardien lui avait préalablement apporté.

Puis, il croisa ses bras, regarda une nouvelle fois autour de lui et se concentra, finalement, sur ce drôle de paroissien.

Il nota, non sans mal, la cicatrice sur le cou, juste en dessous de la pomme d'Adam. Une large estafilade qui présumait de la brutalité avec laquelle cette extraction avait pu avoir lieu.

Louis se demanda si l'homme avait été anesthésié pour ce faire. Dans son for intérieur, il pensa que non. La plaie avait dû s'infecter, ce qui lui donnait cet aspect anormalement boursouflé.

Louis essaya de communiquer par télépathie, ne sachant nullement s'il était doué pour ce genre de pratique irrationnelle. Il rassembla ses forces et les concentrèrent sur un mot, un seul : "Aequilibrium"... C'était l'inscription qu'il avait perçu dans son rêve. Un terme latin gravé dans la roche d'un fronton, à l'entrée d'une petite cavité.

Il se répéta le mot, à plusieurs reprises, en redoublant à chaque fois de ferveur et en essayant de se convaincre que cette façon de procéder pouvait vraiment porter ses fruits.

Mais l'homme assis en face de lui, ne réagissait toujours pas. Désespéré et profondément déçu, il songea alors à laisser tomber quand, brusquement, un bruit strident, tel un sifflement léger vint solliciter son système auditif !

Soudain, le bruit changea. Il muta en une sorte de grésillement désagréable puis en voix quasiment humaine mais fluctuante, comme si elle cherchait désespérément le bon réglage : *" Je... Je t'entends Louis..."*.

Ce dernier blêmit et se crispa sur sa chaise ! Son cœur se remit à battre la chamade !

- Qui est là ? Dit-il, paniqué. - Qui me parle ?

Les haut-parleurs situés dans la salle, dissimulés à chaque extrémité de la glace sans tain, se mirent à cracher : "monsieur Chaudet ?" C'était la voix du lieutenant Gordien. "Tout va bien ?"

Louis tenta alors de faire bonne figure et de masquer sa stupéfaction et sa frayeur en adressant vers ce miroir scrutateur un pouce levé : "no problem !... C'est cool !"...

- Aequilibrium. Dit à nouveau la voix venue de nulle part.

L'homme, juste devant lui, la tête courbée vers la table, ne semblait pas avoir prononcé ces mots.

- Qui me parle ? Susurra Louis, en articulant le moins possible pour ne pas être repéré et ne pas paraître cinglé.

- Tu ne te souviens pas de moi, petit Louis ? Rappelle-toi... Printemps 78... Tu n'es pas obligé de parler pour communiquer avec moi. Utilise ton don...

Louis était à la limite de la syncope. Trop de stress provoque ce genre d'hallucination ! Il craignait la rupture fatale et que sa tension ne grimpe en flèche. Il fut saisi d'un tremblement incontrôlable qu'il était bien incapable de maîtriser.

- Calme-toi, mon ami, tu risque l'infarctus !... Concentre-toi, respire à fond et écoute-moi attentivement car l'heure est grave ! Ecoute bien ma voix, fixe un point précis dans cette pièce et concentre-toi sur lui... Ne t'en détache pas. Fixe le bien attentivement et surtout, respire profondément... A présent, écoute attentivement, Louis... Laisse-toi aller... Fais le vide dans ta tête... A présent, envoie-moi tes pensées...

Curieusement, Louis suivit à la lettre les instructions qui lui étaient ainsi données et se sentit beaucoup mieux. Il se laissa bercer par cette voix et ce timbre rauque et si lancinant et put enfin se détendre un peu. Comme un cobra charmé par le son mélodieux d'une flûte, il commença à rassembler ses émotions, à les apprivoiser et se mit alors à formuler psychiquement ses premières interrogations.

- Etes-vous Thierry ? demanda-t-il, apaisé. *- Thierry, c'est bien toi ?*
- Toi, qu'en penses-tu ?
- Où étais-tu depuis toutes ces années ?
- Dans les ténèbres.
- Les ténèbres ? Tu es donc passé de l'autre côté ? S'étonna Louis.
- Oui... Mais pas comme tu l'imagines, mon ami... Ce que tu as en face de toi est bien mon enveloppe charnelle mais mon âme est altérée... Ma conscience est affaiblie... Trop d'obscurité et trop de tortures, d'expérimentations sur moi... Ce que tu entends vient du tréfonds de mon esprit. C'est tout ce qui reste de moi... Tout ce que j'ai pu sauvegarder...
- Qui t'a torturé ?
- Des mauvaises âmes... Des monstres qui obéissent à un être sans scrupule et si ancien. Des bêtes si voraces qui ne veulent qu'une chose : pouvoir revenir à la surface ! Un humain oeuvre pour eux. Il tue pour lui, leur maître. Louis, autrefois, tu lui donnais un nom à ce maître...
- La Main Verte !
- Ils vont m'inculper du meurtre, Louis... Mais saches que je n'ai rien à voir avec ça. S'ils ont assassiné cet enfant, c'était pour des motifs bien précis...
- Qui a tué ce gamin, Thierry ?
- L'humain qui est à leur côté et qui espère. Il ne sait pas tout. Il pense agir pour une juste cause mais se trompe. Il croit les connaître mais se fourvoie. Ces êtres n'ont pas l'once d'une morale. Leur maître a été cité dans les écrits anciens d'Hénoch...
- Hénoch ? Tu parles du Livre d'Hénoch ? Louis ne comprenait plus rien et commençait à se demander si cet individu, l'homme qu'il pensait être Thierry Goulaine, n'avait pas effectivement l'esprit altéré par des années de bouteille ou autres substances destructrices et que ses propos tenaient davantage de la divagation que d'explications rationnelles et tangibles.

Certes, l'individu avait aussi ce don de communiquer par la pensée. Certes, il paraissait avoir bel et bien subi quelques violences particulièrement cruelles mais cette histoire d'Hénoch, ce supposé prophète hébreux, tenait du délire biblique.
- Quel rapport avec Hénoch ? Demanda-t-il, quelque peu déçu de constater que l'homme qui était face à lui ne soit, en vérité, qu'un de ces nombreux illuminés qui pensent dur comme fer que l'Apocalypse citée par Saint-Jean est à nos portes.
- Tu dois me considérer comme fou. Je te pardonne et comprends ta position. C'est difficile à concevoir mais méfie-toi, Louis, celui qui vit et guette dans les entrailles de la terre depuis des millénaires est un monstre qui est emplie de haine et de ressentiment, comme tous ceux qui se font appeler "Egrégores", anges-astres déchus et tombés des Cieux pour avoir commis le grand péché. Ceux qui le servent, laquais des enfers et bêtes infernales, vont arriver sous peu pour lui frayer un chemin dans le sang et l'effroi !...
Puis, comme redescendu de son nuage, Louis reprit conscience et réalisa où il se trouvait. Les lumières environnantes revinrent à leur niveau d'intensité normal et tout le décorum reprit ce goût amer d'une réalité si glauque et profondément abrupte.
" Monsieur Chaudet, le temps qui vous était imparti est écoulé". Annonça une voix tranchante et féminine que Louis mit du temps à reconnaître.

Il vit que l'homme qui lui faisait face était toujours là, dans sa posture première et malgré sa longue barbe touffue et le poids des ans, il savait tout au fond de lui qu'il était bien le gamin qu'il avait connu au centre aéré. Il n'avait nullement besoin de prélèvements d'ADN pour en être intimement convaincu. Mais la démence s'était insinuée dans sa tête et avait finalement eu raison de lui...

Pourtant, un voile de mystère persistait et Louis ne pouvait se résoudre à penser que cet homme avait réellement passé presque trente ans dans un tel dénuement, au nez à la barbe des autorités ...
Thierry était devenu un légume. Il paraissait ne plus avoir de conscience ou si peu. Ses yeux roulaient constamment dans leurs orbites et se fixaient, parfois, sur un point perdu dans le vague. Un filet écumeux de bave s'écoulait de sa bouche.

Malgré tout, quelque chose persistait à palpiter, au plus profond de ce cerveau détérioré et Louis semblait être le seul à communiquer avec cette infime parcelle d'intelligence.

Mais avait-il vraiment communiqué avec cette entité prisonnière ou n'avait-il été que la victime d'hallucinations ?

Cet homme serait bien incapable de faire du mal à un enfant ! Pensait-il. Il avait fui un cauchemar qui n'avait que trop longtemps perduré. Il avait réussi à s'extirper d'une ignoble geôle et s'était retrouvé à nouveau parmi les siens, à moitié vivant.

Mais d'où venait ce mot "Aequilibrium" ? Louis se souvint alors de l'inscription sur le fronton d'une grotte. Troublante coïncidence ! Admit-il. Que signifiaient les rêves ? Quels messages véhiculaient-ils à son encontre ? Comment fallait-il les décoder ? Une nouvelle énigme se présentait à lui et des images, des impressions fugaces se bousculaient dans sa tête. Des visages se mêlaient à d'autres visages. Des rires, des paroles se confondaient en un insupportable capharnaüm ! Perdait-il lui aussi la raison ?

Mais quelque part, Louis était intimement persuadé que Thierry n'était qu'un morceau d'un puzzle bien plus grand et bien plus complexe. Une des multiples clés de ce fameux code qu'il se devait de déchiffrer...

IX.

Histoires du Passé…

Il était plus de 2h lorsque les deux amis émergèrent enfin des locaux de la police.

Le sort de celui que le lieutenant Gordien et Louis pensaient être le fameux Thierry Goulaine, ce môme mystérieusement disparu au printemps 1978 au domaine Malrouve, était provisoirement fixé : dans quelques heures à peine, il allait être transféré au centre hospitalier spécialisé de Saint-Gemmes pour y être observé et soigné.

Dehors, la nuit était fraîche. Plus rien ne bougeait et un silence de mort s'était abattu sur la grande place.

Entre temps, une autre averse était tombée et la chaussée scintillait sous la lumière blanche des réverbères.

- Ils ont fini par le coincer. Dit Jean-René. - L'affaire touche à sa fin, on dirait.
- Rien n'est moins sûr, vieux frère. Répondit Louis, le regard axé vers l'horizon.
- Quoi ? Mais pourtant... Ah, oui ! Je comprends ! Ta fameuse faculté à ressentir les choses et à voir les évènements avant tous les autres ! Le don !
- Tu aurais dû voir le regard du lieutenant Gordien, Jeannot. Elle a un doute, elle aussi.
- Toi aussi ? S'inquiéta Jean-René.

Ce dernier ne prit pas la peine de répondre. Il se contenta de hocher la tête et de soupirer avant de quitter tout à fait l'enceinte de l'hôtel de police pour se diriger vers le grand parking où l'attendait sagement sa voiture.

Jean-René, silencieux ou bien songeur, le suivait en marchant dans ses pas.

- T'es venu comment ? Lui demanda Louis.
- Bus. La ligne est directe jusqu'ici. Mais à cette heure, les services de la Cotra ont tiré les rideaux ! Je ne pensais pas que cette convocation allait durer si longtemps...
- J'te ramène. Décida Louis qui, de toute manière, n'avait pas d'autre alternative.

Les deux hommes embarquèrent dans la Logane lorsque les premières gouttes d'une nouvelle averse se firent sentir.

La clé tourna et le moteur se mit à vrombir presque instantanément. Louis actionna les phares puis ses essuie-glaces car les quelques gouttes de pluie s'étaient multipliées et tapotaient avec virulence le pare-brise.

- Si tu as un peu de temps devant toi, j'aurai quelque chose à te montrer. Annonça Jean-René. - Mais si tu préfères rentrer immédiatement, on peut repousser ça à demain ou plus tard dans la semaine.
- Non ! Protesta Louis. - Je ne suis pas si fatigué que ça et puis ce que je viens de vivre ces dernières heures m'a un peu coupé l'envie de dormir ! Qu'est-ce que c'est ?
- Quoi ? Ah, ce que je veux te montrer ? Oh, des vieilleries de toute sorte ayant appartenu aux Malrouve...

L'histoire des Malrouve obsédait Louis depuis toujours. Car il était certain que la clé du mystère émergerait enfin en fouinant dans le passé du domaine mais aussi dans celui de ses fondateurs.

Même si son esprit s'était égaré dans un dédale sinueux où le meurtre cohabitait de cesse avec le surnaturel, il était fin prêt à affronter l'indicible, franchir des barrières encore méconnues et à se confronter à des épreuves difficilement concevables.

L'homme qu'il croyait avoir identifié comme étant ce petit garçon timoré qui partageait avec lui ce don étrange et inexplicable, l'avait implicitement mis sur la voie. Son message avait été énigmatique et troublant mais Thierry pensait que lui seul était capable de le déchiffrer correctement.

- Deux gros cartons que j'ai dénichés de sous les combles du château ! Ajouta Jean-René. - La poussière s'y était amassée ! Tu m'étonnes : ce bric-à-brac devait se trouver là depuis des lustres !
- Tu y as jeté un oeil ? Demanda Louis, impatient.
- Tu penses ! Je n'ai fait que ça ! Soir après soir, j'ai lu et relu la correspondance de monsieur et madame Malrouve ! Il y a une foule de détails... Je suis sûr que ça va t'emballer !
- Mais comment se fait-il que toutes ces affaires intimes soient restées sur place ? S'étonna Louis.
- Personne ne les a réclamées ?
- Excellente question, cher ami ! Plaisanta Jean-René, l'air satisfait. - Je me suis aussi interrogé sur ce point. Mais je n'ai pas trouvé de réponse. Mais... Revenons à ce SDF... Tu l'as reconnu, toi ?
- Le don, Jeannot. Il s'en est servi en ma présence. Nous avons communiqué ensemble. Oui, pour moi c'est évident : c'est bien Thierry...
- Vous avez communiqué mais je ne vous ai pas vu... Ah! Vous communiquiez par l'esprit ! Comment vous appelez ça déjà ?...
- Télépathie. Répondit Louis. - Il n'a pas tué ce gosse. J'en suis certain. Tout l'accuse, en effet. Le coupable idéal qui calmera la colère populaire et qui réjouira les puissants ! Ils l'ont trouvé ! Mais ils se trompent lourdement et si l'on ne fait rien, il nous restera les mains pour prier le Ciel et les yeux pour chialer ! La tempête s'annonce, Jeannot. Je ne sais pas ce que c'est mais je la sens.

La Logane perçait le voile épais d'une nuit tourmentée et sans étoiles, poursuivant sa route vers le domaine. Inexorablement, elle filait vers ce qui semblait se dessiner comme un abîme sans fond.
La pluie s'abattait froidement sur ces ténèbres épaisses tandis que le couinement régulier des essuie-glaces cadençait le silence emmitouflé et sécurisant de l'habitacle.

Louis pensa brusquement à sa mère et l'imaginait, anxieuse, le visage collé à la fenêtre et l'œil constamment aux aguets.

Un afflux anormal de sang vint lui tambouriner douloureusement les tempes.

Il aurait tant voulu crier sa détresse extrême, faire un grand retour en arrière et tout effacer.

Il discerna, malgré la pluie, affiché en grosses lettres sur une colonne Maurice, les gros titres de la Presse quotidienne : "un tueur fou recherché activement par la police d'Angers" ou "Angers dans la psychose d'un tueur d'enfant" ou encore "terreur au domaine Malrouve !"...

"Falaise" Murmura Louis, tel un leitmotiv obsédant. Un nom qui sonnait en son esprit comme une réelle menace, froide et soudaine.

Le gosse avait été égorgé et dénudé, comme la marque ultime d'une écœurante humiliation.

Il vit à nouveau Thierry et sa gorge mutilée par des mains inexpérimentées. Pourquoi ces actes immondes et déconcertants ? Cela faisait-il partie d'un terrifiant rituel ? Pourquoi avait-on voulu le priver de sa voix et pourquoi l'avait-on traumatisé et ainsi malmené jusqu'à en faire une ombre, un zombie ?

Il repassa dans sa tête le rêve étrange qu'il fit chez sa mère et se focalisa sur cette image singulière d'un individu masqué, armé d'une machette. Avait-il vu l'assassin du gamin et le tortionnaire de Thierry ? Ce masque en cuir, représentation hideuse de la terreur et cette arme de mort, maculée de sang séché ! Etait-ce à ça que ce tueur fou ressemblait ?

Il se remémora encore les toutes dernières paroles que lui adressa la femme policier. Le gamin avait été non seulement torturé, maltraité et finalement égorgé tel un porc mais aussi vidé entièrement ou quasiment de tout ses fluides !
- Je crois que cette affaire va bien au-delà de notre entendement. Lui avait-elle confié d'un air abattu. - Tout ça me dépasse et m'horrifie, monsieur Chaudet. Je pense que cette histoire vous concerne beaucoup plus que vous ne voulez l'admettre !...

Le château était comme endormi. Les deux hommes gravissaient les marches du grand escalier sans échanger le moindre propos.

Jean-René guidait son visiteur à travers le long couloir du premier étage.
Louis ne percevait que le tic-tac de la grosse horloge du grand hall qui montait en écho et résonnait comme les battements d'un cœur monstrueux.

Les boiseries grinçaient et le parquet craquait à mesure qu'ils progressaient.

Louis captait des impressions diffuses, des courants psychiques et des mirages auditifs qui se bousculaient et se chevauchaient de façon discontinue, comme un vertige hallucinatoire.

Comme un flot ouvert, il était plus que réceptif à toutes ces manifestations qu'il jugeait comme étant des expressions diverses et variées d'un monde inconnu en détresse extrême. Un monde invisible qui cohabiterait avec le nôtre et que seule une élite était capable de percevoir plus ou moins bien...

Cette force avait pris de l'ampleur depuis la toute première fois où Louis avait franchi le seuil de ce lieu.

- J'ai descendu les cartons jusque dans mon bureau. Dit Jean-René.
- Ah ? Fit Louis, préoccupé. - Et... Tu as tout lu alors ?
- J'avoue t'avoir un peu menti. A vrai dire, je n'ai lu que quelques lettres parmi d'autres... Rien de bien passionnant mais bon, je ne suis pas aussi passionné que tu peux l'être pour ce genre de vieilles choses !
- Des lettres ? De qui ?
- Oh... Elles sont signées des mêmes auteurs. C'est une longue correspondance entre Gustave et sa belle, madame Eugénie...
- Et il n'y a que des lettres ? Demanda Louis.
- Une ou deux photos jaunies, des actes de ventes, des objets divers et... Ah, oui ! J'oubliais : un journal intime. Celui de madame !... Je ne l'ai pas ouvert... Enfin... Juste feuilleté...

Jean-René l'invita à pénétrer l'intimité de son bureau, situé à deux portes de celui de la direction.

Là, Louis découvrit une pièce qui dénotait avec le décorum désuet et quelque peu vieillissant dans lequel il avait évolué jusqu'à maintenant.

Le bureau en question était de dimension modeste et refait à neuf du sol au plafond. Une légère odeur de peinture flottait encore dans l'air. La lumière électrique provenait de loupiotes rondes, incrustées dans l'épais plafonnier en bois brun.

Quant aux cartons, ils étaient entreposés par terre, agglutinés et accolés à une plinthe, juste derrière la table de travail et à proximité de l'unique fenêtre dont le store était encore baissé.

Ils étaient volumineux et présentaient des marques d'altération certaine causées par une exposition très longue à l'humidité et à une chaleur extrême, dus probablement à une mauvaise isolation des combles dans lesquels ils avaient été rangés depuis plus de cent ans...

Leur surface était gondolée et l'on pouvait distinguer de multiples trous et autres déchirures.

Délicatement, un genou à terre, Louis ouvrit les deux battants cartonnés de l'un d'entre eux et en tira un monceau de feuilles éparses. Une vieille photographie, en grande partie déchirée et fortement passée, chuta près de sa chaussure. Machinalement, il l'examina, comme attiré par un détail.

- Crois-tu que toutes ces reliques nous aideront à comprendre ce qui se passe ici, aujourd'hui ? Lui demanda son ami. - Pour la police, les choses sont claires : le marginal interpellé sera inculpé de ce meurtre et nous, dans une semaine, on rouvre les portes du centre !...
- Les Malrouve... Ils avaient des enfants ? Dit Louis, intrigué par le cliché qu'il détenait.
- Hein ?... Heu... D'après la correspondance que j'ai pu parcourir, ils auraient eu une fille... Elle se nommait Gisèle ou Adrienne... Enfin un prénom de ce genre...
- Une seule enfant... Marmonna Louis, l'air circonspect. - Curieux...
- Pourquoi "curieux" ?
- Rien... C'est juste que les familles, à cette époque, avaient tendance à faire beaucoup d'enfants. L'espérance de vie était encore assez faible et les parents avaient tout intérêt à assurer leurs arrières ! Et puis, les moyens de contraceptions étaient inexistants !

A ce moment, Louis tendit la photo à son comparse. Ce dernier y discerna trois personnages. C'était un vieux cliché, passablement abîmé par les agressions du temps, où un homme et une femme, âgés d'une quarantaine d'années se tenaient chacun d'un côté de

l'imposant siège sur lequel posait sagement une fillette dont le regard fixait avec insistance l'objectif de l'appareil avec une moue singulière et quelque peu malsaine.

Leurs toilettes dénotaient une aisance sociale non négligeable mais l'expression des trois visages, reflétait la tristesse, voire la gravité. L'homme affichait une superbe moustache dont chaque extrémité pointait vers le haut. La femme arborait un impressionnant chignon et l'enfant se voyait coiffé d'un amusant canotier... L'ensemble de cette représentation avait pour but de faire croire que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes mais l'impression générale et le ressentiment partagé disaient le contraire.

- Je reconnais l'homme posant sur cette photo. Affirma Louis, le visage blême. - C'est l'homme que j'avais vu dans un rêve étrange, lorsque j'étais môme et que je m'étais assoupi au pied du grand pin pendant que Thierry errait seul dans la maison du Perron... C'était juste avant sa disparition...

- Mais c'est Gustave Malrouve ! Annonça Jean-René. - Je l'ai vu sur d'autres photos...Tu as rêvé de lui ? Mais tu ne m'en avais jamais parlé !

- Sur cette photographie, ils ont tous cet air sombre. Pourquoi ?... En tous les cas, ils sont assez âgés pour l'époque et je ne vois qu'une enfant sur ce siège. Il n'y a pas de famille unie. Plus de joie partagée... Quelque chose s'est cassé !... Qui est cette fillette ? Est-elle vraiment leur enfant ? Si oui, pourquoi est-elle unique ?

- Que dis-tu Louis ? S'inquiéta Jean-René. - Tu... Tu vois des choses ? Tu ressens des choses ?...

Mais Louis ne répondit pas et sembla se calmer. La température redescendit comme elle était montée.

- Des foutues impressions qui ne vous lâchent pas ! se plaignit-il en se massant le front, comme effondré. - C'est par vagues... ça vous envahit d'un coup... Et ça fout les j'tons ! Au moment même où j'ai examiné le visage de cette fillette... Elle n'est pas normale...

- Qui ? Demanda Jean-René, déboussolé. - La fillette ?

- Oui mais pas seulement elle... Sur cette photo, tout est faux ! Les regards, les attitudes... Tout ! Cette famille cachait quelque chose de terrible... Un lourd secret... Un truc dans ce genre là ! Il faut chercher...

Louis replongea dans le carton et en ressortit une autre photo, tout aussi altérée par les mauvaises conditions de préservation.

Elle montrait une belle et jeune femme, coiffée d'un majestueux chapeau à larges bords.

La femme paraissait sereine et épanouie. Elle paraissait fière de poser ainsi, devant l'objectif scrutateur. Mais sa posture était apprêtée, presque trop.

Elle paraissait sereine, emplie de vie et fière de poser ainsi devant l'objectif. Sa posture était apprêtée, peut-être un peu trop. Mais c'était ainsi que l'on concevait l'art photographique à l'époque.

Elle paraissait engoncée dans une robe étroite qui lui ceinturait la taille mais le tissu était des plus raffiné et un superbe collier ornait avantageusement son poitrail.

Elle était assise dans un magnifique fauteuil aux accoudoirs sculptés et très certainement revêtus de feuille d'or. Cette diva d'une trentaine d'années, au teint pâle et aux joues rebondies avait dans le regard quelque chose qui aspirait à l'apaisement.

- C'est encore elle mais plus jeune de dix ans. Indiqua Jean-René, fier de lui. - Malheureusement, cette femme reste un mystère. C'est comme si cette petite famille n'avait jamais existée ! J'ai retourné maintes fois les archives municipales et départementales, les registres d'état civil... Je n'ai, à vrai dire, pas trouvé grand chose. Gustave était ce qu'on pourrait qualifier de"touche à tout", un entrepreneur de génie venu de Paris. Parti de rien ou de pas grand chose, il est devenu, en quelques années, un maraîcher hors pair. Il a su trouver les idées astucieuses pour faire fructifier le pactole familial et patrimonial. Il a racheté ce domaine pour une somme modique et grâce à son génie, en a fait un véritable Eden ! Il a entièrement tout repensé et a commencé son affaire en rachetant la closerie avoisinante...

- La fameuse "Maison du Curé". Devina Louis.

- Exact. Une fermette qui daterait du début du XIXe siècle, construite sur les vestiges d'une autre closerie qui, elle, datait du XIIIe siècle. Elle était bâtie sur le fief d'un seigneur local, un certain Ragaine... Robert de Ragaine, je crois. Son château datait du XIIIe siècle et était situé à l'endroit

même où nous nous trouvons actuellement ! Seules, les fondations ont subsistées. Tout le reste a été détruit et reconstruit à la sauce néo-renaissance. Mais le hic était que cette terre était pauvre, très peu fertile... Malrouve a changé ça. Il voulait créer un jardin à l'anglaise, pour contenter sa femme et sa petite fille... Mais le manque d'eau était très problématique pour pouvoir matérialiser cette idée. Alors, il a mis au point un gigantesque projet de forage et d'assainissement. La Loire n'étant pas bien loin, il imagina sur des plans et des croquis tout un réseau complexe de canalisations pouvant relier son domaine aux eaux du fleuve. Aussi, il embaucha les meilleurs spécialistes et commença les travaux en l'année 1882, dix ans après son installation

Louis trouva une troisième photo qui résumait assez bien ce que Jean-René venait de lui confier.
Malgré les dégradations certaines du cliché, il n'était pas très difficile de distinguer un groupe d'ouvriers muni de pelles et de pioches, poser pour la photo, la mine réjouie malgré l'âpreté du travail.
Coiffés de casques en métal et vêtus d'habits terreux, ces fiers gaillards, arborant pour certains de grosses moustaches, se tenaient devant une immense fosse et un énorme monticule de terre dégagée...
- Les travaux ont duré quatre ans. ajouta Jean-René.
- Si longtemps ? S'étonna Louis qui paraissait redouter la réponse, comme s'il avait déjà saisi la portée véritable de ce chantier herculéen.
- Oui... Il y a eu quelques problèmes qui ont fortement ralenti le chantier...
- Quel genre de problèmes ?
- Oh... Les informations à ce sujet sont diverses et confuses. On parle de morts suspectes, d'accidents de travail à répétition, de mouvements brusques de contestation pour des broutilles, des cas avérés de démence !... Les articles de presse ne s'étendent pas beaucoup sur ce sujet. A croire qu'il n'était pas très bon d'en parler.
- Des morts, tu dis ? Releva Louis.
- Oui... On parle de sept morts parmi les ouvriers. Des accidents pour l'essentiel... mais tout ça reste flou. J'ai lu un article avec attention. L'histoire est effarante ! Deux types travaillant sur ce chantier se seraient donnés volontairement la mort ! Une sorte de suicide à deux ! D'un commun accord, ils se seraient délibérément assénés de grands coups de pioche ! Chacun son tour frappait l'autre ! Les autres ont bien tenté de les séparer et d'arrêter le massacre mais rien n'y a fait... Les témoins parlent d'une abominable boucherie. Du sang et des morceaux de chair éclaboussaient tous ceux qui avaient le malheur de s'avancer de trop près ! Ce qui est le plus étrange, c'est que les deux loustics ne disaient rien ! Ils supportaient les coups comme...
- Comme le Messie supporta son supplice. Dit Louis.

***

Le bruit de l'averse qui sévissait au dehors réveilla Bénédicte Juin. Dans la semi-obscurité de leur chambre, elle observa pendant un assez long moment, le temps de pouvoir réaliser, la pâleur fantomatique du plafond et se demanda alors si les causes de son réveil ne s'expliquaient pas du simple fait qu'elle avait cru entendre un bruit inhabituel venu d'en bas, du rez-de-chaussée.

Son cœur se mit à battre. Avait-elle rêvé ? Elle tentait de s'en convaincre. Les yeux grands ouverts, scrutant les profondeurs inertes de la pièce, le corps immobile, à l'écoute, elle s'efforça de taire sa bruyante respiration et tendit l'oreille, la peur au ventre...

Et si ces voyous étaient revenus sur les lieux de leurs méfaits ? Se dit-elle, angoissée.
Mais rien ne vint. Quelques craquements d'un bois qui travaille, le tic-tac du réveil-matin posé sur la table de nuit et le bruit lointain et discontinu d'une pluie battante égrainaient les interminables minutes qui jalonnaient son attention exacerbée.

Comme un poids lourd que l'on traîne, quelque chose venait de bouger dans sa maison ! Le bruit venait de l'intérieur, pas à cet étage mais en bas, au rez-de-chaussée, dans l'entrée, la grande salle du café ou bien la cuisine ! Son cœur fit un bond. Ses cheveux se hérissèrent et un

courant froid, comme une soudaine décharge électrique, la traversa de part en part. Une sueur glaciale vint goutter sur son front. Cette fois, elle en était convaincue : quelqu'un avait pénétré leur foyer !

Elle voulut alors alerter celui qui dormait à ses côtés et lui tapota délicatement le dos. Elle n'eut qu'un brusque soubresaut et un ronflement rauque comme seule réponse. L'homme, très vite, retrouva sa position initiale et son rythme de croisière.

Un nouveau bruit !

Cette fois, plus insistant et plus proche, il semblait évoluer vers la cuisine, située juste en dessous de leur chambre.

- Chéri. Voulut-elle hurler. - Oh !... Mais son époux ne répondait toujours pas à ses appels de détresse absolue.

Elle se sentit alors comme désarmée et seule.

Seule dans une frayeur grandissante et étouffante qui l'a clouait au lit, tétanisée.

Un bruit de porte que l'on ferme avec douceur. Le loquet qui grince ! La poignée qui couine légèrement et la porte qui se referme avec lenteur dans un bruit sourd...

La chose, à présent, déambulait dans sa cuisine, là, juste en dessous. Seuls, son lit et le plancher la séparait de cet objet de crainte !...

Bénédicte Juin écoutait le silence obscur de sa demeure et ne percevait que d'infimes signes de mouvements. Elle imaginait le pire. Elle songeait à un de ces psychopathes préparant son acte infâme, seul, dans les ténèbres d'une maison endormie. Il s'était réfugié dans la cuisine, là où l'on rangeait habituellement les longs couteaux effilés !

Puis elle entendit le bruit furtif d'une autre porte, celle qui conduisait droit au cellier !

Elle eut alors la présence d'esprit de vouloir contacter la police. Pas question d'utiliser pour se faire, le téléphone fixe, posé sur le meuble de l'entrée ! Trop risqué et beaucoup trop dangereux.

Non, elle pencha plutôt pour la solution la plus sage : le portable de son époux, déposé, bien en vue, sur sa table de chevet...

Mais une forme aiguë de paralysie, due à une profonde frayeur, l'handicapait dans le moindre de ses actes. Il lui fallait d'abord la combattre et la surmonter pour espérer atteindre l'objet tant désiré.

Son cœur était un énorme tambourin qui rythmait la cadence avec vigueur. Les gestes fiévreux et maladroits, les mains tremblantes et le corps fébrile, elle parvint enfin à se détendre un peu, s'allongea de tout son long, se vautra sur le corps endormi de son mari et étira son bras au maximum dans un ultime effort...

A ce moment, une voix cria dans sa tête ! Elle eut un sursaut de terreur et une peur animale se saisit d'elle. Elle se mit à geindre en s'abritant, comme une bête traquée, sous l'épaisseur de sa couette !

Quelqu'un, en bas, au rez-de-chaussée et dans l'obscurité d'une nuit sans étoile, se mit à pleurnicher !

C'était diffus et étouffé, comme un son que l'on calfeutre...

C'était une voix féminine d'une tessiture particulièrement aiguë.

Curieusement, cette voix si plaintive et si innocente la rassura, en partie du moins.

Bénédicte redoubla de pugnacité et voulut en découdre.

Pas encore vraiment remise de ses toutes premières émotions, trempée d'une sueur glaciale et le geste encore incertain, elle enfila sa robe de chambre et quitta le nid conjugal...

La peur toujours vissée au ventre, une force mystérieuse la poussait à affronter l'inconnu. Elle voulait mettre un terme à cette inconfortable situation et en finir avec sa propre lâcheté et sa faiblesse de femme. Elle se devait de combattre une fois pour toute ses démons !

Elle ouvrit la porte avec la plus grande des précautions afin de ne pas alerter celui ou celle qui lui jouait cette déplaisante plaisanterie...

Au passage, elle mit la main sur l'arme de son mari, un authentique Luger, soigneusement emmaillotée dans un chiffon et bien dissimulée sur l'étagère la plus haute de la penderie…

***

A son tour, Jean-René entreprit la fouille des cartons pour en sortir une chemise plastifiée de couleur rouge, fermée par de solides élastiques. Il la posa au sol et l'ouvrit prestement.
- J'ai passé du temps à réunir quelques coupures de presse provenant essentiellement du quotidien aujourd'hui disparu Le Courrier d'Angers. Dit-il, visiblement remonté par la remarque qui lui avait été faite. - En fait, j'ai photocopié chacun de ces articles aux archives municipales... Par exemple cet article est signé par un certain Joubert. J'ai tenté d'en savoir davantage sur ce journaliste local mais j'ai malheureusement très peu d'informations à son sujet. Si je pouvais retrouver ses héritiers, je pourrai apprendre plus de choses...
Article du 14 juin 1882.
"Découverte prodigieuse au domaine Malrouve
Les ouvriers travaillant pour le compte de l'entreprise familiale Garreaud, père & fils, sont tombés, au hasard des gigantesques travaux amorcés au domaine Malrouve, sur une véritable pépite archéologique. En effet, aux dires de l'intéressé, l'archéologue et historien de renom, le professeur Auguste Faure, ces trouées auraient aidé à mettre à jour tout un réseau de conduits et de salles souterraines datant, d'après l'éminent spécialiste, d'au moins 1400 ans, à l'époque de la dynastie mérovingienne. Toujours d'après le scientifique, il s'agirait d'un immense complexe funéraire, une nécropole constituée de grandes galeries et de cryptes. Sur avis des autorités compétentes en la matière, le chantier archéologique devrait prendre la relève durant une durée de quelques semaines. Les folles ambitions de monsieur Malrouve, richissime pépiniériste de la région, devront encore attendre avant de véritablement se concrétiser.
E. Joubert"

12 juillet 1882
"Etranges visions d'un ingénieur nantais !
Henri Rodin, ingénieur en hydraulique et oeuvrant pour l'entreprise Gredin de Nantes, est descendu visiter les avancées du chantier.
Malgré les protestations de l'élite intellectuelle et scientifique de la ville d'Angers, les autorités ont tranché la poire en deux en décidant, d'une part, de déménager les sarcophages mérovingiens datant du VIe siècle après JC de leur site initial afin de les entreposer dans des musées locaux et d'autre part, de permettre la poursuite des travaux entrepris par monsieur Gustave Malrouve.
Ce dernier a décidé avec l'approbation de l'administration angevine, de faire passer ses longs tuyaux métalliques, destinés à amener l'eau de la Loire jusqu'à sa propriété, par les différents conduits et cryptes de l'ancienne nécropole, lui permettant ainsi de faire des économies notables.
C'est dans cette ambiance contrastée que monsieur Rodin, jeune ingénieur de trente-quatre ans, a souhaité constater par lui-même l'avancée de ces travaux en descendant de son propre chef dans les profondeurs de ces excavations.
Au grand damne d'un climat ambiant déjà fortement agité, l'homme fut saisi d'une bouffée que l'on pourrait qualifier de délirante ! Il revint à la surface dans un état de grande hystérie et racontait, dans un langage confus et à qui voulait l'entendre, qu'il venait d'apercevoir, à plus de cinq mètres sous la terre, un étrange personnage tout en armure ! Il disait que l'individu ainsi vêtu ressemblait à ces chevaliers du Moyen-âge que l'on rencontre au détour d'un récit épique ! Ce personnage, aux dires du dément, portait un heaume noir qui dissimulait son visage et tenait une épée à deux mains en déambulant, sans but, dans la galerie souterraine principale, tel un esprit errant !...
Toujours d'après les dires du dément, ce personnage porterait une cote de maille recouvert d'un vêtement sombre sur lequel on pouvait discerner une grande croix, comme celle qu'affichait les chevaliers appartenant à des ordres religieux tel que les Templiers ou encore les Hospitaliers des anciennes croisades en Terre Sainte.
Etrange apparition que celle-ci ! Etait-elle due à une hallucination ou une manifestation de l'au-delà ? Quant à notre ingénieur, il fut immédiatement dessaisi de ses

responsabilités par sa direction et envoyé à l'asile de Saint-Gemmes pour y être soigné. On pense que l'homme aurait été la victime d'une crise due à sa claustrophobie. Mésestimant sa peur des endroits confinés, l'ingénieur aurait paniqué et aurait été la victime de visions causées par un profond traumatisme et une réelle angoisse.

Mais le fait est que le chantier est une nouvelle fois, momentanément suspendu et ne reprendra qu'à l'arrivée d'un nouveau responsable.
E. Joubert "

Les articles qui suivaient n'étaient que des redites ou bien reprenaient en une synthèse tout ce qui venait déjà d'être relaté. L'auteur était toujours le même : un certain E. Joubert, un pseudo-journaliste qui manquait singulièrement d'objectivité.
- Auguste Faure a publié un traité archéologique sur ce fameux site mérovingien. Annonça Jean-René. - Toi qui t'intéresse à l'histoire et à toutes ces vieilleries, tu devrais le consulter. Il est complet et très détaillé...
- Tu l'as lu ? S'étonna Louis.
- Heu... Non. La responsable des archives départementales me l'a juste certifié... Mais tu es certain que toutes ces choses, les accidents et les hallucinations de l'ingénieur, ont un rapport avec notre affaire ?
- Tu vois, Jeannot. Dit-il, d'un air inspiré. - Je pense que monsieur Malrouve, en voulant faire plaisir à sa petite famille, a, de façon non délibérée, déclenché quelque chose... Une chose enfouie sous terre depuis des lustres.
- Moi, je pense que ce SDF que tu dis avoir identifié comme étant Thierry, a élu domicile durant trente ans dans ces cavités souterraines, bien caché et qu'il a vraiment tué ce gamin ! Il est cinglé ! C'est une loque humaine ! Il tue comme tuerait un animal sauf qu'un animal tue pour manger... Il croit à des forces maléfiques et déblatère des propos incohérents et déments !

Louis resta silencieux, rangea les coupures de presse dans leur chemise et se leva d'un bond.
- Tu as peut-être raison. Dit-il en s'époussetant les mains avec énergie. - Mais je reste convaincu que la cause véritable de tout ça, se trouve sous nos pieds.
- Tu crois sérieusement qu'un fantôme ou je ne sais quoi a assassiné ce gamin ? S'insurgea Jean-René. - Mais, Louis, tu déraisonnes ! Ce corps d'enfant égorgé et mutilé... C'est pas un esprit qui peut faire une chose aussi atroce !
- C'est vrai. Le meurtrier du petit Damien est humain. Thierry me l'a d'ailleurs dit. C'est encore lui qui l'a torturé ainsi. Qui lui a mutilé la gorge... Un salopard qui se promène avec un masque en cuir sur le visage et qui frappe à coups de machette ! Je l'ai vu ! Mais Thierry a bien ajouté que ce tueur servait la cause d'une force, d'une entité puissante qui demeure là, sous ce domaine ! Dans ces cavités sombres et humides !
- Et quel rapport avec nous, notre enfance et cette histoire de Main Verte ?... Demanda Jean-René, désireux de lui clouer le bec une bonne fois et d'avoir le dernier mot. - Qui d'autre que Thierry aurait pu écrire ce message sur le mur du bar-restaurant ? Si ce n'est ce type que la police a interpellé en pleine nuit, avec dans la main la gourmette du môme ?...

Comment convaincre son ami ? Comment lui expliquer ce qu'il voit ou ce qu'il peut ressentir ? Certes, Jean-René était dans la confidence de ce fameux don mais son pragmatisme prenait inéluctablement le dessus. Pourtant, pour Louis, ce Henri Rodin avait bel et bien vu quelque chose, ce jour là, lorsqu'il descendit dans ce trou. La question de savoir s'il s'agissait ou non d'un chevalier ou de tout autre chose était sans intérêt. L'important était d'en déduire que ce jour de l'année 1882, une créature maléfique venait de se réveiller...
- Tu es bien sûr de toi, mon ami ! Lui reprocha Jean-René. - Ce don peut très bien ne pas être infaillible.
Et s'il avait raison ? Pensa Louis. Ce don n'était peut-être qu'une autre hallucination ! Il pouvait très bien prendre ce qui n'était, au fond, que les expressions de son intuition et de son imagination pour argent comptant ! Quelque part, il désirait tellement croire que Thierry était de retour qu'il a fini par se persuader que cela était vrai ! Il avait prié de toute son âme pour que ce dernier soit innocent de tout acte répréhensible ! Il avait fini par se convaincre que tel était le cas : Thierry Goulaine est innocent, point, à la ligne !

Et s'il se trompait ? S'il avait tort et qu'il s'acharnait à vouloir disculper un parfait inconnu, un SDF qui n'avait plus toute sa tête ?

- Tu... Tu as raison, Jeannot... Admit-il. - Je commence à dérailler et croire que tout passe par moi et ce putain de don... Il faut se montrer raisonnable et constructif. On va tout reprendre à zéro et avancer doucement, ne pas tout bousculer...

Louis réalisa alors qu'il avait gardé, par mégarde, entre les doigts, la photo vieillotte mais si charmante de l'ancienne ferme que les mômes comme lui avaient surnommée avec tant d'insouciance et de malice, la "Maison du Curé". Au dos du cliché cartonné et piqué par les mites, il pouvait aisément lire "***1901, domaine Malrouve- Fournier&fils photographie studio***", rédigé à l'encre noire d'une plume délicatement affûtée...

***

Madame Juin savait le pistolet chargé. Cela la rassura davantage et décupla sa témérité. Elle parvenait, malgré tout, à évacuer son stress en expirant avec vigueur et franchit le pas de la porte, pieds nus, sur le parquet froid du couloir du premier étage.

Elle avançait dans la pâleur nocturne de sa maison, comme une malvoyante, un bras tendu vers l'avant.

Elle se raidissait au moindre craquement ou la moindre forme inquiétante. Elle priait le Ciel qu'il lui vienne en aide et la guide dans la profondeur de ces ténèbres. Elle se mit à susurrer des "Notre Père...", histoire de se donner plus de confiance mais si elle s'étiolait au fur et à mesure qu'elle descendait l'escalier.

Elle n'entendait que les battements assourdissants de son cœur et ne voyait qu'un épais brouillard se masser devant ses yeux. Elle grelottait de tout son corps. Ce n'était pas à cause du froid.

Arrivée sur la dernière marche, les yeux scrutant désespérément les ténèbres et le Luger bien en main, elle se sentit défaillir lorsque, brusquement, le téléphone de l'entrée se mit à sonner !

Elle eut un sursaut spasmodique, comme figée par la douleur d'une décharge électrique.

Qui pouvait bien appeler à une heure pareille ? Se dit-elle, faussement outrée et en même temps, si contractée.

Car, au fond, elle espérait que cette sonnerie puisse réveiller enfin son époux, profondément enlacé dans les bras de Morphée et la laissant se dépatouiller seule avec sa peur.

Elle se signa instinctivement, elle qui ne croyait plus en ces choses là depuis la tragédie qui les frappèrent cruellement, son mari et elle, quatre ans auparavant. Ce jour funeste où elle avait tant craché au Ciel et injurié les archanges, ainsi que leur patron.

Elle avait perdu un fils. Elle ne s'en était jamais vraiment remise.

Cette pensée l'encouragea à poursuivre et elle s'empara du combiné, en guettant le moindre mouvement...

- Allô ? Chuchota-t-elle.

Elle n'eut que de la friture comme seule réponse. Des grésillements couvraient des voix murmurées. Elle tendit l'oreille et ne perçut que des râles indistincts et des gloussements lointains...

- Allô ! Dit-elle en forçant son chuchotement.

Agacée, elle allait raccrochée lorsque, soudain, elle entendit une voix d'homme, plus audible et aussi, plus familière... Tellement familière !

- M'man ? C'est moi, ton p'tit Matthieu.

Bénédicte sentit qu'elle était sur le point d'hurler. C'était bien sa voix. C'était bien son fils !

Mais comment était-ce possible ? Il fallait raisonner. Matthieu n'était plus. Ils étaient présents à son inhumation. C'était avant qu'il n'achète cette baraque et qu'ils décident de se lancer dans la restauration. Une façon comme une autre d'oublier.

Matthieu était mort sur cette départementale. Excès de vitesse et alcool ne font pas bon ménage ! Tué sur le coup, leur avait dit le médecin légiste. Il n'avait pas souffert, avait-il cru bon d'ajouter, comme si cela suffisait à réconforter...

Avaient-ils pu, à ce point, se tromper ? Ce pouvait-il que cette tragédie n'est été qu'un horrible cauchemar, un rêve qui venait de s'achever ?
- Ma... Matthieu, c'est toi mon chéri ?... Dit-elle entre deux sanglots.
- M'man ! Je ne suis pas tout seul ici ! Il fait noir et j'ai un peu froid... Je veux revenir, m'man !
- Où... Où es-tu ?...

Elle perçut d'autres grésillements et des bruits divers. Elle avait l'impression que son fils unique l'appelait depuis un de ces pubs où règne le brouhaha le plus assourdissant. Elle entendait comme des rires et des cris à profusion.

Elle percevait nettement des voix de filles qui chantaient et des bruits de verres qui s'entrechoquent...
- M'man ! Le cellier, m'man ! Le cellier ! La plaque métallique qui s'y trouve !...
La voix se perdait dans le capharnaüm ambiant, comme noyée dans la masse. Elle semblait proche puis baissait en volume, comme s'éloignant avant de revenir, plus nette.
- Matthieu ?... Que dis-tu ? Pourquoi le cellier ?... Quelle plaque ?... Où es-tu... Maman va venir te chercher !

Elle n'entendit plus le moindre bruit. Elle n'eut que de la friture pour toute réponse, suivie d'un long sifflet strident qui fluctuait en intensité.
- Viens me chercher, m'man... suis... Cellier... La plaque... dessous... Réussit-elle à saisir.

C'est alors qu'elle entendit ce bruit, reconnaissable entre tous. Celui d'une porte que l'on déverrouille et qui s'entrouvre en émettant un léger grincement.

Bénédicte vit la porte donnant sur la cuisine et le cellier s'entrouvrir, laissant passer un filet d'air. C'était une invitation implicite. Son fils l'attendait et elle ne devait en aucune façon de faire attendre !
Bénédicte rangea le Luger dans la poche de sa robe de chambre et avança vers cette issue, comme une machine téléguidée...

"Viens, m'man... Viens... Les autres, tous ceux qui m'accompagnent comptent sur moi... Tu ne voudrais pas que je les déçoive ?... Tu ne voudrais pour rien au monde que ton garçon passe pour quelqu'un qui n'a aucune parole ?... Viens et ouvre-nous la porte, m'man... ma petite maman chérie..."

Bénédicte progressait lentement, les yeux grands ouverts et le pas mécanique et évoluait dans la cuisine. Elle longea les fourneaux et passa entre la table de travail et le réfrigérateur et se positionna enfin devant la porte menant quelques marches plus bas, au cellier...

Elle n'entendait pas le remue ménage venant du premier étage, de la chambre où dormait son époux. Ni les bruits de pas qui résonnaient et son prénom que ce dernier appelait, d'une voix inquiète.

"Bénédicte ! Chérie ! Où es-tu ? Béné ! "

Son esprit n'était plus sous son contrôle. Elle ne répondait qu'aux seules injonctions de son fils, mort depuis quatre années, dans un dramatique accident de la route...

* * *

- L'histoire des Malrouve s'arrête net. Affirma Jean-René, comme pour s'excuser. - Les traces écrites s'achèvent à la dernière page du journal intime...
- Celui d'Eugénie ? Demanda Louis, quelque peu déçu de ne pas en apprendre davantage.
- Sa dernière confession est datée du 11 octobre 1885. Après ça, plus rien ! Les Malrouve se sont envolés. Il en est de même pour Paris. Gustave et sa femme venaient de là bas. Rien au delà de 85 !
- Toutes leurs affaires étaient restées sur place. Songea Louis, l'air sombre.
- Meubles et affaires personnelles ont été expédiés aux enchères ou vendus dans des brocantes ou encore, jetés... Dix ans d'une vie qui se résument à deux gros cartons et une chemise plastifiée !...
- Qu'est-ce qui a bien pu se passer, en octobre 85 ? Qu'est-ce qui les a forcé à quitter brusquement cette maison, ces dix hectares de domaine et le fruit d'un si long labeur ?
- Aucune idée. Confessa Jean-René. - En tout cas, ça devait être très grave pour tout laisser tout en plan !

- Pas d'enquête de la police ou de la gendarmerie ? Rien ? S'étonna Louis qui s'obstinait encore à trifouiller parmi quelques papiers. - Je ne vois que des devis et diverses factures signés de la main même de Gustave... Rien de vraiment parlant : des actes de vente et quelques achats mais rien de significatif !...
- Y a peut-être eu des recherches ! Supposa Jean-René. - Mais comment le savoir ? Interroger les archives de la police ?
- En tout cas, je vais lire ce journal. Peut-être y découvrirai-je de nouvelles pistes à creuser... Le complexe hydraulique que ce cher Gustave voulait mettre en place : ça s'est fait finalement ?
- Ouais. Pendant un temps. Et puis les autorités, par décret, ont mis un terme à tout ça. après le supposé départ des Malrouve, on a arrêté les machines, rebouché certains puits, arrêté les vannes et tout le système de pompage et condamné tout le réseau qui filait jusqu'au fleuve. Entre temps, l'administration avait été renouvelée et les Malrouve n'avaient donc plus les appuis d'antan !
- Et le domaine ? Demanda Louis. - Qu'est-il devenu ?
- Après la famille Malrouve ? Répondit Jean-René, comme pris au dépourvu. - Heu... Le domaine a été vendu ou cédé, je crois... L'évêché d'Angers en a pris possession. Ensuite, il fut confié aux sœurs ursulines. Elles y fondèrent un hospice pour les blessés de la Grande Guerre...
- C'est vrai. J'en avais déjà entendu parler. L'hospice se changea en pensionnat pour des jeunes filles appartenant à la bonne société angevine et cela jusqu'en 1940. Après 44, le pensionnat repris ses droits. Il fut fermé pour d'obscures raisons et le domaine devint alors un centre de loisirs pour des gamins comme nous dès l'année 1972.
Jean-René leva le doigt, comme un élève voulant intervenir durant la classe :
- Je crois que le domaine fut cédé à un ou deux propriétaires privés entre 1961 et 1972. Certaines mauvaises langues parlent encore d'une troublante histoire. Un scandale qui éclaboussa le Diocèse. Ce dernier pris donc l'initiative de fermer le pensionnat en 1959...
- Un scandale ? Mais qui a pu te raconter tout ça ?
- Les femmes de ménage. Ce sont de vraies pipelettes !

Louis esquissa un sourire en secouant légèrement la tête et achevait de remettre un peu d'ordre dans ces cartons.
- Je t'emprunte le journal de cette charmante Eugénie et demain, je fais un saut aux archives départementales et au cadastre...
- Rude journée pour un type qui se dit être en congé ! Plaisanta Jean-René, tout en s'apprêtant à raccompagner son visiteur.
- Ouais. C'est bien pour ça qu'il me faut rentrer afin de pouvoir me réveiller assez tôt dans la matinée... En plus, ma chère maman doit se faire un sang d'encre.
- Tu lui souhaiteras le bonjour de ma part, tu veux ?

Soudain, Louis marqua une pause et s'arrêta dans le grand couloir pour repartir à l'attaque :
- Au fait ! Ton jardinier, ce Piron, il dort toujours dans les communs ?
- Oui. Pourquoi ?
- Il vit constamment ici, tout comme toi ?
- Bah... Oui.
- Il n'a jamais été inquiété par la police ? Se demanda Louis. - Il fait pourtant un suspect idéal, lui aussi ? Tout comme ce couple qui habite la maison du Perron !...
- Piron a très vite été écarté de la liste des suspects potentiels : le jour de l'enlèvement, il était en vacances et était parti se reposer dans sa famille, quelque part en Bretagne... Quant aux Juin, ils tenaient la boutique cet après-midi là. Les clients l'ont certifié. Il ne restait donc plus que les animateurs du centre et moi-même.
- Pas le directeur ?
- Grellier ? Absent lui aussi, ce jour là. Convié à un colloque sur l'éducation enfantine. Il avait lieu à Laval, je crois... Ou à Château-Gontier... Enfin bon, depuis qu'ils ont serré ce SDF... Heu... Thierry... Je pense que nous n'aurons plus l'occasion ni le plaisir de revoir nos deux charmants lieutenants dans les parages. Enfin, je l'espère !...

Les deux compères se séparèrent au tout petit matin, dans une brume automnale...

Dehors, la fraîcheur était palpable et Louis regagna son véhicule stationné juste devant le perron du château. Il remonta le col de son blouson et cliqua sur sa clé de commande à distance. Les phares orangés clignèrent de l'œil par deux fois en émettant un double bip et les portes se déverrouillèrent.
Les grandes fenêtres du hall s'éteignirent et la demeure replongea dans le mutisme le plus glacial et le plus morose...

Louis s'installa devant son volant et referma prestement la portière afin de retrouver au plus vite le confort chaleureux de son habitacle.

A ce moment, des pensées l'assaillirent. Il vit des tunnels sombres et humides ainsi qu'un étrange lumière bleutée qui oscillait par sa faible intensité. Il discernait des formes diffuses et des ombres vacillantes qui se mouvaient de façon constante, telles des flammèches incandescentes, sur la paroi rocailleuse d'une grotte...

C'est alors qu'il vit à nouveau ce mot "aequilibrium" et qu'il reçut des flashs lumineux en série, se succédant à la vitesse d'un stroboscope...

Il entendit alors des litanies lointaines qui s'élevaient en volume depuis le trou béant d'un puits ténébreux. Il perçut distinctement des cris de douleurs et des gémissements d'hommes et de femmes. Il crut discerner des hurlements de souffrance et un bruit repoussant de déchirure, comme celui d'un tissu que l'on arracherait avec vigueur !...

Il pensa alors à cette nécropole découverte lors des travaux commandés par Gustave Malrouve.
Des sarcophages par dizaines gisaient à même le sous-sol schisteux du domaine, encastrés dans la roche, à plus de cinq mètres de profondeur.

Cette entité menaçante devait avoir un lien évident avec ce cimetière mérovingien ! Avait-on offensé certains esprits qui n'aspiraient qu'au repos éternel ? Avait-on profané ce lieu, comme le fit autrefois, l'archéologue américain, Howard Carter, en pénétrant la tombe du jeune pharaon Toutankhamon ? Les Malrouve avaient-ils, eux aussi, été les malheureuses victimes d'une antique malédiction ?

En tous les cas, Louis en était intimement persuadé : ce complexe souterrain était la clé de voûte de ce qui se tramait à présent, au sein même du centre aéré.
Cette menace latente, ils l'avaient nommée la Main Verte. Elle dévorait tout sur son passage et décimait la peur et la mort.

Ses pouvoirs augmentaient tout comme les facultés psychiques de Louis qui croissaient en puissance depuis le moment où il avait à nouveau foulé le sol de ce domaine...

Louis était intimement impliqué dans tout ça. On avait voulu le voir revenir sur les lieux de son enfance qu'il avait pris soin d'oublier. Mais qui pouvait être ce fameux "on" ?

Il secoua vigoureusement la tête, juste pour refaire surface et se reconnecter avec la réalité. Il tourna la clé de contact d'un geste vif et décidé.
Il s'en voulait d'être devenu aussi soupçonneux et de voir le mystère là où les autres n'y voyaient que banalité et routine. Le moteur se mit en branle et Louis desserra le frein à main et enclencha la marche arrière...

Un dernier coup d'œil à cette fenêtre dont le store n'avait pas été encore tiré. Il discerna deux silhouettes. Un couple ! Pensa-t-il. Qui cela pouvait-il être ?

Jean-René était l'unique occupant de cette grande baraque ! Deux silhouettes, un homme et une femme, enlacés, qui paraissaient scruter au dehors, à travers le carreau.

"Mon Dieu... Seigneur..." Chuchota Louis, les yeux emplis d'épouvante et en même temps, de fascination.

Entre les deux personnes, une petite ombre était venue se glisser pour venir se coller à la vitre. Ce n'était pas une simple découpe noire mais une petite frimousse lunaire de gamine qui fixait l'épaisseur de la nuit.

Puis, Les yeux sombres et impassibles de ce masque mortifère vinrent surprendre le regard stupéfait de Louis !...

Une terreur sans nom s'empara de ce dernier. Tremblant et terriblement agité, il donna un grand coup de volant, passa une autre vitesse et appuya brutalement sur l'accélérateur. Les roues firent voltiger des centaines de gravillons et se mirent à légèrement patiner dans un tumulte vrombissant ! Une épaisse fumée blanchâtre enveloppa le véhicule en surchauffe et

malgré ses efforts, Louis, sous l'emprise de la peur la plus déroutante et la plus handicapante, ne savait plus comment manœuvrer ni même dans quelle direction aller...
- Oh, oh ! Entendit-il au loin. C'était une voix d'homme, si familière à présent.

C'était Jean-René qui venait en sa direction. Il le voyait grandir dans la glace de son rétro, la mine empourprée par une course effrénée.

Louis voulut aussitôt le prévenir et le mettre en garde. Il baissa la vitre et se contorsionna pour pouvoir s'adresser à lui.
- Eh ! Cria-t-il paniqué et en pointant du doigt la fenêtre incriminée, là où lui étaient apparues ces ombres et constata, désappointé, que son store avait été tiré.
- Que se passe-t-il ? Se demanda Jean-René, en tentant de localiser ce que son ami pouvait bien lui indiquer. - On dirait que tu as vu un fantôme !
- Rien, laisse tomber... La fatigue me fait voir des choses... Tu sais ce que c'est !
- Oh oui ! Je sais ce que sais ! La vieillesse nous guette ! A ce propos, j'avais complètement oublié le fait que j'avais fermé le portail à clé ! Tu aurais eu du mal à t'en aller ! Il se mit à sourire bêtement tout en cherchant l'imposante clé en fer forgé parmi d'autres, toutes de la même taille et toutes accrochées au même trousseau, un gros anneau de métal.

Sensation étrange que celle qui traversa l'esprit de Louis, juste à cet instant précis. Comme une petite voix qui vous alerte lorsque se profile un danger à l'horizon, il lui sembla que ce portail avait été fermé à clé volontairement !
"Idiot !" Se dit-il. Voilà qu'il commençait à devenir parano !...

Il était près de 4 heures lorsque Louis quitta enfin le domaine, au volant de sa Logane.
La pluie se remit à tomber. Des hallebardes s'abattaient comme une nuée de sauterelles affamées sur une culture céréalière.

Les essuie-glaces peinaient à évacuer le trop plein d'eau qui venait éclabousser le pare-brise et troubler toute visibilité.

Il filait droit devant lui, sur le chemin menant à la grande route de Bouchemaine, lorsqu'il croisa brusquement, comme surgissant de nulle part, trois véhicules roulant à vive allure, toute sirène dehors et gyrophares allumés !

Louis put discerner une voiture banalisée de couleur sombre, un utilitaire blanc estampillé "Police" et un second, de même teinte, affichant sur son flanc l'inscription "SAMU"...

X.

Madame Eugénie M.

Louis s'extirpa de son lit vers 10 heures et pris une douche froide pour mieux émerger de sa torpeur et ainsi pouvoir affronter une journée qui, de toute évidence, s'annonçait particulièrement chargée.

Sa mère s'était absentée. Elle lui avait laissé un mot, en bas, bien en évidence, sur la table de la cuisine. Comme à son accoutumée, elle lui avait aussi sorti tout le nécessaire indispensable pour se confectionner un copieux petit déjeuner.

Elle lui spécifiait qu'elle avait dû sortir faire quelques emplettes pour le repas de midi.

Dehors, le temps était humide et l'état du ciel ne promettait aucune amélioration.

"Un temps d'automne !" Pensa-t-il, défaitiste.

Il prit son petit déjeuner et commença bien vite à parcourir les premières pages du journal de Madame Eugénie tout en engloutissant ses tartines beurrées et son bol de café noir.

Il poursuivit cette lecture, absorbé, après avoir débarrassé la table et s'engonça dans le fauteuil du salon.

Au travers de ses témoignages et ses différentes impressions journalières, madame Malrouve s'inscrivait tout à fait comme une bourgeoise de son époque.

Son écriture était fine et parfaitement lisible, pattes de mouche délicates qui semblaient suivre une cadence régulière pleine de légèreté et d'enthousiasme. L'avantage avec une femme est qu'elle s'attache à mettre de l'application et une certaine minutie dans ce qu'elle entreprend ! Pensait Louis. Nul besoin de décrypter les mots. Les phrases se lisaient avec aisance, sans le moindre effort ou presque...

Louis entreprit de procéder à un tri, guidé par son propre jugement et son intérêt. Il sautait les passages ennuyeux, sans grande consistance. Car comme beaucoup de ses contemporaines, Eugénie Malrouve avait cette fâcheuse tendance d'annoter dans ses pages une somme de détails futiles, domestiques et esthétiques ainsi que des potins de mégères...

Son époux et elle s'étaient liés un vendredi 12 mars 1867, à Paris. Elle était la fille cadette d'une modeste famille d'artisans. Il était l'enfant unique d'un rond-de-cuir, de ceux que Georges Courteline avait tant décriés dans ses comédies vaudevillesques.

Elle avait tout juste dix-huit ans et lui vingt-et-un lorsqu'ils se promirent amour et fidélité devant l'autel de l'église Saint-Roch.

Gustave fourmillait d'idées. Brillant ingénieur et inventeur à ses heures perdues, il aimait se lancer des défis, innover et pour ces raisons, il entreprit de révolutionner le monde agricole.
Il avait ce projet fou de rendre une terre que tout le monde savait perdue parce que peu rentable, en un domaine riche et productif.

Il avait imaginé tout un concept révolutionnaire : un vaste complexe de réseaux hydrauliques, de turbines performantes et d'éoliennes pour transformer un sol peu engageant en un véritable Eden !

Il commença par vouloir s'établir en province et demanda conseil auprès de ses amis, ses relations. Un d'entre eux, un certain Henri de Beaumont, l'aiguilla sur sa région natale : l'Anjou. Il lui confia l'histoire d'un très ancien domaine, situé au cœur d'une zone maraîchère, qui ne donnait rien et que personne ne souhaitait acquérir. Terre difficile et rocailleuse, les autochtones ne voulaient pas se tuer à la tâche pour espérer voir un jour, fleurir enfin cette terre en friche, laissée à l'abandon.

Par des techniques modernes et innovantes, le biologiste émérite qu'était Gustave Malrouve, tout juste sorti de la prestigieuse Ecole polytechnique de Paris, parvint à rendre cette terre damnée plus généreuse que certaines.

Il y implanta ses serres et cultiva des légumes, des fruits et autres variétés florales. Son épouse et lui prirent possession d'un domaine que tous fuyaient comme la peste, un lieu particulier nommé Ragaine. Une fort modeste closerie, datant du siècle dernier et bâtie sur les ruines d'un donjon médiéval.
Mais très vite, l'entreprise du couple devint florissante, bien au-delà de leurs espérances !

Le fait que Gustave et les deux journaliers qu'il avait engagé utilisaient de drôles de substances pour augmenter les performances naturelles du sol fit naître des suspicions, des jalousies voire des ragots dans tout le voisinage et jusqu'à Angers même.

On commençait à parler de diablerie, de pacte avec des forces plus ou moins occultes. L'évêque en eut vent et s'en inquiéta. Il dépêcha ses émissaires pour en savoir davantage sur ces étranges pratiques.

Mais le Clergé fut pris de court. Gustave, talentueux communicant, vint à leur rencontre et leur expliqua patiemment ce qu'il entreprenait et ce qu'il utilisait précisément pour y parvenir.

Il leur soumit la technique du "chaulage" et l'utilisation d'engrais naturels mais aussi industriels. Il leur exposa sa détermination à diversifier ses cultures et à procéder à des rendements plus réguliers et plus intensifs.

Il leur affirma que tout cela ne pouvait apporter à la terre que des bénéfices et des bienfaits, qu'il n'y avait là rien de bien sorcier et que le "maléfique" n'avait pas sa place dans cette histoire. Que ces techniques, pour la plupart étaient déjà appliquées Outre-Manche depuis bien des années et qu'elles avaient su faire leurs preuves en terme de chiffre.

Les émissaires le crurent aisément et s'en retournèrent, rassurés, faire leur rapport à leur hiérarchie.

Après cela, les cancans cessèrent, du moins la plupart d'entre eux. En effet, quelques maraîchers du cru ne pouvaient s'empêcher de voir le mal partout et estimaient encore, plus par intérêt financier que par foi, que ce Malrouve avait le mauvais oeil et qu'ils ne pouvaient attirer que le malheur et la catastrophe.

Gustave et son épouse, citadins de modeste condition devenus subitement ou presque de fortunés ruraux, attisèrent les envies et les haines. Cette animosité ne venait pas seulement de quelques agriculteurs en mal de réussite. La bonne société angevine louchait aussi sur leur magot qui, ces derniers temps, avait eu cette singulière tendance à tripler de volume...

Quelques uns, parmi cette coterie de favorisés, soupçonnèrent les nouveaux venus d'avoir mis la main, en creusant la terre, sur un trésor caché depuis des lustres. Cela expliquait ce si soudain enrichissement.

Ils ne croyaient pas aux supposées techniques pseudo-scientifiques de ce parvenu.

Mais l'Eglise était de leur côté et se portait garant de ces deux jeunes tourtereaux.

Pourtant, on racontait que certains mystiques pensaient connaître la véritable cause de cette manne fulgurante. Eugénie en faisait allusion sans jamais vraiment approfondir le sujet, au grand dam du lecteur qui, pour le coup, se trouvait être Louis.

Elle évoquait dans son journal ce qu'on lui avait rapporté lors de soirées mondaines que son époux et elle-même aimaient à organiser chez eux, dans leur toute nouvelle demeure.
Ils tenaient tant à convier toute la bourgeoisie locale afin de les voir "saliver" d'envie, comme aimait à le préciser l'auteur même de ces lignes.

Ces rupins aimaient s'y exhiber et parader, histoire de montrer qu'on est toujours là, toujours bien en place dans son rang ainsi que dans sa position au sein de cette impitoyable concurrence sociale.

Lors de ces soirées, de vieilles mégères peinturlurées et parfumées avec excès, y parlaient de gens qu'elles connaissaient intimement. Des individus louches, soi-disant férus de sciences occultes ! Bien qu'Eugénie ne croyait en aucune façon à ce qu'elle nommait des "sottises d'ignorantes", elle prêtait aisément une oreille indiscrète et amusée à ces fadaises.

Eugénie s'amusait à retranscrire de façon confuse, maladroite peut-être, ce qu'on lui rapportait.
On lui disait alors qu'Angers et ses alentours étaient des terres dites "magiques" dans le sens où le sous-sol était parcouru par une puissante énergie que les anciens vénéraient.

Que les païens, avant l'ère de la christianisation, croyaient fermement en cette source qui apportait prospérité et fertilité à cette terre, parce qu'elle était harmonie et équilibre.

Que si on prenait la peine de se baisser pour la travailler un tant soit peu, qu'on en cassait l'écorce rugueuse et épaisse, on jouirait alors pleinement de ses bontés. Les anciens nommaient cette force énergétique, le "Grand Equilibre" et on ne devait en aucune manière la dénaturer par des moyens détournés ou peu allouables.

" Le Grand Equilibre" ! Louis se mit à frissonner. "Aequilibrium" ! Voilà donc ce fameux trésor ! Des centaines de ruisseaux d'énergie cosmo-tellurique pure qui s'entrelacent, se croisent ou s'écoulent parallèlement, grossissent et deviennent rivières puis fleuves pour se concentrer enfin, en véritable magma fertile, en un point précis, juste sous le domaine des Malrouve ! Un mystérieux champ attractif qui bouillonne sous l'ancienne terre de Ragaine et qui ne doit être ni transgressé ni perverti !

Monseigneur Freppel en personne, évêque d'Angers, vint bénir la nouvelle demeure des Malrouve.

Leur domaine devint officiellement le "domaine Malrouve". Nous étions en 1874 et le couple put enfin, après deux années de travaux, jouir pleinement de ce château néo-renaissance.

Edifice ostentatoire, il attisa les rancœurs d'une minorité de bourgeois angevins, les plus coriaces, ceux qui résistaient, tant bien que mal, à l'emprise des Malrouve, de leur argent et leurs nombreux appuis politiques, ceux qui ne voulaient en aucun cas, manger dans le creux de la main de ces gens là !

La construction de cette demeure cossue aurait été un gouffre financier pour le commun des mortels, mais les Malrouve, eux, avaient de quoi en assurer le bon déroulement.

Ils n'avaient pas eu à faire le moindre emprunt à la banque. Leurs bénéfices suffisaient amplement à couvrir les frais.

Le couple aspira ensuite à s'agrandir. Tout d'abord en superficie en se portant acquéreur du petit bout de terrain qui jouxtait le leur. Cette nouvelle portion de terre venait s'ajouter aux neuf hectares domaniaux. Elle apportait à la propriété initiale une charmante closerie ornée d'un imposant perron en pierre de taille.

Les deux journaliers, au service de monsieur Gustave, se le partagèrent en deux parts égales et y emménagèrent avec femmes et enfants. Ils n'étaient d'ailleurs plus journaliers depuis quelques mois mais employés à plein temps pour le compte de l'entreprise Malrouve.

Les femmes aidaient à la tâche. Affectées au château, sous la coupe de madame Eugénie, elles s'occupaient de l'entretien du château, de la lessive quotidienne ainsi que de préparer les repas...

Leurs gamins étaient envoyés en classe, à l'école communale afin d'étudier. C'était là un souhait du maître de maison, le patron de leurs pères. Dans sa générosité naturelle, monsieur Gustave tenait à ce que ces mômes aient un minimum d'instruction afin de les armer davantage.

***

Quelques années passèrent et la construction de communs fut engagée, du côté ouest de la propriété, à proximité du grand pigeonnier. C'était en avril 1879. Le chantier ne dura qu'un an et quelques mois. Un simple bâtiment massif, tout en longueur, style "Second Empire" qui présentait une façade tout en tuffeau, incrustée de pépites ardoisées et de briquettes orangées.

Pendant ce temps, Eugénie entrait dans une sorte de dépression latente mais réelle et fort douloureuse. Son ventre était obstinément plat.

Depuis plus de quatre années, elle espérait offrir à son époux ce qu'il avait tant désiré : un enfant.

Malgré ses prières et ses nombreuses tentatives médicinales, Mère Nature faisait la sourde oreille. Malgré le soutien moral de mesdames Houdier et Lépine, les deux épouses devenues, devant l'adversité, de véritables amies dévouées, sa peine croissait inexorablement.

Cela lui faisait mal de voir les enfants de ces dernières, rire et gambader, au nez et à la barbe de son immense et cruelle souffrance. Elle n'avait pas encore trente ans et se voyait déjà vivre le restant de ses jours dans cette si grande et froide demeure, au beau milieu d'un domaine empli de mélancolie, tenant la main vieillissante de son aimé avec au ventre et à l'âme, cet épouvantable regret.

Il lui arrivait bien souvent de s'isoler, de s'enfermer seule dans une pièce du château, un boudoir, un salon ou une salle de bain, plongée dans le noir pour pleurer en toute discrétion et évacuer ainsi toute sa détresse.

Elle se morfondait...

Gustave s'en aperçut bien vite, malgré son travail qui lui dévorait une grande partie de son temps. Car il avait toujours dans l'esprit de faramineux projets qu'il s'évertuait à matérialiser. Il voulait faire de son domaine un véritable paradis floral pour espérer redonner à sa bien aimée l'envie de vivre et de s'épanouir à nouveau...

Dans le même temps, il pensait que tout ce qu'ils avaient réussi à obtenir devait se payer. La contrepartie de cette merveilleuse et fulgurante réussite sociale était cette incapacité pour Eugénie de devenir un jour mère !

1882 fut un véritable tournant dans leur existence.

Eugénie s'était enfin faite à cette idée qu'elle ne pourrait jamais donner la vie. Elle avait su trouver un palliatif avec les enfants de ses deux amies.

Quant à monsieur Gustave, il réunissait au château et autour de sa table de travail, toute une armada de spécialistes, de conseillers, financiers et industriels pour l'aider à mettre au point la pierre angulaire de son oeuvre : un magnifique jardin à l'anglaise, verdoyant de beauté !

Mais le sous-sol du domaine était bien trop rocailleux. La terre située tout autour de la grande demeure semblait être impropre à toute sorte de plantation. Il fallait alors influer sur cette nature particulièrement réticente et forcer son talent.

Les autorités locales le soutenaient dans sa démarche et l'appuyaient financièrement et juridiquement. Les notables, les politiques d'Angers et de Saint-Gemmes lui donnèrent l'absolution pour qu'il mette en place son incroyable et mirifique entreprise.

Curieusement, l'Eglise, ce coup-ci, ne voyait pas d'un bon oeil cette folle démarche. Pour d'obscures raisons, écrivait Eugénie, l'évêque, hier si proche du couple, devenait subitement le plus hostile des hommes. D'une hargne inhabituelle, l'ecclésiastique fit des pieds et des mains, remua ciel et terre, fit jouer toutes ses relations les plus influentes, pour faire interdire l'ouvrage titanesque.

Certains de ses partisans dénonçaient les manœuvres du couple. Ce dernier envisageait de s'équiper en pompes hydrauliques, machines de métal, objets infernaux du Malin destinés à détruire, à dénaturer et à produire le chaos, utilisés pour assouvir les rêves diaboliques et désirs de perversion d'une infime minorité.

Des tracts circulaient et accusaient ce "fait du prince". Des manifestations défilaient devant les grilles de la préfecture et de la mairie. On réclamait l'arrêt du chantier, purement et simplement. Mais rien n'y fit. Les Malrouve pesaient lourd dans la balance économique de la région et à cette époque, un vent d'anticléricalisme commençait à se lever à travers tout le pays. Partout, on privilégiait l'avancée scientifique et technique aux croyances religieuses !

Même les accidents mortels, étonnamment qualifiés de "minimes" par madame Eugénie et qui eurent lieu pendant le temps relativement long de ce chantier laborieux, n'entamèrent en rien la résolution de mener celui-ci à son terme.

Même les interventions intempestives du grand archéologue parisien, monsieur Auguste Faure, pour retarder au maximum l'entreprise engagée afin de sonder avec davantage de précision l'ancienne nécropole, furent discuter en haut lieu et à chaque fois rejetées par les tribunaux.

Le scientifique et historien voulait suspendre les travaux pour un temps suffisamment conséquent afin qu'il puisse évacuer ce qu'il y avait de déplaçable et de transportable. Il avança, pour se faire, une période minimale d'un mois. Mais la justice en décida autrement et n'alloua à l'émérite professeur qu'une durée grotesque de deux semaines.

L'élite intellectuelle et artistique de France demanda au gouvernement d'intercéder en faveur de Faure et de contester la décision judiciaire. Mais rien n'y fait : le projet de Malrouve était visiblement plus important et plus crucial que cette malheureuse fouille archéologique qui ne faisait que retarder la marche inéluctable du progrès.

Ce fut aussi en l'année 1882 que madame Malrouve évoquait pour la première fois un fait des plus troublant.

Elle avait fini par être entendue. Ses prières n'avaient pas été vaines !

L'enfant arriva au moment où Eugénie avait fini par se faire une raison.

Cette dernière écrivait cela très succinctement, sans s'étaler en détails et en phrases inutiles. Comme absorbée par l'heureux évènement plutôt que par la bonne tenue de son journal, elle préféra, sans l'ombre d'une hésitation, délaisser quelque peu l'écriture et se consacrer presque entièrement à l'enfant...

Cet évènement força Gustave à mettre les bouchées doubles et à précipiter ses travaux. Il voyait l'arrivée de l'être tant désiré comme un signe du Ciel.

Etrange apparition que celle de cette petite fille !

Ce fut par une nuit pluvieuse et venteuse qu'Eugénie fit l'incroyable découverte.

C'était en mars, vers les 2 heures. Elle n'arrivait pas à trouver le sommeil. La maison, comme elle le disait dans ses lignes, ne cessait d'être bruyante.

Elle y confessait qu'à cet instant, elle eut comme une intuition. Ou, peut-être, avait-elle entendu cette petite voix chuchotée qui parcourait les longs couloirs endormis et obscurs ? Cette voix mélodieuse qui lui intimait de venir vers elle...

Cette voix d'enfant, asexuée, qui la poussait à s'extraire de son lit, à enfiler une chemise de nuit et à déambuler, pieds nus, dans l'immensité d'un manoir quasi-déserté.

Elle descendit le grand escalier de bois jusqu'au rez-de-chaussée, jusque dans le grand hall...

Elle ne savait pas de quelle façon elle se retrouva alors dans les ténèbres d'un cellier humide, empli de courants d'air. Mais elle se souvenait parfaitement qu'elle ne ressentait ni la peur ni ce froid pourtant si pénétrant...

Ce cellier qu'elle décrit comme la seule relique, l'unique vestige d'une très ancienne histoire était en vérité, une pièce qu'elle n'aimait guère et où elle ne s'attardait que pour y choisir avec un soin particulier un grand millésime, lors de dîners prestigieux et autres grandes occasions.

A ses yeux, cet endroit était sinistre, bas de plafond, habité par les blattes, les rats, les araignées et les nids de poussière. Une pièce sertie de colonnes épaisses et de voûtes romanes qui n'aspirait qu'à la morosité.

Ce fut non loin d'un puits scellé depuis des lustres, situé au centre de cette pièce, qu'elle vit pour la toute première fois, cette fragile petite chose, tremblante et sanglottante, prostrée entre deux piliers, le visage caché par ses genoux recroquevillés. Une fillette nue et crasseuse qui semblait effarouchée. Que faisait-elle ici ? Comment était-elle entrée ? qui était-elle ? Tant de questions que madame Malrouve préférait éluder rapidement, aveuglée par le secret espoir de pouvoir la réconforter et peut-être, l'espérait-elle, bien plus encore.

Elle ne devait pas avoir plus de six ou sept ans. Elle était assez mignonne et avait une peau si blanche, aussi lisse que de la porcelaine.

Malgré les répugnantes saletés qui la couvraient et ses cheveux graisseux, elle avait su émouvoir la dame qui, bien vite, la prit sous son aile protectrice.

Gustave fit une enquête et diligenta des détectives dans toute la région afin de pouvoir l'identifier et connaître ses parents.

De son côté, Eugénie priait le Ciel, encore une fois, pour que personne ne vienne la lui prendre.

Elle fut entendue.

Les autorités compétentes acceptèrent l'adoption et la fillette devint membre à part entière de la famille Malrouve.

Eugénie ne tarissait pas d'éloges à son encontre. Elle fut sa lumière et la cause de sa résurrection.

Elle la prénomma Adèle. Le prénom de l'une de ses tantes préférées, trop tôt disparue...

Adèle, une enfant trouvée dans un cellier, en pleine nuit, nue et apeurée ! Louis trouva l'anecdote bien étrange et cocasse. Il découvrit, en lisant la suite, que ce cadeau tombé du Ciel était, en fait, une rose fraîchement éclose qui allait bientôt se révéler particulièrement épineuse...

Les incidents se succédèrent bientôt, d'abord anodins, ils prirent très vite une dimension préoccupante, au grand désarroi d'Eugénie qui, au fil des pages, exprimait davantage ses craintes et ses doutes quant à la nature même de cette petite fille aux allures angéliques...

L'histoire d'Adèle, de son séjour à Malrouve débutait par de petites anecdotes qui, accolées les unes aux autres, suscitaient les pires craintes.

L'écriture de madame Eugénie se faisait plus fiévreuse, plus nerveuse. Elle qui était si enlevée, devenait saccadée et quelque peu maladroite. On eut du mal à croire qu'il s'agissait là du même auteur !

Madame Malrouve remarqua que sa petite fille n'aspirait à son entourage que de la méfiance et même, parfois, de la peur.

Elle n'engendrait que répulsion chez les enfants de son âge, comme ceux de mesdames Lépine et Houdier, pourtant si proches.

On disait la fillette perturbée. On pardonnait ses attitudes dérégulées, mettant cela sur le compte d'une enfance particulièrement éprouvante.

Mais Adèle s'avérait être une adepte des jeux sadiques. Elle passait son temps, seule dans le parc du domaine familial, à torturer de petits animaux, des écureuils ou des passereaux qu'elle capturait à l'aide de pièges diaboliques dont la savante fabrication ne lui fut jamais enseignée !

Elle aimait à rire du malheur de ses camarades de jeu.

Les chiens grognaient, jappaient et aboyaient, babines retroussées, sur son passage. Les chats avaient l'habitude de cracher et de faire le dos rond en la voyant pénétrer dans une des pièces du château.

Pourtant, la fillette semblait calme et silencieuse. Une discrétion naturelle que l'on aurait aisément pris pour de la timidité.

Elle avait la bouille arrondie, le cheveu brun et torsadé. Elle avait de grands yeux noisette qui n'exprimaient qu'une mystérieuse et profonde langueur.

Elle paraissait fragile et si inoffensive.

Sa peau était douce et avait la blancheur du lait.

Son expression favorite était cette moue qui forçait sa mère à céder à chacun de ses caprices malgré le fait que l'enfant ne réclamait jamais avec insistance.

A vrai dire, Adèle parlait très peu. Elle gloussait quand elle osait rire et elle chuchotait constamment, susurrait entre ses petites quenottes des choses inaudibles.

Eugénie croyait que cela tenait de son caractère introverti mais la fillette ne semblait pourtant aucunement souffrir de cette affliction.

Elle avait ce regard qui vous fixait de façon outrancière, à vous glacer le sang, au plus profond de votre chair.

Les gens ainsi reluqués, avaient la très désagréable sensation de se sentir coupable de quelque chose et de vivre constamment dans le péché...

Autre bizarrerie, et non des moindres : l'enfant refusait de grandir, de vieillir et cela, malgré les années qui passaient !

Alors que ses parents collectionnaient les cheveux blancs et les rides, la petite s'obstinait à avoir sept ans ! Pendant que les enfants Houdier et Lépine poussaient et mûrissaient constamment, la fillette, elle, refusait de bouger.

Leurs parents, alertés par cette étrangeté, commencèrent à ne plus vouloir que leurs rejetons fréquentent assidûment la petite Malrouve.

Puis, dès l'année 1885, au mois de mars, Joseph Lépine et Pierre Houdier demandèrent leurs gages, préférèrent quitter le domaine et chercher du travail ailleurs sans donner d'explications quant à cette décision pour le moins inattendue.

De son côté, Eugénie ne comprenait pas ce brusque revirement mais ses deux amies lui avouèrent, sans gêne et sans regret qu'elles craignaient pour les leurs. Elles n'osèrent dire les mots mais madame Malrouve cerna bien vite les véritables causes de ce brusque départ : sa petite Adèle faisait peur. Elle n'était pas considérée comme une enfant *normale,* loin de là !

En effet, Gisèle Houdier avait surpris la fillette à faire des choses abjectes avec son propre corps, des choses que la morale réprouvait mais n'eut pas le courage de décrire la scène pour ne pas heurter les chastes sensibilités.

Quant à Armande Lépine, elle était persuadée que l'enfant venait d'en bas, du monde souterrain où régnait le Mal à l'état brut ! Que cette petite n'était pas humaine, qu'elle devait avoir été engendrée par cette chose infernale qui vivait en dessous...

Eugénie le confessait dans ses écrits : ulcérée par ces propos incohérents et infamants, niaiseries et croyances de vieilles mégères, elle accepta sans l'ombre d'une hésitation leur départ, alla même jusqu'à les inciter à ne plus venir traîner dans les parages et à les menacer implicitement de représailles !

Après cela, l'attitude d'Eugénie changea du tout au tout. Gustave avait espéré que l'avènement d'une enfant lui apporterait l'épanouissement tant escompté. Il s'était malheureusement fourvoyé.

Car, contre toute attente, elle était devenue exécrable et irascible. Elle souffrait d'atroces migraines et restait pendant des journées entières, cloîtrée dans sa chambre (en effet, est-il bon de préciser que le couple ne faisait plus, depuis déjà quelques mois, chambre commune).

Il arrivait souvent qu'Eugénie erre, telle une âme éplorée dans les couloirs de la grande demeure, vêtue de noir de la tête aux pieds, le visage blafard et offrant à celui qui la surprenait, le comportement d'un animal traqué, constamment sur ses gardes.

Elle pensait qu'on en voulait à sa vie et ne tolérait à ses côtés que la présence de son Adèle.

Absorbé par son travail, Gustave n'avait rien vu venir.

Pourtant, au travers de ces pages et de ces mots couchés difficilement sur le papier, Louis ressentait que cette femme avait souffert d'un mal étrange.

Alitée durant des heures, elle disait à sa bonne, prénommée Adélaïde, une dame d'un âge certain, entendre des murmures et percevoir subrepticement, des formes éthérées flotter dans les airs, dans les longs couloirs mais aussi dans certaines pièces du château.

Prévenu par cette domesticité, Gustave se décida à faire appel aux services d'un spécialiste de l'âme humaine.

Un docteur en psychiatrie nommé Théophile Coupechoux, disciple de Charcot, vint tout droit de Paris. Il passait pour être un éminent médecin.

Contre une confortable rétribution, l'homme daigna se rendre en province.

Dans un premier temps, Eugénie en voulut à son mari. L'idée qu'il puisse avoir ainsi trahie sa confiance lui traversa longtemps l'esprit.

Gustave, l'homme, le mari et l'amant, parfois même le confident et l'ami, avait osé la considérer comme folle et avait fait appel aux services d'une sommité de Paris pour la soigner et peut-être même, au final, se débarrasser d'elle en l'enfermant jusqu'à sa mort, entre quatre murs, sanglée sur un lit et assommée de drogues !

Mais elle comprit bien vite que Gustave s'inquiétait sincèrement pour elle et réalisa dans quelle situation critique elle se trouvait.

Le psychiatre l'ausculta avec une grande application et un professionnalisme sans pareil. Son diagnostic fut sans appel : pour lui, madame Malrouve ne présentait aucunement les symptômes habituels et reconnus de la démence. Elle avait une légère névrose mais rien de comparable à une pathologie plus lourde telle que la schizophrénie.

Il était quasiment persuadé qu'elle souffrait d'une contrariété enfouie au plus profond de son subconscient et que cela engendrait chez elle un état dépressif. Une de ces tares invisibles qui agissent dans l'ombre et qu'il est difficile de définir et de localiser.

Dans son journal, l'écriture semblait évoquer l'apaisement. Eugénie y décrivait le professeur Coupechoux comme un véritable *sauveur*, presque un intime. Bien qu'elle était consciente que l'homme utilisait souvent ce genre de stratagème pour arriver à ses fins, rassurer ses patients afin de mieux les percevoir.

Ce bonhomme d'une petite cinquantaine d'années, paraissait, malgré tout, sincère et dévoué corps et âme à sa mission, celle de soulager les âmes en détresse de certains maux de l'esprit...

Mais de l'avis de Coupechoux, le problème ne venait pas de sa patiente, du moins pas essentiellement.

Il se trouvait dans son proche entourage quelque chose ou bien quelqu'un qui venait la perturber. Mais il n'eut pas le temps pour approfondir sa théorie et affiner ses réflexions car, bientôt, un malheur vint le frapper.

L'éminent psychiatre finissait tragiquement sa vie au domaine Malrouve !

L'émotion se faisait sentir dans l'écriture même d'Eugénie. Elle était palpable.

Cette dernière ne voulut pas revenir en détail sur les circonstances de cette mort mais insistait sur le caractère inattendu de l'évènement et aussi sur son aspect particulièrement étrange.

Le corps du praticien fut découvert par la police, un après-midi de septembre, gisant sur le perron du château et baignant dans son propre sang !

L'homme serait passé par la fenêtre située au second étage et serait mort instantanément. Mais comment avait-il pu chuter de la sorte ? Etait-ce un fâcheux accident ou le résultat d'un acte délibéré ?

Le médecin légiste de l'époque fut terrifié en constatant la position du corps : de la tête au bassin, il était face contre terre. Mais tout le reste était tourné vers le ciel !

L'homme avait été comme "dévissé" ! Pensa Louis, horrifié par ces révélations. Pour lui, cette posture était tout bonnement illogique et inexplicable.

L'os crânien avait été fracturé profondément et le cerveau du malheureux, passablement réduit en bouillie. L'examen post-mortem ajoutait à cela, la présence d'une importante hémorragie interne, suite à de multiples fractures et à d'innombrables déchirements tissulaires, ainsi que plusieurs petites coupures causées par les éclats de verre provenant de la vitre brisée.

Mais rien, dans les conclusions de l'autopsie ne put avancer l'hypothèse que le docteur avait été poussé, volontairement ou non.

L'enquête fut donc close rapidement. La police classa le dossier dans la case "accident" après avoir écarté définitivement l'idée d'un suicide.

Malgré tout, le médecin légiste, un dénommé Merrieux, garda pour lui la curieuse position du cadavre et cette affreuse et anormale distorsion corporelle.

Pourtant ce détail macabre frappa bon nombre d'esprits dont celui d'Eugénie Malrouve. Celle-ci sombrait davantage dans un retranchement inexorable et portait exclusivement ses soupçons sur une seule et même personne : celle qu'elle avait jusque là protégée, celle qu'elle avait tant désirée, tant espérée et tant adorée.

Elle commençait à se persuader que ses deux anciennes amies, mesdames Houdier et Lépine avaient été plus clairvoyantes qu'elle : Adèle n'était pas une enfant comme les autres ! Elle était une chose monstrueuse, vouée au Mal et à la destruction. Elle était dangereuse pour tous ceux qui osaient l'approcher et menacer son intégrité.

Son amour maternel l'avait aveuglé durant tout ce temps. Elle s'en voulait.

Dorénavant, ses écrits paraissaient ne plus appartenir au monde édulcoré du simple journal intime mais à un univers plus sombre et plus torturé. Ces pages noircies de mots étaient l'exutoire d'une conscience meurtrie, une sorte d'exorcisme pour une âme qui s'enlisait un peu plus dans les profondeurs de la folie.

Louis avait réellement cette impression malsaine et envoûtante de parcourir l'expression manuscrite d'une fin tragique. Celle d'une pauvre femme qui perdait, un à un, les liens qui la rattachaient à toute réalité. D'une démente qui aimait dire que sa jeune enfant était une véritable menace pour autrui. Un danger à figure humaine qui s'entêtait à ne pas vieillir ! Une abomination venue d'en bas qu'elle se devait d'éradiquer...

Elle témoignait ensuite d'un fait extraordinaire et épouvantable qui eut lieu en octobre 1885. Alors qu'elle s'apprêtait à visiter sa fille, elle la surprit assise dans sa chambre, devant sa coiffeuse, vêtue d'une chemise de nuit de coton blanc, occupée à s'admirer dans la glace.

Elle crut tout d'abord qu'elle se pomponnait, se faisait belle ou se regardait tout simplement. Mais, dans l'embrasure de sa porte entrouverte, elle porta une attention toute

particulière sur le reflet de son minois poupin et manqua de laisser échapper un hurlement de terreur qu'elle parvint, malgré tout, à réprimer.

Elle perçut le véritable visage de la fillette ou de ce qu'elle était réellement : un faciès repoussant de laideur !

Les joues lissées de la gamine se résumaient à des crevasses putrides, comme rongées par un puissant acide ! De béantes plaies purulentes et d'affreuses brûlures masquaient ce qui restait de peau ! La bouche était édentée, le nez grignoté et les yeux d'un blanc laiteux ! Sous ses frisettes de poupée, apparaissait le visage de l'horreur absolue, dégoulinant d'un mucus brun et gélatineux...

Eugénie se sentit défaillir et manqua de s'évanouir. Elle put, néanmoins, fuir cette scène cauchemardesque et se réfugier dans sa chambre, pétrie de peur et pensant qu'elle devait hallucinée et que son esprit malade commençait à la torturer en lui imposant des images déformées, tronquées et puissamment obscènes.

C'est après ce récit effroyable, porté par une écriture difficilement lisible que madame Malrouve mettait un point final à son journal.

Le 21 octobre de l'an 1885, elle ajoutait ces simples mots avant de taire définitivement sa plume : "*que Dieu aie pitié de nous*...".

XI.

Un peu d'Histoire !

Ce fut de la bouche de sa mère que Louis appris la terrible nouvelle : madame Juin, la co-gérante du café-restaurant "le Perron" avait mis fin à ses jours durant la nuit, aux environs de 4 heures !

Il fit alors le rapprochement avec ce qu'il avait pu voir en quittant le domaine : des véhicules, sirènes hurlantes et gyrophares allumés, roulant à vive allure et lui, au volant de sa Logane qui les croisa sur le chemin menant à la route de Bouchemaine.

- Comment s'est-elle suicidée ? Demanda-t-il aussitôt à sa mère, occupée à cuisiner le repas de midi.

- Un coup de pistolet en pleine tête ! dit-elle, sans émotion mais avec une certaine légèreté de ton.

- Mais comment l'as-tu su ? Je présume que ce n'est pas par les journaux !

- Tu présumes bien, mon fils. Elle touillait le fond d'une grosse casserole posée sur le brûleur de la gazinière et souffla légèrement sur la spatule en bois avant de la porter à ses lèvres. Elle goûta en faisant du bruit avec sa bouche, grimaça et, finalement, parut satisfaite. - C'est la boulangère. Madame Vergeron... Tu t'souviens d'elle ? Louis hocha la tête tout en rongeant son frein. - Et bien, elle m'a simplement répétée ce qu'elle a entendu à la radio, ce matin, aux infos de 8 heures... Décidément, il s'en passe des choses dans cette propriété ! D'abord l'assassinat d'un gamin et maintenant, ce suicide ! Crois-tu que ces deux affaires auraient un quelconque rapport ?

Louis s'étonna de voir sa mère, habituellement si alarmiste, paraître si calme, presque détachée.

- La police soupçonnerait le mari, à ce qu'il paraît ! Continua-t-elle avec ce curieux ton lascif et passablement neutre. - Le pistolet était à lui.

- J'ai rencontré la victime. Confia Louis, contrarié et songeur. - Une femme qui ne se remettait pas de la brutale disparition de son fils, quatre ans plus tôt. Je l'ai senti nerveuse et tourmentée... Mais pas pour cette raison. Pas à cause de cette tragédie, non. Ce qui l'effrayait se rattachait à un évènement plus récent, beaucoup plus récent...

- Le môme assassiné ? Supposa sa mère.

Louis dodelina légèrement de la tête et plissa les yeux, comme sous l'effet d'une intense réflexion.

- J'ai la conviction profonde que tout est lié. Que les Juin dissimulaient un lourd secret. Trop lourd, peut-être... Ce n'était pas seulement cette affaire de pseudo-cambriolage dans leur restaurant... C'était autre chose, de plus terrifiant...

Brusquement, comme piqué au vif, il se leva de table et s'empressa d'allumer la radio. Il manœuvra la molette et, au bout de quelques minutes, tomba enfin sur la station souhaitée : France Info.

Après une rapide page de pub et un jingle, une voix masculine, rauque et pleine d'austérité, énonça les quelques titres qui allaient être développés par la suite. Le fait divers était placé en pole position.

Le domaine Malrouve devenait l'attraction du moment. La mort particulièrement abjecte d'un garçonnet de onze ans puis le suicide inattendu d'une gérante de restaurant, tout cela en un même lieu, attisaient les passions morbides.

Louis put en apprendre davantage sur les circonstances exactes de ce nouveau drame survenu durant la nuit.

La police avait été alertée par téléphone. L'auteur de cet appel n'était autre que Yves Juin, l'époux de la victime.

Celle-ci fut découverte, gisant sur le ventre, à même le sol cimenté de la cave, un trou béant et sanguinolent au niveau de sa tempe droite et un revolver de type Luger dans la main.

Les lieutenants Gordien et Orsini, chargés de l'affaire Falaise, sont arrivés vers 4 heures sur les lieux du sinistre.

Le speaker rappela aux auditeurs que "le Perron" avait déjà fait l'objet, le jour même de la macabre découverte du corps dénudé du petit Damien, d'une effraction et d'actes variés de vandalisme.

Un des murs du café-restaurant, situé dans la salle principale, avait été souillé avec de la peinture en bombe. La police s'était obstinément refusée à révéler le contenu du message. Cette rétention d'informations était purement fortuite de sa part : il s'agissait alors de pouvoir démêler le vrai du faux et ainsi de confondre plus aisément les véritables coupables.

Mais Louis se demandait alors ce qui avait bien pu pousser madame Juin à agir de la sorte. Certes, elle avait perdu un fils. Certes, une telle perte peut engendrer ce genre de réaction. Mais le drame avait eu lieu bien avant leur installation et leur aménagement dans cette ancienne fermette ! Quatre années le séparaient de ce nouvel acte fatal !

Avait-elle eu une quelconque responsabilité dans la mort cruelle du petit Falaise, comme commençait à le penser la police ? L'atrocité du meurtre avait peut-être eu raison de la fragilité latente de son auteur. Rongée de remords, traumatisée, elle avait décidé de mettre fin à ses jours, à son calvaire quotidien sans pour autant se désigner par le biais d'une simple lettre d'adieu qu'elle aurait laissé derrière elle, bien en évidence. Pourquoi alors ce silence ? Pour protéger un comparse ? Son époux ? Peut-être...

Mais tout cela ne servait à rien. Il était facile de se questionner à longueur de temps, à échafauder des hypothèses hasardeuses. On ne pouvait que supposer, que s'interroger indéfiniment. Toute cette sombre affaire relevait encore du domaine de l'expectative...

Louis éteignit la radio et revint s'asseoir à table, devant son assiette, l'esprit embrouillé.

- Tu comptes aller quelque part, cet après-midi ? Demanda sa mère, avec cet air affiché de ne pas y toucher.

- Hum ?... Oui. Je dois faire un saut aux Archives départementales. Dit-il d'une voix monocorde tout en étudiant de près les motifs floraux de la nappe en toile cirée.

- Aux Archives ? Tu vas y chercher quoi ? Dit-elle en remplissant l'assiette de son fils d'une grosse louchée d'un bœuf carotte encore fumant.

- Oh... Des choses qui m'aideront à y voir plus clair... Enfin, je crois...

- Tu ne penses pas que tu devrais laisser tomber tout ça et passer ce qui te reste de congé à te reposer et te refaire une santé avant de repartir là-bas, sur Paris ? En quoi cette histoire te concerne ? Dit-elle en prenant le masque de l'étonnement et ce ton qui s'efforçait de rester léger. - A l'époque, tu n'étais qu'un gamin ! Trente ans ont passé depuis... Tu devrais peut-être tourner la page une bonne fois et couper les ponts ! Puis son visage se mua en une moue d'inquiétude et sa voix, en une supplication : - Fais-le pour moi, Louis, pour ta maman. je suis pas tranquille... cette vilaine affaire ne peut que t'apporter des ennuis. Ah ! Cette lettre ! J'aurai dû la brûler, la déchirer et ne pas te la transmettre !

- Non. Tu n'aurais pas pu.

- Pourquoi ça ?

- M'man, tu crois en la destinée ? Ce qui m'arrive aujourd'hui n'a rien à voir avec le hasard. Je devais renouer avec le passé... C'était écrit.

Sa mère soupira et abandonna d'un geste de désespoir. Elle prit place en table, à l'autre extrémité, silencieuse et contrariée...

- En tous les cas, méfie-toi de ce Jean-Pierre. Dit-elle le nez dans son assiette.

- Jean-René, m'man. Rectifia Louis.

- Oui, si tu veux ! Jean-René, Pierre, Paul ou Jacques... Là n'est pas la question ! Ce garçon n'est pas très clair... J'me souviens de sa mère. Une femme acariâtre, austère et catho jusqu'au bout des ongles... Déjà, à cette époque, lorsque je t'accompagnais le matin à ton arrêt de bus, pour le ramassage, je l'avais remarquée... Je sentais en elle, quelque chose de malsain... Quelque chose qui clochait... Je ne saurai comment t'expliquer mais, crois-moi... Cette famille est loin d'être tout à fait sereine !...

- Oui, Jean-René, jacques, Pierre, Paul ou Jacques... Là n'est pas la question ! Ce garçon n'est pas très clair... Je me souviens de sa mère. Une femme acariâtre, austère et catho jusqu'au bout des ongles... Déjà, à cette époque, lorsqu'il m'arrivait de t'accompagner à l'arrêt de bus pour le ramassage, je l'avais remarquée. J'avais senti chez cette femme quelque chose de malsain...

Quelque chose qui clochait... Je ne pourrai pas t'expliquer ce que j'avais pu ressentir mais, crois moi, mon fils, cette famille n'était pas aussi sereine qu'on aurait pu le penser...

Louis n'en revenait pas. Se pouvait-il que sa propre mère ait cette même étrange faculté de pouvoir sonder l'esprit des gens et de lire en eux à livre ouvert ?

- De plus, Louis, reprit-elle en finissant de mastiquer entre ses dents un énorme morceau de viande caoutchouteux, je ne crois pas que ce SDF, suspecté par la police, soit le Thierry Goulaine que tu cherches depuis tout ce temps. C'est tout bonnement impossible.

Comment alors pouvait-il expliquer à sa mère, afin de la convaincre, que l'homme qui lui fut présenté, dans cette salle d'interrogatoire, avait pu communiquer par le seul truchement de la télépathie, chose que seul, Thierry, était capable de faire ?...

- Tout porte à croire qu'il s'agit bien de lui, m'man. Se défendit-il, tout en se gardant de hausser le ton. - Les flics veulent retrouver ce qui lui reste de famille pour effectuer des tests de comparaison ADN mais moi, je n'ai pas besoin de tout ça ! Je le sais, c'est tout. Je le sens au plus profond de mon être.

- Où est-il à présent ? Demanda soudainement sa mère.

- Au CHS de Sainte-Gemmes, en observation... Mais il ne leur dira rien. Si tu l'voyais, m'man ! C'est un légume, une loque ! Si tu voyais son cou et cette affreuse cicatrice ! On l'a torturé et violemment malmené ! Qui est assez dégueulasse pour faire une chose pareille ?... En tous les cas, le ou les responsables de cet infanticide courent encore !

- Pourtant, d'après la Presse et la police, il ne peut s'agir que de ce vagabond ! La gourmette de l'enfant a été retrouvée dans sa main !

- Je te le répète, m'man ! Dit-il, exaspéré. - Cet homme serait incapable d'une telle chose... C'est un zombie ! Un être qui est physiquement limité et qui ne pourrait faire le moindre mal !

- Mais alors, d'où provient cette gourmette ? Et pourquoi l'a-t-on retrouvé dans cet état, complètement nu, parcourant, de nuit, la route de Sainte-Gemmes ? Où était-il pendant tout ce temps ? Caché ? Embusqué dans son immonde tanière ? Hum ?... Non, ce type ne peut être ton ami d'enfance... Il faut t'enlever cette idée de la tête...

Lassé, Louis abandonnait la partie.

Le repas se finissait dans un lourd silence où l'on ne percevait que le cliquetis de la vaisselle et le raclement des chaises sur le sol carrelé de la cuisine...

***

Il était près de 14h15 lorsque Louis arriva à bon port, rue de Frémur.

Situé juste derrière une église sans caractère, il découvrit un bâtiment administratif dont l'architecture se voulait résolument moderne : un plein pied dont la façade présentait de larges baies vitrées et un grand mur blanc aux formes stylisées sur lequel se détachaient d'imposantes lettres noires qui, ostensiblement, indiquaient "Archives départementales de Maine-et-Loire".

Dès son entrée dans le grand hall, au sol carrelé de beige et aux relents d'encaustique et de détergeant, il se dirigea directement vers le comptoir de l'accueil et, derrière une vitre, occupée à prendre nerveusement quelques notes dans un grand cahier, une jeune et charmante jeune femme blonde, affublée d'un fascinant chignon remisé à l'ancienne, au teint quelque peu blafard et aux gestes méthodiques et appliqués, lui indiqua la salle de lecture tout en lui rappelant les consignes d'usage à respecter : pas de sac ou de manteau et tolérance zéro pour ce qui était du bruit...

Ce fut une charmante dame apprêtée qui le reçu. Elle était la seule à se trouver dans cette grande salle réservée à la consultation et lui tendit chaleureusement la main qu'il s'empressa de serrer avec une touchante maladresse.

Elle était âgée d'une quarantaine d'années et était vêtue d'un petit tailleur bleu marine. Elle n'était pas véritablement petite mais n'était pas non plus ce qu'on pourrait appeler une femme de haute stature.

Légèrement grassouillette, cette préposée aux archives le mena dans le local où l'on stockait la majeure partie des documents les plus anciens et de grande valeur...

C'était une pièce d'une superficie moyenne et dépourvue de fenêtre. Des étagères métalliques, disposées en "épis", occupaient l'essentiel de sa superficie.

Des lampes à néon éclairaient l'ensemble d'une lumière sans nuance.

Dans un coin, se trouvait une table accompagnée de trois chaises en bois. C'était là que l'on disposait les livres imposants que l'on prenait soin de feuilleter et de consulter avec la plus grande des délicatesses.
- Que recherchez-vous exactement, monsieur ? Demanda la dame en tentant d'éradiquer un monticule de poussière grise qui avait osé élire domicile entre deux boîtes de rangement et une pile conséquente de vieux manuscrits.
- Heu... A vrai dire, je n'en sais trop rien... Reconnut-il, penaud.
- Vous aviez bien une petite idée en venant ici ?
- Oui... Le domaine Malrouve. Finit-il par dire. - J'aimerai en savoir davantage... Avoir plus de renseignements sur son passé, son histoire...

La femme s'immobilisa un temps comme lorsque on croit avoir entendu un bruit suspect, quelque part, alors que l'on est supposé être seul dans un endroit déserté. Elle eut un léger hoquet de stupeur puis tenta de se reprendre et paraître la plus naturelle et détendue possible.
- Le domaine Malrouve ? Hum... Quelle période au juste ?
- Disons... Le Moyen-Age... Vers le XIII ou XIVe siècle...
- Cela devrait vous satisfaire, monsieur. Dit-elle en se saisissant avec énergie et force d'un livre très épais et fort ancien, rangé dans un recoin sombre d'une étagère. L'objet semblait lourd et si fragile mais la préposée aux archives avait le professionnalisme adéquat pour l'amener sans encombre vers la table en bois et ses trois chaises...

Elle le posa avec précaution et prit un bref instant afin de reprendre son souffle.
- Vous avez dans cet ouvrage, la totalité des écrits d'un moine qui naquit vers le milieu du XIIIe siècle et mourut au début du suivant. Un certain frère Matthieu de Luigné, de l'abbaye du Ronceray. Il y relate avec précision les évènements qui ont ponctué l'histoire du fief de Ragaine, depuis le Néolithique jusqu'en 1312, l'année qui précéda son décès... Je connais ces récits sur le bout des doigts. Je m'intéresse aussi énormément au domaine Malrouve et à son passé. Voudriez-vous que je vous en fasse un topo ?

Louis ne voulut pas décevoir un si bel enthousiasme et ne put faire autrement que d'accepter l'aimable proposition.

Ils prirent tous les deux place autour de la table et commencèrent à feuilleter l'imposant ouvrage.
La dame s'arrêta brusquement sur une pleine page illustrée.
- Savez-vous ce que cela représente ? Demanda-t-elle en désignant du doigt un point précis du dessin.
- On dirait une édification mégalithique... Avança Louis.
- Un cromlech. Comme celui, encore intact, de Stonehenge. Vous avez des connaissances sur le sujet ?
- J'ai quelques notions. Dit-il avec une certaine assurance. - Je sais que ce genre de monument était lié à une croyance très ancienne centrée principalement sur les bienfaits du Soleil et de la Lune, de la fertilité et autres forces naturelles et curatives... J'ai bon ?
La dame esquissa un vague sourire.
- C'est à peu près ça... Matthieu de Luigné était un historien, avant d'être un religieux. On peut raisonnablement dire qu'il fut l'un des tous premiers archéologues de notre histoire... Bien entendu, son goût immodéré pour ce genre de passion était assez mal perçu par sa hiérarchie. A cette époque d'obscurantisme, tout ce qui venait contredire les saintes écritures était proscrit. Alors, le moine dû composer avec ces interdits et, contre mauvaise fortune, transiger quelque peu avec la vérité et la détourner de son véritable contexte... Mais le sens premier des ses recherches n'en est pas moins fructueux et passionnant. Ainsi, nous savons par ces écrits, que la région fut très tôt occupée par des tribus préceltiques qui vivaient là en 4000 avant la naissance du Christ. La légende, revue et corrigée, veut que le Tout Puissant, dans sa grande sagesse et sa miséricordieuse bonté, jette un jour son dévolu sur cette terre pour y déposer et y enterrer les fruits de sa divine semence et que les autochtones vénèrent ce cadeau du Ciel en édifiant tout autour un grand Cercle de pierre. Un cromlech... Ainsi, Dieu tissait un lien invisible entre son royaume céleste et cette terre féconde et harmonieuse. Bien sûr, comme vous le savez, à cette

époque, les notions de Dieu et de Paradis n'avaient pas cours. En ces temps reculés et assez méconnus, les bâtisseurs de ce temple mégalithique ne croyaient qu'aux esprits et aux divinités qui se manifestaient à eux par des voies purement naturelles comme les levées et couchers du soleil ou l'apparition et disparition de l'astre lunaire, le scintillement des étoiles dans la nuit ou encore le vent qui siffle à travers les arbres... Du pur paganisme !

Elle recommença à tourner les pages épaisses du manuscrit avec beaucoup d'application.

Louis put alors constater la richesse décorative de ce codex, assemblage de quaternions, cahiers cousus entre eux à l'aide de simples bandelettes de cuir. Il remarqua la couverture en peau tannée et ce riche fermoir en fer forgé qui maintenait le tout de façon compacte et préservait ainsi de la lumière et de l'humidité les fragiles parchemins noircis d'une écriture romane, droite et cursive, qu'une plume savamment affûtée et trempée dans une encre végétale avait pris la peine de coucher.

Il était préférable d'avoir quelques notions en paléographie pour espérer décrypter le sens de ces phrases avec justesse. Bien qu'ayant eu, lors de ses années universitaires, quelques enseignements sur les pratiques de cette discipline ancestrale, Louis était bien incapable de pouvoir le faire.

- J'ai appris récemment que ce lieu si particulier avait été occupé par les Mérovingiens et qu'ils y établir une nécropole. Elle daterait du Ve ou VIe siècle de notre ère.

Elle se mit alors à le dévisager avec insistance, comme s'il venait de dire une ineptie.

- Vous faites sûrement référence au traité d'Auguste Faure. Dit-elle. - Il y fait justement mention de cette même nécropole. J'ai d'ailleurs eu la chance de pouvoir parcourir les résultats de ses recherches. A l'époque, je faisais une thèse. Mon sujet était basé sur les découvertes réalisées par cet archéologue fort décrié...

- Décrié ? Comment ça ?

- Ses conclusions furent jugées comme bâclées ou bien farfelues, d'un point de vue purement scientifique... Auguste Faure prétendait que les sarcophages du domaine Malrouve, retrouvés dans des cavités souterraines, avait été placés dans l'enceinte d'un ancien tumulus. Ce dernier devait être situé juste en dessous de l'emplacement exact où se trouvait le fameux cromlech... Ces tombes renfermaient des ossements d'hommes, de femmes et d'enfants ainsi que restes d'animaux domestiques... Après avoir emmené ces vestiges dans son laboratoire, après une étude plus poussée, il avança la théorie que tous ces gens avaient souffert de malformations physiques, congénitales et de bien d'autres affections génétiques... Il en était de même pour les bêtes. Cette théorie semblait être fondée et parfaitement crédible. A cette époque, on pensait que ces tares étaient la résultante d'un désordre évident qui se transmettait dans quelques familles, d'une génération à l'autre. Afin d'enrayer cette malédiction et renouer avec l'équilibre, de s'harmoniser, conformément aux exigences de Dame Nature, cette force tellurique qui veillait depuis les entrailles de la terre nourricière, il était d'usage d'inhumer ces "impurs" à proximité de cette source divine. Une manière comme une autre d'effacer la faute. Comme une offrande dont le but était aussi d'apporter réconfort et salut à ces âmes tourmentées...

- Jusque là, tout me paraît plausible. Fit remarquer Louis.

- Cette partie des travaux que mena Faure ne fut pas contestée ou si peu. La suite parut plus difficilement crédible. L'archéologue de renom supposait que le site païen fut ensuite détruit lors des toutes premières évangélisations en Gaule. Le cromlech disparut. Ne restait alors que ce curieux tumulus, ensemble de galeries souterraines, de salles funéraires que les Francs mais aussi, avant eux, les Gaulois et les Gallo-Romains utilisèrent comme lieu de culte. Un temple dédié à une très ancienne divinité chthonienne, emblème de fécondité et d'équilibre... Jusque là, tout va bien. Mais ensuite, quelque chose vint bouleverser l'analyse de Faure, lorsqu'il se remit à creuser plus profondément ce singulier endroit...

- Un tumulus sous un cromlech, c'est peu commun, non ? Intervint Louis.

- Etrange, en effet. Répondit-elle sèchement. - Où en étais-je ?... Ah oui ! Faure, donc, remarqua quelque chose d'inhabituel. Quelque chose qui se trouvait sur certaines parois de ces interminables souterrains : des traces noires nappaient la surface des roches. Comme le témoignage persistant d'une très ancienne crémation... Il poussa alors sa prospection plus loin, pour finalement arriver dans une très vaste salle circulaire et assez basse de plafond. Ce lieu avait, en son centre, un trou béant, assez étroit, comme l'entrée d'un gouffre. Tout autour de cet

orifice, il décela les mêmes traces de brûlures, noires comme de la suie, résidus de carbone sur le sol pierreux de cet antre énigmatique... Il y trouva aussi divers objets rouillés ou en bois, des vieilles cuirasses, des heaumes, des épées, des couverts, des récipients divers et variés... Pour Faure, cela ne faisait plus aucun doute : des gens vivaient là, reclus...
- Et ce moine, ce Luigné, fait-il allusion à tout ça ? Demanda Louis en désignant le vieux livre.
- C'est grâce aux écrits de Matthieu de Luigné que Faure a pu localiser avec précision le site qu'il cherchait désespérément... Dans ce codex, le moine parle aussi de ces sarcophages et cette nécropole mérovingienne. Mais il n'eut pas le privilège ni même l'autorisation de pouvoir les ouvrir ni les déplacer. Il a pénétré dans le tumulus et a simplement constaté et notifié ce qui s'y trouvait. Ce que mentionne Faure au sujet de cette salle circulaire est un fait nouveau. Jamais le moine ne put ou ne voulut aller plus loin dans sa prospection. par contre, toujours d'après Luigné, une communauté s'était bel et bien établie sur ce lieu, vers l'an 1290... Il parle d'un ordre religieux fondé par Robert de Ragaine en personne. Un ordre qu'il fonda et qu'il installa sur ses propres terres...
- Des gens ont réellement vécu dans ces souterrains ? S'étonna Louis.
- Cette théorie est justement celle qui, en son temps, fut rejetée. Elle se mit à tourner à nouveau les feuillets jaunis du parchemin et arrêta sa recherche sur une autre illustration d'époque que Louis n'eut aucun mal à décrypter.
- Un chevalier en armure ! Dit-il avec une certaine stupéfaction. Il pensait alors à cet ingénieur en hydraulique qui avait décrit ce qu'il avait cru apercevoir, lors des travaux commandés en 1882, alors qu'il effectuait une descente dans le ventre de ce faramineux chantier : un homme tout en cote de maille, heaume sur la tête et épée en mains !...
- Ce dessin représente un des membres de cet ordre nouveau et fort peu connu des historiens. On parle souvent des Templiers, des Hospitaliers ou des chevaliers teutoniques mais jamais nous ne faisons référence à celui-ci, à cet ordre certes fort isolé mais réel : l'Ordre des Chevaliers Lépreux !
- Lépreux ?
- En effet. Dit-elle avec une remarquable délectation. - Robert de Ragaine était vassal et compagnon d'armes du comte d'Anjou, Charles Ier, frère puîné du roi Saint-Louis. Il l'accompagna lors de la huitième Croisade contre l'infidèle Turc. A son retour, Ragaine et ses proches revinrent indemnes pour la plupart mais porteurs de la plus terrible des maladies.
- La lèpre. Devina Louis.
- Oui, la lèpre qu'ils contractèrent en terre d'Egypte. En France, on les mit très vite au ban de la Cité. Ils n'avaient plus l'autorisation de franchir les portes de la ville et devaient rester ensemble avec l'ordre formel de se cantonner aux limites du domaine seigneurial. Le comte Charles, par amitié ou par pitié pour son compagnon d'infortune, l'autorisa à y fonder une léproserie marchande. Echoppes, boutiques diverses fleurissaient aux alentours du château de Ragaine. L'entreprise engrangea de beaux bénéfices... Par la suite, le seigneur Robert souhaita honorer le Tout Puissant. Il établissait, lui et ses frères d'armes, un ordre nouveau, voué au salut, à l'expiation des fautes et à l'amour de Dieu. Cette communauté devint religieuse après avoir été marchande. L'Ordre des Chevaliers Lépreux reçu la bénédiction du comte Charles. L'église s'installa, étrangement, dans un ensemble de salles, de cavités et de corridors souterrains, nécropole mérovingienne et délaissa bientôt, en partie du moins, tout ce qu'ils avaient été autrefois... Ils désertèrent le donjon pour vivre à plein temps sous terre ! Faure reprit cette histoire racontée par le moine et s'en servit pour établir un lien entre cette communauté lépreuse et ce qu'il avait découvert dans les profondeurs insondables de ce tumulus... La vaste salle qu'il mit à jour était, d'après ses conclusions, une salle de prière et de recueillement où ces malheureux enguenillés vénéraient la "Chose" qui reposait en bas et qu'ils pensaient être le dieu des chrétiens...
- Une chose que Faure imaginait puissante. Une force tellurique, comme une matrice originelle, un magma d'énergie qui assurerait l'ordre et l'harmonie terrestre...
- Et ces traces de crémation ? Interrogea Louis, attentif et concentré.
- Ni Luigné ni Faure ne nous en apprennent davantage sur ce point précis. Il en est malheureusement de même pour ce qui est de savoir ce qui est advenu de cet ordre religieux... J'ai la conviction que la réponse à ces questions est tapie, quelque part, au détour d'un vieux

parchemin et soigneusement rangée dans l'enceinte d'une ancienne abbaye cistercienne ! Plaisanta-t-elle... - Le fait est que la théorie avancée et soutenue par Faure fut rejetée et considérée par ses pères comme infondée... Il perdu ainsi toute crédibilité au sein de sa propre corporation. Son ouvrage disparut des étalages et sa maison d'édition refusa de renouveler son contrat. Autrefois, nous en avions un exemplaire qui fut malheureusement égaré. Je crois savoir que les Archives du Diocèse en possèdent un autre !
- Mais qu'est-il devenu ?
- Qui donc ? Faure ? On m'a dit ou je crois avoir lu dans un magasine spécialisé, sans pouvoir vous le certifier sur l'honneur, que le bougre était devenu dépressif, gravement dépressif et qu'il se suicida en s'administrant un puissant poison ! Il décéda vers l'année 1900... Mais dernièrement, j'ai eu vent d'une toute autre version de l'histoire : il aurait tragiquement perdu la raison et, sur la demande de son épouse, aurait été interné non loin d'ici...

Louis comprit l'allusion : l'homme avait fini ses jours entre quatre murs, dans une chambre capitonnée de ce que l'on appelait aujourd'hui un Centre Hospitalier Spécialisé et que l'on nommait autrefois, avec moins de délicatesse, un asile de fous.
- A Sainte-Gemmes ? Dit-il.

Elle acquiesça d'un rapide hochement de tête tout en allant ranger l'ouvrage et le remettre à sa place initiale.
- C'est tout ce que vous souhaitiez savoir ? Demanda-t-elle.
- Pourquoi ? Je devrai en apprendre davantage ?
- Disons que je vous ai exposé une version synthétique de ce que renferme le manuscrit du moine. Le reste vous paraîtrait anecdotique... Bien sûr, si vous vouliez en apprendre davantage sur le domaine Malrouve et son histoire, il vous faudrait consulter les archives de l'Evêché ainsi que les Archives municipales d'Angers... Mais, puis-je me montrer quelque peu indiscrète ?
- Pourquoi cet intérêt pour le domaine Malrouve ? Anticipa-t-il. - Et bien... Comment dire ? Cet endroit est lié à mon enfance. Probablement la partie de mon enfance qui me parut être la plus heureuse. Simple curiosité motivée par un sentiment nostalgique...
- Vous étiez donc là-bas, au centre aéré... Sûrement, dans ses toutes premières années d'existence ! Ma fille aînée y était aussi. Elle est grande maintenant ! Dix-huit ans dans quelques jours... Elle me disait toujours qu'elle aimait bien cet endroit. Pour des raisons qu'elle ne pouvait m'expliquer, elle disait que ce lieu l'envoûtait, qu'il possédait un je ne sais quoi de particulièrement attractif... Elle aime s'y rendre souvent, chaque dimanche... Vous aussi ?
- Cela fait presque trente ans que je n'y avais pas remis les pieds. Répondit Louis.
- Qu'est-ce qui vous a poussé à revenir ? Il y a un lien avec ce qui s'est passé dernièrement ? Je veux parler de ce meurtre affreux !
- Simple curiosité. Dit-il d'une manière quasi instinctive.
- Vous ne trouvez pas ça étrange ?
- Quoi donc ?
- Ce môme assassiné... Le modus operandi du tueur... Ma fille m'en a fait la remarque...
- La remarque ? Quelle remarque ?
- Lorsqu'elle était petite, Amandine, ma fille, m'a racontée que les enfants avaient inventé une sorte de créature imaginaire, une espèce de croquemitaine ou quelque chose d'approchant... Son nom était banal, du genre la "Main Sanglante" ou la "Main Tueuse"... Enfin, quelque chose de ce genre là !... Bref, ce fantôme ou mort-vivant, assassinait, pour de sombres raisons, principalement des gamins qui n'avaient pas été sages. Un peu comme le Père Fouettard, vous voyez ? Mais en bien plus cruel ! Ma fille se souvient bien de ces histoires... On pourra dire ce qu'on voudra, mais pour des enfants, ils avaient une imagination particulièrement morbide ! C'est même, parfois, assez inquiétant !...
- Comment étaient-ils assassinés ? Demanda Louis, inquiet.
- Et bien... Je crois me souvenir de ce que m'a raconté ma fille, Amandine... La créature les enlevait, prenait un malin plaisir à les torturer, Puis les dévêtait avec délectation et enfin, leur tranchait violemment le cou avec un grand couteau et, détail particulièrement glauque, les laissait prendre, se balancer au bout d'une corde reliée à un crochet, la tête en bas, le temps que ces pauvres petites victimes se vident entièrement de leur sang !... Brrrooouu... Où vont-ils

pêcher toutes ces horreurs ? A la TV, sûrement ! Leurs jeux vidéos débiles ou bien leurs bandes dessinées, leurs mangas...
Louis sentit sa gorge se serrer. Un frisson d'angoisse vint le traverser de la tête aux pieds. Le visage blême, il se planta devant la porte de sortie et resta immobile de longues secondes afin de retrouver son calme.
- La "Main Verte"... Dit-il d'une voix chuchotée.
- Pardon ? Vous avez dit quelque chose ? Demanda la dame, postée juste derrière lui.
- La "Main Verte". Répéta-t-il d'une voix plus sonore, en se tournant vers elle, le visage emprunt de gravité.
- La Main...? Oui, c'est exactement ça ! S'écria-t-elle, en dévoilant la blancheur d'une dentition impeccablement entretenue. - Comment le savez-vous ? Vous en avez entendu parler ? "La Main Verte" !... Une créature maléfique qui était sensée effrayer les garnements qui se montraient un peu trop indisciplinés... Comme une épée de Damoclès que l'on plaçait au-dessus de leurs petites têtes blondes... Pour les empêcher de faire des bêtises ! C'était il y a bien dix ou douze ans... Aujourd'hui, les mômes ne parlent plus de ça. Cette Main Verte serait bien incapable de leur faire peur ! Avec tout ce qu'ils peuvent voir aujourd'hui, comme horreurs, au cinéma, à la TV, dans les magasines et les journaux ! Tout change... En bien ou en mal, ça... C'est un tout autre débat !...

"La Main Verte" ! Songeait Louis. Bon Dieu, était-ce possible que l'histoire abracadabrante que Jean-René et lui avait montée de toute pièce avait pu leur survivre après tant d'années ?

Lui vint alors une image : de la peinture rouge qui formait des lettres, des mots puis une phrase complète. Un message s'adressant à lui, à ce qu'il avait été, dans son enfance... Un message personnel qui lui était envoyé par delà les barrières du temps. Un message signé par la Main Verte !
- Vous vous sentez bien, monsieur ? S'inquiéta la dame.
- Vous vouliez peut-être autre chose ? Demanda, d'un air faussement serviable, la préposée aux archives, en arborant un sourire de convenance.
- Oui... Par hasard, vous ne seriez pas en possession d'éléments concernant la famille Malrouve ?
- Oh... Bizarrement, monsieur, nous n'avons rien ou si peu d'éléments mentionnant leur nom. Ecoutez, je pense... Non, j'en suis convaincue : le Diocèse s'est empressé, pour d'obscures raisons, de confisquer tous les documents d'archive ayant de près ou de loin, un lien avec le domaine depuis la fin du XIXe siècle jusqu'à la fermeture définitive de son collège de jeunes filles dans les années 60... Croyez-moi, monsieur, l'accès à ces archives est strictement contrôlé... Parcontre, vous pourriez contourner le problème en vous adressant à la direction du Courrier de l'Ouest. Elle possède, si je me souviens bien, de vieilles coupures de journaux. Je sais, pour m'y être intéressée, il y a quelques années de cela, que cette institution religieuse a clos ses portes, suite à un scandale. Une histoire assez malsaine qui allait ruiner en partie l'image de l'Evêché... Les articles restaient vaseux dans leur contenu et n'entraient pas vraiment dans le vif du sujet. Il faut dire que la police mit tout en oeuvre pour ne pas l'ébruiter. Personne ne souhaitait témoigner sur cette vilaine affaire. Une véritable omerta s'empara de la ville toute entière ! Même les familles concernées par ce drame, gracieusement payées, jouèrent la carte du silence et de la plus parfaite discrétion...
- Payées ? Par qui ?
- L'Eglise, la Municipalité, l'Etat... Que sais-je ? Tout ce que je peux dire, c'est qu'il était primordial d'étouffer l'affaire ! La Presse fut, en grande partie, muselée. On savait que quelque chose d'affreux avait eu lieu dans ce collège mais ils se démenèrent comme de beaux diables pour maquiller la vérité et la transformer en une banale histoire de mœurs ou je ne sais quoi... Je vous donne la version officielle : Des jeux à forte connotation sexuelle, proches de l'orgie, s'organisaient régulièrement entre plusieurs jeunes pensionnaires au sein même de l'établissement. Ces jeunes imprudentes appartenaient toutes à d'excellentes familles locales... Bref, quelque chose de grave mais rien d'alarmant ! Vous voyez le tableau ?... Puis, l'Evêché voulut jeter, une bonne fois pour toute, cette "casserole" aux oubliettes et décida de mettre l'établissement aux enchères !
- Mais la police a dû faire des rapports, une enquête ! Ces informations doivent être archivées chez eux !

- la police ? Elle se mit à rire *jaune*. - Elle était de mèche ! Qu'est-ce que vous croyez ? Elle a mis sur ses rapports ce que sa hiérarchie voulait qu'elle y inscrive. Dit-elle avec un ton qui se voulait volontairement acerbe.

- Mais avant cette sulfureuse affaire, vous devez avoir quelque chose d'autre, non ? Pour la période avant et pendant l'Occupation ? Insista Louis, déconcerté.
- Des tonnes de papiers aux contenus très hétérogènes, des photographies en pagaille, des articles de presse... Tout cela est conservé aux Archives municipales. Rien de vraiment palpitant, je vous assure ! L'ensemble vous paraîtrait indigeste et rébarbatif... Par contre, un détail troublant avait titillé mon insatiable curiosité : j'ai pu découvrir, dans toute cette masse, que les Allemands avaient été préalablement informés que le domaine en question couvrait tout un vaste réseau de galeries souterraines. Cette information les intrigua et l'Etat-major nazi donna l'ordre de faire certaines fouilles sous le château, depuis le vieux cellier...
- Que cherchaient-ils ?
- Oh... je suppose qu'ils pensaient y découvrir un inestimable trésor ou bien, se référant à l'ouvrage de Faure, espéraient-ils découvrir la fameuse salle circulaire, au cœur de ce complexe souterrain et qu'ils découvriraient la puissante entité, cette matrice originelle que les Chevaliers lépreux vénéraient tant... Car, vous le savez comme moi, les nazis rêvaient de pouvoir accroître leur domination par tous les moyens et nous savons qu'Hitler vouait une véritable fascination pour tout ce qui touchait de près ou de loin à l'ésotérisme !
- Et ces recherches ont été fructueuses ?
- Pas la moindre idée ! Vous m'en voyez navrée... Néanmoins, j'ai appris que les nazis sont partis bien plus tôt que prévu du domaine. Ce n'est pas l'avancée des troupes alliées qui les fit fuir, en 44, non ! C'était autre chose... quelque chose qui avait à voir avec ces fouilles. Sur ce point, les spéculations et autres ragots vont bon train... Encore aujourd'hui, nous ignorons les raisons qui poussèrent les Allemands a quitter Malrouve et son château... Sans doute, ne le saurons-nous jamais ! Décidément, l'endroit semble bien se prêter à ce genre de fariboles ! En tous les cas, on ne pourra pas dire que la propriété laisse les gens indifférents ! Ma fille, la femme policier et vous ! En si peu de temps ! Avouons que cette affaire de meurtre, ignoble soit-elle, a réveillé son intérêt !...
- Une femme policier, avez-vous dit ? Souligna Louis, intrigué.
Brusquement, la dame parut déstabilisée.
- Oh, quelle pipelette je fais ! Admit-elle en levant les yeux au ciel. - C'est plus fort que moi !... C'était une femme policier, assez jeune, avec une belle crinière auburn... Elle m'a fait promettre de ne pas ébruiter sa venue... Voyez le résultat !
- Quand est-elle passée ? Demanda Louis.
- Ce matin, vers les 9 heures. Je lui ai fait le même topo... Vous la connaissez ? Vous êtes journaliste, c'est ça ?
- Elle est venue seule ?
- Bah... Oui. Elle m'a posée plein de questions sur le domaine, un peu comme vous, d'ailleurs ! Et comme pour vous, je l'ai aiguillée vers la Mairie d'Angers et la direction du Courrier de l'Ouest, ainsi que sur les archives historiques du Diocèse... On est resté ensemble une bonne heure.

***

Il était 15h10 lorsque le vibreur de son portable se mit en marche.

Juste sur le perron du bâtiment des Archives départementales, Louis accepta la communication sans vouloir, au préalable, connaître l'identité de son correspondant.
- Allô ?
- *Monsieur Chaudet ?* Il ne reconnut pas la voix féminine qui était à l'autre bout du fil. - Lieutenant Gordien, vous vous souvenez ? "Quand on parle du loup..." Pensa-t-il. - *Pourriez-vous passer cet après-midi, au commissariat ?* Elle semblait embarrassée et ponctuait chacun de ses mots par des "heu" intempestifs. - *Je... J'aurai besoin de vos lumières... Nous seront seuls... Mon coéquipier s'est absenté au dehors pour vérifier quelques dépositions... Est-ce que cela vous paraît possible ?*

XII.

La Mort d'Orsini

Pourquoi cet appel ? Pourquoi cette femme demandait-elle, à lui, de venir l'aider ? Avait-elle des soupçons à son encontre ? Possédait-elle des preuves matérielles qui l'incriminaient ? Ou bien était-ce Thierry ? Ce dernier s'était-il enfin décidé à parlé et à s'extraire de son mutisme ? Avait-il finalement reconnu avoir tué le petit Falaise ?

Alors que Louis finissait de stationner sa Logane sur le vaste parking de la place LaFayette, à proximité de l'hôtel de police, des images incongrues commençaient à s'imposer à lui et, par flashs, inondaient son esprit douloureux...

Il coupa le moteur et attendit que les vertiges qui l'assaillaient à présent, passent leur chemin...

Il se regarda dans la glace du rétroviseur et n'y vit que son reflet : un visage émacié, fatigué et marqué, un front proéminent sous une courte chevelure châtain, de grands yeux mélancoliques, toujours ce nez effilé et légèrement mutin, ses lèvres fines et pincées et surtout, ces satanées oreilles décollées qu'il aurait tant voulu ne pas avoir étant gosse ! On lui avait toujours affirmé qu'il ne faisait pas son âge, qu'il avait encore cet air poupin, celui d'un petit garçon fragile et rêveur. Mais dans ce qu'il voyait à présent, il ne percevait plus qu'un adulte de 38 ans, usé par une vie d'errance et de désillusions...

Sa migraine reprenait du service et avait tendance à marteler avec férocité les cloisons de son crâne ! Il grimaça, laminé par une horrible souffrance et priait pour avoir ne serait-ce qu'un demi cachet d'aspirine.

Puis, soudain, comme une lumière fulgurante et papillonnante, apparaissaient une vive sensation de chaleur et la vision d'un geyser boursouflé de flammes incandescentes. Il entendit alors des cris inhumains et déchirants, d'abord lointains et bientôt, imperceptiblement, de plus en plus distincts ! Il se mit à gémir en tapant l'arrière de son crâne sur l'appui-tête du siège, espérant que ce cauchemar cesse enfin...

Brusquement, sans prévenir, lui survint une autre vision !

Il y entrevit ce qui lui semblait être l'intérieur d'une vaste caverne. Il en percevait le plafond voûté et particulièrement bas.

Des paroisses rocheuses de couleur jaunâtre lui évoquaient un conglomérat d'entrailles visqueuses et suintantes.

Des ombres vacillantes ne cessaient de danser sur elles pendant qu'une voix asexuée psalmodiait des incantations démentes...

Louis devinait un petit corps dénudé, suspendu au plafond de cette grotte, la tête en bas ! Il entendit ce bruit obsédant et régulier. Une résonance lointaine et proche à la fois, comme un goutte à goutte qui se répercutait inlassablement, dans l'immensité de ce vide.

"Ploc... Ploc...Ploc..."

Il discerna avec davantage de précision et d'horreur ce corps miniature. C'était un enfant ! Les yeux clos, les muscles du visage relâchés, les bras ballants, un liquide liquoreux et sombre s'écoulait de lui, depuis le cou jusqu'au sommet du crâne et venait frapper par petites touches, le sol froid et rugueux de cet enfer.

"Ploc... Ploc... Ploc..."

En arrière plan, il pensait percevoir des silhouettes malingres, grouillantes telles des blattes, se fondre dans l'épaisseur des ténèbres. D'une étonnante agilité, ces êtres vaguement anthropoïdes, à la peau sombre, affreusement fripée et dont il ne distinguait que les yeux, d'un blanc scintillant, évoluaient en meute désorganisée et piaillaient comme des oisillons réclamant

la becquée quotidienne ! L'image glaçait le sang et Louis se mit à se débattre, à crier, à hurler jusqu'à ce qu'il entende à nouveau ce bruit : "ploc... ploc... ploc..." qui progressivement se muait en un "toc... toc... toc..." bientôt plus énergique, plus bruyant et bien plus proche !

Louis ouvrit les yeux et sursauta lorsqu'il vit sur sa gauche, un poing énorme frapper à la vitre de sa voiture !

"Toc! Toc ! Toc !

- Monsieur ? Monsieur ? Vous allez bien ? Demanda une voix étouffée.

Il réalisait enfin et se souvint de tout. Il baissa sa vitre et d'une moue embarrassée, rassura la vieille dame de passage qui s'était inquiétée pour lui.

- Ce n'est rien madame. Dit-il avec un large sourire. - Je me suis assoupi et j'ai fait un horrible cauchemar !...

***

Visiblement, Gordien n'avait pas le moral au beau fixe. Assise derrière son bureau, elle passait son temps à relire des rapports, à compulser des dossiers et à pianoter sur son clavier d'ordinateur, l'air absorbé.

- Entrez, monsieur Chaudet. Veuillez vous asseoir... Une seconde je vous prie et je suis à vous. Lui dit-elle, sans pour autant détacher les yeux de son écran.

Louis obtempéra sans broncher et prit place sur l'unique chaise qui s'offrait à lui.

Il songeait à nouveau à sa dernière vision et n'arrivait pas à se défaire du sentiment de malaise profond qui l'assaillait.

Par la fenêtre, il ne voyait qu'un ciel maussade et empli de grisaille qui s'intégrait parfaitement à un décorum dégoulinant de pluie. Il réalisait alors que son humeur était emprunt de cette même morosité.

Le silence était régulièrement entrecoupé par les interminables soupirs du lieutenant et les lancinants tapotements de ses frappes...

Dans son dos, il percevait des bruits divers et plus ou moins feutrés : sonneries répétées de téléphones, paroles confuses et piétinements dans le couloir, juste derrière la porte close...

- Excusez-moi mais cette enquête commence à me taper sur le système. Dit-elle soudainement, en se détournant enfin de son écran. - Ce suicide est franchement déconcertant et le témoignage de monsieur Juin, que nous venons juste de placer en garde à vue pour 48 heures, vient parasiter ce que nous avions considéré comme une réelle avancée ! A ce propos, vous êtes certainement au courant ?

- Pour le suicide de madame Juin ? Je l'ai appris très récemment. Mais que dit le mari ?

A nouveau, Gordien se mit à soupirer :

- Il dit qu'il a été alerté par le coup de feu. Inquiet, il aurait constaté que sa femme n'était plus à ses côtés dans le lit conjugal. Il serait alors descendu au rez-de-chaussée et l'aurait trouvée, baignant dans son sang, allongée sur le sol du cellier, le pistolet encore chaud dans sa main... Ensuite, comprenant qu'il n'y avait plus grand chose à faire pour elle, il a immédiatement contacté les urgences et nos services... Mais le plus étonnant est venu bien après, alors que nous étions en train d'effectuer sa première audition sur les circonstances du drame...

- Il s'agit de l'inscription retrouvée sur leur mur ? Demanda Louis.

Gordien resta sans voix pendant un instant et le fixait avec insistance.

- Vous saviez, pour l'inscription ?

- Je m'en réjouis. Comment a-t-elle réagi, en le voyant dans cet état ?

- Froide comme la banquise ! Elle est repartie chez elle sans demander son reste…

Comment, au fond, ne pas comprendre la réaction de cette mère ? Songea Louis. Une mère qui, trente ans après, renouait, malgré elle, avec un passé douloureux et à qui on présentait un étranger, un semblant de fils qu'elle n'avait pas vu grandir.

- Vous avez consulté les archives départementales, à ce qu'on m'a dit ! Lança Louis sur un ton distancié.

- Je suppose que vous aussi ! Répondit-elle machinalement.

Ils se mirent à rire, façon comme une autre, dans une telle situation, de desserrer les freins et d'ouvrir les vannes.

- Alors ? Qu'avez-vous appris d'intéressant ? Dit-elle en essayant de reprendre son sérieux.
- Oh… En entrée, une très vieille histoire de chevaliers lépreux et de matrice originelle, une puissance énergétique cachée au fin fond d'une cavité, située dans les profondeurs du domaine !… Ensuite, on m'a servi des nazis en quête de cette force tellurique et enfin, pour dessert, j'ai eu droit à un collège de jeunes filles qui aurait fermé dans les années 60… Vous ?
- Davantage. Dit-elle en se frottant les yeux. – Je suis passé aux Archives municipales et j'ai confrontée ce que j'y ai glanée avec les archives que nous avons ici et qui remontent aux années 50 et 60… J'ai pu découvrir que bon nombres de nos dossiers ont mystérieusement disparus. Ils concernaient l'affaire de ce collège… Mais ceux qui ont voulu effacer tout ce qui se rapportait à elle, ont omis une chose…
- Quoi donc ? Demanda Louis, impatient.
- L'inspecteur Achelain… Dit-elle d'un air triomphant, en s'emparant d'un épais dossier qu'elle déplaça du coin gauche de son bureau pour l'amener juste devant elle. – L'inspecteur divisionnaire Jean-Claude Achelain…
- Il suivait l'affaire ?
- Exact. Il a monté son propre dossier, chez lui, à l'abri des regards indiscrets… Son épouse a eu la gentillesse de le transmettre comme donation aux Archives municipales, il y a tout juste un an de ça ! Son mari est mort depuis deux ans, d'une AVC… Il était à la retraite depuis quinze ans…
- Heu... J'ai juste eu de la veine ! J'ai dit ça comme ça...

Il voyait bien, malgré tous ses efforts, qu'elle ne le croyait pas.

- D'après le mari, c'est sa femme qui aurait vandalisé son propre mur, la nuit du soi-disant cambriolage... Toujours d'après lui, elle devait être dans un état neurovégétatif... Somnambule si vous préférez.
- Ou sous hypnose. Ajouta Louis.
- Hypnose ?
- Sous l'influence de quelqu'un ou de quelque chose...
- Comme "programmée" à faire ce qu'elle a fait ?

Louis acquiesça mollement de la tête. Il ne souhaitait pas trop en dire. Il ne voulait pas éveiller les soupçons à son encontre et enfiler à son tour les habits du parfait suspect.

Gordien conserva le silence durant des minutes que Louis considérait comme interminables.

Elle leva les yeux et semblait fixer un point invisible accroché au plafonnier. Elle fit du bruit avec sa bouche et jouait constamment avec son crayon. Finalement, elle se décida :

- Où cela nous mène-t-il, monsieur Chaudet ? Dit-elle en le dévisageant avec insistance. - Je ne sais pas pourquoi mais je sens que vous en savez bine plus que nous dans cette affaire... Voyez-vous, j'ai toujours essayé de me montrer la plus pragmatique et la plus cartésienne... Mais je ne peux plus lutter et me cacher tout le temps... Je ne sais pour quelles raisons je vous déballe tout ça, mais je crois que vous êtes une personne apte à entendre ma confession... Voilà... J'ai un... J'ai des capacités à... Elle se mit à rire, confuse et nerveuse.
- Vous avez un don d'empathie hyper développé. Intervint Louis.
- Vous... Vous foutez de moi, c'est ça ?
- Aucunement, lieutenant. Croyez-moi. Je souffre des mêmes maux... Enfin, presque...

La frustration de Gordien se changea subitement en un grand soulagement et son visage tout entier s'ouvrit et s'illumina. Elle prit le temps de se détendre, comme débarrassée d'un poids.

- Je le savais ! Sans déconner, je l'avais deviné ! Vous savez lire dans l'esprit des gens et deviner ce qu'ils pensent ! C'est bien ça ?
- C'est à peu près ça, oui.
- Vous aviez deviné que ce pauvre bougre, ce SDF, était bien Thierry Goulaine. Dit-elle en pointant son crayon dans sa direction, le regard complice. - Comme vous pensez toujours que le pourquoi de toute cette affaire appartient à quelque chose de bien plus grand et de plus impalpable... Orsini est un bon flic. Je dirai même excellent mais dans cette enquête, il a trop tendance à regarder les choses par le petit bout de la lorgnette ! Elle se mit à fouiller nerveusement dans ses papiers. - Ah ! A ce propos, si ça vous intéresse, puisque nous sommes dans les confidences, la mère de ce Goulaine... sacrée connasse celle-la ! Elle est venue pour

identifier son supposé rejeton à l'hôpital... On n'a pas eu besoin de test ADN ou je ne sais quoi : elle l'a reconnu formellement !...
- Je m'en réjouis. Mais comment a-t-elle réagi, en le voyant dans cet état ?
- Froide comme la banquise ! Elle est repartie comme elle est venue, sans demander son reste... Comment, au fond, ne pas comprendre la réaction de cette mère ? Songea Louis. Cette femme qui, trente ans plus tard, se doit de renouer avec l'image d'un enfant et le souvenir d'une souffrance qu'elle avait mis tant d'années à inhumer ?...
- Vous aviez deviné que ce pauvre bougre, ce SDF, était bien Thierry Goulaine. Dit-elle en pointant son crayon dans sa direction, le regard complice. - Comme vous pensez toujours que le pourquoi de toute cette affaire appartient à quelque chose de bien plus grand et de plus impalpable... Orsini est un bon flic. Je dirai même excellent mais dans cette enquête, il a trop tendance à regarder les choses par le petit bout de la lorgnette ! Elle se mit à fouiller nerveusement dans ses papiers. - Ah ! A ce propos, si ça vous intéresse, puisque nous sommes dans les confidences, la mère de ce Goulaine... sacrée connasse celle-la ! Elle est venue pour identifier son supposé rejeton à l'hôpital... On n'a pas eu besoin de test ADN ou je ne sais quoi : elle l'a reconnu formellement !...
- Je m'en réjouis. Mais comment a-t-elle réagi, en le voyant dans cet état ?
- Froide comme la banquise ! Elle est repartie comme elle est venue, sans demander son reste...

Comment, au fond, ne pas comprendre la réaction de cette mère ? Songea Louis. Cette femme qui, trente ans plus tard, se doit de renouer avec l'image d'un enfant et le souvenir d'une souffrance qu'elle avait mis tant d'années à inhumer ?...
- Vous avez consulté les archives départementales, à ce qu'on m'a dit ! Lança Louis, sur un ton qui se voulait distancier.
- Je suppose que vous aussi. Répliqua-t-elle.

Ils se mirent à rire, façon comme une autre de desserrer les freins et d'ouvrir davantage les vannes.
- Alors ? Qu'avez-vous appris d'intéressant ? Dit-elle en essayant de reprendre son sérieux.
- Oh... En entrée, on m'a servi une très vieille histoire de chevaliers lépreux et de matrice originelle, une puissance énergétique cachée au fin fond d'une cavité, située dans les profondeurs du domaine... Ensuite, comme plat de résistance, j'ai eu droit à des nazis en quête de cette force tellurique et enfin, en dessert, j'ai goûté à un collège de jeunes filles qui aurait fermé dans les années 50... Et vous ?
- Davantage. Dit-elle, en se frottant les yeux. - Je suis passée aux Archives municipales et j'ai pu confronter ce que j'y ai glané avec les archives que nous avons ici et qui remontent aux années 50 et 60... J'ai pu découvrir que bon nombre de nos dossiers ont mystérieusement disparu. Ils concernaient essentiellement l'affaire de ce collège. Mais ceux qui se sont évertués à effacer tout ce qui pouvait s'y rapporter ont omis une chose...
- Quoi donc ? Demanda Louis, trépignant sur sa chaise.
- L'inspecteur divisionnaire Achelain. Dit-elle d'un air triomphant, en s'emparant d'un dossier qu'elle déplaça du coin gauche de son bureau pour l'amener juste devant ses yeux. - L'inspecteur Jean-Claude Achelain...
- Il suivait l'affaire ?
- Exact. Il a monté son propre dossier, chez lui, à l'abri des regards indiscrets... Sa veuve a eu la gentillesse de le transmettre comme donation aux Archives municipales, il y a tout juste un an de ça... Son mari est mort d'une AVC depuis deux ans... Il était à la retraite depuis quinze ans.
- C'est inespéré ! Fit remarquer Louis. - Alors, que dit-il ? Que dit ce rapport ?
- Neuf noms. Annonça-t-elle froidement. - Huit jeunes femmes, de 14 à 17 ans et une nonne... Retrouvées mortes. La nuit du 4 au 5 mars 1959, entre 20h30 et 3 heures, d'après le légiste, huit pensionnaires et une dénommée sœur Hélène, une ursuline de 41 ans, se seraient entretuées... C'était un commencement de week-end. Ces huit jeunes femmes étaient restées au domaine, n'ayant pas la possibilité de rentrer dans leurs foyers respectifs... Les autres, toutes les autres étaient parties, retrouver leurs familles. Ne restaient plus au château que les sœurs et elles... En sachant que quatre religieuses vivaient dans cette demeure et que la mère supérieure et trois autres nonnes occupaient les appartements situés dans les communs... L'inspecteur Achelain a lui-même constaté les faits, sur place, quelques heures après le carnage... Il décrit par

l'entremise de notes manuscrites et dactylographiées le théâtre d'une abominable boucherie, illustré par de rares clichés photographiques de piètre qualité...
- (...) Du sang sur presque tous les murs du rez-de-chaussée, dans le salon, la cuisine, le réfectoire, le cellier, dans le grand hall d'entrée ainsi que dans le petit cagibi situé juste sous l'escalier... C'est dans le cellier que le corps de la nonne fut découvert, vêtu d'une robe de chambre et lacéré d'une dizaine d'entailles profondes... Des cadavres, partout... Quatre de ces jeunes femmes tenaient encore les armes responsables de ce terrible bain de sang ! Des couteaux pris dans la cuisine, de toutes dimensions et un seul hachoir... On demanda à la Presse de taire la chose et de transformer ça en une sombre affaire de mœurs... Le Diocèse pria les familles concernées, des gens pieux et pratiquants pour la plupart, de ne rien révéler. Il insista auprès de la police et des autorités compétentes pour que l'affaire soit rapidement classée. Achelain n'acceptait pas cet état de fait et ne voulait pas que l'on oublie. Il a dû enquêter discrètement, à son compte... Il souhaitait connaître le fin mot de cette sordide histoire et rien ne pouvait l'en dissuader. Il voulait comprendre les raisons du massacre... Il a fait certaines constatations sur la scène même du drame, relevé quelques empruntes et émit l'hypothèse d'une intervention extérieure...
- Effraction ?
- Non, il ne croyait pas à la version du cambriolage. Parmi les objets de valeur appartenant aux jeunes pensionnaires, aucun ne fut emporté et ni la porte d'entrée ni les fenêtres du rez-de-chaussée ne présentaient la moindre indication d'un éventuel passage en force... Et puis, toujours d'après notre légiste, les traces auraient été faites postérieurement à la tuerie... Achelain croyait encore moins à la version mensongère de l'orgie qui aurait mal tournée : il la savait fausse et la trouvait méprisable... Il a consigné dans son rapport, deux jeux d'empruntes. Deux traces de pas bien distinctes. Pointures : 42 et 40... L'inspecteur pensait à deux hommes. Mais rien ne le démontre avec certitude... Ces intrus qui, jusqu'alors, n'ont jamais été identifiés, auraient pénétré dans la demeure par la porte principale, sans forcer le moins du monde, peu de temps après la tragédie et auraient piétiné le sang encore frais des victimes... Empruntes de pas donc, retrouvées à plusieurs endroits du rez-de-chaussée ainsi que dans le long couloir du premier étage... Concentration de ces mêmes traces au vieux cellier, à proximité de l'ancien puits, à l'endroit précis où fut retrouvé le corps de la religieuse ainsi que celui d'une certaine Gisèle Monneron, âgée de seize ans et jeune pensionnaire du collège depuis un an... Achelain n'a jamais pu préciser le rôle exact joué par ces deux individus. Pourquoi ne se sont-ils jamais fait connaître ? Mystère !...
- Le puits... Murmurait Louis, songeur. - Comment était l'ouverture? Béante ? Simplement fermée ou bien définitivement condamnée ?
- Ce puits était en fait une sorte de sasse tout rouillé et fermé par une grosse plaque métallique que l'on pouvait malgré tout, manœuvrer et ouvrir assez facilement. Il donnait sur un étroit et profond conduit vertical. Une échelle permettait d'y descendre et ainsi, d'accéder directement au réseau hydraulique de toute la propriété... Pourquoi ? Finit-elle par demander.

Ce puits, cette ouverture qui vous plongeait directement dans les sous-sols froids et humides de ce vaste complexe d'où émanait l'odeur fétide d'une mort ancienne, avait alerté sa mémoire. Ce massacre collectif, cette folie meurtrière, sans l'ombre d'une seule explication rationnelle, lui fit penser à ce vieil article où l'on parlait de la progression du chantier pharaonique entreprit par Gustave Malrouve. Il se souvint surtout de ce tragique épisode où deux ouvriers s'était volontairement assénés de grands coups de pioches, devant le regard médusé et impuissant de leurs camarades...
- Oh... Ce puits semble avoir une place importante dans cette affaire... Pour tout vous dire, j'ai parcouru ce matin le journal intime de madame Malrouve, l'épouse de l'homme qui donna son nom à la propriété... C'était dans les années 1880... Déjà, dans ses pages, cette femme mentionne à plusieurs reprises ce très vieux cellier et le puits qui s'y trouve...
- Vous me le prêterez. Il faut absolument que je le lise... Où l'avez-vous dégoté ?
- Retrouvé sous les combles du château, parmi tout un fatras de vieux papiers, de reliques et de vieilles photos ayant appartenus à la famille Malrouve et qui ne fut jamais récupéré... Mais revenons aux empruntes retrouvées par notre cher inspecteur Achelain... Pourquoi

n'appartiendraient-elles pas aux véritables assassins ? Certes, elles sont postérieures à la tuerie mais rien ne prouve que ces deux hommes n'aient rien à voir dans toute cette histoire !
- D'après notre ami, sa conviction était que ces neuf femmes se soient entretuées pour des raisons encore mal définies... Pour lui, deux hommes, venus de l'extérieur, seraient entrés dans la demeure pour tenter d'empêcher l'affrontement... Mais leur tentative échoua. Ils arrivèrent trop tard. Ils ne purent que constater, impuissants, l'étendue des dégâts... Achelain, malgré tout, avançait l'hypothèse d'une querelle qui se serait envenimée et qui aurait très mal tournée, une histoire de jalousie féminine... Pour lui, Sœur Hélène ne fut qu'une victime collatérale de toute cette violence... Elle a dû vouloir s'interposer et en a payé le prix fort...
- Est-ce que notre ami fait mention d'une prise d'alcool ou d'autres produits illicites ? Demanda Louis, l'air circonspect.
- Rien de ce genre. Répondit presque instinctivement Gordien. - C'est justement ce point précis qui déroutait notre enquêteur... Pour commettre de tels actes, il leur fallait un puissant désinhibeur, pensait-il. Mais rien. Que ce soit dans les rares analyses qu'on autorisa à pratiquer, dans chaque recoin du château ou dans les affaires personnelles de nos victimes... Degré zéro d'alcool et aucune substance hallucinogène trouvée...
- Une autre question me taraude depuis cinq minutes : que faisaient les autres sœurs pendant tout ce temps ? Alertées par les cris et toute cette débauche de violence, elles auraient dû, logiquement, intervenir, non ?
- Bizarrement, les autres nonnes ne se sont pas réveillées ! Elles dormaient toutes comme des souches, que ce soit au château, leurs chambres étant situées au second étage ainsi que dans l'imposant bâtiment des communs, à quelques 500 mètres de la scène du crime...
- Droguées ? Supposa Louis.
- C'est ce que pensait Achelain. Mais sa hiérarchie ne lui donna pas l'occasion d'en avoir le cœur net. En tout cas, seule la sœur Hélène était restée éveillée... Pourquoi, elle, en particulier ? Etait-elle aussi innocente qu'on a bien voulu le faire croire ? Notre ami inspecteur, dans son grand désarroi, n'a jamais pu le savoir... Cela l'a littéralement anéanti ! Il en a perdu la santé ainsi que la raison...
- Les autres pensionnaires ? Comment ont-elles réagi, une fois le week-end passé ?
- On les traita comme on traita les gens de la Presse. On leur raconta des histoires. On filtra les informations et on dénatura les faits. Les sœurs ont dû les encadrer avec beaucoup de doigté et se sont appliquées à échafauder un tout autre scénario... Les huit pensionnaires sont passées pour de véritables dévergondées, des furies dénuées de toute morale chrétienne, de vraies pécheresses qui, au fond, avaient mérité leur sort ! Profitant du week-end, elles se seraient vautrées de façon éhontée dans la luxure et la débauche, la nuit, pendant que les sœurs avaient le dos tourné ! On les fit passer pour des moins que rien tandis que l'on priait pour le repos de l'âme de sœur Hélène qui, seule et n'écoutant que sa foi et son courage, tenta de délivrer ces *possédées de l'emprise du Malin*... Leurs familles, respectant les vœux du Diocèse et craignant qu'un scandale ne les éclabousse, acceptèrent sans broncher de quitter la région et de ne plus jamais aborder le sujet...
- En échange d'une forte compensation financière, je suppose ! Devina Louis, le sourire narquois aux lèvres.
- Silence et bouche cousue de leur part, et cela malgré le fait que leurs enfants avaient trouvé la mort dans de telles circonstances... C'est dingue comme l'argent peut soulager les consciences et alléger les deuils ! En tous cas, il n'y eut aucune enquête de faite et la Presse reçut la version arrangée et officielle des évènements. On respecta à la lettre la volonté de Monseigneur l'Evêque d'Angers et on s'empressa de classer le dossier en prenant bien soin de faire le ménage derrière soi !...
- Il doit sûrement exister encore quelqu'un, quelque part qui pourrait témoigner !
- Probablement mais l'inspecteur Achelain, malgré toute sa bonne volonté, eut bien des difficultés à poursuivre ses propres investigations... Il serait pourtant bon d'envisager que cette affaire peut très bien avoir un lien direct avec la nôtre et creuser dans cette direction ! Souligna Gordien, avec dans son regard, l'étincelle d'un espoir retrouvé.
- Après tout ce temps ?

- Parfois, les haines et les vengeances s'avèrent être particulièrement tenaces ! Elle ressemblait à tous ses naufragés à la dérive qui s'accrochent éperdument à leur bouée de sauvetage pour éviter d'être submergé et finir noyé...
- Et pour ce qui est de mes relations d'enfance ? Demanda Louis, comme pour changer de sujet. - Vous n'avez rien ?
- Ah... Vos anciens camarades de jeu ?... Elle se saisit d'un calepin à spirales et le feuilleta sans grande conviction. - Boihou, Barbier, Chavron et Tramont... Effectivement, nous avons fouillé de ce côté...
- Et ?...
- Rien de probant. Dit-elle en tentant de relire ses notes griffonnées. - Un seul d'entre eux vit toujours dans les parages : Boihou Fabrice, 38 ans, chauffeur-livreur... Marié et père de quatre enfants... Il habite le quartier de la Roseraie, avenue Jean XXIII au numéro 24... C'est une HLM. Nous l'avons auditionné. Le jour de l'enlèvement et celui du meurtre, il était sur la route, entre Angoulême et La Rochelle...
- Pour les autres ?
- Barbier vit dans le sud, vers Montpellier. Il travaille à la Société Générale. Chavron est décédé depuis trois ans : accident de la route. Quant au dernier, Laurent Tramont, on cherche encore mais d'après son cousin, monsieur Boihou, il vivrait en banlieue parisienne, à Bondy dans le 93 et travaillerait dans une usine d'emballage... Enfin un truc dans le genre ! On vérifie quand même ! Bref, c'est à peu près tout... Rien de bien concluant... Déçu ?
- C'était une piste plausible... Ils connaissaient le surnom qu'on me donnait quand j'étais môme !...
- Etaient-ils bien les seuls à le connaître ? Fit remarquer Gordien.
Elle venait de marquer un point.

"Maître des Orvets"... Effectivement, à cette époque, le centre aéré, dans sa quasi totalité, savait que l'on affublait le petit Chaudet de ce curieux sobriquet.
L'information s'était répandue comme une traînée de poudre et Louis prit alors vraiment conscience de ce que pouvait être la véritable complexité des recherches. La tâche paraissait plus ardue et l'enquête commençait à sombrer dans des limbes insondables où régnaient la confusion et où le meurtrier semblait pouvoir se fondre et se diluer avec plus d'aisance au sein d'une masse hétérogène de possibles suspects...
- Je vais être franche avec vous, monsieur Chaudet... Ce Goulaine... Je ne le crois pas coupable. Admit-elle. - Mais ma hiérarchie exige un nom et ce SDF, je vous l'avouerai, est un coupable tout désigné. Je pourrai très bien clore le chapitre et déclarer, la main sur le cœur, que ce pauvre type est le seul et unique fautif... Une loque complètement à la masse qui trucide sans raison particulière de pauvres enfants innocents !... ça se tient, non ? Mais ni Orsini, ni moi, ne pouvons nous contenter de cette version ! Ce serait trop facile ! Un salaud court encore dans la nature et on souhaite l'épingler à tout prix !...
- Votre collègue a finalement admis que Thierry était incapable d'une telle monstruosité ?
- Il est comme un lion en cage. Lui dit-elle, sur le ton de la confidence. - Il ne dort plus... Moi non plus, d'ailleurs... Alors, il a préféré s'occuper l'esprit pour ne pas ruminer inutilement et tomber dans la dépression. Vous comprenez, monsieur Chaudet ? Il a entrepris de reprendre l'enquête et de remettre tous les compteurs à zéro...
- Où est-il allé au juste ?
- Chez les parents de votre ami... Monsieur et Madame Lefort... Ils vivent non loin du domaine...
- Je sais. A l'époque, la famille Lefort habitait déjà dans cette maison. Ils sont toujours restés là. Ils n'ont pas bougé.
- Vous les avez bien connus ?
- Pas vraiment... Un peu. Je les voyais quelque fois. Il m'arrivait de discuter avec eux... Franchement, je ne les aimais guère et je crois que c'était réciproque...
- Pour quelles raisons, cette animosité, monsieur Chaudet ? Dit-elle en prenant un air faussement compatissant.
- J'ne sais pas vraiment. J'étais bien trop jeune... mais avec le recul, je crois qu'ils n'appréciaient pas beaucoup le fait que ma famille ne soit pas assez riche.

- Les enfants ressentent les choses, à ce qu'il paraît. Ils perçoivent la véritable nature des gens, ce qui se cache derrière le vernis...
- Les Lefort ne veulent pas montrer leurs émotions. Dit Louis, toujours sur sa lancée, comme une baudruche trop pleine de ressentiments et qui, sans prévenir, se mettrait subitement à dégonfler ! - Ils sont tellement froids, calculateurs et ont un amour immodéré pour tout ce qui brille. Au dessus de cette famille, on pouvait ressentir cette chape de plomb qui vous étouffe. Une éducation rigide, enrobée dans une austérité pleine d'une dévotion chrétienne dénuée de toute concession...

Il se souvint alors des mots prononcés par sa mère en parlant de madame Lefort : "cette femme était malsaine". Une bigote introvertie, véritable grenouille de bénitier à la sauce angevine qui avait plus de points communs avec un Tartuffe qu'avec un Saint-Vincent de Paul !... Sa mère avait lu en elle, avait pu sonder son esprit. "Malsain" fut le terme employé...
- Elle était dure avec ses enfants. Murmura Gordien, pensive, les yeux perdus dans le vague.
- Je crois qu'elle les dominait constamment. Elle les pressurisait. Dit-il, avec dans le ton de sa voix, une pointe d'aigreur. - Quant au père, sous ces faux airs de bon pratiquant et de bon chef de troupeau, apparaissait l'authentique visage du parfait crétin, imbu de sa personne et constamment tourmenté par les plaisirs terrestres et autres tentations défendues...

Louis se rendit alors compte que gordien était en train de la jauger, essayant de lire dans ses pensées les plus enfouies.
- Pourquoi êtes-vous revenu ici ? Dit-elle.
- Pourquoi ? Pour voir ma mère ! Répondit-il sur un ton agacé.
- Vous vivez à Paris et vous revenez le temps d'un congé pour visiter votre bonne vieille maman... C'est très touchant... Tellement mignon... Et votre papa, où est-il ?
- Mort. J'étais très jeune.
Gordien ravala son sarcasme.
- Oh... Désolée... Je... J'ignorais...
- Comme je vous l'ai dit, j'étais très jeune. Je l'ai très peu connu, voire pas du tout... Il a eu un très grave accident... accident de la route, je crois...
- Vous croyez ? S'étonna le lieutenant. - Vous ignorez de quelle façon est mort votre père ?
- Quelle importance. Au final, le résultat est le même !
- Comment s'appelait-il ?
- Joël... Joël Chaudet. Ma mère, en fait, a toujours évité le sujet. Mais elle m'a confié, un jour, je ne sais plus quand exactement, qu'il était militaire...
- Vous n'avez aucune photo de lui ?
Louis secoua négativement la tête, les yeux fixes, rivés vers le sol...
- Aucune photo. De plus, je n'ai pratiquement rien sur lui. Pas de trace... C'était un enfant de la DASS... Parents inconnus. Ma mère m'a appris qu'il avait une sœur cadette comme seule parente. Elle se prénommait Aline. Ils se sont perdus de vue. Séparés très tôt et placés dans différentes familles d'accueil... Mon père a été élevé par des gens biens. Un couple assez âgé qui ne pouvait pas avoir d'enfant. Ils avaient une maison à la campagne, à 25 kilomètres d'Angers, dans un bled qui s'appelle Denée... Il s'est engagé très jeune dans l'armée, dans le Génie. Il aurait rencontré ma mère lors d'un bal du 14 juillet... C'était en 64 ou 65... Je sais plus... J'ai un frère qui habite Paris. On se voit assez souvent... Voilà, vous en savez un peu plus sur moi. Et vous ?
- Quoi moi ? Dit-elle d'un air offusqué.
- Bah oui, vous ! Vous avez toujours été flic ?
- Toujours... Mon père l'était. J'ai marché sur ses traces. Mais je ne l'aimais pas. Je ne l'admirais pas. En fait, je le haïssais... Il était violent et alcoolique... Elle se tut, réalisant brusquement, sous le coup de l'émotion ou d'une sensation étrange et indéfinissable, qu'elle était sur le point de tout déballer de sa vie la plus intime et la plus secrète. - Hum... Je suis née ici. Enfin, je veux dire, ici-même, dans cette ville... A Angers !...
Soudain, le téléphone sonna. Comme sauvée par le gong, elle s'empressa de décrocher le combiné.
- Gordien. Dit-elle froidement. - Orsini, c'est toi ? Où es-tu ?... Quoi ?... Quel débarras ? Calme-toi, je ne comprends rien !... Les Lefort ?... Ne bouge pas, j'arrive tout de suite ! Surtout, ne fais rien sans moi ! A toute !...

Elle raccrocha, inquiète, se leva prestement de sa chaise, rangea son arme de service dans son étui et prit un trousseau de clés dans un tiroir qu'elle referma avec vacarme et détermination.
- Vous venez avec moi, monsieur Chaudet. Dit-elle sans le regarder. - On prend ma voiture et on file chez les Lefort ! J'ai très peur de ce qui pourrait arriver ! Orsini est sérieusement remonté et il risque bien de péter une durite ! Il veut forcer votre ami à parler... Il pense qu'il n'a pas tout dit... Peut-être que pourrez m'aider sur ce coup...

***

17h45...

Les sirènes hurlaient dans l'enceinte de la Cité angevine.
Un ciel bas arrosait de son crachin les trottoirs encore humides du centre-ville.
Quatre véhicules de police se dirigeaient à vive allure, gyrophares allumés, vers le Sud-Ouest.

La nouvelle venait de tomber comme un coup de massue : un officier de police venait d'être mortellement agressé ! Autre coup dur pour les autorités : l'acte répréhensible avait été commis, encore une fois, dans le château du domaine Malrouve, lieu qui était devenu, au fil des mois, la plaque tournante de toutes les peurs, véritable catalyseur de toutes les attentions populaires, de toutes les inquiétudes, toutes les attentes et autres curiosités plus ou moins malsaines.

Le Préfet s'était fait sermonné par les hautes instances de l'Etat et se devait de réagir avec une plus grande fermeté et davantage d'efficacité !

Deux utilitaires de la Gendarmerie nationale se joignirent au cortège, à la jonction du boulevard du roi René et de la voie des Berges.

Des motards accompagnaient le convoi et s'époumonaient à fluidifier la circulation trépidante afin de lui permettre d'atteindre en un minimum de temps le boulevard Barangé et prendre ensuite la route de Bouchemaine en longeant le quartier de La Roseraie.

Depuis peu, Paris avait dépêché des experts, des enquêteurs de haut vol afin d'épauler les forces en présence. La troupe d'élite, professionnels de l'investigation éclaire, venait juste d'entrer en scène et avait pris ses quartiers et installé sa logistique dans les étages de l'Hôtel de Ville...
A peine arrivée, cette petite équipe composée de seulement six membres, avait intercepté volontairement l'appel différé d'un lieutenant Gordien de la police locale. Cet officier réclamait l'intervention d'une ambulance et alertait son QG pour signaler d'une voix tremblante et agitée qu'un homme était à terre, son coéquipier, un dénommé David Orsini...

Enveloppés dans leurs cirés, bien à l'abri sous leurs parapluies, des attroupements de curieux se formaient à leur passage tonitruant. Le spectacle prenait des allures de Grand Boucle où chaque badaud semblait vouloir apercevoir dans la cohue, son cycliste vedette.
- Qu'est-ce que c'est que ces ploucs ? Rouspétait le commandant Sorges, confortablement installé sur la banquette arrière d'une Mercedes noire.

C'était lui, le grand patron, venu tout droit de la Capitale et diligenté spécialement par le Ministère de l'Intérieur pour mettre un terme aux agissements d'un cinglé qui traumatisait toute une ville de province !

Alain Sorges, 53 ans, était un ponte de la BRI. Un vieux briscard de l'ancienne école qui préférait de loin les bonnes vieilles méthodes expéditives aux sempiternelles précautions d'usage. A deux ans de la pré-retraite, il ne souhaitait pas finir sa brillante carrière sur un échec retentissant et surtout pas ici, dans ce qu'il considérait comme un trou perdu.

Ce natif de Clichy sous Bois, véritable armoire à glace et arborant une fringante moustache rousse, n'aimait guère les toutes nouvelles techniques employées par cette police qui se disait "moderne" et se méfiait encore plus de ces blanc-becs, ces psychomachins, ces *profileurs* à la sauce ketchup qui disaient cerner parfaitement les tueurs en série rien qu'en étudiant leurs faits et gestes... Mais il avait dû, à contre cœur, se plier à la mouvance et intégrer dans sa fine équipe deux de ces zigotos.
- Friedman ! Gueula-t-il au conducteur. - Appuyez sur le champignon, nom de Dieu ! On ne va pas à la messe !

Le jeune lieutenant ne se fit pas prier et écrasa la pédale de l'accélérateur.

Le commissaire Brissart, supérieur direct des lieutenants Orsini et Gordien, partageant la plage arrière avec Sorges, boucla instinctivement sa ceinture et priait de toutes ses forces pour ne pas finir broyer dans un amas de ferrailles encore fumantes. Cet homme de 51 ans, au visage rond et passablement rougeaud, transpirait abondamment et n'avait de cesse de tamponner son front d'un mouchoir en toile.

- Est-ce bien la peine d'aller si vite, commandant ? Dit-il d'une voix à peine audible. - La victime ne risque pas de s'enfuir !

- Ce n'est pas à elle que je pense, monsieur le commissaire, mais à votre autre flic, ce lieutenant Gordien... Il n'a pas les méthodes adéquates et risque d'endommager la scène du meurtre. En plus, je ne voudrai pas que notre tueur nous file entre les doigts, une fois de plus ! Au fait, qui est-il au juste, ce lieutenant Gordien ?

- La coéquipière de la victime.

- Une gonzesse ? S'esclaffa Sorges. - Non, vraiment, laissez donc faire nos gars et demandez à votre fliquette d'aller faire du shopping en ville !

Friedman grimaça un sourire, histoire de ne pas froisser la susceptibilité de son chef.

- Vous êtes un sacré connard, Sorges ! Rétorqua Brissart, ulcéré. - Vous êtes peut-être l'as des as sur le terrain mais au niveau humain, vous êtes zéro ! Cette fliquette, comme vous dites, était une bonne amie du lieutenant Orsini et surtout sa partenaire ! Vous savez ce que ça signifie ? Non, bien sûr ! Personne ne souhaite bosser avec vous ! Ou alors sous la contrainte ! Tout le monde vous fuit... Cette "fliquette", Sorges, vaut bien deux de vos gars, croyez-moi !

Devant, Friedman lança un coup d'œil complice à son voisin, un autre lieutenant répondant au nom de Nabril. Tous deux paraissaient se délecter de cet instant où leur supérieur se faisait gentiment remettre à sa place.

Vers 18h15, le défilé motorisé se déversa dans la grande cour intérieure du château.

De façon anarchique, les véhicules stationnèrent devant la façade livide du bâtiment et encerclèrent l'imposant marronnier...

Une femme, vêtue d'un veston en jean, sortit prestement du château et, les yeux hagards et la mine défaite, vint à la rencontre des nouveaux arrivants. Elle salua machinalement son supérieur, le commissaire Brissart qui, à son tour, lui fit des présentations hâtives.

- Lieutenant Gordien, laissez moi vous présenter le commandant Sorges et sa division d'élite, venus tout droit de la Capitale pour nous donner un petit coup de main. Voici ces hommes : les lieutenants Nabril et Friedman et deux profileurs, spécialistes des comportements déviants...

Les deux hommes ainsi présentés, avaient le profil type du parfait laborantin : mal peignés, cravates négligemment nouées, barbes de trois jours, timidité à fleur de peau et lunettes à épaisses montures.

Le premier était de grande taille et étonnamment maigre. Les cheveux blonds et la peau passablement rosée, de grosses loupes en guise de regard et une moue particulière qui témoignait d'un embarras certain, le jeune docteur Lambert travaillait sur cette affaire en tant qu'expert psychiatre, attaché à l'imposante machine judiciaire.

Quant à son collègue, il paraissait nettement plus âgé, les cheveux grisonnants, le petit costard étriqué, les verres de lunettes encore plus épais que ceux de son comparse et surtout, une importante surcharge pondérale qui venait compenser une relative petite taille...

- Bonjour... Dit-il, tout en reculant légèrement, le bras tendu, comme si un obstacle invisible l'empêchait d'approcher davantage. - Je suis le docteur Lorry... Je fais équipe depuis quatre ans avec le docteur Lambert...

Gordien avait souvent entendu parler du légendaire commandant Sorges et de son attitude exécrable. Considéré comme une vraie "peau de vache", ce flic était néanmoins connu et respecté pour sa redoutable efficacité.

- Commandant. Dit-elle brièvement en le saluant d'un geste rapide.

- Lieutenant... Toutes mes condoléances pour... Enfin, votre partenaire...

- Merci.

Brissart s'approcha d'elle et, dans un élan empli de paternalisme, lui massa délicatement l'épaule.

- Vous arriverez à tenir ? Lui demanda-t-il d'une voix qui se voulait réconfortante.

Mais pour Gordien, il lui était difficile de prononcer le moindre mot. Elle se contenta de hoqueter nerveusement et de sangloter.

Elle courut jusqu'au marronnier et se courba, la tête plongée vers le sol. Elle fut prise de spasmes, se mit à rendre de la bile en poussant des râles de douleur et se contorsionnait frénétiquement pour éviter de perdre l'équilibre...

Elle se traîna ensuite jusqu'à l'arbre et s'adossa lourdement à son tronc, comme écrasée de fatigue.

Elle tentait d'extraire de son esprit embué l'horrible image dont elle venait d'être le témoin...

Plus loin, sur la ligne d'horizon, un éclatant soleil mourant réapparut de derrière une masse grise et cotonneuse. Sa lumière orangée vint lécher chaleureusement la joue de la jeune femme et lui apporta une vague sensation de réconfort.

Son épaisse chevelure auburn flamboyait dans cette clarté crépusculaire et ses yeux turquoise, rougis par tant d'émotions, paraissaient chercher dans l'immensité de cet espace, un semblant de réponse...

Brissart, à pas feutrés, s'approcha d'elle, un gobelet à la main :

- Tiens, mignonne, bois ça. Lui conseilla-t-il. - A voir comme ça, on pourrait penser que c'est de l'eau, mais si tu y trempes tes lèvres, tu verras que c'est un peu plus fort que de la flotte...
- Vodka ? Dit-elle en s'efforçant de sourire.
- Gin. Cuvée personnelle. Mais chuuuut...
- Merci chef. Elle but une gorgée, grimaça un peu et soupira. - J'en avais besoin. Reconnut-elle.
- Où est ton protégé ? Ce prof d'histoire ? Demanda-t-il en évitant de la brusquer.
- Désolé, chef. Il... Il m'a semé... Je ne l'ai pas retrouvé mais je suis persuadée qu'il est encore dans le château, quelque part... Il était avec moi et puis, en un éclair... Fouuuiiiitt... Disparu, comme par magie ! Plus de monsieur Chaudet ! C'est... C'est à ce moment là, précisément, que j'ai entraperçu cet enfoiré...
- Qui ça ?
- Un type qui porte un masque bizarre... Il est affublé d'un tablier de forgeron, sale, porte des gants de jardinier de couleur verte et est armé d'une sorte de long couteau... j'ai bien failli l'avoir mais le bougre est très rapide... A mon avis, il doit lui aussi se planquer dans un recoin du château... Il est toujours là... Il s'amuse... Il nous nargue...

A sa façon de parler, de fixer son regard droit devant elle, Brissart comprit bien vite qu'elle était fortement secouée. Il ne voulut pas insister davantage, l'assommer avec toute une batterie de questions, aussi rasoirs les unes que les autres et se contenta de lui tapoter la joue avec douceur.

- Tu devrais prendre un congé, partir quelques jours et te reposer...

Elle déclina son offre en secouant vivement la tête :

- Hors de question, chef ! Ce fils de pute est encore au château et je veux sa peau !

Policiers en civil et gendarmes en tenues azurées s'affairaient dans tous les sens. Chacun paraissait savoir ce qu'il avait à accomplir, suivant les procédures habituelles...

Dans le grand hall, sur le dallage en échiquier, une énorme tâche brune s'étendait. Au centre de cette immense flaque encore humide, se trouvait le corps inerte d'un homme dont le visage affichait une teinte cendrée.

Il portait une veste beige et un pantalon en toile de même couleur. La description exacte de sa chemise était difficile à préciser : trop de viscères engluées et nouées entre elles empêchaient une visibilité parfaite. Du sang bien rouge, presque noir, poisseux comme du sirop de myrtille, bariolait le cadavre du lieutenant Orsini de la tête aux pieds.

- Ne touchez à rien ! Gueulait Sorges.

Deux légistes en combinaisons blanches, bombardaient de leurs appareils photos la scène du crime. Les flashs crépitaient tandis que les hommes cagoulés du GIGN, armés jusqu'aux dents, amorçaient une inspection forcenée des lieux. Progressant avec la plus professionnelle des prudences, la troupe d'élite se scinda en deux escouades. Sous les ordres codifiés de leur sergent, l'une de ces formations, fusils automatiques au poing, s'apprêtait à investir le premier étage tandis que l'autre se réservait l'inspection minutieuse et complète du rez-de-chaussée...

Au dehors, la lumière du jour périclitait et le ciel se parait joliment d'un étincelant dégradé de pourpre...

Dans l'antre de la vaste demeure, les volets étaient tous restés clos et les ténèbres creusaient davantage les abîmes de l'inconnu et envahissaient peu à peu ce funeste théâtre de leurs ombres menaçantes.

Ces hommes, rompus à l'action, évoluaient dans l'obscurité croissante grâce aux lampes torches intégrées à leurs fusils d'assaut et balayaient de leurs faisceaux bleutés les recoins les plus sombres...

Pendant ce temps, la glissière d'une housse plastifiée se refermait sur le visage exsangue du lieutenant Orsini...

XIII.

L'esprit de Louis voguait à travers les strates de l'Inconscient. Des centaines d'images s'imposaient à lui mais sans les clés, il ne pouvait en comprendre le sens...

Parmi elles, il vit ce vieux moulin croulant dont les ailes paraissaient s'être figées dans leur triste décrépitude.

Il ne perçut que le bruit saccadé de sa forte respiration et le craquement sordide du bois qui travaille, craque et parfois se fend sous le poids des ans.

Il avait cette délicieuse sensation de survoler ce lieu sinistre où rien ne semblait subsister.

La nature y était sommaire et pauvre. Quelques arbustes contrefaits, aux rameaux asséchés et distordus, poussaient à travers la croûte friable d'un sol aride.

Dans le creux du vallon, reposait une étendue d'eau sombre et saumâtre qui croupissait là, stagnante...

Le moulin cavier, tout de bois grisâtre et pourri, ne bronchait plus, impassible figure d'un temps oublié dont l'envergure spectrale érigeait encore son ombre désolée sur cet étang de mort et de solitude.

Louis y devinait la présence d'une chose malfaisante. Une créature belliqueuse qui vivait là depuis des siècles et qui ne pouvait s'en éloigner.

Une dimension onirique, figée dans son immuabilité par une force exceptionnellement puissante mais déclinante. Une entité bienveillante que des voix lascives et chuchotantes nommaient la *Matrice*. Une énergie originelle que les hommes avaient su vénérer, autrefois, dans les théâtres monolithiques d'un culte païen...

Louis se sentit brusquement comme soulevé de terre et déplacé dans les airs, au gré des humeurs d'une puissante volonté.

Il errait dans un espace irisé de mille teintes, de la plus claire à la plus sombre.

Il vit des milliers de points scintillants dans un ciel sans fin et aperçut en longeant les courants cosmiques, l'astre lunaire.

Il tournoya sur lui-même et pénétra soudain dans l'antre d'une demeure antique, un domus romain et son bel atrium ouvert sur un ciel de pluie.

Il dû se faufiler entre plusieurs grandes tentures de toile, des draps de lin, suspendus par un fil invisible, agités par une brise venue de nulle part et se mit à parcourir indéfiniment cette grande cour intérieure, ornée de colonnes doriques et d'un bassin ruisselant d'une eau cristalline, en quête d'une improbable issue...

Là aussi, il flaira une vile présence, vieille de mille ans et prisonnière en ce lieu où elle paraissait trépigner d'impatience et de rage.

Le rêveur ne pouvait la voir mais la sentait, proche et lointaine à la fois, masquant sa véritable nature par ces tentures volages qui ne cessaient de se soulever, chatouillées par de vicieuses bourrasques aux parfums fruités...

Bientôt, s'imposa à lui l'image surprenante et inattendue d'une station abandonnée du Métropolitain parisien.

Murs salis, armatures oxydées, vieilles affiches publicitaires déchirées, poussière et gravas jonchant les quais désertés, bancs cassés ou démontés pour certains, maculés de tâches suspectes pour d'autres, ce lieu sans nom n'était plus emprunté par les rames de la RATP depuis bien longtemps...

Son arcade voûtée dominait un tunnel bien plus noir que l'obscurité des ténèbres et ses rails distordus semblaient conduire tout droit vers un abîme sans fin.

Le hululement glacial d'un courant d'air qui s'engouffre et s'insinue ressemblait à une plainte venue d'outre-tombe. Les esprits de tous ces malheureux qui, désespérés, s'étaient jetés sur la voie pour mettre un terme à leurs souffrances, paraissaient vouloir se manifester aux oreilles du rêveur...

Dans cette station, prisonnière d'un temps arrêté, où la faiblesse de l'éclairage ne faisait que vaciller, une radio lointaine se mit à cracher un vieux jazz sur des enceintes fantômes et la musique diffuse se mit à se répercuter et à résonner dans l'immensité insolite de cet espace puis à s'éloigner dans l'inquiétant tunnel...

Puis, soudain, Louis fut assailli par ce cri terrifiant. Celui d'une bête qui aimait chasser le rêveur égaré et dont le battement régulier et frénétique des ailes émettait une sorte de bourdonnement. D'abord confus et incertain, le bruit semblait rapidement s'élever en intensité...
... *Prrrrrrooooooo**OOOO**...*

La chose monstrueuse allait surgir de ce trou béant et fondre sur lui comme un essaim de criquets migrateurs sur une plantation de blé !

Elle avait senti sa présence...

Elle était affamée...

Bien vite, Louis fut soulager de constater qu'une fois encore, son esprit avait pu échapper à la terreur d'une horrible agression.

La force mystérieuse l'emporta dans un long corridor irradié de lueurs éblouissantes et inconstantes...

Il avait cette douce sensation de léviter dans l'immensité d'un monde dépourvu de frontières et où tout était possible.

Navigant entre les sphères de l'espace et du temps, de la conscience et du subconscient, il se laissait porter comme le vent entraîne dans son souffle la plume légère ou le grain de pollen.

Soudain, il eut devant les yeux la vision angoissante d'une vaste forêt domaniale où ne poussaient que des arbres mortifères et où la nature se résumait à une anarchie foisonnante bordant les rivages incertains et repoussants de marécages vaporeux et nauséabonds... Cette forêt sentait la mort et la décomposition, le désespoir et l'agonie. Elle était sombre, épaisse et inhospitalière. Ses arbres, d'énormes pins touffus, à la robe glauque, se serraient les uns contre les autres et donnaient cette impression d'étouffement et d'obscurité malveillante...

Dans l'épaisseur de cette noirceur et sous un ciel d'un gris métallique, Louis vit apparaître deux points incandescents, deux orifices scrutateurs qui l'épiaient sans ciller. Les yeux maléfiques d'une créature tapie dans l'ombre et qui n'attendait qu'une chose : que le rêveur pénètre enfin l'épaisseur de ce lieu.

Cette idée le fit frissonner d'horreur.

"Shalmayudd" Crut-il entendre, comme un nom que l'on donne à une frayeur légendaire que l'on redoute depuis des temps immémoriaux.

Il suppliait alors les puissances de l'éloigner de cet endroit abject et de le mener vers des contrées bien plus reposantes...

Comme entendu par les forces invisibles qui régissent notre univers, il fut aussitôt exaucé et glissa subitement dans les méandres d'un vertige.

Sa respiration profonde et paisible se fit plus forte... Les battements de son cœur rythmaient l'ascension de son périple onirique...

Il reconnaissait cette rue. C'était, à peu de choses près, celle où il avait en partie grandi. Celle où se trouvait la maison familiale.

Une petite rue qui ne paye pas de mine et pourtant...

C'était une petite artère résidentielle où chaque maison possédait un style bien à elle.

Bien qu'elles dataient toutes des années 30, aucune n'avait l'originalité de sa voisine. Toutes s'agglutinaient les unes aux autres, le long d'un long trottoir ramassé, accidenté et biscornu...

Le ciel était bas et un épais brouillard nappait des jardinets frappés d'inertie.

Quelque chose clochait dans ce tableau plus ou moins idyllique. Même si le lieu était familier pour le rêveur, il était loin d'être tout à fait réconfortant ! Une ambiance particulière ajoutait à ce décorum une touche malsaine et rebutante...

L'absence de bruit, pleurs d'enfants, gazouillis d'oiseaux, miaulements de chats ou aboiements de chiens renforçaient cette étrange et dérangeante impression. Nul voisin bricolant ou jardinant ne paraissait derrière son portillon.

Malgré cette appréhension, Louis avançait et prenait le chemin routinier de la maison maternelle.

A un moment, il surprit un rideau bouger sur le trottoir d'en face, derrière la fenêtre d'une maison à pignon.

Il se sentait épié par des dizaines de regards indiscrets. Qui se cachait derrière ces portes et ces fenêtres closes ? Qui s'intéressait à lui ? L'avait-on reconnu ?

La nuit recouvrit sans prévenir la rue de son voile épais et les hauts lampadaires donnaient au brouillard des teintes étrangement cuivrées...

Louis se mit à avoir peur. Il se sentit isolé et vulnérable.

Il courut mais n'arrivait pas à aller aussi vite qu'il l'aurait souhaité.

A cet instant précis, il la perçut. Cette forme inquiétante s'était affichée furtivement de derrière les carreaux d'une fenêtre, au premier étage d'une maison à l'imposante façade grise. Il connaissait parfaitement cette demeure : c'était la plus ancienne de toutes, située approximativement au centre de cette longue artère, là où précisément celle-ci décrivait un angle obtus...

Il avait eu juste le temps de percevoir ce visage en amande. Ce faciès hideux, blafard, glabre et adipeux, dépourvu de la moindre pilosité et du moindre cheveu ! De grand yeux reptiliens, un nez qui se résumait à deux petites incisions verticales et une bouche carnassière, toute en longueur et munie de toute une batterie de petites dents acérées ! Une vision cauchemardesque qui disparut aussi vite qu'elle lui était apparue. Une vision qui, il en était intimement convaincu, ne lui était pas tout à fait étrangère.

Il tentait de se convaincre que son esprit lui jouait de sales tours, que son subconscient avait prit le pas sur la réalité et qu'il s'amusait à lui projeter un patchwork dénaturé de souvenirs refoulés, mélangés à des phobies inavouables et des pulsions sous-estimées...

Louis se demanda s'il n'avait pas traversé ces divers endroits, à un moment ou un autre de sa vie. Peut-être les avait-il captés dans des livres illustrés ou admiré à travers des toiles de maîtres ! Ces lieux symbolisaient sûrement ses peurs enfouies ou des moments précis qui l'avaient profondément marqué, comme des images gravées à jamais dans un sombre recoin de la mémoire.

La station de métro devait représenter son actuelle période parisienne et sa lente progression vers une déchéance annoncée.

La forêt domaniale s'attachait probablement à une crainte irraisonnée qu'il ignorait encore.

Cette rue si familière illustrait sans nul doute un retour aux sources...

Toutes ces réponses sont lointaines et difficiles à comprendre car la codification onirique se révèle être aussi complexe que le décryptage d'une langue disparue.

Mais, souvent, la réponse s'avère être simple et lumineuse. L'inconscient est une machine qui brouille les pistes et parasite ce qui est pourtant une évidence.

Pour déchiffrer un casse-tête de cette taille, il faut laisser du temps au temps et procéder avec minutie et logique.

Louis ne le savait que trop bien. Le "Don" lui parlait constamment. Il voulait l'avertir sur un éventuel danger. Mais cette singulière faculté avait la fâcheuse tendance d'employer un langage tarabiscoté au lieu d'aller droit à l'essentiel.

Louis se concentra. Il avait compris qu'il pouvait influer sur les évènements. Il ferma les yeux et supplia cette étrange faculté de le ramener dans le monde réel...

Le noir survint...

Il se souvint alors qu'il était au château, au domaine Malrouve et qu'il avait perdu de vue le lieutenant Gordien.

Il avait passé une porte située au rez-de-chaussée. Enfin, c'est ce qu'il croyait car il n'en était plus vraiment certain...

Il était seul, dans cette épaisse obscurité. Il avait froid et sentait comme une vieille odeur, savant mélange de moisissure et de renfermé.

L'endroit était humide et particulièrement salissant...

Louis avait dû s'évanouir après avoir chuté quelque part, dans cet antre où il progressait tel un malvoyant...

Il se massa le cuir chevelu, à l'endroit précis où il ressentait une vive douleur. Il palpa ce qui lui semblait être une bosse aussi ronde et aussi ferme qu'un oeuf de poule...

Il n'arrivait à percevoir que des traits lumineux, au loin, juste devant lui. Une découpe qui ressemblait fort à celle d'une autre porte mais plus basse et beaucoup plus large.

Il touchait du bout des doigts une surface lisse, froide et trempée. "Un mur !" Songea-t-il.

Il se dirigeait vers cette infime source de lumière, comme un phare dans la tourmente.

Il avait bien cherché à retourner en arrière, à reprendre le chemin inverse, celui qui l'avait emprunté pour venir jusqu'ici, dans ce trou si sombre mais la peur de s'égarer encore plus le poussa à y renoncer. Il préférait aller de l'avant, continuer au lieu de s'engouffrer une nouvelle fois vers l'inconnu.

Il avait la trouille. Une frayeur étouffante qui ankylosait le moindre de ses gestes...

Louis sentait cette odeur de mort rôder autour de lui, le guettant... Il se rendait bien compte que la Bête immonde l'observait depuis sa cache, depuis cette fenêtre au rideau jauni.

"Bam'Shor !" Murmura-t-il, de peur de réveiller cette âme damnée. Son nom lui avait été mystérieusement dicté. Il repensa alors à cette face livide, graisseuse, en forme d'amende et vaguement amphibienne, à cette grande gueule sertie de petites lames de rasoir et à ce long cou décharné. Qui était ce démon ? Qui étaient ceux qui vivaient cloîtrés depuis des lustres dans ces lieux insolites et à la fois si concrets ? Quels étaient leurs noms ? Ces endroits qu'il avait vus en rêve, depuis combien de nuits les avait-il perçus ? Est-ce que cela remontait à sa tendre enfance ? Est-ce que tout cela avait de près ou de loin un quelconque rapport avec Malrouve ?

Il avait cette désagréable sensation, à mesure qu'il progressait à tâtons, d'évoluer sur un sol spongieux et glissant par endroits.

Il se cramponnait au mur afin de ne pas se rompre le cou.

La découpe était presque à portée de main. La lumière qui perçait à travers cet espace restreint, ne paraissait pas être celle d'une lampe électrique mais bien celle du soleil !

Un très léger souffle d'air lui effleura le visage.

Au delà de cette porte, il espérait bientôt se retrouver le nez dehors, sans nul doute juste derrière le château, à proximité du grand fossé et du chemin bordé d'érables...

Louis était convaincu de se trouver dans un vieux cellier ou une cave assez spacieuse : une tenace odeur de pourriture et de vin vinaigré régnait dans l'air confiné qu'il respirait.

Il tendit le bras pour atteindre enfin la porte et palpa ce qui lui semblait être du métal froid. Il frappa du poing et, curieusement, n'entendit aucun son ! D'ailleurs l'endroit était autant aveugle qu'il n'était sourd. Rien ne filtrait ! Pas même les grattements d'une quelconque souris ou d'un éventuel rat.

Il passa ses mains sur la surface dure et finit par saisir ce qu'il pensait être une poignée. Il pria de toute son âme, bien qu'il ne croyait ni en Dieu ni en ses saints, pour que cette porte lui permette de revoir la lumière automnale du dehors... Il redoutait une résistance, la surprise inévitable du tout dernier instant que l'on ne voit qu'au cinéma...

Le cœur battant et le front dégoulinant de sueur, les mains fébriles et le souffle court, il commença à tourner doucement, très doucement cette poignée arrondie, cet insignifiant bout de métal qui, pour ce coup, prenait toute son importance...

Une lumière crue et aveuglante l'agressa subitement. Il entendit un grondement sourd comme un brouhaha lointain, comme un orchestre philharmonique au complet accordant ses instruments au même moment. Il crut entendre des milliers de voix humaines, une marée d'âmes discordantes. Puis, le silence revint et cette luminosité blanche hoqueta et s'éteignit, replongeant Louis dans le noir total...

Soudain, dans cette obscurité, une silhouette se dessina juste devant ses yeux. Elle prit forme humaine : celle d'une fillette bizarrement accoutrée, paraissant triste et désemparée.

- C'est bien vous le monsieur qui doit venir nous chercher ? Dit-elle. - Il y a fort longtemps que nos amis vous attendent...

Louis sentit une odeur de brûlé.

- Qui... Qui êtes vous ? Demanda-t-il instinctivement.

- Nous faisons partie des *Damnés*. Lui répondit-elle d'une voix susurrée. - De tous ceux qui sont morts dans la cruauté, l'oubli et l'injustice... Les oubliés de Dieu. Les abandonnés... Les trahis...
Où sont mes parents, monsieur Gustave et sa gentille femme ?
- Adèle ? Se surprit-il à dire, face à cette enfant née du néant et dont le visage avait l'aspect inquiétant de la cire. - Mais tes parents ne sont plus ! Ils sont morts...
- Personne ne meurt vraiment ici, monsieur... Rien ne finit. Les choses évoluent et changent mais ne disparaissent jamais complètement. C'est la volonté du Maître, *l'Encre Ténébreuse*, source du *Grand Chaos*...

Louis remarqua que cette petite fille ne bougeait pas les lèvres. Pourtant, il entendait le son de sa voix comme il avait entendu celui de Thierry, à l'Hôtel de police. Dans le même temps, il avait cette désagréable impression de perdre pied, de basculer un peu plus dans la folie pure. Il voyait et entendait des choses incroyables et délirantes. Rêvait-il encore ou avait-il fini par sombrer dans les limbes inextricables de l'aliénation mentale ? Il suppliait encore le Ciel pour que cela ne soit qu'un de ces maudits rêves dans lesquels il lui arrivait de naviguer, de strates en strates, sans jamais rien contrôler...
Cette gamine, il la connaissait pour avoir lu les écrits intimes de sa mère adoptive. La troublante Adèle Malrouve se tenait devant lui, déguisée en poupée de porcelaine et arborant un petit rictus énigmatique sous de grands yeux indiscrets.

Cette fillette était malfaisante et émanait d'un monde sans espoir. Un monde de douleur et de démence, un univers infernal qui se consumait silencieusement dans les abîmes putrides et souterrains du domaine...
- Vous êtes un monsieur étonnant. Dit-elle sans que la moindre émotion ne paraisse sur son visage. - Nous ne voulions que vous et vous seul. Mais le piège s'est refermé par erreur sur ce garçon.
"Thierry" pensa Louis avec effroi.
- Il était loin de correspondre à ce que nous recherchions. Il n'était pas vous, monsieur Chaudet. Trop faible... Pas aussi talentueux que vous. Pas aussi doué...
- Où est-il ? Où gardez-vous son esprit ? Demanda-t-il avec virulence. - Vous n'avez rendu que son corps, mutilé de surcroît !
- *Il est ici, Louis.* Dit une voix qui semblait venir d'ailleurs. Une voix diffuse et étrangement impersonnelle qu'il avait déjà entendu, trente ans auparavant, lorsqu'il avait attendu le retour de son ami Jean-René, descendu dans ce fossé à la recherche du petit Goulaine. - *L'enfant ne s'est pas envolé, Louis. Si tu souhaites le revoir, il te faudra venir vers nous, en bas, dans le sanctuaire...*
- Qui êtes-vous ?
- Il vous connaît. Poursuivit la fillette, toujours aussi impassible. - Il vous connaît depuis bien longtemps, vous et tous ceux qui vous ont précédés. Des gens comme vous.
- Comme moi ? S'étonna Louis. - Qui sont-ils ?

La gamine se mit soudainement à grogner comme un petit animal hargneux et à le dévisager de façon menaçante. Louis comprit que cette image enfantine de poupée façon "Belle Epoque" était faite pour amadouer et attendrir mais que derrière se cachait une entité fourbe et démoniaque.

L'iris de ses yeux n'était plus que deux billes jaunâtres et la peau de son faciès devenait grumeleuse et friable, comme la surface d'une terre asséchée.
- Mon Maître arrive. Dit-elle d'une voix qui ne pouvait appartenir à une petite fille. - Le Maître des Orvets doit se préparer à la rencontre... Les *Damnés* lui sauront lui ouvrir le chemin de la délivrance finale...

Les ténèbres reprirent ce qu'elles avaient laissé entrevoir et la silhouette fluette s'évanouissait pour disparaître entièrement.

Au même instant, la découpe de la porte s'élargissait et laissait place à un rectangle au somment voûté, éclatant d'une vive et blanche lumière dans laquelle perçait les gazouillis de quelques passereaux et les ricanements d'enfants...

La lumière se régula, baissa en intensité et permit ainsi à Louis de reconnaître le lieu où il se trouvait à présent.

Derrière lui, l'imposante façade crayeuse du château s'était évaporée.

Le ciel affichait une teinte étrangement cuivrée.

Aucun vent ne soufflait...

L'air était lourd, presque trop. Louis avait l'impression d'être au centre d'un endroit clos et factice.

Pourtant il foulait une pelouse et les oiseaux chantaient au dessus de sa tête, perchés et invisibles, dans l'épais feuillage des érables et des marronniers.

Il était au bout d'un chemin de gravillons bleutés. Une voie rectiligne ou presque qui bordait la lisière d'un petit bois qu'il ne connaissait que trop pour l'avoir si souvent parcouru durant son enfance.

Il était bel et bien revenu au domaine Malrouve !

Sur sa gauche, un peu plus loin en arrière, il vit ce qu'il croyait avoir disparu : les ateliers en briques orangées de Monsieur Pierre, l'immense cour en falun, le grand pigeonnier au toit arrondi situé de l'autre côté, la haute grille rouillée portée par un muret passablement moussu et enfin, ce préau délabré où il aimait tant venir pour s'abriter de la pluie...

Mais aujourd'hui, tout ça s'était évanoui. Ce décor attachant avait laissé place à des surfaces aseptisées de pelouses impeccablement entretenues et à des massifs d'arbustes d'ornement parfaitement taillés et alignés...

Ce qu'il avait devant les yeux était une parfaite et émouvante réplique d'un centre aéré conforme au souvenir qu'il en avait gardé.

- Louis ? Dit une voix d'homme surgissant dans son dos.

Il se tourna et reconnut l'individu aux cheveux argentés qui venait vers lui, la mine réjouie...

- Monsieur Pierre ?

***

- Commandant ! Meugla quelqu'un, quelque part au sein des ténèbres.

- Où êtes-vous, bordel ? Répondit Sorges.

A ce moment précis, un faisceau lumineux s'orienta vers le fond du grand hall et captura le faciès spectral d'un homme surgissant de derrière la cage d'escalier.

- Par ici ! Dit-il.

Sorges, suivi de très près par Friedman, Nabril et les autres, se dirigea vers ce point aveugle et tomba face à un bout de mur passablement décrépi sur lequel se matérialisaient quelques lettres...

- Eclairez mieux qu'ça, connard ! Exhorta le super flic en arrachant brutalement la lampe des mains du jeune policier qui venait de les alerter.

Précipitamment, il fixa le faisceau sur ce qu'il avait cru voir et découvrit une puis deux lettres peintes à la bombe, de couleur brune. Mises bout à bout, elles formaient une phrase entière : *" Le Maître des Orvets est un porc. Il nous faut le sacrifier"*.

- C'est quoi ces conneries ? Qui est ce Maître des Orvets ?

- C'est lui. Intervint Gordien.

Visiblement mécontent de la voir traîner dans le coin, Sorges braqua aussitôt sa lampe sur elle.

- Qui ça, lui ?

- Monsieur Chaudet. Dit-elle d'une voix sans nuance. - C'est une longue histoire.

- Qui est ce Chaudet ? Questionna le commandant en haussant le ton.

- Un type qui est mêlé de près à tout ce cirque. Répliqua-t-elle en vérifiant le chargeur de son 35 mm. - Quelqu'un qui court un très grand danger. Apparemment, d'après ce que je peux lire sur ce mur, le tueur veut en finir avec lui...

- Pourquoi veut-il tuer votre monsieur Chauquelque chose ? Qui est-il ? Qui est cet assassin ? Vous le savez, lieutenant Gordien ?

- J'ai ma p'tite idée mon gros. Dit-elle sèchement. - Mais pour le moment, je ne peux rien avancer... D'ailleurs, c'est vous les fameux experts, non ?

Sans demander son reste, elle se dirigea vers les escaliers, l'arme au point et l'air déterminé.

- Où comptez-vous aller, lieutenant ? Gronda Brissart. - J'ai déjà perdu un flic de grande valeur ! J'veux ne pas en perdre un autre ! Laissez faire ces messieurs du GIGN !

Mais elle n'entendait plus rien, persévérant dans son intention de dénicher l'assassin de son partenaire et de le stopper de façon radicale et définitive...

Le jeune mais expérimenté sergent Frank Caspello, suivi de ses trois hommes, longeaient le long couloir du premier étage.
Seuls, les raies de lumière provenant de leurs torches les aidaient à progresser dans cette pénombre.
Comme de véritables spécialistes dans ce genre de situation, ce commando d'intervention de la Gendarmerie nationale, scindé en deux factions, circulait dans le ventre sinueux de la baleine, en charge d'en inspecter chaque recoin avec la plus grande minutie.
"R.A.S !" Indiqua un des hommes casqués et cagoulés, surgissant d'une des nombreuses pièces.
Caspello ordonna, d'un signe précis de la main, d'activer la cadence et de poursuivre l'opération au pas de charge en évitant de prendre le moindre risque inconsidéré et en restant constamment sur ses gardes...
Grâce à un système sophistiqué de communication, chaque membre était en contact direct avec le reste de la compagnie, ainsi qu'avec le QG et Sorges.
- *Escouade 1, rez-de-chaussée, à vous*. Un sifflement se fit entendre puis une friture et enfin, au bout de quelques secondes, une voix :
- *Toujours rien, sergent. Terminé.*
- *Escouade n°2, sergent Caspello, rapport*. Intervint Sorges, resté avec ses hommes dans le grand hall.
- *R.A.S, commandant. Terminé.*

Méthodiques, les hommes en combinaisons bleues, se groupèrent à proximité d'une dernière porte, tout au bout du couloir et s'apprêtaient à entrer en action lorsque le sergent Caspello fut soudainement assailli de doutes.

Il croyait entendre de faibles gémissements, comme un chien qui japperait...

Il retira de ce fait son oreillette, croyant à une anomalie de réception. Mais il se rendit vite compte que le bruit feutré et particulièrement aigu provenait de la pièce qu'ils allaient bientôt pendre d'assaut !

Il se tourna, agité, vers son équipe, restée postée un mètre à peine derrière lui. Mais celle-ci ne paraissait pas remarquer son trouble et attendait patiemment le feu-vert pour agir.
Brusquement, le bruit fut plus perceptible ! C'était des pleurs, ceux d'un enfant !

"Bordel ! Y a un gosse retenu en otage !" Maugréa-t-il. " Ce salaud va le massacrer !" Il imaginait ce tueur, à l'esprit dérangé, menaçant le gamin, une longue lame affûtée pressant sa petite gorge !

Mais que faisait cet enfant à une heure aussi tardive dans un tel lieu ? Enlevé ! Pensa Caspello. Ce malade l'avait ravi comme il avait ravi le jeune Falaise ! Les parents, morts d'inquiétude avaient dû signaler sa disparition aux autorités... Le moindre faux pas et ce taré n'hésitera sûrement pas à enfoncer la lame de sa machette dans la jugulaire du môme !
- Eh ! Dit-il, s'adressant à une porte close. - Tu m'entends, mec ?
Les pleurs cessèrent, laissant ainsi la place à un silence pesant.
De leur côté, les hommes semblaient déconcertés et échangèrent quelques regards emprunts d'inquiétude...
L'un d'entre eux reçu un appel du QG :
- Ici Sorges. La communication avec le sergent Caspello a été interrompue. Nom de Dieu, que se passe-t-il là haut ?
- Ici le brigadier Follet, commandant. Lui répondit-il à voix basse. - Je n'en ai pas la moindre idée. Le sergent a retiré son émetteur. Il paraît inquiet et semble avoir perçu une menace...
- Une menace ? Quel genre de menace ?
- Je pense que le sergent essaie de la localiser avec précision. Je vous recontacterai. Terminé.

Follet, voyant que la situation prenait une tournure inattendue, fit un geste à l'un de ses deux partenaires, positionné de l'autre côté du couloir.

D'un haussement d'épaules, celui-ci lui signifia qu'il partageait la même perplexité.
Puis, Caspello se mit enfin à bouger et s'approcha davantage de la porte. Il tendit l'oreille et perçut alors le raclement d'un corps lourd, comme celui d'un meuble que l'on déplacerait.

Il se tourna vivement vers ses hommes et leur fit signe de garder leurs positions, que tout était sous contrôle.

Soudain Follet sentit une présence derrière lui ! Une présence furtive pleine d'agilité et de souplesse qui s'approchait subrepticement...

Il fit brusquement volte face, le doigt sur la gâchette et vit une femme portant une veste en jean.

- Bon Dieu, lieutenant ! Vous m'avez foutu une peur bleue ! Bafouilla-t-il en baissant son arme.

- Sorry. Lui dit-elle simplement. Evoluant sur la pointe des pieds et avec une dextérité toute féline, Gordien se positionna près du jeune brigadier. - Que fabrique votre chef ? Susurra-t-elle à son oreille...

- J'ai l'impression qu'il a perçu un danger potentiel. Dit Follet tout en pointant son doigt vers le bout du couloir. - Il doit s'assurer que tout est OK avant de pouvoir continuer...

Téméraire ou aveuglée par la haine, le lieutenant poursuivit son chemin.

-Eh ! Revenez ! Ordonna le jeune Follet. Mais la femme n'était pas du genre à obéir aux ordres. Du moins, pas aujourd'hui. Elle avait son idée fixe en tête et n'en démordait pas...

Elle se posta juste derrière le sergent pendant que ce dernier était toujours à l'écoute du moindre bruit, l'œil rivé sur cette porte derrière laquelle semblait attendre patiemment le tueur, son otage à portée de main...

- Gendarmerie nationale ! Déclama subitement Caspello. - Rendez-vous ! Vous n'avez aucune chance : le château est cerné ! Laissez sortir l'enfant !

- L'enfant ? S'inquiéta Gordien.

Le sergent sursauta en entendant cette voix chuchotée. Il émit un soupir de soulagement lorsqu'il réalisa que le lieutenant se tenait juste derrière lui.

- Vous voulez me coller un infarctus, lieutenant ?

- Désolé, sergent. Dit-elle en s'efforçant de ne pas rire. - Vous parliez d'un enfant ?

- Exact : je crois que cet enfoiré détient un otage et d'après ce que j'ai pu entendre à travers cette porte, tout me laisse à penser qu'il pourrait s'agir d'un gosse.

- Vous permettez que je lui parle ?

L'air contrarié, Caspello lui fit un signe d'approbation.

- Je vous en prie, Mâdame !

Décidée, elle fila telle une furie, arme au poing et passa en un éclair devant la porte pour se poster finalement de l'autre côté.

- Lieutenant Gordien ! Cria-t-elle. - Monsieur Lefort, je sais que c'est vous ! Avant que vous ne trucidiez mon coéquipier, le lieutenant Orsini, celui-ci est passé chez vos parents. Ils lui ont montré la remise qui se trouve dans leur jardin. Celle où vous cachiez vos objets personnels, dans une grande malle ! Vos parents ont donné au lieutenant Orsini l'autorisation de l'ouvrir. Ils ont découvert des choses très intéressantes vous concernant ! Concernant vos obsessions et toutes vos lubies ! Nous savons qui vous êtes, monsieur Lefort ! Ce masque ne vous sert plus à rien ! Nous pouvons vous soigner, monsieur Lefort ! Mais d'abord, relâchez ce gamin ! Il est innocent !

Les faisceaux lumineux des fusils automatiques se braquèrent sur la porte silencieuse et, d'un coup, la tension monta d'un cran.

Tous attendaient les ordres du sergent et tous étaient fin prêts.

A plat ventre, celui-ci rampa vers le bas de la porte et tendit le bras, espérant ainsi atteindre la poignée.

Gordien pouvait entendre et compter chaque battement de son cœur. Un frisson d'angoisse lui parcourut l'échine. Mais ses mains restaient fermes, l'une cramponnant fortement son 35 mm, l'autre maintenant l'orientation de sa lampe...

Les respirations de chacun étaient plus bruyantes et finissaient par se réguler tandis qu'un sentiment de peur se faisait plus palpable.

Le tueur ne paraissait pas réagir aux sommations d'usage. Pour les hommes d'élite ainsi que pour Gordien, il n'y avait plus de temps à perdre. Ce mutisme était inquiétant et la vie d'un môme était en jeu !

Caspello brandit ostensiblement son point fermé et commença, un doigt après l'autre, le décompte tandis que de son autre main, il parvint enfin à se saisir de la poignée et à la faire légèrement pivoter...

* * *

Louis se frotta machinalement les yeux. Monsieur Pierre paraissait n'avoir pas bougé d'un poil. C'était l'image figée d'un vieil homme ou d'une idée. L'image paternaliste du guide, symbole rassurant d'un patriarche qui avait marqué toute son enfance et qui revenait se présenter à lui, comme un extraordinaire et brutal retour en arrière.

Louis avait bien conscience qu'une fois de plus il rêvait et que son "don" le submergeait. Il s'amusait à l'embarquer dans un périple étrange et sombre à travers le dédale sinueux d'un passé embrumé...

Quand allait-il pouvoir émerger ? Soudainement, une angoisse sans nom le saisit à la gorge puis se noua douloureusement dans le bas du ventre ! Allait-il revenir de ce voyage onirique ? Pensait-il avec effroi.

- On dirait que tu as vu un monstre, petit ! Fit remarquer le vieux jardinier à la moustache aux reflets jaunes et au pull-over troué. - Alors, t'es revenu ? Tu t'es décidé, finalement ! T'as pas pu te passer de nous, sacripant !

Pierre Larchaux s'approcha de lui, embarrassé et un peu confus.

Louis pensa alors qu'il devait se trouver non pas dans un songe mais plutôt dans ce que les amateurs assidus de SF nommaient une "dimension parallèle", là où la réalité diffère quelque peu et où l'œil de l'objectif est disposé différemment, sous un angle décalé...

- Louis... Commença le jardinier en se grattant la tête. - Ton fantôme... Il faut vraiment que tu nous en débarrasses. Je ne sais pas d'où tu l'as sorti celui-là mais, bon sang, il fout une sacrée pétoche aux mômes ! Tu comprends ?...

- Mon fantôme ? S'étonna Louis.

- Oui ! Ton bonhomme masqué qui habite la maison abandonnée ! Celui qui est comme moi !

- Comme vous ?

- Bah oui ! Lui et moi, on a un point commun : la main verte ! Dit-il en pouffant de rire. Sa bouche s'élargit et Louis remarqua que le vieillard avait des dents horriblement gâtées, quasiment pourries. Chose qu'il avait oublié d'enregistrer étant petit...

- Vous... Vous travaillez toujours ici ? Demanda Louis, histoire de faire la causette.

- Bah oui ! Rétorqua le jardinier. - Tu vas bien mon garçon ?

Monsieur Pierre s'en allait lui toucher le front pour s'enquérir de sa santé lorsque Louis recula prestement, par réflexe.

- Ne vous inquiétez pas pour moi. Dit-il, un peu honteux d'avoir exprimé tant de méfiance à son égard. - Je vais bien.

- Bon ! Si tu l'dis ! Ah, au fait ! Tu voudras bien venir me donner un p'tit coup de main, en fin d'après-midi, pour arracher quelques mauvaises herbes dans l'potager ?

- Des mauvaises herbes ? Répéta Louis, trouvant la proposition incongrue. Des mauvaises herbes ? Mais lorsqu'il était petit, le domaine regorgeait de mauvaises herbes ! Pensait-il ironiquement. - ça va prendre beaucoup de temps ! Dit-il avec un sourire crispé.

- Ouais... Et ça te fait peur ? Lui demanda l'homme aux cheveux argentés.- Faut bien commencer un jour !... mais surtout, bonhomme, suis attentivement mon conseil d'expert : quand tu bêcheras la terre, ne creuse jamais trop profondément !

Soudain, après ces belles paroles de vieux sage, Louis entendit un rire d'enfant, juste derrière lui et perçut distinctement une petite silhouette blonde traverser comme une flèche le chemin de gravillons et disparaître dans l'épaisseur du bois.

Il revint à monsieur Pierre mais ce dernier s'était évaporé, comme par enchantement !

Une autre voix d'adulte lui parvenait aux oreilles. Elle provenait directement du sous bois, plus loin, vers ce petit carrefour où trônait la dame en pierre.

Elle lui était familière. Il l'avait souvent entendue...

"Gilles ?" Dit-il. Le cœur battant et l'esprit confus, il se faufila entre les arbres et les buissons de houx, évitant de se prendre les pieds dans les racines apparentes qui se camouflaient tels des pièges, sous l'amas humide de feuilles mortes et aperçut un groupement d'une dizaine de mômes qui écoutait docilement les mots de leur moniteur…

- C'est bien compris ? Les instructions données par monsieur Grellier sont claires : ne pas s'approcher de la maison abandonnée ! C'est formellement défendu et quiconque sera surpris à désobéir, sera sévèrement puni ! Pas par moi ni par monsieur le directeur, non ! Mais par le fantôme qui habite cette maison !
- C'est lui la Main Verte ? Demanda une petite fille aux cheveux roux.
- Oui, Isabelle. L'adulte se dirigea alors vers les enfants, prit une grosse voix, se mit à grimacer en écartant en grand les bras et marchait d'un pas lourd et menaçant, en émettant ce qui était supposé être des grognements de bête. - Et il mange les gamins comme vous ! Se nourrit de leur sang !...

Certains mômes se mirent à avoir la frousse, à reculer instinctivement ou à trépigner sur place en se blottissant les uns contre les autres, à crier et à geindre. D'autres, jugeant l'imitation particulièrement ridicule et si peu crédible, ne purent s'empêcher de ricaner avec fracas et agitation...

Observant la scène, bien caché derrière un buisson, à quelques mètre de là, il put reconnaître sans trop de peine le jeune homme qui avait tenu ces propos quelque peu morbides. L'allure décontractée et la queue de cheval, Gilles Ménard avait été celui qui l'avait surpris à dormir sous le grand pin, juste devant la maison abandonnée, alors que le petit Goulaine venait de disparaître mystérieusement.
Ne voulant s'inscrire dans ce tableau, Louis le contourna puis s'engagea sur un des quatre chemins, plus loin, vers le lieu où Jean-René, Thierry et lui avaient découvert les anciens puits...

A mesure qu'il progressait, la masse végétale devenait de plus en plus imposante. Un amoncellement de ronces, d'orties, de fragons et de berces empêchait toute avancée rapide.
Heureusement pour lui, il n'avait plus la stature d'un gamin de neuf ans et n'eut aucun mal à se frayer un chemin dans cette anarchie naturelle...

A son approche, des dizaines de petites sauterelles vertes bondissaient et voltigeaient dans tous les sens tandis que des myriades de moucherons obscurcissaient son champ de vision. De grands tentacules épineux provenant d'un vieil églantier tentaient de l'agripper et tiraient sans vergogne sur les mailles de son gilet...

Enfin, après avoir bataillé ferme contre ces assaillants, Louis toucha au but ultime et heurta malencontreusement l'ouverture béante d'un des puits.

A ce moment précis, il entendit comme des gémissements.

Une fillette pleurnichait quelque part, bien dissimulée par cet amas de verdure...

Assise sur un coussin d'herbe, adossée au pied d'un laurier, les genoux ramassés au niveau du menton et le visage emmitouflé sous une cascade de cheveux dorés, la gamine, vêtue d'une robe désuète, à petits carreaux blancs et bleus et de grandes socquettes beiges remontées jusqu'au haut des mollets, se vidait de toutes les larmes de son corps...

Louis n'osait perturber cette intimité mais une brindille vint à se briser en deux, d'un coup, sous le poids de sa chaussure et la fillette, alertée par le bruit, releva aussitôt la tête et le vit !

Elle avait le visage de la tristesse : un petit nez tout rouge d'où sortait un mince filet de morve et des yeux apeurés, tout gonflés de larmes. Elle émit un petit cri qui ressemblait davantage à un hoquet de stupeur et se mit à trembler...
- Pourquoi pleures-tu, petite ? Lui demanda l'adulte d'une voix qui se voulait réconfortante.
- Ils sont méchants, monsieur... Nous, on a rien fait... Ils se moquent de nous et ils n'arrêtent pas d'embêter mon grand frère ! Dit-elle entre deux reniflements.
- Qui t'embête ? Des plus grands ? Dit-il en s'agenouillant près d'elle.
- J'ai tout vu, monsieur... ils ont tapé mon frère !
Elle avait le regard perdu. Elle paraissait épuisée.
- Quel âge as-tu, petite ?
- Six ans, monsieur... Et demi ! Corrigea-t-elle vivement. - Je vais avoir sept ans au mois de mai...
- Oh ! Tu es une grande fille pour six ans... Et demi. Dit-il en essayant de ne pas la brusquer. - Comment t'appelles-tu ?

- Anne-Marie... Ils vont lui faire du mal, monsieur ! Reprit-elle.
- Qui va faire du mal à qui ?
- Les voyous ! Ils veulent faire du mal à mon frère ! Il faut l'aider monsieur ! Moi, je suis trop p'tite ! J'ai voulu l'aider mais ils m'ont fait tomber par terre ! Dit-elle en frottant son genou endolori. - J'ai des amis qui m'aident souvent mais ils ne viennent pas aujourd'hui... Pourtant je les ai appelés !
- Qui sont ces amis ? Où sont-ils donc ?
- En bas... Dans le grand trou. Dit-elle en indiquant d'un mouvement de tête le puits qui se trouvait à proximité.

Louis recula promptement, manquant au passage de s'affaler de tout son long sur le sol herbeux et passablement détrempé. Il était terrifié à l'idée que cette innocente fillette puisse avoir des contacts avec des êtres se terrant dans ce trou sans fond, noir et repoussant.
- Que dis-tu, petite ? Tu veux dire que des gens vivent là-dessous ? Tu plaisantes ? C'est une blague ?
Mais elle nia farouchement en secouant la tête avec toute la conviction que l'on peut avoir à cet âge.
- Il faut aider mon frère, monsieur. Répéta-t-elle avec son regard renfrogné.
- Où sont-ils ?
- Là bas. Dit-elle en indiquant un point de sa petite main blanche.
Elle montrait ainsi la direction de cette baraque maudite qui, disait-on, était hantée par un soi-disant spectre.

Louis redoutait cet endroit plus que tout au monde. Il ne le connaissait que trop bien pour savoir que rien de bon ne l'y attendait. Car, dans son for intérieur, il avait la conviction que cette "dimension parallèle" ne lui révélait que des choses issues de son subconscient. Des choses que peu de gens souhaiteraient connaître...

Mais il lui fallait, une fois de plus, affronter les satanés démons de son passé qui, décidément, avaient tendance à prendre une place bien plus conséquente qu'il ne l'aurait imaginé ! C'était son fardeau. Quelque chose qui lui avait beaucoup coûté durant trop d'années. A vrai dire, depuis le moment où il avait dû quitter le domaine pour ne plus jamais y revenir... A cette époque, il avait tout juste neuf ans et sa mère, seule depuis quelques temps, en avait eu assez de vivre dans la griserie morose d'une HLM et surtout, en plein cœur d'un quartier qui portait si mal son nom !

Elle avait voulu changer d'air, fuir ses souvenirs et tourner la page une bonne fois pour toute...

Depuis ce virage imposé, Louis avait sombré, au fil des années, vers quelque chose d'inéluctable et de destructeur. Un état dépressif sous jacent s'était immiscé dans sa vie et l'avait rongé de l'intérieur, jusqu'à remonter vers le cœur et l'âme...

Paris avait finalement terminée le travail. Dans cette ville de perdition, il s'était acoquiné avec la bouteille et la déchéance festive.

D'où lui venait cette attitude autodestructrice ? Il avait ce sentiment désagréable et torturant d'être passé à côté de quelque chose, d'être une oeuvre incomplète. Il avait conservé ce goût d'inachevé en bouche depuis des années, âpre et détestable, qu'il essayait, tant bien que mal, d'oublier ou d'atténuer à grands coups de spiritueux bien tassés...

Il voulait réagir et ne plus se laisser glisser vers l'abîme sans réagir. C'était ce que voulait la Bête.
Tapie dans l'ombre, elle devait se réjouir de le voir ainsi se morfondre.

Il se devait de l'affronter et de clore définitivement ce chapitre !
- Je reviens ! Dit-il à la fillette en prenant la direction de la maison abandonnée.

Au loin, sur l'air de jeu, il vit des gamins s'amuser parmi les tourniquets et les toboggans. Curieusement, il trouva ce tableau malsain. Quelque chose, un détail, lui fit penser que toute cette innocente oisiveté enfantine sonnait faux...

Il arriva devant cette demeure qu'il redoutait tant, alors que le ciel prenait une teinte étrangement cuivrée...

Cette baraque était toujours aussi croulante que dans ses souvenirs d'enfance. Son toit perdait quelques ardoises et ses cheminées, quelques briquettes.

Son perron, si triste, percé à sa base de deux ouvertures jumelles, rectangulaires, lugubres et ténébreuses, paraissait l'observer insidieusement...

Ses marches ardoisées, toutes gondolées par trop de passages, étaient partiellement recouvertes d'un lichen rougeâtre et d'une mousse brune.

Sa façade grise perdait par plaques entières, son revêtement cimenté.

Les quatre grandes fenêtres étaient toujours aussi fermées par des volets dont la vieille peinture blanche s'écaillait allègrement...

La minuscule mansarde vitrée, tout là haut, avait toujours son carreau fêlé et ses croisillons en bois supportaient ces éternels hamacs, emplis d'une poussière accumulée depuis des lustres.

Une seule chose, pourtant, semblait avoir changé : l'entrée était libre d'accès et la chaîne rouillée qui habituellement la barrait, avait disparu !

Un frisson d'angoisse le parcourut lorsqu'il poussa la porte et que celle-ci se mit à s'entrouvrir lentement, dans un grincement poussif...

Quelqu'un était entré par là ! Quelqu'un avait pénétré cette maison, défiant tous les interdits.

Mais Louis avait la sensation que cette ouverture avait été faite pour lui et lui seul et que quelqu'un ou bien quelque chose, patientant à l'intérieur, l'y attendait !

Il fit deux pas en arrière, juste le temps d'aviser et de bien cerner la situation, de ne pas foncer, tête baissée, vers ce qui pourrait être un traquenard.

Ce fut pendant cet instant qu'il perçut des pleurs et des ricanements. Il se tourna, face au grand pin et vit, juste derrière, adossé au mur d'enceinte, un garçonnet résister tant bien que mal aux différentes attaques et aux diverses moqueries d'une petite bande de sales mioches...

L'enfant semblait être la *tête de turc* de ces quatre garnements en culottes courtes. L'air paniqué, il regardait dans toutes les directions, priant pour qu'un adulte intervienne et vole à son secours.

Louis, d'un bond, se décida à être celui-là ! Il dévala les quelques marches du perron et se dirigea, d'un pas résolu vers ce regroupement...

Tout en s'approchant du lieu des exactions, il eut la très nette impression de bien connaître ces mômes. Il reçut de plein fouet une violente onde de choc lorsqu'il reconnu celui qui se trouvait en mauvaise posture, endossant le rôle ingrat de l'agneau sacrificiel !

Ce gamin aux cheveux roux, épais et ondulés, au nez "grec" et au menton proéminent, aussi rachitique qu'il avait la peau blême était bien le petit Jean-René !

Il réalisa alors qu'il était le fameux "grand frère" de cette fillette blonde qui pleurait, là bas, à proximité des puits !

"Anne-Marie !" C'était bien ce prénom. Anne-Marie Lefort que Louis n'avait pratiquement jamais vue ou presque pas connue. La très sage petite sœur qui devait bien avoir cinq ans lorsqu'à cette époque, il avait dû quitter brusquement le centre...

Ce rapide calcul mental lui fit comprendre qu'il était de retour au domaine, une année après son départ. Jean-René devait avoir dix ans et rien n'avait véritablement changé...

Après cela, il ne lui fut pas très difficile de deviner l'identité des quatre autres garnements : Fabrice Boihou et sa clique de trous du cul !

Tout en s'avançant vers eux, avec en tête la suprême délectation de pouvoir enfin enguirlander ces petites pestes, Louis ressentit quelques troubles sensitifs et remarqua que sa vision paraissait être altérée par des variations insidieuses de teintes et des phénomènes acoustiques anormaux qui, petit à petit, prenaient des proportions gênantes, voire handicapantes !

Comme une pellicule d'un film qui tressaute dans un projecteur défectueux, renvoyant sur l'écran une image distordue et instable, le décor sombra dans un flou chaotique de stries et autres parasites.

Bientôt, le son ne se résumait plus qu'à une cacophonie de bruits divers et variés.

Louis crut devenir cinglé. Pour se prémunir d'une autre migraine, il ferma les yeux et se boucha les oreilles.

Il tenta de regarder à nouveau, malgré la douleur naissante, pour mieux se rendre compte. Mais les seules lumières qu'il parvenait à percevoir étaient bien trop agressives et les images trop confuses ou trop angoissantes pour lui permettre de saisir la situation.

Puis il discerna ce qu'il pensait être une immense sphère curieusement bariolée d'un arc en ciel de couleurs vives.

Il voulut écouter mais un sifflement aigu et strident manqua de lui perforer les tympans en modulant sa tessiture et sa puissance de résonance !

Soudain, au bout de quelques minutes, le silence se fit et les ténèbres recouvrirent le tout d'un voile épais et impénétrable...

Un individu, apparemment humain, était solidement attaché au grillage qui surplombait le muret croulant de la grande enceinte. Ce n'était qu'une vague silhouette, une ombre dansante. Impossible de dire s'il s'agissait de ce pauvre gosse, de Jean-René...

Des torches enflammées, suspendues à des parois rocailleuses, éclairaient la scène de leur lumière feutrée et vacillante.

Louis était agenouillé sur un sol dur et froid. Il faisait face à cette étrange exhibition et comprit bien vite que le lieu où il se trouvait à présent était différent. Encore une fois, il avait voyagé. Il s'était déplacé à travers les strates, sans en avoir conscience.

Mais il sut pertinemment où il était. Depuis le temps que la *Bête* attendait ce moment où le Maître des Orvets viendrait la visiter dans son repère !

C'était une salle souterraine à la forme circulaire avec un plafond bas et un grand orifice juste en son centre.

Le muret d'enceinte n'était plus. Restait le grillage, fixé à même la roche et sur lequel un semblant d'être humain, pratiquement nu, était crucifié, pieds et mains liés...

Un autre individu, dont l'apparence était incertaine, se tenait devant lui et n'avait de cesse de le flageller avec ardeur, muni de verges ou bien d'un fouet cinglant. Mais en y regardant de plus près, Louis constata avec effroi que l'instrument de torture ressemblait davantage à un long et solide rameau d'églantier, vif et précis dans ses coups, comme peut l'être la morsure d'un crotale !

Les crochets épineux de cette arme hors du commun mordaient furtivement et sèchement la peau et la déchiraient en plaies saignantes.

Le supplicié ne bronchait plus. Son corps tout entier était sanguinolent et boursouflé, sa tête ballante et retombée tel un poids mort...

Pourtant, son bourreau persévérait dans son labeur et assénait avec la même rage ce morceau de viande tout congestionné...

Louis était à présent cerné par des cris. Des silhouettes agitées d'hommes, de femmes et d'enfants apparaissaient en ombres chinoises sur la paroi rocheuse et semblaient lutter contre de cruels assaillants.

Des gens se débattaient, d'autres pleuraient, gémissaient et d'autres encore suppliaient ! Des cliquetis métalliques accompagnaient le jaillissement de geysers enflammés.

Des brasiers incandescents émergeaient du sol tandis qu'un souffle rauque lui parvenait depuis le centre de cette salle et semblait s'échapper des profondeurs de ce trou béant, comme un appel, une prière ou peut-être, une offense...

Louis en était convaincu : il était en Enfer ! Son propre enfer se révélait enfin à lui. Sa démence se matérialisait devant ses yeux hagards. Il avait touché le fond du gouffre et n'en remonterait probablement jamais !

L'ange avait chu, précipité d'une hauteur qu'il pensait imprenable.

Il se savait condamné. Son esprit avait finalement cédé à la déraison et au chaos.

Dans ces moments de perdition, on se laisse chavirer. On ne résiste plus et le courant nous emporte vers des rivages effrayants... On pleure tel l'enfant, un être fragile et sans repère. "On est si petit, face aux mystères de l'Univers !" Pensa-t-il, dépité.

"Quelqu'un va très certainement me ramasser, comme une grosse coquille vide et m'expédier illico aux confins de la folie pure, dans une belle cellule capitonnée, entre un gobelet d'eau et trois ou quatre cachets..."

Emporté par le tourbillon de la perdition, Louis entendit un énième cliquetis puis un bruit sourd, net et fracassant.

Il voulait garder les yeux clos. Il était intouchable, à présent. Il n'avait plus grand chose à redouter : il était passé de l'autre côté du mur. Là où les nuits sont plus longues, les actes et les paroles plus doux et moins blessants pour l'âme...

Il attendait patiemment que l'on décide pour lui. Il attendait...

Il perçut la voix lointaine d'un homme, feutrée et résonnante à la fois.

Il gueulait des choses inaudibles.

Louis osa soulever les paupières : il vit la lumière blanche et seulement elle. Puis un visage se résumant à une tache noire se pencha sur lui et semblait le jauger.

Dans tout ce flou, il discerna des cheveux longs et bouclés.

- Monsieur Chaudet ? Dit une voix de femme dont la vitesse et la tessiture paraissaient mal réglées. - Que faîtes-vous là ? Je vous ai cherché partout ! Où étiez-vous passé ?...

XIV.

Horreurs et Révélations

Il était près de 19 heures lorsque le téléphone se mit à sonner au beau milieu du salon. Monsieur Piron s'empressa de décrocher.
- Allô ?
- *Bonsoir, excusez-moi de vous déranger, c'est monsieur Grellier à l'appareil.*
- Comment allez-vous, monsieur le directeur ? Et madame votre épouse ? Demanda le jardinier, l'homme à tout faire du domaine.
- *Bien, bien, merci...* Au son de sa voix, l'homme paraissait nerveux. - *Comment ça va au centre ? J'ai entendu parler d'un nouveau drame !*
- Seigneur oui ! Un officier de police, Orsini si ma mémoire est bonne... Le pauvre a été tué en fin d'après-midi, au château !... Quelle histoire ! Les gendarmes sont venus en nombre. J'ai aperçu leurs véhicules. D'autres voitures les ont accompagnés. Des messieurs en civil. Des policiers, je crois. Puis une ambulance est arrivée après, pour le corps du malheureux... On pense que l'assassin est encore dans le château... Il se cache... Espérons qu'ils le coincent !
- *Dieu vous entende, monsieur Piron. Une fois cette affaire terminée, nous pourrons rouvrir le centre. J'ai hâte de reprendre le travail... A ce propos, comment va monsieur Lefort ? Le pauvre, il doit se sentir bien seul, harcelé constamment par la police et les gens de la Presse !*
- Je ne l'ai pas vu de la journée. En fait, je viens juste de rentrer. J'étais chez Launay toute l'après-midi pour établir le devis...
- *Pour le projet de bassin.* Devina le directeur.
- C'est ça. Le bassin...

Il y eut un long silence et un soupir au bout du fil
- *Monsieur Piron...* Reprit Grellier. - *A propos de ce bassin... Je pense que nous allons en abandonner l'idée. Prévenez la pépinière Launay et dites leur bien que nos finances ne peuvent, pour le moment, subvenir au financement de la construction et de l'agencement du projet... Ils comprendront.*

L'oreille collée au récepteur, le jardinier faisait face à la fenêtre donnant sur le bois. Depuis quelques minutes, il n'entendait plus ce que pouvait lui dire son supérieur hiérarchique. Son oeil avait été attiré par un détail curieux. Tout d'abord, il crut qu'il était encore victime de sa vue quelque peu fatiguée. Mais l'évènement se produisit à plusieurs reprises !

Un point scintillant se déplaçait dans la noirceur du bois et prenait la direction du café-restaurant !
- *Monsieur Piron... Je... J'ai reçu une série de coups de fil anonymes ces derniers temps, à vrai dire depuis mon départ du centre... Je ne veux pas inquiéter ma femme ni même appeler la police mais j'ai terriblement peur... C'est une voix d'homme, enfin je pense... Une voix savamment trafiquée... Pas naturelle... Mon Dieu ! Comment ont-ils pu avoir mon numéro privé ? Je suis sur liste rouge ! Cette... cette voix, toujours la même, m'incite vivement à ne pas remettre les pieds au domaine... Elle n'a pas l'air de plaisanter et je ne veux courir aucun risque... Mon épouse est soignée pour des problèmes cardiaques... Je ne veux pas tenter le diable... Qu'en pensez-vous ?... Allô ?... Monsieur Piron ?... Vous êtes toujours là ?... ALLÔOoo !...*
- Monsieur Grellier. Dit l'homme à tout faire. - Je dois vous laisser... Le ton de sa voix était différent, lancinant et empli de gravité. Comme celui que l'on a lorsqu'on s'apprête à agir dans les secondes qui suivent. - Je... Je vous rappellerai... Au revoir...

Il raccrocha avec application le combiné, les yeux rivés sur la fenêtre, comme la visée d'un lance-missiles verrouillée sur l'objectif à atteindre...

Le petit homme, âgé d'une bonne cinquantaine d'années se préparait à sortir. Il mit sa veste en velours couleur crème et garda sa salopette de travail verte...

Il se demandait s'il ne devait pas en avertir les gendarmes ou tous ces gens de la police. Mais il ne souhaitait pas en rajouter et les déranger avec ses hallucinations nocturnes.

En tous les cas, le seul fait de les savoir à proximité le réconfortait dans sa décision d'y aller seul, comme un grand.

Il s'empara de son imposant trousseau de clés, sa lampe électrique et prit la direction du "Perron" après avoir consciencieusement fermé la grande porte des communs.

Depuis quelques années, il logeait seul dans ce gros bâtiment austère qu'il avait pu aménager selon ses goûts et avec l'accord préalable du directeur. Homme à tout faire, jardinier de talent et gardien de nuit, monsieur Piron appréciait sa nouvelle vie.

Il avait perdu son épouse, décédée d'une leucémie foudroyante et par la suite, avait sombré, rongé par la tristesse et le désespoir, dans la dépression et l'alcoolisme.

Ainsi, incapable de se ressaisir, l'homme avait fini par lâcher son travail à l'usine parce qu'il n'avait plus la force ni l'envie de se lever chaque matin...

Il avait voulu mourir avec l'espoir de pouvoir la rejoindre, là haut, dans un monde idyllique.

Sa très chère Viviane n'était plus à ses côtés depuis près de six ans et chaque mercredi, à heure fixe, monsieur son époux venait fleurir et entretenir sa tombe.

Il lui arrivait souvent de discuter avec elle, lui parler de sa toute nouvelle existence, au sein du domaine Malrouve. Il savait qu'elle préférait le voir ainsi, en bien meilleure forme...

Le corps trapu et le dos légèrement bombé, le jardinier lui racontait les différentes évolutions dans cette sordide affaire de gamin égorgé, retrouvé un beau matin, couché sur un tas de feuilles mortes, entièrement nu et le corps exsangue.

Il lui parlait de la police et de ses difficultés à avancer dans cette enquête, des soupçons qui pesaient sur monsieur Lefort.

Il n'oublia pas de lui indiquer le suicide de cette pauvre madame Juin qui n'était pas parvenu à surmonter sa peine.

Puis, à voix basse, s'approchant instinctivement de la pierre tombale, il lui murmura l'inavouable secret qui le tenaillait depuis pas mal de temps et qu'il n'osait partager avec autrui, de peur d'être pris pour un vieux gâteux débile. Il aborda donc le mystère de ces apparitions singulières et assez fréquentes d'une petite fille qu'il voyait, courir et sautiller parfois, glousser comme une poule, juste avant que ne vienne la nuit.

Une môme habillée comme à l'ancienne mode, celle de la fin du XIXe siècle ! Une gamine brune à la peau très pâle et lisse qui rappelait ces poupées d'antan, tout en porcelaine...

Elle disparaissait, s'évanouissait en un instant, derrière un arbre ou un buisson, le temps d'un battement de paupières tandis que son rire, si particulier et si malsain, résonnait encore dans son esprit pendant de longues secondes...

Qui pouvait-elle être ? D'où venait-elle ? Que faisaient ses parents et pourquoi cet accoutrement démodé ? S'était-il demandé à maintes reprises.

A feu son épouse, monsieur Piron confiait aisément son inquiétude grandissante et sa pétoche.

Pourtant, l'homme n'était pas du genre froussard ! Mais depuis quelques semaines, il commençait à ressentir l'envie de s'éloigner de la propriété, le temps que tout ça rentre enfin dans l'ordre et que les esprits s'apaisent...

Il priait pour que l'égorgeur soit appréhendé dans les plus brefs délais, que le centre puisse rouvrir et que monsieur Grellier puisse reprendre ses anciennes fonctions.

Sans cette agitation enfantine, pensait-il souvent, ce grand parc paraissait avoir perdu sa seule raison d'être...

Sur le chemin qui menait au château, monsieur Piron vit distinctement la lumière clignotante des gyrophares et quelques silhouettes s'activer au loin, au niveau de la porte d'entrée.

L'obscurité de la nuit enveloppait presque entièrement la demeure de son manteau nuageux et pourtant, nulle lumière ne venait éclairer son intérieur !

Piron trouva ça bizarre. "A croire que ces loustics préfèrent évoluer dans le noir !" Dit-il. Mais pour lui, il devait très certainement y avoir une raison à ça. " Ces gars sont des pros ! Ils savent parfaitement ce qu'ils font ! Cela doit faire partie de leurs méthodes...".

Soudain, une idée pernicieuse lui traversa l'esprit. Il se demanda si le tueur n'avait pas saboté l'installation électrique et profiter de l'obscurité pour mieux échapper à ses poursuivants ou si les plombs n'avaient pas, tout bonnement, rendu l'âme !

Il imagina que ce malade puisse réussir, malgré cet impressionnant dispositif, à leur filer entre les doigts et qu'il parvienne à s'extraire du bâtiment pour errer dans les parages. Cette seule pensée le fit frissonner et la tentation de faire demi-tour se fit alors plus forte...

Après toutes ces hésitations et malgré cette inquiétude grandissante qui le tourmentait, notre jardinier bifurqua brusquement et emprunta la longue allée bordée d'érables qui longeait d'un côté, le grand fossé et de l'autre, la vaste clairière silencieuse...

Il s'enfonçait dans les ténèbres d'une nuit sans Lune et sa vue commençait juste à différencier chaque éléments du décor dans lequel il évoluait avec précaution. Sa connaissance parfaite du terrain l'aidait à ne pas s'égarer et des zones plus claires et mieux définies, des contours familiers et certains repères lui apparaissaient à mesure qu'il avançait.

L'air était frais et les feuillages s'égouttaient d'un trop plein d'humidité...

L'homme se demandait s'il n'aurait pas mieux fait d'emporter son parapluie. Il craignait une nouvelle averse, le nez souvent levé vers le ciel, à l'affût du moindre signe. Mais son attention était surtout axé sur le bois, de l'autre côté de cette clairière qu'il allait devoir traverser.

Cette lointaine chevelure sombre et hirsute ne lui inspirait à présent que méfiance et, quelque part, il répugnait à la seule idée de devoir s'en approcher.
Durant cinq années qu'il travaillait là, il avait surpris, à maintes reprises, des silhouettes s'enfuir à son approche et repasser par-dessus le mur cent fois emprunté...

Monsieur Grellier lui avait vivement conseillé de ne pas prendre de risques inconsidérés et de s'attacher les services d'un molosse pour assurer sa sécurité ainsi que l'intégrité du domaine.

Mais monsieur Piron, par expérience, ne portait pas les gros chiens dans son cœur. Il préférait, et de loin, assumer ses responsabilités seul et prétextait, pour sa défense, que ces rôdeurs qui avaient coutume de pénétrer la nuit dans le parc n'étaient que des mômes en quête de sensations fortes. "Des p'tits gars pas méchants, quoi ! Pas de quoi fouetter un chat !" Disait-il. Mais depuis le cambriolage du café-restaurant et le meurtre particulièrement ignoble du gamin, la donne avait changé ! Malgré son aversion pour la gente canine, l'homme commençait sérieusement à envisager cette option...

Il ne se sentait plus vraiment à l'abri du danger. Quelque chose de profondément malsain menaçait le centre aéré.

Il le sentait comme il pressentait souvent venir la pluie bien avant qu'elle ne se déverse...

A présent, les gendarmes et le château étaient loin derrière lui.
La nuit se fit plus noire et le paysage tout entier se nappait d'un curieux revêtement brumeux...

Esseulé au beau milieu de la clairière, Piron ne percevait que des formes indistinctes et vaporeuses.

Bientôt, cette brume prit des allures de brouillard et notre jardinier, ordinairement serein, y décelait les signes annonciateurs d'une menace patente.

Il se dit alors qu'il valait mieux faire marche arrière, ne pas insister, rentrer au bercail et cesser de poursuivre une lubie.

Mais il se ravisa aussitôt.

"Il faut en finir avec ça ! Je ne suis pas venu jusqu'ici pour abandonner maintenant !" Se dit-il, résolu.

Néanmoins, il ne souhaitait pas tenter le diable et préféra contourner le bois, se rallonger de quelques mètres, passer par derrière et traverser un petit bout de terrain à découvert, là où jadis, surgissaient du sol, parmi les ronces et autres herbes folles, des énormes cuves entièrement oxydées que les gamins surnommaient les *puits*...

Tout autour, lui parvenaient des craquements, des hululements, des sifflements, des grincements, des grattements et bien d'autres bruits apparemment ordinaires mais qui, la nuit venue, prenaient une toute autre signification, bien plus macabre et plus angoissante...

Mais l'homme ne se démontait pas. Il filait droit vers son objectif, tête baissée et pas cadencé.

Brusquement, il s'immobilisa lorsqu'il vit à nouveau cette petite loupiote scintillante et aérienne se postant tout près du restaurant, à hauteur du perron, non loin de la porte d'entrée.

Elle paraissait l'attendre...

Elle semblait le narguer...

Mais monsieur Piron n'aimait guère qu'on se fiche de lui. Subitement, la colère balaya chez lui tout sentiment d'appréhension ou de peur :

- Oh ! Qui est là ? Cria-t-il d'une voix autoritaire. - Il est interdit d'être là ! Le parc est fermé aux visiteurs ! Mais le scintillement ne bronchait pas. - Vous croyez que je ne vous vois pas ?

Aucune réponse, aucun mouvement. La minuscule lueur restait campée sur ses positions. Notre jardinier se mit à douter. Et si ce n'était en fait qu'une illusion d'optique, un caprice, une tromperie créée de toutes pièces par Mère Nature ?

Il voulut pourtant s'en assurer, histoire d'en avoir le cœur net.

En s'approchant à pas feutrés, il fut saisi de stupeur lorsqu'il vit cette étrangeté se mettre à se mouvoir, à s'élever dans les airs pour filer, telle une ogive, vers le bas du perron et s'engouffrer dans l'une des deux ouvertures jumelles !

Le cœur battant et la respiration haletante, monsieur Piron croyait devenir dingue.

" Une grosse luciole !" Pensa-t-il, comme pour se rassurer. Ce genre de bestiole se rencontre très souvent la nuit. Certes, il n'en avait jamais vu de cette taille mais les anomalies génétiques se produisent plus souvent qu'on ne le pense !

Muni de sa lampe électrique, il longea le perron et s'immobilisa juste devant les ouvertures jumelles.

Il tendit l'oreille mais ne percevait que les bruits habituels émanant d'une nature environnante, parfois des voix lointaines et, plus rarement, les aboiements de quelques chiens montant la garde dans les parages...

Il jeta ensuite un rapide coup d'œil au grand pin, aux fenêtres closes de la maison endormie et se mit à frissonner lorsqu'il pensa à cette femme, Bénédicte Juin, qui s'était volontairement donnée la mort avec l'arme que son mari avait pourtant eu soin de dissimuler.

Il avait peu connu cette dame. Un saupoudrage de "bonjours" et de "bonsoirs" résumait assez bien les rapports qu'ils avaient pu entretenir durant ces quatre ou cinq années de cohabitation...

Il avait davantage sympathisé avec le mari. Il leur était souvent arrivés de discuter de tout et de rien, de choses et d'autres, au café, accoudés au comptoir, un demi de bière à la main.

Monsieur Piron trouvait madame Juin assez distante et d'un abord difficile. Ce qu'il avait injustement pris pour de la suffisance ou du mépris n'avait été, en fait, qu'une marque prononcée de crainte et de timidité...

Quand notre jardinier sut le fin mot de l'histoire, son regard sur elle se changea bien vite. Il se mit alors à la comprendre et, en quelque sorte, à partager sa douleur, lui qui avait aussi perdu un être cher. Il s'était mis à l'apprécier...

"Pauvre dame !" Songea-t-il en secouant la tête, l'air dépité.

Il allait rebrousser chemin lorsque, soudain, il sentit le souffle d'une brise chaude lui caresser le dos ! Il fit volte face et pointa instinctivement le faisceau de sa lampe vers le haut du perron, sur une porte d'entrée s'entrouvrant dans un grincement qui s'apparentait davantage à l'interminable plainte d'un mourant.

Il prit l'escalier de pierre menant au perron, braqua sa lampe dans cette timide ouverture mais n'y voyait qu'une pleine et entière obscurité.

Il remarqua alors les deux scellés et le ruban jaune apposés par la police. Ce dernier avait été déchiré sans vergogne. Il pendouillait dans le vide et traînait nonchalamment sur le pas de la porte.

Quelqu'un avait fait fi de l'interdiction. Un cambrioleur sans l'ombre d'un scrupule, profitant de l'agitation ambiante, avait eu le culot et l'irrespect de violer l'intimité d'une maison plongée dans le deuil !

Cette seule pensée mit notre jardinier dans une colère noire. Aussi, il entreprit de se mettre sur la piste de ce minable petit voleur !

Le hall sentait le renfermé et la poussière accumulée virevoltait dans le faisceau bleuté de sa torche.

Il actionna l'interrupteur mais rien ne se produisit. "Merde ! C'est bien ma veine ! Ils ont dû couper le disjoncteur, ces cons !" Grommela-t-il.

Il eut alors une brève pensée pour monsieur Juin. Ce pauvre bougre était toujours là-bas, retenu au poste de police et donnant sa version d'une histoire cent fois rabâchée.

Piron était intimement convaincu de son innocence. Pour lui, son épouse était une bombe à retardement qui avait fini par sauter à un moment où nul ne pouvait s'y attendre.

Pour lui, Yves Juin aimait sa femme.

La maison était à présent comme un corps sans âme, à la dérive.

Le meuble du téléphone était bien à sa place habituelle, à proximité de l'escalier menant au premier étage...

Il évoluait à présent dans un lieu qui s'apparentait davantage à un caveau funéraire. Il tendit l'oreille mais n'entendait rien. C'était bien ce "rien" qui l'inquiétait car, ordinairement, une demeure, même vidée de ses occupants émet toujours quelques bruits, même les plus infimes !

Là, il ne percevait strictement RIEN !

Soudain, dans un claquement fracassant, la porte d'entrée se referma derrière lui !

Le cœur du pauvre jardinier se mit à bondir et à s'emballer !

"Saloperie de courant d'air !" Marmonna-t-il, le visage rageur.

Après avoir repris ses esprits, il se décida à inspecter la cuisine ainsi que son cellier où le corps de la pauvre madame Juin avait été découvert, gisant sur le sol, le crâne perforé...

Le rayon lumineux de sa lampe lui renvoyait le brillant cuivré des casseroles et des poêles, suspendues au mur, juste au-dessus d'un plan de travail.

Il enclencha un autre interrupteur. Rien ne se produisit.

"Là non plus, pas de lumière ! Décidément, il faut se faire une raison et accepter le fait de devoir oeuvrer continuellement dans le noir !" Se dit-il, désabusé.

Piron entraperçut la forme angulaire de la grande hotte, surplombant le fourneau, les éviers en inox, l'imposant réfrigérateur et le congélateur ainsi que différents ustensiles et appareils communément présents dans ce genre d'endroit...

Il s'approcha ensuite de la petite porte, située tout au fond et qui conduisait au cellier...

Il l'ouvrit prudemment, dans une symphonie dissonante de grincements et descendit, la peur au ventre, les quelques marches en bois qui menait droit au sous-sol, là où le propriétaire avait coutume de conserver ses meilleures bouteilles et ses plus fameux crus...

Au milieu de cette pièce dénuée de charme, parmi les casiers à bouteilles, Piron nota que le sol cimenté avait été mal récuré ou pas assez et que la tâche de sang y était encore visible.

Brusquement, il entendit un ricanement étouffé venant de derrière l'un des casiers ! C'était celui d'un gosse.

- Oh oh ! Mon petit, sors de là et viens me voir. Dit le jardinier. - N'aies pas peur, je ne te ferai aucun mal, tu as ma parole... Allons, montre-toi... Je t'ai entendu.

Mais il n'obtint qu'un gloussement en guise de réponse.

"Un gloussement ?" Songea-t-il alors. "Encore cette chipie !"

- Sors de là et montre-toi ou je me fâche pour de bon !

N'ayant aucune autre réponse, l'homme décida d'aller chercher la fillette, de la débusquer et de la traîner au dehors.

Mais arrivé derrière le casier, il ne vit rien.

Seulement une grosse plaque de béton qui avait été arraché de son socle, dévoilant ainsi une fosse rectangulaire d'1m20 sur 1 mètre et qui, apparemment, semblait assez profonde...

Piron se pencha afin de mieux apprécier cette ouverture étroite et obscure et ne put y discerner que les barreaux d'une vieille échelle rongés de rouille.

Une odeur pestilentielle s'échappait de ces ténèbres et, poussée par des courants d'air souterrains, répondit vivement à cet appel d'air et vint heurter l'odorat du jardinier.

Etonnement, une pensée funeste lui traversa alors l'esprit et une irrésistible envie d'en finir avec la vie s'imposa à lui comme une évidence.

Mais, en une poignée de seconde, il parvint à se ressaisir, à se prémunir progressivement de cet étrange sentiment d'abandon et de découragement pour redevenir maître de ses émotions. Il s'éloigna instinctivement de cette fosse et s'employa à ne plus s'en approcher.

" C'est une porte qui mène droit aux enfers !" Pensa-t-il, la peur vissée au ventre.

Cette peur s'intensifia lorsqu'il se mit à entendre un bruit inquiétant et tant redouté : "cling, cling, cling..."

Quelqu'un ou quelque chose d'inavouée empruntait l'échelle rouillée pour émerger à la surface !

Cet être, forcément malfaisant, allait bientôt surgir de ce trou noir et nauséabond ! C'était impensable, voire impossible ! Son imagination lui jouait de sales tours !

Ce bruit obsédant devenait plus audible et montait en puissance ! La chose approchait, inéluctablement...

Il lui fallait fuir, quitter cette pièce au plus vite ! Ce qu'il s'empressa de faire, sans demander son reste et sans regarder derrière lui.

A ce moment, il n'eut qu'une idée en tête : partir le plus loin possible de cette maison et ne jamais plus y remettre les pieds. C'était la demeure d'une suicidée, un lieu désormais maudit ! Tel un diable sorti de sa boîte, Piron se précipita dans l'escalier, traversa la cuisine, se heurta à des obstacles invisibles et accéda finalement au hall. Là, il réalisa avec angoisse que la porte d'entrée, simple bout de bois qui le séparait du dehors et d'une liberté salvatrice, était verrouillée ! Il s'acharnait sur la poignée mais rien n'y faisait : il était bel et bien pris au piège !

"Quel con !" Dit-il en parlant de lui. "Moi et ma foutue tête de mule ! Au lieu de rentrer sagement chez moi, il a fallu que j'insiste et que j'aille jusqu'au bout !"

Soudain, un courant d'air vint lui lécher tendrement le cou...

Lui parvint alors le bruit d'une porte que l'on ouvre avec délicatesse...

" Ne regarde pas en arrière, ducon ! Se répétait-il, comme pour ne pas céder à la tentation. - Putain de porte ! Tu vas t'ouvrir, oui ?"

"*Bernie... Bernie...Bernie...*" Ce murmure planait dans les airs comme un parfum qui se diffuse. La douce mélopée, curieusement, lui Procurait une sensation d'apaisement. Comme attiré par ce chant mélodieux et enivrant, il ne souhaitait plus qu'une seule chose : remonter à sa source.

Il lâcha donc la poignée et braqua sa lampe vers la porte menant à la grande salle du restaurant. Il remarqua qu'elle était légèrement entrouverte.

Mais hypnotisé par cette voix, comme ces anciens marins attirés par le chant envoûtant des sirènes, il se dirigea vers la porte sans éprouver la moindre crainte...

Brusquement, il vit dans sa tête quelque peu embrouillée, le doux visage de sa tendre épouse, Viviane. Elle le regardait de ses yeux tristes et désolés. Il comprit alors qu'elle était inquiète et préoccupée pour lui. Elle voulait le prévenir du péril qu'il courait, le mettre en garde et lui intimer l'ordre de se secouer un peu...

Il put alors repousser les effluves maléfiques de ce sortilège et reprendre à nouveau ses esprits !

- Foutez-moi la paix ! Gueula-t-il par désespoir et colère.

Puis, il eut une idée :

"Les fenêtres ! Dans la grande salle, les fenêtres sont faciles à ouvrir et donnent directement sur le perron ! Les ouvrir, pousser les volets et enjamber le rebord pour enfin sortir de ce cauchemar !"...

D'un geste décidé, il poussa la porte et pénétra dans la grande salle. Il arrosa de son faisceau lumineux les deux grandes fenêtres et sans se préoccuper du reste, se dirigea vers la plus proche.

Mais il s'arrêta à mi-chemin lorsqu'il distingua, tout au fond, la lumière tamisée d'un chandelier curieusement posé sur la seule table qui n'avait pas été rangée et mise de côté...
Juste derrière ce halo orangé, était assise une silhouette qui étrangement, ne bronchait pas.
- Qui... Qui est là ? Demanda Piron d'une voix emplie de détresse...
- Bonsoir, monsieur Piron. C'était la voix rauque et posée d'un homme qui, malgré des efforts certains pour la maquiller était familière à notre jardinier.
- C'est vous, monsieur Grellier ?... Monsieur Juin ? Vous êtes revenu ? Ils vous ont finalement relâchés ?...
Silence...
- Encore un petit effort, monsieur Piron... Vous brûlez...
- VOUS ? S'étonna le jardinier qui, se sentant quelque peu rassuré, éteignit sa lampe et se détendit un peu. - Que faites-vous là, seul dans le noir ? Vous m'avez flanqué une de ces trouilles !... Mais... Mais alors, les scellés, c'est vous ?...
- Hum hum... Fit l'individu qui ne bougeait toujours pas.
Piron marcha vers lui mais, bien vite, l'homme mystérieux leva le bras !
- Stooop... N'avancez plus ! Il en va de votre propre sécurité !
- Ma sécurité ? Que... Que voulez vous dire ?
Nouveau silence...
- La police est toujours au château ?
- Une équipe du GIGN et quelques policiers... On a assassiné un des leurs et ils cherchent le tueur... Ils pensent qu'il se cache encore là-bas...

Alors qu'il s'entretenait avec cette ombre énigmatique et déroutante, Piron avait cette désagréable sensation d'être observé sous toutes les coutures. Il avait le sentiment d'être épié par des dizaines d'yeux, des présences invisibles qui le cernaient et l'étudiaient avec minutie...
Il sentit un relent de pourriture et perçut de faibles gloussements aigus venant d'un peu partout, tout autour de lui, se fondant avec souplesse dans cette obscurité ambiante !
- Vous n'avez rien à craindre de moi, monsieur Piron. Dit l'homme. - Vous me connaissez suffisamment pour savoir que j'ai à votre égard une réelle sympathie. Vrai, je vous aime bien mais voilà, l'heure H approche à grand pas ! Le moment tant attendu ! Et pour rien au monde je ne voudrai le gâcher... Nous attendons ça depuis si longtemps...
- Qu'est-ce que vous avez attendu ? Demanda le jardinier qui avait l'impression, au fur et à mesure qu'il parlait à cet individu qu'il croyait bien connaître, d'avoir affaire à un véritable illuminé.
- J'ai attendu cet instant où tout va redevenir comme avant. Tout va rentrer dans l'ordre et Malrouve renaîtra de ses cendres, tel un gigantesque et merveilleux phénix ! Les pièces du puzzle se mettent en place... Les évènements s'enchaînent sans que rien ne puisse stopper la machine !
- C'est vous ? Devina Piron.
- Quoi, moi ?
- Bah... Ce tueur que la police recherche depuis des semaines !
- Oui... et non.
- Pourquoi ?
- Pourquoi ces meurtres ? Ce serait trop long à vous expliquer mais, sachez, mon brave, que pour ce qui va se jouer très bientôt, vous allez m'être d'une grande utilité...
- Moi ? S'étonna le jardinier. - Et en quoi pourrai-je bien vous aider ? Si jamais ça se sait ! Je ne veux pas d'ennuis avec la police !... D'après la loi, on appelle ça de la complicité !...
- Oh... Tranquillisez-vous... Vous n'aurez pas à vous salir les mains, monsieur Piron. Bien que le travail que je veux vous confier soit quelque peu salissant... Il ricana doucement. - Non, sérieusement, je souhaite que vous ouvriez à nouveau la vanne. Celle qui commande au vieux système hydraulique mis en place par ce bon monsieur Gustave Malrouve.
- Mais ce système est obsolète et même s'il fonctionnait, c'est formellement interdit ! S'insurgea le jardinier.
- Que préférez-vous ? Mourir dans d'affreuses souffrances ou exécuter l'ordre, car il s'agit bel et bien d'un ordre, que je viens de vous donner ?

A cet instant précis, Piron scruta l'obscurité, comme pour y trouver une réponse. Soudain, Il lui sembla percevoir des mouvements. Là, juste à proximité du bar, il discerna une

luminescence bleutée dessinant la silhouette d'un être chétif et vaguement humain. Il vit ses yeux brillés dans le noir, comme ceux d'un chat, et devina son déplacement, agile et silencieux.
"Qu'est-ce que...?"
L'homme avait remarqué sa frayeur. Elle se lisait nettement sur son visage.
- Grâce à mes efforts, ces adorables petits monstres sont enfin à l'air libre, après des siècles de privation... Ils me connaissent, m'obéissent et se montrent particulièrement serviables. Je suis leur nouveau guide, leurs yeux... Mais en vérité, ils n'ont qu'un seul maître qui se trouve être aussi le mien et qui, je l'espère, sera très bientôt le vôtre. Alors, monsieur Piron, vous déciderez-vous enfin à rouvrir cette vanne ?
- Mais... Je ne sais pas où elle est ! Se défendit-il. - Je ne m'en suis jamais servi !
- Mes amis lisent en vous, monsieur Piron. Ils ont cette extraordinaire faculté psychique et ce qu'ils me disent ne me plaît absolument pas. D'après eux, vous mentez. Est-ce vrai, monsieur Piron, vous oseriez me mentir ?
- Très bien ! D'accord ! Je vais ouvrir cette vanne ! Je vais l'faire ! Promis, juré !
- Si jamais vous mentez, monsieur Piron, croyez moi sur parole : vous irez droit en enfer...

***

- Ici le commandant Sorges. A toutes les unités : nous avons mis la main sur le disjoncteur électrique. Ce fils de pute l'a salement amoché ! Nous tentons quand même de le faire repartir. A vous.
- Bien reçu, commandant. Ici, le sergent Caspello, nous avons retrouvé le dénommé Chaudet dans une des pièces du premier niveau. R.A.S à cet étage. Pourtant...
- Pourtant quoi, sergent ? Demanda Sorges.
- Je m'inquiète, commandant... Des phénomènes troublants... Des bruits... Des variations de température ainsi que des voix... Cette baraque est dangereuse, commandant, que ce soit physiquement mais aussi moralement... Elle est "mauvaise" !
- C'est quoi ces conneries ? Gueula le grand chef. *-Vous avez picolé ou quoi ? Commencez la fouille du deuxième étage et passez ensuite aux combles ! Et au trot, sergent ! Dois-je vous rafraîchir la mémoire ? Dois-je vous signaler que vous avez été placés sous mon commandement et que j'ai carte blanche pour cette opération ? Alors, je veux des résultats, vous m'entendez ? Je veux que l'on choppe ce salopard, même si on doit y passer la nuit !*
- A vos ordres ! Terminé. Il mit la communication en stand-by. - Gros con ! Pesta-il en sourdine.

Le faisceau blanc aux reflets bleutés, émanant de la torche du lieutenant Gordien balayait les recoins d'une pièce de dimension modeste. Là, une vieille commode toute cassée et trois chaises en piteux état en agrémentait la déco.

Les murs étaient crasseux et la tapisserie désuète présentait, par endroit, d'importantes lacérations...

Le plancher était couvert d'une fine pellicule de poussière. La cheminée en faux marbre gris, style Empire, était surmontée d'une très grande glace piquée par la rouille.
Le plafond perdait des plaques entières de moulures en stuc...
- C'est quoi cette piaule ? Se demandait Gordien. - Pourquoi était-elle fermée à clé ? Elle s'adressa alors à Louis, le visage emprunt d'une colère contenue. - Que foutiez-vous dans le noir, seul dans cette turne ? On vous y a retrouvé inconscient, couché à même le sol !
- Si je vous disais, vous m'expédieriez direct en HP ! Lui répondit-il en se massant les tympans.
- Vous souffrez ?
- Migraine. C'est récurrent chez moi et je vous assure que c'est beaucoup moins douloureux quand on éloigne cette lumière aveuglante de ma tronche ! Précisa-t-il en lui indiquant le faisceau de sa lampe braqué sur son visage.
- Oh! Sorry. Dit-elle.

Soudain, Caspello déboula sans prévenir dans la pièce, suivi de près par Follet et un autre homme d'intervention.
- On a ordre de poursuivre à l'étage au-dessus, lieutenant.
- On vous rejoint dans quelques minutes, sergent. Vous pouvez commencer la manœuvre.

Sans demander leur reste, les trois gendarmes s'engagèrent à nouveau dans la cage d'escalier au pas cadencé.
- Par quel sortilège avez-vous pu atterrir ici ? Demanda Gordien.
- Aucune idée. Dit-il, l'air un peu sonné.
- D'autres visions ?
- Des tas.
- Cela pourrait nous aider ?
- Non.
- Bon... Vous allez pouvoir nous suivre, là-haut ? S'inquiéta-t-elle.
- Faudra bien. Dit-il. Vous avez trouvé Jean-René ?
- Lefort ?... Non. Vous l'avez vu ?
- Non. Je pensais qu'il était au château.
- Sa voiture est garée devant. Il doit sûrement être dans les parages. Pas forcément au château mais dans les environs...
- Espérons-le. Mon alarme interne n'arrête pas de sonner dans ma caboche.
- Ah ? ça sonne ? Et... Qu'est-ce que ça signifie ?
- Qu'un danger nous menace.
- Merci du renseignement ! Nous sommes actuellement en train de traquer un assassin masqué. Ce salaud fait joujou avec nos nerfs. Vous avez une petite idée sur son identité ?...
- Je crois... mais je ne peux pas encore l'affirmer. Avoua-t-il, le visage déformé par la douleur. - Pour le moment, je donnerai volontiers un de mes bras pour une simple aspirine... J'ai l'impression que mon crâne va exploser !
- Nous pensons raisonnablement que ce tueur pourrait-être votre ami d'enfance, ce cher monsieur Lefort. Lui confia Gordien. - Nous avons retrouvé des choses édifiantes chez ses parents, enfermées dans une grosse malle, dans une remise... Votre pote a un sérieux problème !
- Cela conforte mes soupçons. Dit-il.
- Ah oui ? Et que soupçonnez-vous ?
- Ce que je peux vous dire est que cet individu est prêt à tout pour arriver à ses fins. Il se considère comme un martyr, prêt au sacrifice ultime pour défendre sa cause qu'il croit juste...
- C'est un fanatique ? Un cinglé ou un illuminé ?
- Tout ça à la fois. dit-il calmement. - C'est pour cette raison qu'il ou elle est extrêmement dangereux...
- Elle ?
- Vous n'avez jamais songé à une femme ? Pourquoi le tueur ne pourrait pas être une tueuse ?

XV.

Hello, Professeur !

20H10, Angers, quartier de la Cathédrale Saint-Maurice...

La femme s'engouffra dans la ruelle escarpée et chaotique, jonchée de pavés glissants.

La nuit était silencieuse et seul, le bruit de ses talons claquait dans ce coin endormi...

De discrets réverbères "Belle Epoque" arrosaient l'endroit d'une lumière savamment dosée.

Elle s'arrêta devant une haute porte cochère et activa son heurtoir. Les coups assourdissants semblaient se décupler tant les échos étaient nombreux.

Après quelques secondes d'attente, une vieille dame toute fripée lui ouvrit.

- Oui ? Dit-elle d'une voix étranglée.
- Je suis Catherine Chaudet. Le professeur Escarpe m'attend.

La vieille jaugea la femme qui se tenait devant elle pendant un laps de temps assez long puis, recula en hochant la tête pour la laisser entrer.

- Je suis madame Larchaux. Dit-elle en lui indiquant le chemin à suivre.

Voûtée et déambulant avec peine dans une petite cour intérieure, le petit bout de femme aux cheveux argentés, vêtu d'une blouse quelque peu usée, semblait avoir l'habitude de recevoir des visites à des heures indues...

Dans le silence, les deux femmes pénétrèrent dans le hall de cet ancien hôtel particulier datant du XVIIIe siècle.

Malgré le faste du décorum, mobilier d'époque, tentures anciennes et lustre resplendissant, l'ambiance générale ressemblait davantage au recueillement d'un monastère.

- Puis-je vous débarrasser de votre pardessus, madame ? Proposa la vieille gouvernante.
- Non merci. Je préfère le garder avec moi... Mais, vous êtes madame Larchaux, l'épouse de monsieur Pierre Larchaux ?
- Veuve depuis près de dix ans. Il s'est éteint en 97...
- Navrée. je ne savais pas.
- Vous n'avez pas à être désolée, chère madame. Vous n'y êtes pour rien. Dit-elle en souriant et en plissant ses petits yeux de fouine.

A ce moment, un homme âgé, de petite taille, au faciès émacié et au nez aquilin, aux cheveux blancs et épars, habillé d'un veston de tweed crème, descendait des escaliers de marbre blanc, tel un seigneur en sa demeure...

- Bonsoir Catherine. Dit-il d'une voix presque' hautaine et quelque peu nasillarde.
- Bonsoir professeur. répondit-elle. - Je suis inquiète, professeur. Très inquiète...

L'homme se déplaçait avec une certaine difficulté.

- Arthrite. Dit-il comme pour se justifier. - Ce temps n'arrange rien.
- Il faut qu'on discute. Dit-elle, impatiente.
- Bien. je comprends... passons au salon. Proposa-t-il en regardant madame Larchaux. - Madeleine, seriez-vous assez aimable pour nous faire un peu de thé ?
- Bien professeur.

Intérieur coquet, arrangé avec tout plein de vieilles choses, Catherine avait l'impression de se retrouver dans la boutique d'un antiquaire avisé.

- Prenez la peine de vous asseoir. Lui proposa le vieil homme en fouinant dans une bibliothèque en merisier, regorgeant d'ouvrages aux reliures anciennes.

Elle s'exécuta et s'engonça dans un épais fauteuil de velours beige.

- Je ne voulais pas m'attarder au téléphone. Dit-elle après avoir observé un bref silence. - Je m'inquiète énormément pour Louis... Mon fils...
- Je sais parfaitement qui est Louis. Répondit Escarpe, affairé dans ses bouquins. - Nous savons tous les deux qui sont vos enfants, chère Catherine.
Elle dodelina de la tête.
- Bien sûr...

Il vint s'asseoir à son tour, près d'elle, à l'extrémité d'un canapé qui se mariait parfaitement au fauteuil, un livre en main. Il le feuilleta, s'arrêta à une double page et le posa délicatement sur la table basse, juste devant eux.

Il chaussa ses grosses lunettes et se mit alors à la dévisager de ses petits yeux déformés par des verres épais...
- Comment allez-vous, Catherine, depuis tout ce temps ?
- Mieux. Dit-elle simplement. - Vous n'avez pas changé !
- Allons, allons, soyons honnêtes l'un envers l'autre, voulez-vous ? Je ne suis plus l'homme que vous avez connu. Je viens juste de souffler mes 78 bougies. Clama-t-il, le nez en l'air et un soupçon nostalgique dans la voix. - Voilà plus de vingt-sept années que je suis en charge de cette confrérie. Je suis fatigué, Catherine. J'aimerai prendre un peu de recul...
- Allez-y : arrêtez-vous et reposez-vous ! Lança-t-elle.

Il se mit à esquisser un sourire.
- Ah, j'aimerais que tout soit aussi simple ! Seulement, je suis responsable des mes ouailles. J'en dénombre aujourd'hui une centaine, rien qu'ici, dans cette ville ! Je ne peux me permettre de lâcher maintenant alors même que la situation devient préoccupante...
- Vous suivez l'affaire ?
- Nous suivons toujours ce qui a trait au domaine. C'est notre mission. Certains adeptes débarquent chez moi, à l'improviste, parfois au beau milieu de la nuit, comme vous ce soir, pour me confier leurs ressentiments, leurs visions et leurs états d'âme... A ce propos, l'occupant de la cellule 38A communique énormément ces temps-ci. Je voulais que vous le sachiez... Il aborde souvent le cas particulier de votre fils et nous affirme qu'il s'emploie de tout son être à le soutenir dans ses efforts...
- Toujours pareil ? Dit-elle sur le ton de la confidence.
- Toujours en ce qui concerne son état physique. Mais pour ce qui est de son état mental, c'est une autre histoire.
- Comment ça ?
- Ses messages se bousculent et se mélangent. Ils deviennent incohérents et leurs décryptages compliqués. Mais nous avançons, malgré tout... A ce propos... Quand lui avez-vous rendu visite pour la dernière fois ?
- Voyons... Elle fit mine de chercher.
- Pas depuis trente ans ? Comprit le professeur.

Elle sembla vouloir éviter le sujet et jeta un oeil faussement intéressé sur l'ouvrage ouvert devant elle :
- De quoi s'agit-il au juste ? Demanda-t-elle.
- C'est une reproduction de ce que l'on peut voir sur l'une des parois de la salle souterraine située sous le domaine Malrouve.

Catherine s'approcha davantage et examinait attentivement les dessins naïfs d'un art rupestre remontant à l'âge de pierre.
- Qui les a copiés ? Demanda-t-elle, de plus en plus intriguée.
- Auguste Faure. Un archéologue angevin de la fin du XIXe siècle.
- C'est quoi ? Qu'est-ce que ça représente ?
- Mystère. Certains pensent qu'il pourrait s'agir d'une rencontre possible, entre une tribu primitive, vivant dans cette grotte, et la Matrice.

Elle se tourna vers lui et le fixa avec une étrange intensité. Etonnamment, elle n'eut pas le sentiment qu'il se fichait d'elle.
- Des extraterrestres ? Dit-elle, le sourire en coin.
- Nous n'écartons aucune possibilité, même si elle peut nous paraître farfelue. Répondit-il sur un ton grave et solennel. - Voyez.

Il pointa son doigt sur le premier des cinq dessins. Chacun d'eux semblait représenter une scène. Mis bout à bout, ces croquis paraissaient raconter un évènement précis et crucial, survenu dans un passé très lointain...
- A quoi cet être vous fait-il penser ? Lui demanda-t-il.
- A un bonhomme mal dessiné. Je pencherai pour un guerrier en armure... Non ! Plutôt à un astronaute...
- Précisément. Nous pensons qu'il puisse s'agir de ce que l'on peut appeler un "Voyageur Céleste".
- Vous aussi, vous croyez à cette hypothèse des petits hommes verts ?
- Regardez juste derrière ce même personnage. Dit-il en indiquant le deuxième dessin.
- Je vois un cercle, une boule...
- La Sphère. Précisa-t-elle. - Elle est là depuis la nuit des temps, dans les profondeurs de la terre, sous le domaine Malrouve. Les Anciens la vénéraient et lui prêtaient des vertus curatives et autres bienfaits. Elle est inaccessible ou pratiquement... Elle repose tout au fond d'un étroit goulet, dans une cavité qu'elle illumine de sa puissante lumière bleutée. Son culte prit des proportions énormes. L'ancien tumulus devint un temple païen qui lui était dévouée et dont l'entrée ressemblait à celle d'une grotte, située non loin du château. Plus tard, elle fut obstruée et condamnée définitivement. Les Celtes, les Gallo-Romains et ensuite les Francs l'adorèrent comme une déité suprême. Et bien que les premiers chrétiens rejetèrent cette dévotion, ils reconnurent néanmoins son origine divine...
- Un voyageur céleste ? Marmonna-t-elle, avec dans la voix, une pointe d'exaspération.
- Nos anciens appelaient ces êtres des "Dieux Oubliés". Lança le professeur qui paraissait poursuivre un interminable monologue. - Beaucoup de civilisations y font référence. Ainsi, dans l'Ancien Testament, plusieurs passages, principalement dans la Genèse, mentionnent l'apparition d'étranges lumières tombées du ciel, d'êtres venus d'ailleurs, se déplaçant sur des chars volants. Sur ces mots, il tourna les pages du gros ouvrage et s'arrêta sur un autre passage avec de nouvelles illustrations au style plus fouillé : dix dessins accolés les uns aux autres. - Voyez cette fresque. Elle a été relevée par notre cher monsieur Faure, vers l'année 1882, sur une autre paroi de cet ancien tumulus...
- Je ne suis pas venue ici pour admirer de jolis dessins, professeur, mais pour aborder le sujet qui me préoccupe.
- Patience, Catherine. Il vous faut comprendre le passé pour mieux aborder l'avenir.
Elle soupira longuement et finit par obtempérer :
- Je vois encore nos charmants bonshommes en combinaisons. Dit-elle. - Trois bonshommes avec des traits en zigzag leur sortant de la tête, on dirait des flammes, et qui se battent avec de drôles de bestioles... Que dois-je comprendre au juste ?...
- Ces dessins ont été mis à jour dans cette même salle circulaire. Mais sur la paroi du plafond ! Faure l'explique dans son ouvrage. Un exemplaire rarissime de son compte-rendu que nous avons réussi à subtilisé aux archives du Diocèse.
- Vous chapardez des bouquins, maintenant ? Lança-t-elle en feignant l'écœurement.
- Je n'étais même pas encore de ce monde ! Se défendit-il.- Il a été dérobé en 1912 ! Et puis, l'ouvrage était voué à la destruction, car jugé trop subversif par ces chers membres du Chapitre... En quelque sorte, nous l'avons sauvé du brasier purificateur pour lequel il était destiné !... Mais, revenons à nos moutons, voulez-vous ? Poursuivez votre analyse.
- Des hommes en combinaisons donc, luttant contre quatre créatures bipèdes... Derrière eux, je devine notre bonne vieille Matrice, la grosse bouboule lumineuse! Ensuite... Je vois des hommes apparemment nus, agenouillés... Ils se prosternent devant nos astronautes. On dirait qu'ils leur transmettent quelque chose... L'un d'entre eux porte un truc dans ses bras mais j'ai du mal à voir ce que c'est !... Elle se pencha davantage sur l'illustration en plissant les yeux. - Vous avouerez que monsieur Faure n'était pas très doué pour les arts graphiques !
- Je vous le concède. Les originaux sont toujours sur place et nous les avons examinés.
- Vous auriez pu les prendre en photo ! Ça m'aurait évité cette corvée ! Avec ces satanés gribouillis, je risque de perdre 2/10ème à chaque oeil !... Bon, je donne ma langue au chat...
- Il s'agit d'un enfant, emmailloté dans un linge. Dit-il.
- Un gosse ? L'astronaute remet un gosse à ces hommes dénudés ? Quel est le sens de cette fable ?

- Vous n'avez pas une petite idée ? Nous avons là ce que nous appelons la *"Cosmogonie du Cercle*" ou l'origine légendaire des Gardiens. La naissance de notre confrérie, en quelque sorte... Cet enfant en est justement le symbole. Il est le premier des "Elus". Le produit d'une alliance, entre l'homme et ce voyageur céleste. Il est le tout premier Gardien du Cercle, protecteur de la Matrice et du Grand Equilibre. Il est notre ancêtre commun.

Catherine resta sans voix, les yeux perdus dans le vague.

- Vous marchez à quelle substance, professeur ? Dit-elle.

- Arrêtez de plaisanter, Catherine ! Gronda-t-il, en se levant brusquement du canapé. - Vous prenez tout à la légère ! Vous, qui avez pourtant été traumatisé par la brusque disparition de votre époux, emporté par cette chose visqueuse et informe ! Qui avez assisté à toutes ces monstruosités sorties d'un autre âge ! Vous qui avez des visions et qui avez cette faculté de lire dans l'esprit des gens ! Vous êtes une des nôtres, Catherine, que vous le vouliez ou non ! Comme nous tous, vous descendez du premier "Elu" !...

- Désolée. Dit-elle, penaude.

- Si vous voulez aider votre fils, il vous faudra beaucoup plus d'attention !

- Je comprends... Qui sont ces personnages en toges qui apparaissent sur la dernière retranscription de Faure ? Demanda-t-elle en posant son doigt sur la page arrêtée du livre.

Escarpe souffla un bon coup, comme pour expulser sa colère et retrouver son assise coutumière, et revint s'asseoir auprès d'elle. Il chaussa à nouveau ses lunettes à grosse monture et se mit à tourner les pages.

- Notre ami archéologue y fait référence plus loin. Dit-il en s'arrêtant sur une illustration pleine page agrémentée d'une légende en latin. Catherine put y voir un homme âgé et majestueux, cheveux longs et barbe blanche, vêtu d'une longue toge immaculée et tenant une sorte de grand bâton. - Un *vate*. Un druide, si vous préférez. Il avait la particularité de lire l'avenir...

- Comme un devin, quoi !

- C'est ça. Tout à fait ça ! Dit-il, en surjouant son enthousiasme. - Un devin ! D'après Faure, et malgré les controverses qu'il suscita au sein de sa corporation ainsi que celui du Clergé, la tribu gauloise des Andes qui, autrefois, vivaient ici, en Anjou, vénéraient cette Matrice et la considéraient comme une divinité bénéfique, mère de l'Harmonie et de l'Abondance. Quand ces Celtes déferlèrent dans la région, ils furent confrontés à une curieuse tribu. Curieuse de par son étonnante évolution. Curieuse aussi par ses aptitudes à agir sur les éléments naturels et à prévoir les événements. Alors, le chef des Andes et ses fidèles guerriers se concertèrent et prirent la décision de promouvoir ces êtres qui, visiblement, avaient une relation privilégiée avec les divinités de la terre et du ciel, au rang de guides spirituels. Ainsi, de générations en générations, ces hommes exceptionnels remplissaient la fonction suprême de prêtre et de conseiller du roi. C'est ce que symbolise ce dessin schématique : l'enfant "Elu", issu de cette tribu était destiné à devenir druide ou prêtre parmi la communauté des hommes.

- Ce qui expliquerait nos étranges facultés psychiques...

Escarpe acquiesça d'une vague mimique.

- Le "Don". Ajouta-t-il.

- Mais ces bestioles que combattent ces hommes en combinaisons... Qui sont-elles ?

- L'antithèse de l'Equilibre et de l'Harmonie. Toujours d'après cette cosmogonie, née des délires pseudo-mystiques de notre cher monsieur Faure, les anciens les appelaient les "Démons Archaïques". Sur la fresque on peut en dénombrer quatre. Dans la fable concocté par notre archéologue et qui lui valut bien des sarcasmes, ces bestioles, comme vous dites, étaient des esprits malins, des prédateurs et dévoreurs de l'Humanité. Ils avaient pour noms *Bam'Shor, Shalmayudd, Leewengor* ou encore *Ulmath Herr*. Ils ont été chassés de notre monde, après un titanesque affrontement et enfermés dans des strates dimensionnelles, des espaces figés, hors du temps. Des micro-mondes qui ne s'inscrivent dans aucun ensemble et qui varient selon les humeurs et les aspirations des Gardiens du Cercle, c'est à dire "nous". Ce sont des prisons qui ne subsistent que dans nos conceptions oniriques... Nos rêves ou cauchemars... Nous pouvons les percevoir, parfois et de façon furtive lorsque nous sommeillons...

- Sérieusement, professeur, vous y croyez ? Demanda Catherine.

- Ce ne sont que des affabulations nées d'un esprit dérangé. Faure était l'un des nôtre mais ses "pouvoirs" finirent par avoir raison de sa santé mentale, déjà fort précaire. Pourtant, certains

d'entre nous, estiment que ces soi-disant démons seraient, en fait, une extrapolation métaphorique de ce qui pourrait advenir de nous, les "Elus", si nous commettions des actes répréhensibles, dénués de tout sens moral...
- Nous deviendrions de véritables monstres. Des aberrations de la nature... Susurra Catherine, l'air songeur.

Le professeur alla ranger le livre à sa place initiale, sur la plus haute étagère de sa bibliothèque et en prit un autre, moins volumineux, qu'il se mit aussitôt à feuilleter avec fougue.
- J'aimerai vous présenter quelqu'un. Dit-il.
- Oh non... Professeur... Cessez vos petites lectures et venons-en au fait ! Il faut sauver mon fils ! Sauver tous ces hommes ! Mes visions sont plus fréquentes et plus explicites... Le domaine Malrouve est en sursis... Les éléments ne vont pas tarder à s'y déchaîner...
- Soyez patiente, Catherine. - Ils ne le toucheront pas. Enfin, pas tout de suite... Ils ont besoin de lui. Faites-moi confiance.
Les mots du vieux sage semblaient la rassurer. Elle commença à se détendre...
Soudain, Escarpe trouva enfin ce qu'il cherchait et lui montra, le visage enjoué.
- Qui est ce charmant jeune homme ? Demanda-t-elle, d'une voix emplie de lassitude.
- Je vous présente le sieur Robert de Ragaine, un baron du XIIIe siècle, qui vécut sur des terres qui appartiennent aujourd'hui à l'ancienne propriété de Malrouve. Il était un grand chevalier, homme d'honneur, bon chrétien, défenseur de la veuve... Blablabla... Compagnon fidèle de son seigneur et maître, le très puissant comte Charles d'Anjou, frère puîné du roi de France, Louis IX...
L'image imprimée sur la page de ce nouvel ouvrage était une piètre reproduction d'un portrait réalisé au fusain et vraisemblablement de la main d'un auteur anonyme de la fin du XIXe siècle. C'était la représentation romantique d'un seigneur du Moyen-Age dans toute sa candeur. Armure argentée, cheveux mi-longs et belle prestance, l'homme d'une vingtaine d'années avait le visage noble et fier du preux chevalier, mettant son épée au service de l'Eglise afin de pourfendre l'infidèle.

Mais cette figure, même arrangée, cette représentation théâtralisée du personnage fit bondir Catherine. Elle blêmit en le voyant.
- Je l'ai déjà vu. Dit-elle. - Dans un de mes rêves...
- Certainement. Admit le vieil homme. - Nous l'avons tous vu sans pour autant avoir ouvert cet ouvrage. Robert de Ragaine, bras armé de la Sainte Eglise et qui, bien malgré lui, en devint le plus farouche ennemi... L'Ordre des Chevaliers Lépreux... C'est lui qui, à son retour de croisade, à la fin du XIIIe siècle, fonda cette congrégation religieuse. Frappés par ce mal affreux et destructeur, ses gens, ses proches, sa famille, tous trouvèrent refuge dans les souterrains et vouèrent un véritable culte à la Matrice qui leur conférait un semblant de mieux être. Leurs affaires prospéraient pour eux. Ils étaient bientôt aussi riches, si ce n'est plus, que le comte Charles, leur protecteur... Ce dernier était pourtant connu pour son extrême cruauté et son impartialité. Il ne prit aucun gant, lorsque le pape Martin, sa "créature", lui demanda de mettre fin aux agissements de cette hérétique léproserie. Ainsi, tout comme les membres de l'Ordre des Templiers, tous furent massacrés de façon abjecte. Hommes, femmes et enfants passèrent de vie à trépas après avoir été, pour certains du moins, torturés pour abjurations...

Escarpe rangea le livre à sa place et s'empara d'un rouleau de parchemin, glissé entre deux autres ouvrages. Il vint délicatement le poser sur la table basse et le déroula avec une certaine fébrilité.

Le vieux document, noirci d'écritures latines, était illustré de deux enluminures richement ornées.
- J'ai conscience que vous puissiez trouver tout ça d'une grand futilité, voire d'une perte de temps mais il est impératif que vous puissiez comprendre les tenants et aboutissants de toute cette affaire. Ce que vous avez refusé de faire, il y a trente ans de cela.
- Oh ! Une cours de rattrapage, en quelque sorte ? Ironisa-t-elle.
- En quelque sorte. En ignorant certains faits, vous risquez de tout compromettre et de faire courir à votre fils et aux autres un très grand danger.
- Et en quoi ce poussiéreux parchemin va-t-il pouvoir nous aider ? A lancer des sorts ? A réciter des incantations ? Au point où on en est, je suis prête à tout gober !

- Catherine. Dit-il en prenant sur lui. - Encore une fois, ayez confiance.
- Très bien ! Je vous écoute, professeur. Mais je vous préviens, dit-elle sur un ton menaçant, - s'il arrive quoique ce soit à Louis pendant que nous papotons autour de quelques biscuits et d'une bonne tasse de thé, je vous en tiendrai principalement responsable.
- Si ça peut vous faire plaisir...
- Alors ? Fit-elle, en prenant subitement une posture faussement énergique et volontaire. - Ce sacré parchemin, on s'le regarde ?
Escarpe marqua un temps avant de poursuivre :
- Ceci est l'œuvre d'un moine "défroqué", le frère Luigné, appartenant à l'abbaye du Ronceray. Ce religieux se prétendait historien et archéologue et comme notre bon vieux monsieur Faure, s'intéressa de très près à l'histoire du domaine. Il y trouva une nécropole mérovingienne enterrée sous l'emplacement d'un site mégalithique disparu. Ces enluminures ont été faites par lui. Elles racontent une tragédie qui eut lieu sur les terres de Ragaine, en l'année 1283.

Sur la première vignette, Catherine put alors admirer une scène déconcertante où trois personnages en armures maniaient une sorte de long tuyau dont l'embouchure crachait un feu rougeoyant. Sur l'autre, elle remarqua ces mêmes soldats qui dirigeaient ces flammes sur un groupe d'hommes et de femmes en fuite...
- C'est quoi ce long tube ? Interrogea-t-elle, en forçant le trait de l'élève studieuse.
- Une sorte de lance ou de canon. Le "feux grégeois", ça vous dit quelque chose ? Mélange savant de naphte, de salpêtre, de souffre et de bitume ? Catherine fit un "non" explicite de la tête. - Et bien, c'est une arme redoutable, inventée et mise au point par les Byzantins, en 670 après JC, pour s'opposer aux invasions turques. C'est un peu l'ancêtre du lance-flamme, si vous préférez... Charles d'Anjou s'inspira de ce même procédé, découvert lors de sa croisade à Tunis et en Egypte et eut l'idée de l'essayer sur nos amis lépreux ! Ainsi, ses hommes empruntèrent les souterrains, descendirent dans les différentes cavités afin de les débusquer et arrivèrent enfin dans la salle basse et circulaire, là où se tenait jadis leur autel. Ils étaient là, acculés, ne pouvant plus fuir. Ou presque...
- Presque ?
- Leur seul échappatoire était ce trou béant, situé au centre de la salle. Ils sautèrent tous dans ce gouffre, arrosés copieusement par les flammes... Tous se précipitèrent dans ce trou sans fond, ces abîmes ténébreuses où, disait-on, régnait la Matrice...
- Quelle horreur !
- J'ignore si ce liquide inflammable eut un quelconque impact sur la Matrice mais le fait est que, hormis les flammes et la fumée, une bonne partie de ce liquide, sombre et adipeux, s'écoula et se déversa dans le goulet, vint napper ses parois et échouer tout au fond de cette abîme. Nous pensons que la Matrice irradia cette substance étrangère de son énergie vitale. Les corps de tous ces malheureux se mêlèrent à cette mélasse, comme des fœtus dans le liquide amniotique d'une mère. Ainsi, leur métabolisme fut préservé et conservé en l'état. Ragaine et les siens étaient maintenus dans une sorte d'état végétatif. Tous les nutriments, sels minéraux, fluides azotés et autres apports organiques étaient véhiculés par des drainages successifs et réguliers. Cela agrémentait leur subsistance souterraine...
- Je me souviens. Dit-elle, le regard empli d'épouvante. - Ce sont eux, les "Damnés"... Mais cette Matrice, cette Sphère lumineuse... Qu'est-ce que c'est et d'où vient-elle ?
- Je ne peux le dire ni l'affirmer vraiment. Reconnut le vieil homme. - Ce qui est sûr est que les occupants nazis tiennent un rôle primordial dans cette histoire.
- Les nazis ?
- Hitler était, depuis longtemps, fasciné par tout ce qui avait un rapport, même lointain, avec l'ésotérique. Ainsi, il eut vent de l'existence d'une Matrice et de ses vertus exceptionnelles. Il dépêcha donc des spécialistes, des savants, des archéologues et même des extralucides, tous au service du grand Reich, afin de percer ce mystère et d'en tirer avantage. Ils pensaient tous avoir mis enfin la main sur ce qu'ils convoitaient depuis des lustres : l'Arche d'Alliance ! Ce réceptacle biblique censé contenir les tablettes de la loi, que Dieu édicta et confia à Moïse, au sommet du Mont Sinaï... Ils croyaient toucher au but, découvrir leur Saint Graal, leur mythique fontaine de Jouvence, bref ce trésor inestimable qui pouvait leur apporter puissance, invincibilité et surtout,

immortalité... Mais malheureusement pour nous, l'histoire s'arrête là. Nous ne savons pas ce qu'ils ont pu entreprendre avec la Sphère...
- L'Arche d'Alliance ? Se pourrait-il que cette Matrice soit effectivement la si mystérieuse et si recherchée arche ?
- C'est ce que pensaient certains idéologues allemands de cette époque. Ils souhaitaient trouver une légitimité divine à leur doctrine criminelle. Mais en tant qu'ancien historien et chercheur, spécialisé dans l'étude des anciennes civilisations, je puis vous assurer que cette croyance nazie était infondée et ridicule. Mais là n'est pas la question... Tout ce que nous savons est que leur intrusion en ce lieu, a déclenché tout un processus néfaste. La Matrice aurait généré en elle une plaie démoniaque, comme un ulcère, une brèche qui aurait libéré une pestilence malsaine et chaotique que l'on nomme ***"l'Encre Ténébreuse"***. Cette incarnation maléfique et polymorphe se serait mêlée à notre substance adipeuse et inflammable et l'aurait prise comme hôte. Aussi, les *Ladres* émergèrent de leur longue léthargie en tant que créatures malfaisantes. Leur nature changea profondément. Leurs organismes mutèrent de façon dramatique, sous l'influence maléfique de cette entité pernicieuse. Ils devinrent ainsi des bêtes repoussantes et belliqueuses, assoiffées de chair et de sang. Devant ce nouveau péril, les SS n'eurent pas d'autres alternatives que de fuir cet antre devenu maudit. Jusque là, la Matrice s'était montrée bienveillante malgré le fait que les Malrouve avaient, jadis, provoqué quelque peu son courroux en voulant briser l'équilibre qu'elle était pourtant en charge de maintenir...
- Comment savez-vous toutes ces choses ? Se demanda-t-elle, désarmée.
- Les visions de quelques uns de nos adeptes ont pu compléter et enrichir les récits et constatations de Luigné et de Faure... Visions provoquées par la lecture de ces mêmes ouvrages. L'unanimité des faits rapportés a renforcé leur crédibilité.
- Mais la Matrice, je croyais qu'elle n'avait que de bonnes intentions ?

Le vieux sage s'esclaffa avant de reprendre bien vite sa posture professorale.

- Peut-on raisonnablement dire que notre Soleil est bon ? Je ne pense pas. Il y a des règles à observer. En son temps, Gustave Malrouve les a perverties. Il a voulu bouleverser l'ordre des choses en construisant son gigantesque réseau hydraulique. Son épouse a aussi perverti l'ordre naturel en désirant plus que tout un enfant et cela au mépris des risques, allant jusqu'à commettre des actes irraisonnés... La Matrice, à juste titre, s'est sentie menacée. Elle s'est défendue avec ses armes, comme notre organisme se défend lorsqu'il est infecté par un virus... Nous avons donc le devoir de préserver l'intégrité de la Matrice et détruire tout ce qui pourrait la menacer. Ainsi, nous devons condamner l'entrée du gouffre, fermer tous les puits, sans exception, débusquer et détruire le nouveau Maître. Et tout ça dans un seul et même but : fragiliser au maximum *l'Encre Ténébreuse*...
- Un Maître ? S'étonna Catherine. - Qui est-ce ?

Soudain, la vieille gouvernante pénétra dans la pièce en portant un plateau encombré de tasses, de pots divers et d'une théière encore fumante.

Escarpe et Catherine observèrent le silence, attendant patiemment qu'elle s'en aille.

- Laissez, Madeleine, nous ferons nous même le service. Lui dit le professeur qui ne souhaitait pas la voir s'éterniser.
- Vous êtes sûr ? Répondit-elle, quelque peu essoufflée par l'effort fourni.
- Absolument. Merci, Madeleine. Vous pouvez nous laisser.

Elle s'exécuta et s'empressa de disparaître.

Le professeur attendit quelques instants avant de reprendre la parole.

- Qui est le Maître, me demandiez-vous ? Les enfants ont commencé à lui trouver un surnom : "la Main Verte". Un affreux croquemitaine qui venait hanter leurs nuits agitées ! Il se mit à ricaner, dévoilant ainsi une dentition curieusement parfaite et d'origine. - Le Maître est en fait une aberration, un prince du mensonge et de la tromperie. C'est un non-mort, tout comme ses fidèles serviteurs, les *Ladres*.
- Ragaine ? Proposa-t-elle.
- Ragaine était lui aussi un "Damné" mais se différenciait des *Ladres*. Il ne tomba pas dans le gouffre avec les autres. Le comte le captura vivant et lui réserva un sort bien particulier. En tous les cas, il était certainement leur chef. Votre époux mit un terme à ses agissements en le payant de sa vie. Depuis, les *Ladres* étaient désorganisés, impuissants et incapables d'évoluer hors de

leur tanière. Jusqu'à très récemment, étant quasiment aveugles et sourds, privés d'un guide, ils n'avaient plus la capacité de revenir vers la surface...
- Ragaine était l'un des nôtres ? Un Gardien du Cercle ?
- Non. Enfin, je ne le pense pas... Juste une créature de l'ombre et un serviteur émérite de *l'Encre Ténébreuse*...
- Mais alors, qui est ce nouveau Maître ?
- J'ai l'intime conviction qu'il ne peut s'agir que d'une personne qui fut, autrefois, mêlée de près à l'enfance de votre fils. Quel qu'elle soit, elle fut un "Elu" mais l'ignorait. Elle a corrompu son âme et est devenue cette créature immortelle et malfaisante. Nouveau chef et véritable guide des *Ladres*, elle tire à présent ses ficelles depuis l'obscurité des ténèbres. Pour une raison que je ne saisis pas encore, elle veut s'emparer de Louis.
- Je l'ai toujours su, au fond de moi, j'ai redouté cet instant... Je sais que quelque chose est en train de se mettre en place, là bas, au domaine. Quelque chose de grave et d'irréversible !
- Nous en sommes parfaitement conscients, Catherine. Dit-il en versant du thé dans deux petites tasses en porcelaine. - Sucre ? Lait ?
- Juste une pierre, merci.
- Cela nous perturbe, vous savez. Avoua le vieux sage en se saisissant d'un morceau de sucre de canne à l'aide d'une pince et en le plongeant délicatement dans le thé encore chaud. - Nous savons que le domaine est placé depuis des lustres sur une poudrière. Nous avons essayé, à maintes reprises, de nous opposer à la création d'un centre de loisirs sur cette propriété mais la municipalité a choisi de ne pas nous entendre. Déjà, en 1959, mon mentor, Pierre Larchaux et moi-même, avions tenté de sauver des pensionnaires d'un collège de jeunes filles d'une mort certaine. Quelqu'un avait préalablement ouvert le puits situé dans le cellier du château, sûrement manipulé par le pouvoir télépathe de l'Encre Ténébreuse ou celui de Ragaine... Cela permit aux effluves de gagner la surface et de se répandre dans l'air...
- Les effluves ? Dit-elle en se saisissant de la soucoupe que le professeur lui tendit. - Merci.
- *L'Encre Ténébreuse*, double maléfique de la Matrice, déclenche des éruptions plus ou moins violentes. Ainsi, des protubérances se forment à la surface de cette bouillie amorphe et gluante, comme des soufflets gorgés de ce qu'on nomme les *Effluves*, une sorte de gaz, une émanation qui provoque chez ceux qui l'inhalent, du moins certains d'entre eux, folie meurtrière et hallucinations... Pour ces jeunes filles, nous sommes arrivés trop tard. Elles s'étaient entretuées... En 72, vous le savez bien, nous avons agi dans l'urgence et la désorganisation la plus totale. Nous constatons aujourd'hui que le travail n'a pas été suffisamment payant et qu'il n'a pas été à la hauteur du sacrifice. Il nous faut remettre le couvert : condamner à nouveau ces puits et exiger des autorités une fermeture définitive du site. En cela, Catherine, je vous demande de vous joindre à nous, de revenir dans la confrérie.
- Non ! Je ne veux pas revivre ça ! Affirma-t-elle en manquant de renverser sa tasse. - J'ai mis beaucoup trop de temps à atténuer le souvenir de cette horrible escapade nocturne ! J'ai peine à me remémorer encore ces immondes créatures, vaguement humaines, qui évoluaient avec agilité dans le noir... Je me rappelle cette lueur bleutée, leurs corps, leurs faciès difformes et leurs yeux blancs. Je revois leurs mâchoires voraces et me parvient encore leurs sinistres gloussements... Non, non ! Je ne veux pas redescendre dans cet enfer ! J'ai assisté, impuissante, à la mort atroce de ce jeune homme, ce séminariste de vingt ans ! Ces saloperies sont tels des piranhas : elles attaquent en bande et déchiquettent un homme en quelques minutes, le réduisent en une carcasse sanguinolente ! Il criait, implorait Dieu ! Mais celui-ci, dans sa grande lâcheté, a fait la sourde oreille !
- Je comprends parfaitement, Catherine. Ce que je vous demande est au-delà de mes espérances mais nous n'avons plus le choix. Nous devons retourner là-bas et en finir, une bonne fois pour toute. C'est notre mission ! Notre destin, à tous. Vous avez voulu éloigner vos enfants pour leur éviter ça mais voyez-le aujourd'hui, Louis est profondément déstructuré et Jean erre dans cette grande ville, sans véritable but...
- Je sais. Lui confia-t-elle, en épongeant une larme fixée au coin de l'œil.
- Louis doit absolument s'assumer en tant qu' "Elu". Vous devez le laisser venir vers nous. Nous saurons le guider et apaiser le mal étrange qui le submerge... Si vous tenez à sauver votre fils, il vous faudra vous battre pour lui !

- Celui qui a assassiné cet enfant et ce policier... Je crois avoir sondé une infime portion de son âme. Lui confia-t-elle. - Tout me laisse penser qu'il est un... Enfin, un...
- Un des nôtres ? Mon Dieu ! Quelle épouvantable révélation ! Commettre de tels actes en étant un "Elu", est une catastrophe ! Notre héritage génétique nous rend vulnérable à certains égards. Un cadeau du supposé *Voyageur Céleste* ! Ainsi, nous ne pouvons et ne devons agir de la sorte sans en payer le prix ! Chacun de nous possède une infime parcelle d'une énergie qui est comparable à celle générée par la Matrice. Au fil des siècles et des générations, elle a diminué certes, mais est cependant toujours encrée en nous, dans nos codes génétiques... Il faut néanmoins remarquer qu'un individu, né de deux parents "Elus", s'avère être deux fois plus doué que la plupart des Gardiens existants. C'est le cas pour vos enfants. Il faut croire que le Maître remplit aussi ces conditions pour être aussi puissant. Il a dû savoir cultiver, avec les années, la corruption et la perversion irréversible de son âme. Son métabolisme en a dû en subir les effets dévastateurs. L'homme en question aurait bâtit sa chrysalide et aurait muté physiquement en une créature démoniaque, entièrement dépourvue de morale et mettant ses talents au service de *l'Encre Ténébreuse* ! Car le fait de perpétrer des actes odieux sur d'innocentes victimes peut générer chez nous ce genre de transformations...
- Des transformations ? De quel ordre ? S'inquiéta Catherine.
- Ce ne serait pas la première fois qu'un des nôtres passe de l'autre côté du miroir. Annonça-t-il d'un air affligé. - Une incarnation du Mal et un serviteur averti des *Démons Archaïques*, en supposant, bien entendu que de telles entités puissent exister !
- D'où tenez-vous ça ? De la fameuse Cosmogonie machintruc de ce malade mental ? Ce n'est qu'une légende sans queue ni tête !... Quoi ? ça s'est déjà produit ? Demanda-t-elle, devant le silence prolongé d'Escarpe.
- Plusieurs fois mais moins souvent qu'on ne pourrait l'imaginer. Dit-il. - Il faut bien avouer que servir la cause du Chaos apporte certains avantages dont celui, et non des moindres, de devenir immortel.

Catherine, à ce moment précis de la discussion, avait la désagréable et troublante sensation de s'embourber un peu plus dans des sables mouvants et de ne plus être totalement maîtresse de ses facultés intellectuelles.
- L'immortalité ? Marmonna-t-elle, hébétée. - Vous... Vous plaisantez ? C'est une notion purement chimérique ! Voire philosophique ! C'est comme le mythe du Graal ou celui de la Pierre Philosophale ! Des symboles, rien que des images !
- Et que faites vous de vos facultés psychiques ? Rétorqua le vieil homme. - Comment expliquez-vous cette possibilité de pouvoir sonder l'âme des gens, hum ? Et ces vilaines créatures que vous avez pu voir dans ces souterrains en 72 et de cette "chose" que nous avons immédiatement mise à l'écart du monde, entre les murs d'une cellule sécurisée, dans les sous-sols d'un HP ? Qu'en faites-vous ?

Elle ne répondit pas et se contenta de soupirer bruyamment en secouant la tête.
- Je vous remercie de m'avoir projetée trente ans en arrière et ainsi foutu en l'air dix ans de thérapies et de psychanalyses !
- Je peux concevoir que le mot "immortalité" soit un peu difficile à admettre. Expliqua le professeur. - Mais nous parlerons davantage de "non-mortalité". Ce sont deux concepts qui diffèrent quelque peu. En effet, avant d'accéder à cette "non-mortalité", notre ancien Gardien se doit de trépasser. Voilà pourquoi le fait de passer de l'autre côté du miroir est un acte irréversible. Ce fameux héritage génétique qui nous caractérise tant se change en un poison mortel et se propage dans le corps du corrompu. Ce poison est une version "modèle réduit" de notre Encre ténébreuse. A ce moment le métabolisme change et mute. L'ancien "Elu" renaît différemment et devient une créature sombre, ni vivante, ni vraiment morte. Une créature qui doit assurer sa régénérescence en se nourrissant de fluides organiques produits par tout être vivant. Sans ces subsides, elle ne meurt pas, non. Elle dessèche et sommeille dans un coin, dans un état végétatif, en attendant que l'on vienne la réveiller.

A ce moment, timidement, quelqu'un frappa de petits coups à la porte.
- Oui ? Lança le professeur, perdu dans ses réflexions.
La porte s'ouvrit et madame Larchaux apparut, quelque peu embarrassée.

- Professeur, excusez cette nouvelle intrusion mais monsieur Vincent est arrivé. Dit-elle depuis l'encadrement de la porte.
- Ah, bien, merci. Dit-il, l'air réjoui. - Faites le venir ici, voulez-vous ? Merci...
Elle se retira promptement.
- Qui est-ce ? Interrogea Catherine.
- Vincent Hirn. Un de nos meilleurs éléments. Chez nous depuis cinq ans. Presqu'aussi méritant que votre fils mais moins performant que ne l'était votre époux.

A ce moment, un homme de taille moyenne, âgé d'une trentaine d'années, vêtu d'un imper beige, le cheveu court et peau de rouquin, fit son apparition, suivi de près par la vieille gouvernante.
- Bonsoir. Bredouilla-t-il, le regard fuyant.
- Comment vas-tu, Vincent ? Lui demanda le professeur, sur un ton qui se voulait paternaliste.
- Heu... Bien, bien...

Mais Catherine put sonder son âme et y décela une anxiété grandissante qui, visiblement, n'avait pas grand chose à voir avec son attitude naturellement introvertie.
- Bonsoir, Vincent. Dit-elle en le fixant avec intensité, comme une agression non déguisée. Une manière comme une autre, pensait-elle, pour le pousser dans ses derniers retranchements.
- Catherine ! Gronda Escarpe qui devinait son manège. - Ce n'est pas en utilisant ces méthodes grossières que vous aiderez Louis !
- Louis ? Reprit Vincent qui, aussitôt releva la tête. - Louis Chaudet ?
- Vous connaissez mon fils ? S'étonna-t-elle.
- Tout le monde connaît Louis, madame. Tout le monde le connaît grâce au "Résidant" qui nous parle très souvent de lui.
- Tu es en communication avec lui, avec le "Résidant" ? Lui demanda le Professeur.
- Le "Résidant" ? Dit-elle.
- Oui, chère Catherine, expliqua escarpe, un peu confus, c'est ainsi que nous surnommons l'occupant de la cellule 38A... Le vieil homme s'adressa ensuite à son protégé :
- Que dit-il ?
- Ses messages sont toujours aussi embrouillés mais j'ai pu entrevoir quelque chose de nouveau... Le "Résidant" nous envoie constamment une image, la même depuis quelques heures... Je reconnais le bâtiment de l'hôpital ainsi que ses longs couloirs... J'entends ensuite des cris de douleurs et de peur. Des dizaines de cris !... Je voulais vous le dire. Il fallait que je vous prévienne !...
- Le sens du message paraît clair. estima le professeur. - Nous devons suivre cette piste. Catherine, Vincent, nous partons pour l'hôpital.
- L'hôpital ? Lança Catherine, stupéfaite. - Mais un terrible danger va s'abattre sur le domaine Malrouve ! Pourquoi l'hôpital ?

XVI.

Apocalypse : phase 1

- Nous avons bien pensé à la petite sœur Lefort. Avoua Gordien. - Mais pour des raisons que je ne comprends toujours pas, nous l'avons rapidement écartée de la liste des suspects.
- Pourquoi ? Demanda Louis.
- Je suppose que nous n'avions pas jugé cette piste comme étant cruciale. Négligence ou précipitation de notre part, il se trouve que nous devions faire vite et aller à l'essentiel.
- C'est comme ça qu'on bâcle une enquête... Où travaille-t-elle ?
- Vous allez rire !
- Je ne crois pas, non.
- Madame travaille aux Archives départementales, à l'accueil !

Louis resta sans voix et se souvint alors de cette jeune femme blonde au chignon mal ajusté et aux rougeurs faciles.
"Anne-Marie..." Murmurait-il.

Elle devait savoir qui il était et les raisons qui l'amenèrent à venir pousser la porte de cet établissement...

Il se remémora ses visions. Quelqu'un les lui envoyait. Une personne ou une entité qui souhaitait l'aiguiller sur les bons rails.

A présent, il commençait à entrevoir une infime partie de ce vaste puzzle...
- Il faut redescendre. Dit-il, d'un air convaincu.
- Redescendre ? S'étonna Gordien. - Où ça ?
- Le puits. Celui qui se trouve dans le cellier. Il nous faut l'emprunter pour descendre dans les souterrains. C'est ce que voudrait la Bête. Je dois m'y rendre.
- Qu'est-ce que vous me chantez ? Vous délirez, monsieur Chaudet ! Vous devez sûrement avoir de la fièvre... Le cellier est, en ce moment même, inspecté par les autres gars du GIGN. Ils ont beau chercher, ils ne trouvent rien... A part le fait que...
- Il s'agit du puits ? Devina-t-il. - Il est ouvert ?
- C'est vrai. Admit-elle. - Quelqu'un l'a forcé. Mais pourquoi cette inquiétude ?
- Oh... Pour rien... Juste le simple fait que nous devons nous attendre à voir ressurgir une chose très ancienne venant tout droit des profondeurs de la terre. La ligne est directe jusqu'au puits. Il n'y a aucun changement depuis les tréfonds de l'Enfer !
- Vous commencez à me foutre la trouille avec vos stupides histoires de monstres et de fantômes !

* * *

Dans le grand hall, Sorges faisait les cent pas. Nabril et Friedman, discrètement, s'en amusaient.
- Patron. Dit l'un deux. - Voilà plus d'un quart d'heure qu'ils y sont !

Le commandant interrompit son va et vient.
- On reste en place, Friedman. Prévint-il de sa voix d'ours mal léché. - On ne quitte pas son poste. On interviendra après le passage de la cavalerie. Pas avant.
- Chef ! Héla Nabril, l'oreille collée à la porte menant aux sous-sols.
- Quoi encore ? Gronda Sorges.
- Aucun bruit. Je n'entends rien !

Le commandant prit le temps pour la réflexion. Il enfila aussitôt son micro-casque et le brancha sur la bonne fréquence :
- Lieutenant Fourvière ? Ici Sorges. Où en êtes-vous ? A vous.

De la friture, encore et toujours cette satanée friture ! Se dit-il. Puis, plus rien. Quelques parasites sonores et le black out total survint.
- Le signal est au point mort, commandant. Lui annonça Friedman, les écouteurs sur les oreilles. - Je ne comprends pas : les batteries sont à bloc !
- Lieutenant Fourvière ! Insista Sorges. - Escouade n°1 !... Lieutenant !... Merde ! Un disjoncteur saboté, un tueur qui joue à cache-cache avec nous et maintenant, une communication qui ne passe plus !... Nom de Dieu, si ça ce n'est pas un traquenard, c'est rudement bien imité ! Ce p'tit fumier est drôlement malin et très organisé !...
- Il nous attendait. Souligna Lorry, affalé sur les premières marches du grand escalier, relisant un dossier.
- Exact. Poursuivit son confrère, assis à ses côtés. - Il a tout planifié. Comme une araignée, il a tissé patiemment sa toile et vous vous êtes pris dedans. Vous avez beau vous débattre, rien n'y fait : le piège se ressert, inéluctablement, vous vous y emberlificotez...
- La ferme ! Gueula Sorges, rouge de colère et de frustration. - Vous allez voir, les binoclards de service, ce que je lui réserve, moi, à votre araignée ! Dit-il en brandissant son colt 45.
Soudain, Nabril fit un bond en arrière, s'écartant de la porte, la main sur l'étui de son flingue.
- ça remue derrière ! Dit-il d'une voix agitée.
Sorges, essayant tant bien que mal de dissimuler son désarroi, se tourna vers son autre subalterne :
- Friedman, va à la bagnole et demande des renforts ! Magne !

Ni une ni deux, l'homme traversa le hall en courant et sortit dehors tandis que le commandant et Nabril commençaient à battre en retraite en se rapprochant le plus possible de la porte d'entrée, les armes pointées vers la même cible : la petite porte close du cellier...

Puis, des hurlements lointains, des cris de rage et de désespoir étouffés ainsi que de multiples détonations se firent entendre !
- Putain... Balbutia Sorges, les yeux exorbités et le teint blême. - Qu'est-ce qui se passe, en bas ?
Tacatactac... Tacacatacatac... Tacatacatac...
- Sur qui tirent-ils ? Se demanda Nabril, le visage dégoulinant de sueur.
- On s'est fait avoir comme des bleus ! Réalisait le commandant. - Y a pas qu'un tueur... Toute une bande de salopards ! Lorry, Lambert, postez-vous derrière nous et préparez-vous à foutre le camp !...

A ce moment précis et durant un court instant, le sol se mit à vibrer sous leurs pieds.
- Y a une ligne de métro qui passe par ici ? Se demanda Nabril, se forçant à plaisanter.
- On aurait dit une secousse sismique de faible amplitude. Soumit Lambert d'un air tout à fait sérieux.
- Vos gueules ! Grommela le commandant. - J'n'arrive pas à réfléchir avec vous !

D'un doigt tremblant, Lorry indiqua un point précis du hall.
- Là ! Regardez les murs !

Tous constatèrent des tâches sombres et liquoreuses apparaître sur le vieux papier peint comme un début de cyanose sur un organisme anémié.
- Nom de Dieu ! Lança Sorges.
- C'est quoi ça ? C'est quoi cette odeur ? Fit remarquer Nabril, le visage grimaçant de dégoût.
- Une remontée d'eaux sales ? Supposa Lambert.
- Une canalisation qui aurait cédée ? Ajouta Lorry.
- Vous êtes encore là vous deux ? Gronda Sorges. - Je vous ai dit de foutre le camp et de sortir d'ici !

A ce moment, Friedman revint de sa course, la mine décomposée.
- On ira nulle part, je le crains. Dit-il, essoufflé. - Les voitures, les utilitaires de gendarmerie... Tous HS ! Idem pour les radios ! Impossible d'avoir le moindre contact avec l'extérieur ! Total sabotage, commandant !...
- Enfoirés ! Aboya ce dernier. - Ils nous ont bien entubés !
- "Nous" ? S'étonna Friedman.
- On a pas à faire à un seul tueur mais à toute une organisation ! Où est Brissard ? Quelqu'un a vu Brissard ?... Salaud ! Il a détalé comme un lapin !

Des coups sourds se firent entendre. La porte du cellier vibrait sous les assauts répétés et particulièrement violents d'une force considérable provenant d'en bas... Puis, soudain, plus rien. Un calme étrangement plat s'en suivit et parut interminable...

Les cris avaient subitement cessés. Les rafales d'automatiques se turent mais les coulures nauséabondes qui maculaient les murs du grand hall, intensifièrent leur débit.

Une odeur de putréfaction emplissait l'atmosphère. Elle était suffocante et provoquait troubles divers et nausées.

Malgré tout, les hommes de Sorges tenaient bon. Ils s'efforçaient de rester en position, vigilants, l'arme au poing et prêts à en découdre avec ce qui tentait de venir vers eux.

Ils perçurent alors un léger couinement. Les faisceaux de leurs lampes vinrent se poser sur le loquet de la petite porte. Ils le virent remuer et pivoter vers le bas avec une extrême lenteur...

Dans un grincement, l'objet de leurs craintes se mit à s'entrouvrir enfin, laissant ainsi se propager dans l'air un relent infect de viande avariée...

* * *

Dans l'étroit et long couloir du premier étage, Brissard progressait lentement, lampe de poche et arme à la main, scrutant attentivement les ténèbres d'une obscurité toujours plus dense.

Il avait perçu du mouvement, là haut, à l'étage supérieur. Il s'inquiétait pour Gordien et ne voulait pas la voir se faire découper, elle aussi, à coups de machette par ce malade au masque de cuir.

L'homme bedonnant avait peine à retrouver son souffle et sursautait au moindre bruit.

La transpiration, froide et collante, avait fini par lui provoquer des démangeaisons, juste sous les aisselles...

- Ohé ! Gordien ! Ohé ! Appelait-il d'une voix étranglée.

Il ne devinait que les encadrements de portes. Toutes ces pièces avaient été ouvertes.

Toutes avaient été visitées de manière brutale et systématique.

La lumière spectrale de sa lampe rendait le décor quelque peu sordide et peu engageant...

"ça sent la mort, ici..." Se disait-il.

Il n'entendait que des pas au-dessus de sa tête. Des coups sourds provoqués par des déplacements rythmés et ponctuels...

Brissard se devait de gagner le deuxième étage, objectif ordinaire en apparence mais devenu si délicat à accomplir.

Brusquement, il se mit à entendre un tout autre bruit, beaucoup moins familier mais si proche. Un craquement ou bien un froissement mais en tous les cas, un bruit que l'on ne définie pas avec certitude et qui vous glace le sang.

Il semblait provenir de la dernière pièce, tout au bout du couloir.

Méfiant, le doigt sur la gâchette de son 38, il décida de ne pas attirer l'attention sur lui et prit l'initiative d'éteindre sa lampe.

Il se fixa comme seul et unique objectif la blancheur nébuleuse de cette ouverture rectangulaire et avançait avec précaution.

Il croyait qu'il était sur le point de rendre l'âme, tant sa tension était élevée.

- Pourvu que je ne fasse pas un malaise ! Se dit-il en inspirant et expirant profondément.

Il choisit les recoins les plus sombres pour s'y fondre et longea le mur, l'œil aux aguets et l'oreille affûtée...

Il se rapprochait de la pièce en question et compta jusqu'à cinq en se promettant de passer à l'action, une fois le décompte terminé.

1... 2... 3...

Rien ne paraissait bouger. Il ne percevait plus le moindre bruit, ni grincement, ni froissement, ni même les tambourinements au dessus de lui. Rien. Ce qui eut pour conséquence d'aggraver davantage sa tension !

Mais il entreprit de devancer l'appel, souffla un bon coup pour se donner du courage, alluma à nouveau sa lampe de poche et se posta devant l'encadrement de la porte, bras tendus et pistolet braqué vers le centre de la pièce.

Son faisceau lumineux balaya rapidement les lieux. Mais dans son emballement, il négligea un détail qui, inconsciemment, heurta pourtant sa curiosité. Un *truc* indistinct qui se tenait au beau milieu de cet amoncellement ordonné et rangé de cartons.

Il revint prestement en arrière et ne revit pas ce que son oeil avait pourtant imprimé. Cela ressemblait à une silhouette humaine. Du moins, le croyait-il. Illusion d'optique, mirage provoqué par son appréhension, le *machin* avait disparu !

L'imagination est parfois si cruelle avec vous ! Se dit-il en reprenant son souffle. "Elle vous joue de ces tours !"

Il fit une dernière inspection et tomba à nouveau sur la forme en question. Il comprit alors que l'objet de ses tourments n'était, en fait, qu'un simple reflet, son propre reflet apparaissant dans le cadre doré d'un imposant miroir surmontant une cheminée massive. Il bougea sa main pour s'en assurer et constata que l'individu qui, étrangement, lui ressemblait comme deux gouttes d'eau, en fit de même.

Il sourit en secouant la tête. "Quel con !"

Mais cette image baignant dans une lumière si spectrale et si blanche lui inspirait encore un sentiment de peur.

Peur, parce qu'il se voyait seul et si vulnérable dans cet environnement abyssal et silencieux, dans ce noir absolu, à où les choses informes et autres créatures invisibles vous épient avant de se jeter sur vous. Peur aussi que quelque chose d'inattendu vienne se révéler à lui, dans l'espace confiné de ce miroir, comme une vision funeste qui surgirait juste derrière, prête à fendre son crâne d'un grand coup de machette ! Voir sa propre mort se refléter à l'autre bout d'une pièce, dans un miroir sale et passablement ébréché lui ficha la chair de poule. Mais bizarrement, il ne broncha pas et se contenta d'assister à l'inévitable, comme absorbé par cette troublante vision...

Il le vit alors, ce bras tant redouté et cette lame qui se levait, implacable, là, juste dans son dos, comme une épée de Damoclès. Il sentit alors le souffle tiède de la mort caresser sa nuque...

Malgré tout, il entreprit de devancer l'appel, souffla un bon coup pour se donner du courage, alluma à nouveau sa lampe de poche et se posta devant l'encadrement de la porte, bras tendus et pistolet braqué vers le centre de la pièce.

Son faisceau lumineux balaya rapidement les lieux. Mais dans son emballement, il négligea un détail qui, inconsciemment, heurta pourtant sa curiosité. Un *truc* indistinct qui se tenait au beau milieu de ce qui semblait être une remise.

Il revint prestement en arrière et ne revit pas ce que son oeil avait pourtant imprimé. Cela ressemblait à une silhouette humaine. Du moins, le croyait-il. Illusion d'optique, mirage provoqué par son appréhension, le *machin* avait disparu !

L'imagination est parfois si cruelle avec vous ! Se dit-il en refrénant ses émotions. "Elle vous joue de ces tours !"

Il fit une dernière inspection et tomba à nouveau sur la forme en question. Il comprit alors que l'objet de ses tourments n'était, en fait, qu'un simple reflet, son propre reflet apparaissant dans le cadre doré d'un imposant miroir surmontant une cheminée massive, à l'autre bout de la pièce. Il agita sa main pour s'en assurer et constata que l'individu qui, étrangement, lui ressemblait comme deux gouttes d'eau, en fit de même.

Il s'en voulut d'être aussi impressionnable.

Mais cette image baignant dans une lumière si spectrale et si blanche contribuait à provoquer chez lui ce malaise et ce vague sentiment de peur.

Peur, parce qu'il se voyait seul et si vulnérable dans cet environnement abyssal et silencieux, dans ce noir absolu, là où les choses informes et autres créatures invisibles guettent patiemment avant de mordre. Peur aussi que quelque chose d'inattendu vienne se révéler à lui, dans l'espace confiné de ce miroir, comme une vision funeste qui surgirait juste derrière, prête à fendre son crâne d'un grand coup de machette ! Voir sa propre mort se refléter à l'autre bout d'une pièce, dans un miroir sale et passablement ébréché lui ficha la chair de poule. Mais

bizarrement, il ne broncha pas et se contenta d'assister à l'inévitable, comme absorbé par cette troublante apparition...

Il le vit alors, ce bras tant redouté et cette lame qui se levait, implacable, là, juste dans son dos, comme une épée de Damoclès au dessus de sa tête.

Il sentit alors le souffle tiède de la mort lui caresser doucement la nuque...

"Le souffle de la mort" susurra-t-il, les yeux emplis de larmes.

Il sut qu'il était trop tard et qu'il ne pouvait lui échapper. Il eut alors une dernière pensée pour son épouse et ses deux grands enfants, David et Sylvie.

Etrangement, il en eut aussi une pour le lieutenant Gordien et crut percevoir, une dernière fois, le visage narquois d'Orsini qui lui souriait en l'invitant, d'un geste furtif de la tête, à venir le rejoindre dans les limbes de l'oubli éternel...

Tchloouufff !...

La lampe de poche tomba sur le plancher et roula sur quelques centimètres avant de se stabiliser enfin, le long d'une plinthe.

Ploc, ploc, ploc... Goutte après goutte, un liquide brun et poisseux venait tapoter les lattes du vieux parquet, comme les récurrentes percussions d'une symphonie macabre.

Aussitôt, un autre objet, plus volumineux, plus lourd heurta le sol et se mit à rebondir deux ou trois fois, telle une grosse balle en caoutchouc. Mais ce n'était pas une balle en caoutchouc. Moins compact et plus flasque, cette chose avait le nez, les yeux et la bouche du commissaire Brissard.

Ce fut alors au tour du corps tout entier qui, après un ultime spasme, s'écroula dans un mince nuage de poussière...

***

- Vous avez entendu ? Dit Gordien.

Tous les six en avaient fini avec le deuxième niveau ainsi que les combles et revenaient sur leurs pas.

Tous s'immobilisèrent en plein milieu du long couloir et tous tendirent l'oreille durant quelques secondes.

- Quoi ? Fit le sergent.
- Un bruit provenant de l'étage inférieur, on dirait. Chuchota Louis. - je l'ai perçu aussi.
- Tu m'étonnes. Murmura Gordien en scrutant le silence.
- Bizarre. Dit Follet en tripotant son micro-casque.
- Quoi ? Fit à nouveau le sergent, excédé. - Qu'est-ce que vous croyez avoir entendu et qu'est-ce qui est bizarre ?
- Les batterie sont comme neuves, sergent. Lui fit remarquer Follet. - Pourtant je ne capte plus rien, aucun signal, pas d'émission...
- Merde ! On est carrément coupé du QG. Comprit Caspello.
- Il approche ! Lança Louis. - Il nous faut descendre et ne pas rester ici...
- Qui ça "Il" ? Lui demanda le sergent. - Qui approche, monsieur Chaudet ?
- Heu... Ce serait trop long à vous expliquer, sergent. Intervint Gordien. - Pour faire simple, un grand méchant et ses serviteurs du Mal sont en train de remonter à la surface, en empruntant le puits situé au sous-sol, pour nous chercher querelle...
- Mais s'ils montent, les trucs que vous dites, pourquoi redescendre ? Demanda Follet. - C'est un peu con, non ?
- Là, il n'a pas tout à fait tort. Affirma son supérieur. - De toute façon, l'autre équipe est toujours postée en bas, ainsi que Sorges et ses hommes. Si votre méchant et ses sbires veulent venir vers nous, il faudra qu'il passe d'abord par eux mais... Qu'est-ce que je raconte, moi ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de puits et de méchants qui remontraient par là ? Je pensais qu'on était à la poursuite d'un dangereux maniaque !
- Entre autre. Répondit Louis. - Malheureusement, il n'est pas venu seul. Vous vous êtes tous embarqués à bord d'un train qui fonce droit vers les ténèbres !
- Et si on sautait du wagon ? Proposa un certain Jugowsky, alter ego officiel de Follet.

Puis, un cri horrible et viscéral s'éleva dans les étages. Un hurlement presque inhumain qui glaça l'atmosphère.
- C'était quoi, ça ? Demanda Jugowsky, pas rassuré.
- On aurait dit que ça venait d'en bas... Mais pas du rez-de-chaussée. Souligna Caspello. - De bien plus bas...

Un autre cri, tout aussi puissant et déchirant fendit d'un coup la nuit profonde et vint résonner dans les esprits de chacun !
Tacatacatac... Tacatacatac...
- Bon Dieu ! Fit Gordien. - Y a de l'action ! ça canarde à tout va !
- Le tueur est en bas. Fit remarquer Follet. - Allons-y, descendons !
- C'est pas le tueur. Lui rétorqua Louis.

Gordien éclaira le seul qui, jusque là, n'avait pas décroché un mot : le quatrième gendarme de l'équipe...
- Vous êtes ? lui demanda-t-elle, méfiante.
- Brigadier Forestier, lieutenant. Lui répondit une voix jeune et féminine.
- Vous ne participez pas beaucoup aux conversations, brigadier Forestier. - Vous n'avez pas d'avis sur la situation ?
- J'ai l'habitude de ne pas donner mon avis et d'obéir aux ordres, madame. Dit-elle sur un ton tranché.

Gordien se contenta de grimacer.
- Enchantée tout de même de faire votre connaissance, miss Robocop !

* * *

Les balles fusaient et les ténèbres se mirent à tout engloutir sur leur passage.

Sorges ne percevait que les flashs lumineux dans lesquels apparaissaient des visages déformés par la souffrance et la peur.

Des choses rampaient vers lui. Sa main tremblait beaucoup trop pour que le faisceau de sa lampe puisse espérer les saisir.

Non loin de lui, Nabril gueulait comme un dératé, sûrement pour se donner du cœur à l'ouvrage pendant qu'il vidait tout le contenu d'un chargeur sur des cibles qu'il lui était impossible de distinguer avec précision.

C'était le chaos. Un capharnaüm absolu, dénué de tout repère, désorganisé et oppressant...

Quant à Friedman, il se débattait comme un beau diable avec des ennemis pratiquement invisibles et particulièrement vifs. Des ennemis que l'on devinait tout de même grâce aux lueurs bleutées qui émanaient de leurs corps.

Soudain, sa lampe électrique captura une de ces effroyables créatures ! Ce spécimen était entièrement nu et d'une maigreur affligeante. Il évoluait à quatre pattes et bondissaient avec une extraordinaire souplesse. Sa peau paraissait avoir été plongée dans un bain de bétadine : de couleur jaune orangée, fripée et étonnamment adipeuse. Son visage présentait de repoussantes difformités, un conglomérat abject de plaies ouvertes et purulentes, d'infimes lésions, de sarcomes et autres tumeurs malignes...

Le crâne chauve, le nez rongé, les oreilles taillées en pointe, les globes oculaires blancs, les babines retroussées sur une bouche aux dimensions restreintes, sertie de petites dents triangulaires et écumante de bave, ces choses possédaient, malgré tout, quelques similitudes morphologiques avec un être humain...

Pétrifié d'épouvante, le commandant lâcha sa lampe ainsi que son colt 45 et voulut fuir, trouver la porte d'entrée et sortir de ce cauchemar.

Brusquement, il sentit des mains le saisir violemment et l'attirer vers le sol ! Il perçut cette odeur putride et ces râles de démence l'encercler pendant qu'il entendait le bruit repoussant de la chair que l'on déchire.

Il ne put faire autrement que de tomber à la renverse. C'est alors que des doigts griffus commencèrent à le palper de partout ! Il fut bousculé et secoué dans tous les sens, traîné sur le sol carrelé sur quelques mètres avant d'être ramené à sa place initiale. On le tirait pas les pieds

et il glissait telle une savonnette. Un liquide chaud et gluant coula le long de sa joue et pénétra l'intérieur de sa bouche. Sorges lui trouva comme un arrière goût métallisé.

Une à une, les lampes torches s'éteignaient et Sorges fut alors plongé dans l'obscurité, allongé sur le sol, sur le dos et malmené par des êtres brusques qui n'en finissaient pas de glousser et de cracher.

Des dizaines de petites incisives le mordaient jusqu'au sang, lui arrachaient des morceaux de peau qu'elles mastiquaient avec délectation et gloutonnerie !

A cet instant précis, il sentit son sang jaillir de la cage thoracique et lui éclabousser le bas du visage. Il allait défaillir quand, dans un dernier soubresaut ou un ultime réflexe, il tenta de se débattre, de frapper au hasard. Mais c'était peine perdue : ces créatures étaient bien trop agiles pour ses maigres forces !

Sa bouche avait encore le goût pâteux et écœurant du sang.

Lui parvenaient les fréquentes querelles de ces saloperies qui semblaient se disputer pour ce qu'elles considéraient, ni plus ni moins, comme un vulgaire morceau de viande...

Puis, il ferma les yeux et le tumulte finit par s'éloigner pour laisser finalement la place au silence caverneux du repos éternel...

***

Alertés par ce vacarme, la petite troupe, Caspello en tête, dévala les escaliers et déboucha dans le long et ténébreux couloir du premier étage. Leurs faisceaux bleutés semblaient danser dans la noirceur des abîmes lorsque soudain, l'éclairage du château se mit à fonctionner à nouveau !

Décontenancée, l'escouade stoppa son avancée, les regards tournés vers le plafonnier et ses dizaines de petites loupiotes aux formes arrondies. Toutes semblaient en état de marche et produisaient une lumière jaunâtre quelque peu tamisée. Ainsi, se révélait à eux un endroit propret, aux murs tapissés d'un papier peint désuet, au parquet lustré et au plafond légèrement voûté. Ainsi, ils purent se rendre compte du travail effectué : les six pièces fouillées de fond en comble avaient encore leurs portes marquées du sceau de leurs méthodes expéditives.

- C'est quoi ce merdier ? Interrogea Follet. - Je croyais que le disjoncteur du bas était nase !
- Apparemment non. Dit son supérieur hiérarchique, en retirant son casque puis sa cagoule noire.
- Cet enfoiré nous mène en bateau et fait joujou avec nos nerfs...
- Si je l'tenais, cet enfant de putain. Grommela Judowsky en serrant le poing.

Les membres de la troupe imitèrent leur chef et dévoilèrent leurs visages au grand jour.

Louis et Gordien purent alors se faire une idée plus précise de ceux qui les accompagnaient dans ce périple.

Caspello était le stéréotype parfait du latin dans toute sa splendeur : mensurations athlétiques, cheveux corbeau et teint halé, ce gendarme d'un peu plus de vingt ans, s'épongea le visage, marqué et trempé de sueur, d'un revers de la main, à la manière d'un héros antique.

Ses trois subalternes, étaient un colosse au crâne rasé, visage dur, carré et cou de taureau, un jeune teigneux, cheveux en brosse, regard d'acier, mâchoires crispées et un garçon manqué, brun aux cheveux courts répondant au doux prénom de Tiphaine...

Tous se jaugèrent pendant une minute, histoire de s'habituer à leurs nouvelles conditions.

- C'est pas très réglementaire de vous découvrir, sergent ! Fit remarquer Gordien, un léger sourire en coin.
- Au diable les conventions, lieutenant. Lui rétorqua-t-il. - A évènements exceptionnels, entorse au règlement. C'est ma devise.

Tous purent relever les traces de leur précédent passage dans ce couloir désert et tous redoutaient ce calme pesant, annonciateur d'une prochaine tempête.

- Allons voir en bas. Décida le sergent, en s'engageant plus en avant, l'arme en bandoulière et le pas volontaire. Follet lui emboîta le pas, suivi de près par Forestier tandis que Judowsky fermait la marche.

Soudain, sortant d'une pièce restée ouverte, surgit, juste derrière eux, une silhouette vindicative, armée d'une machette !

Restés à l'arrière, à quelques mètres de l'escouade, Gordien et Louis purent ainsi observer ce curieux personnage.
De taille moyenne, vêtu d'un trop grand tablier de forgeron, tout maculé de tâches diverses et portant des gants de jardinier de couleur verte, l'individu semblait prêt à frapper pour tuer !
- Eh ! Cria Gordien en dégainant son arme de service

L'assassin se retourna, découvrant ainsi son masque, étonnant assemblage de cuir aux coutures grossières, sensé représenter le visage anonyme d'un homme en souffrance.
Sous ce déguisement grotesque qui lui recouvrait une bonne partie du faciès, Gordien put néanmoins y distinguer de longues mèches de cheveux blonds.

A l'autre bout du couloir, les quatre gendarmes, alertés par ce cri, firent immédiatement volte-face et repérèrent l'individu en question.
- Anne-Marie ! Hurla Louis.

La machette du tueur manqua de peu sa cible et Jugowsky n'eut aucun mal à l'esquiver. A son tour, il dégaina son long et imposant couteau "commando" à la lame tranchante et dentelée et porta un coup net et précis à son agresseur.
Ce dernier émit un râle aigu en se tenant la gorge. Déboussolé et titubant, il parvint néanmoins et à la surprise générale, à regagner rapidement la pièce d'où il était sorti en laissant derrière lui, sur le plancher et le papier peint, de nombreuses traînées rouges...
Caspello suivi de Follet s'élancèrent à sa poursuite et cernèrent les deux côtés de la porte.
- Rendez-vous ! Vous n'avez pas l'ombre d'une chance ! Beugla le sergent en préparant un fumigène.
Plus loin, à proximité de la cage d'escalier et du renfoncement, Forestier tentait de reprendre le contact avec l'autre équipe ainsi qu'avec le QG. Les communications avaient l'air d'être rétablies mais elle n'eut, malgré tout, aucune réponse à ses messages.

Elle s'approcha alors de la balustrade et se pencha pour apercevoir le damier noir et blanc du grand hall, espérant de ce fait, saisir de possibles mouvements et autres signes de vie.
- Hep ! Fit-elle, sans grande conviction.

Brusquement, comme une réponse à cet appel, un violent courant d'air, provenant du rez-de-chaussée, remonta d'un coup et vint la fouetter en pleine face. Surprise et décontenancée par la dureté du choc, elle manqua de basculer en arrière et de passer par-dessus la rambarde !

Elle grimaça de douleur, se mit à tousser bruyamment puis à rendre de la bile jaunâtre.

Louis la vit et se figea dans la crainte.
- Qu'avez-vous ? S'inquiéta Gordien. - On dirait que vous avez vu un fantôme ! Remarquez, ces derniers temps...
- Les Effluves ! Bredouilla-t-il.
- Les quoi ?

Sans autre explication, il la tira par le bras, la poussa dans la pièce la plus proche, en ferma la porte, s'y adossa et actionna aussitôt l'interrupteur.
La lumière inonda de sa pâleur une sorte de remise où s'empilaient boîtes en carton, destinées au rangement, et bric à brac indescriptible...
- Qu'est-ce qui vous prend ? Lui lança-t-elle. - Vous êtes malade !
- J'essaie de vous sauver la vie, lieutenant !
- Contre quoi ? Le tueur ? Il est à côté, mortellement blessé et cerné par deux gendarmes !
- Trop tard pour eux. Dit-il en prenant un air désolé. - Navré pour eux. Navré pour Forestier et le grand balaise. C'est le commencement, Gordien... Tout s'enchaîne et tout va maintenant aller très vite... Il nous faut absolument atteindre le puits !
- Quoi ? Pourquoi le puits ? Que se passe-t-il ? Que va-t-il arriver ? Qu'est-ce qui commence ? C'est quoi cette histoire de dingue ?
Tacatacatac... Tacacatac... Tacacatacatac...
Gordien se jeta sur lui et tenta de le dégager, de passer en force afin d'accéder à la porte. Mais Louis résista vaillamment à ses assauts répétés et frénétiques...
- Non ! Gueula-t-il en la repoussant violemment. - Pour eux, il est trop tard !

Elle s'affala sur le plancher, abasourdie. Elle entendait le bruit des rafales automatiques et parut étonnée de n'entendre que ça.
- Pourquoi ce silence ? Se dit-elle. - Pourquoi ne disent-ils rien ?

- Parce qu'ils ne sont plus eux-mêmes. Ils sont sous l'emprise d'une force destructrice et se laissent guider par elle...

Elle perçut alors des bruits de verre brisé, des coups sourds, comme des corps chutant lourdement sur le sol et soudain, plus rien... Un silence absolu.

Soudain, elle sentit, à demi cachés derrière un empilement de cartons, des yeux qui l'observaient. Elle se tourna alors et reconnu celui qui la dévisageait de la sorte.

Mais bien vite, elle réalisa que ce regard étaient celui de la mort et qu'il n'y avait là, en fait, qu'une tête tranchée, celle du commissaire Brissard, ainsi qu'une impressionnante flaque d'un sang noir et séché !... Un peu plus loin, le long d'un radiateur électrique, entre la cheminée, surmontée d'un miroir et la fenêtre fermée, derrière un fatras d'objets plus ou moins hétéroclites, elle devina, non sans peine, ce qui restait de cet homme qu'elle avait toujours considéré comme un père.

Aussitôt, elle eut un haut-le-cœur, recula prestement en geignant et finit par s'effondrer en larmes en poussant des râles de douleur.

- Désolé. Dit Louis, d'une voix qui se voulait sincère. - Il a eu la malchance de tomber sur Anne-Marie...

- La sœur de Lefort ? Demanda-t-elle, entre deux sanglots. - C'est elle qui... ?

Louis acquiesça en hochant simplement la tête, le visage emprunt de sollicitude.

- Elle n'est plus la petite fille d'avant. Dit-il. - Elle est malade d'avoir trop inhalé ces *effluves*.

- Effluves ou pas effluves, je vais lui trouer la peau, à cette salope ! Hurla-t-elle en se jetant à nouveau sur lui. - Laisse-moi passer, connard ou j'te pète la gueule !

Etonnamment, il n'eut aucun mal à la repousser. Il la projeta à travers la pièce comme on balance un vulgaire édredon.

Il regarda alors ses mains, l'air ahuri.

- Qu'est-ce qui m'arrive ? J'ai de drôles de sensations... Comme des picotements dans tout le corps...

Gordien, à moitié sonné et le bras endolori par sa chute fulgurante, se releva et manqua de hurler de frayeur en le voyant.

- Mon Dieu... Dit-elle d'une voix tremblante et en prenant ses distances.

- Quoi ? Qu'est-ce que j'ai ?

- Votre visage... Il est... Il a changé...

Prit de panique, Louis se mit à le palper nerveusement et sentit sous ses doigts de multiples gonflements, des veines et des artères dilatées et saillantes !

- Mes yeux ! Cria-t-il. - Je vois bizarrement... la lumière est trop forte... Elle me brûle !

- Vos yeux sont révulsés... Ils sont entièrement blancs... Mais on dirait que ça s'atténue...

- Qu'est-ce qui m'arrive ?

- Vous ne le devinez pas, p'tit malin ? C'est votre don, votre fameux "don"... il évolue selon votre état émotionnel ou physique... Mais je pense qu'il y a une autre explication.

- Laquelle ?

- Je vous ai dit que mon père était un sérieux pochard et qu'il passait son temps à battre ma mère. Dit-elle en serrant les dents. - Je sais reconnaître un buveur invétéré. Je le repère à cent mètres... Elle se colla à lui, presque nez à nez. - Vous transpirez l'alcool, monsieur Chaudet. Elle glissa sa main sous sa veste, en fouilla la poche intérieure et en retira une flasque argentée. - Bingo !

- Qu'est-ce qui vous donne le droit de me juger, lieutenant ?

- Rien, en effet. Reconnut-elle en s'éloignant. - Mais boire quand on possède un tel don... Est-ce raisonnable ?...

- Que savez-vous de mon don ? Dit-il. - Pour moi, il est un fardeau, une engeance qui m'empoisonne l'existence aussi bien et même davantage que le contenu de cette fiole !

Elle agita celle-ci devant ses yeux.

- Si vous tenez tant à ce contenu, je vous conseillerai de vous écarter de cette porte... Sinon...

Elle fit mine de dévisser la capsule.

- Sinon quoi ? Vous allez la vider ? Allez-y ! Allez-y ! Mais avant, je vous conseille vivement d'en boire une bonne grosse rasade !

Gordien hésita.

- Pourquoi devrai-je me mettre à picoler ? Demanda-t-elle.
- Pour vous donner du courage. Lui répondit Louis d'un air tout à fait sérieux. - Nous allons devoir sortir d'ici, emprunter le couloir et descendre le grand escalier qui mène au hall d'entrée. Le parcours risque d'être jonché de choses peu ragoûtantes. Alors, pour vous aider à ne pas tomber dans les vapes, je ne saurai trop vous conseiller de vous saouler raisonnablement la gueule !...
- Je suis flic. Dit-elle, vexée. - J'en ai vu d'autre ! Elle porta la main à son étui et réalisa, horrifiée, que son arme n'y était plus.
- C'est ma faute. S'excusa-t-il. - Vous l'aviez mal replacée dans son étui et lorsque j'ai dû vous forcer à entrer dans cette pièce, elle est logiquement tombée par terre, dans le couloir, juste derrière cette porte... Gordien trépigna de rage. - Faites comme vous l'sentez, lieutenant, mais de grâce, passez-moi cette fiole !
- En manque ? Lui lança-t-elle en prenant un air volontairement sadique.
- Non, la trouille ! On risque d'y laisser notre peau, vous saisissez ?
Elle regarda derrière elle, vers la fenêtre.
- On pourrait filer par là ?
- Et se rompre le cou ? Lui rétorqua-t-il. - Au cas où vous ne le sauriez pas, nous sommes au premier étage ! Il doit bien avoir quatre ou cinq mètres de haut !
Renonçant à son idée et de façon désabusée, elle lui lança la fiole et se résignait à opter pour la seule et unique alternative.
- OK ! On y va ! Dit-elle, le visage crispé. - Ouvrez cette porte. Je passe en premier.

La peur au ventre, Louis s'exécuta. La main sur le loquet, il l'actionna en prenant tout son temps, histoire de ne pas réveiller la demeure toute entière...

Le couloir était toujours éclairé, malgré quelques faiblesses de tension, et son air était chargé d'odeurs de poudre et de brûlé.

Le lieutenant se pencha avec précaution et tendit le bras pour récupérer son arme, posée en évidence sur le plancher du couloir, à un mètre à peine de la porte. Une fois l'objet à nouveau en sa possession, elle sembla visiblement plus détendue et son sentiment de vulnérabilité paraissait s'estomper légèrement...

Là, dans un silence de mort, les deux téméraires dépassèrent le seuil et, Gordien en tête, commencèrent à prendre prudemment la direction de la cage d'escalier...

Quatre corps gisaient sur le sol. Tous portaient le même uniforme et tous présentaient quasiment les mêmes impacts de balles, d'une précision redoutable.

Apparemment, les gilets sensés les protéger, n'avaient pas totalement rempli leur rôle. Tous étaient inertes, comme endormis, allongés sur le dos et baignant de façon étrangement paisible dans une mare de sang...

Gordien stoppa son avancée, le temps de reprendre son souffle et d'expulser son trop plein d'angoisse. Elle se tourna vers Louis et lui fit signe d'en faire autant. Elle craignait que la tueuse ne soit pas tout à fait refroidie et qu'elle puisse encore traîner dans les parages.

Elle jeta un coup d'œil rapide à l'équipement des quatre gendarmes et ne constata aucune absence. Les fusils d'assaut, encore fumant, jonchaient le sol, tout près des corps et les flingues étaient respectivement rangés dans leurs étuis.

Leurs visages étaient impassibles et d'une lividité extrême.
- Mon Dieu... Ils se sont... Dit-elle dans un murmure d'effroi.
- Entretués ?... Oui. Lui répondit Louis, fataliste. - On ne pouvait rien pour eux...

Soudain, un faible gémissement se fit entendre.

Pourtant, les faces livides de Caspello et de ses hommes ne bronchaient pas. Le râle semblait provenir d'un peu plus loin, de la pièce où s'était réfugiée la tueuse au masque de cuir.

Gordien, même tenaillée par la peur, parvenait à garder sa lucidité. Derrière elle, Louis essayait, tant bien que mal, de ne pas flancher. Migraineux et tétanisé par l'angoisse, il progressait en s'aidant du mur, craignant de s'affaler sur le sol et de n'avoir plus la force ni la volonté de se relever...

Le château paraissait avoir retrouvé un peu de quiétude. Et malgré ce parfum de mort et de désolation qui planait dans l'air, le calme semblait être revenu...

Pendant ce temps, Gordien se dirigeait vers la dite pièce tant redoutée, source de tous ces gémissements. D'un geste vif et quelque peu paniqué, elle poussa du pied la porte déjà entrouverte, pointa son arme bien en avant et découvrit un lieu qui ressemblait fort à des toilettes...

Là, sur le carrelage blanc, rougi en grande partie par un liquide sirupeux, entre un lavabo passablement crasseux, surmonté d'une petite glace brisée, et deux boxes aux fortes odeurs d'urine, elle ne vit qu'un corps, celui de la tueuse, allongée sur le dos, sa main pressant une gorge sanguinolente. La moribonde avait encore quelques réflexes significatifs et tressautait légèrement tout en geignant son agonie.

"Crève, saloperie !" Lança le lieutenant, bien résolue à l'achever.

- Non ! Cria Louis. - Laissez-moi la voir.
- Pour quoi faire ? Elle pisse le sang à gros bouillon !
- Je vous en prie ! Rien qu'un instant ! Lui dit-il en l'implorant presque.

Gordien, l'arme toujours braquée sur la criminelle agonisante, hésita longuement puis, les mâchoires serrées, prit sur elle et consentit finalement à accepter sa demande.

- Allez-y. Dit-elle d'un ton sec. - Mais faites vite : nous n'avons pas toute la nuit. Il faut foutre le camp d'ici le plus vite possible et appeler pour avoir des renforts...

XVII.

Apocalypse, phase 2

Louis s'agenouilla près de la mourante et se saisit délicatement de sa main maculée de sang séché. C'est alors qu'il fut pris d'un tremblement terrible et qu'il se sentit comme traversé par une puissante décharge électrique !

Il entra ensuite dans une sorte de transe et Gordien sut immédiatement ce qui lui arrivait : l'homme était victime de son don particulier et subissait encore une fois les affres et les tourments habituels d'une énième vision...

"Merde !" Se dit-elle.

La pièce s'illumina d'une aveuglante clarté et Louis vit se dessiner une chambre aux dimensions modestes, meublée d'un lit simple sur lequel reposait deux petits édredons finement brodés, d'un bureau qui épousait parfaitement l'angle du mur, de deux chaises sans fioritures, d'un tabouret classique et d'un banal placard où étaient rangés quelques vêtements vieillots...

L'unique fenêtre donnait sur un magnifique potager, gorgé de soleil.

Cette chambre de fillette n'avait rien d'une maison de poupée. Elle était austère et fonctionnelle.

Les rêves et l'amusement n'y étaient pas de mise.

Seule, une poupée de chiffon, quelque peu élimée, était allongée sur le dessus de lit, la tête doucement déposée sur l'oreiller...

Pas une seule dînette ne figurait dans ce triste tableau, ni même une peluche ou un poster de groupies accroché. Non, ces murs là ne présentaient qu'une tapisserie, terne et passée, de couleur mauve.

Louis ressentit une vague de morosité le submerger. Cette fillette n'avait pas été très heureuse ou très épanouie. Rejetée par ses petites camarades, moquée par les garçons de son âge, elle s'était réfugiée dans un univers bien à elle, une bulle, un monde bien défini, avec ses codes et ses paysages qu'elle prenait le temps d'étaler sur du papier recyclé, à grands coups de feutres et de crayons de couleur.

Un prince, un chevalier en armure, monté sur un fier destrier, un vilain sorcier et une magnifique princesse qu'elle avait rêvée d'être, un jour, plus tard, quand elle deviendrait plus grande, revenaient souvent, comme un leitmotiv obsessionnel, dans ses créations...

Tout un royaume à elle, une contrée enchanteresse, qu'elle aimait tant retrouver la nuit, blottie sous ses draps, au détour d'un merveilleux voyage onirique...

Louis aperçut, juste à proximité du lit, une table de chevet où le seul ouvrage qui y trônait se résumait à une bible et où le seul ornement autorisé, accroché juste au-dessus de la couche, était un crucifix...

Sur son bureau, bien en évidence, il remarqua les quelques dessins réalisés par la petite. Ils faisaient tous référence au même paysage bucolique qu'il n'eut aucun mal à reconnaître : le domaine Malrouve mais en plus idéalisé, en plus féerique... Couleurs chatoyantes et légèreté des traits, cet univers graphique avait soudainement des allures d'échappatoire. Fuir la grisaille d'un monde vide et sans illusion, s'évader de la sécheresse spirituelle des adultes étaient devenus, pour la petite Anne-Marie, au fil du temps passé dans cette maison, au sein d'une famille abrupte, une priorité absolue, presque un réflexe de survie…

Sur ces mêmes dessins, il devinait des arbres, des conifères et quelques feuillus entourant une maison naïvement croquée que Louis put identifier en se basant sur un détail important : un imposant perron percé de deux orifices noirs et rectangulaires.

Sur d'autres encore, il put discerner des personnages récurrents et bien distincts qu'il s'amusa à situer.

Il voyait un enfant maigre, d'assez grande taille, cheveux crantés et orangés tenant par la main une fillette dont les cheveux avaient la couleur du blé... Il remarqua ensuite un individu

bien plus sombre que tous les autres, vêtu d'un long tablier de forgeron, coiffé d'un masque clownesque aux coutures apparentes, ganté de vert et muni d'un long poignard. Enfin, il nota l'apparition moins fréquente d'un autre enfant à la chevelure marron, à la taille modeste et avec d'étranges d'éclairs qui lui sortaient des yeux... "C'est moi !" Pensa-t-il, amusé.

Une fillette blonde, au visage blême, se planta devant lui et se mit à le dévisager longuement, comme un entomologiste examinerait sous tous les angles possibles, un insecte sans défense...

- *Comme le phénix,* dit-elle avec un léger sourire, *Malrouve renaît enfin. Cela a demandé d'inévitables sacrifices.*

C'était elle, la petite Anne-Marie Lefort, devenue l'impitoyable tueuse au masque de cuir !

Pourtant, son si joli minois ne reflétait que l'innocence enfantine, malgré cette lueur inquiétante qu'il voyait poindre quelque part, dans le fond de ce regard si pur et si bleu...

Ainsi, Louis reconnaissait parfaitement la petite fille qu'il avait surpris en train de pleurnicher, cachée dans l'herbe haute, à proximité des puits rouillés.

- *Partir de Malrouve n'est qu'illusion*. Dit-elle d'une voix curieusement douce et sereine. - *Tu ne l'as pas quitté, Louis. Comme nous tous. Si tu ne viens pas vers ce monde, c'est lui qui te trouve pour se révéler à toi, à ton esprit... Le monde de Malrouve est celui que nous avions créé, avec nos rêves et notre imagination débordante. Ce monde s'est cristallisé. Il existe et nous tend les bras... Nous allons l'apercevoir, Louis. Avant, nous ne pouvions le voir qu'à travers les songes... Il va devenir réel, à présent. Il sera nôtre. Tu dois nous y rejoindre, Louis. Ta place est ici, Maître des Orvets. Il en a toujours été ainsi.*

- La Nostalgie est fille du Chaos originel. Murmura-t-il dans une sorte de litanie compulsive et interminable.

- Chaudet ! Gueula Le lieutenant. - Revenez vers nous ! Louis !

Brusquement, les lumières blanches s'estompèrent et tout disparu.

Louis parut désorienté pendant quelques minutes. Il émergeait doucement et semblait se familiariser à nouveau avec son véritable environnement...

- Nous avons créé le monde de Malrouve. Dit-il. - Jean-René, Thierry et moi... Une terre promise, un nouvel éden... Une nouvelle strate onirique qui se détache, en partie du moins, de toute réalité... Un passage !...

- Bon, cessez vos pitreries et enlevez-lui ce foutu masque ! Lui ordonna Gordien. - Il faut se tirer d'ici !

Louis s'exécuta et tenta de dévoiler au grand jour le visage de la tueuse. Il souleva de ses doigts les rebords épais en cuir et constata, horrifié, que ces derniers avaient été cousus directement sur sa peau !

- Nom de D...

- Quoi ? Demanda Gordien.

- Si j'enlève ce masque, je risque d'emporter le visage avec ! Dit-il avec une pointe de stupeur dans le son de sa voix...

- Et alors ? Lui rétorqua-t-elle, debout dans l'encadrement de la porte.

- Et alors ? Il est hors de question que je fasse ça ! C'est inhumain !

- Inhumain ? S'offusqua-t-elle. - La mort de ce gosse, celle de mon coéquipier ? Bordel, vous trouvez ça humain ?

- Mais elle est folle à lier ! Elle n'est pas responsable de ses actes ! Elle n'a sûrement pas conscience du mal qu'elle a pu engendrer... Moi, si je fais ce que vous voulez que je fasse, je serai responsable d'un acte délibéré et barbare. Quelque chose me dit que cet acte risquerait de me nuire !

Louis replongea dans le regard suppliant et si bleu qui perçait à travers les deux orifices du masque. Il y vit du regret mais aussi de l'espérance et surtout un profond sentiment de délivrance et de soulagement...

Ces yeux le fixaient intensément et finirent par s'humecter de larmes.

Anne-Marie désirait tant s'adresser une dernière fois à lui mais ne parvenait qu'à émettre des hoquets, entrecoupés de sons gutturaux pratiquement inaudibles.

Sa bouche se mit à cracher du sang noir en tentant d'articuler des mots avec force et conviction. Mais l'étreinte de sa main se fit soudainement plus ferme avant qu'elle ne se relâche aussitôt dans une ultime crispation...

Le regard bleu turquoise de la jeune femme papillota et doucement, s'éteignit dans un dernier souffle et son corps tout entier se détendit et parut retrouver une plénitude si longtemps oublié.

- Elle est... ? Chuchota Gordien.
- Morte. Confirma Louis. - Pauvre gosse...
- Pauvre ? Je vous rappelle qu'elle a tué par deux fois, sans la moindre réserve !
- Victime des Effluves. Depuis sa tendre enfance, elle fut exposée à cette pestilence. Elle n'était plus Anne-Marie Lefort depuis bien longtemps...

* * *

Le ciel s'était paré d'un voile étrangement nébuleux. Un épais brouillard nappait le paysage de tout son long et rendait la visibilité difficile et incertaine.

La voiture de Vincent Hirn, une petite Twingo grise, se rangea juste devant la haute grille du vaste complexe hospitalier de Sainte-Gemmes.

Il coupa le moteur d'un tour de clé et attendit.

- Normal, cette purée de pois ? Dit-il.
- Sûrement pas. répondit le professeur Escarpe, installé sur la banquette arrière du véhicule.
- Quelle est la suite ? Interrogea Catherine, assise côté passager.
- J'ai prévenu le docteur Cardinet de notre arrivée. Précisa le vieil homme. - Il ne devrait pas tarder...
- Qui est ce docteur ? Demanda-t-elle.
- Un des nôtres. Il a succédé au docteur Barreton depuis déjà trois ans...
- Un des nôtres ? S'étonna Catherine. - Vous voulez dire qu'il est aussi un membre actif de votre secte ?
- Ce n'est pas une secte ! Intervint vigoureusement le jeune Vincent.
- Ce n'est rien, mon garçon. Lui dit le vieux professeur. - Madame Chaudet nous taquine comme elle aime tant le faire !

Soudain, une vague silhouette se dessina au loin et émergea de l'épaisseur opaque et brouillardeuse.

Armée d'une lampe électrique et vêtue d'un sombre manteau à capuche, elle s'approcha de la grille, l'ouvrit et fit signe d'entrer...

Les trois passagers s'extirpèrent de la Twingo et suivirent l'étrange personnage à la capuche.

Catherine était loin d'être complètement rassurée. L'ambiance était surréaliste et profondément feutrée. Elle avait cette impression latente de faire partie d'un évènement secret, d'être un infime rouage d'une vaste machination.

Elle progressait dans cette ambiance fantastique, langues de brume, s'agrippant de manière quasi-statique aux éléments d'un décor plus ou moins indistinct dans lequel, silencieuse et craintive, elle parvenait tout juste à distinguer les silhouettes nonchalantes de ses comparses...

Visiblement, il fallait rester discret. Cette singulière incursion nocturne prenait des allures d'illégalité...

Elle voulut parler, poser toutes sortes de questions mais à chacune de ses tentatives on lui répondait par un "chut" explicite.

Elle avait pourtant sa réponse.

Désormais, il était plus qu'évident que cette intrusion ne devait, en aucun cas, être ébruitée...

Ils traversèrent d'un pas pressé à ce qui ressemblait fort à un immense parc avec ses bosquets, ses tilleuls rangés de façon parfaitement rectiligne et ses parterres plus ou moins fleuris.

Le gravier crissait sous les chaussures et rendait l'avancée pénible.

Enfin, après une longue marche, ils arrivèrent devant ce qui semblait être un énorme bâtiment sans charme. Un bâtiment fonctionnel, sans chichis et autres ornements et dont la construction devait probablement se situer au milieu ou à la fin du XIXe siècle.

C'est par une porte dérobée, située à l'extrémité de l'aile ouest, que les quatre individus pénétrèrent dans l'antre.

Sitôt dans la place, l'homme à la capuche éteignit sa lampe et alluma l'éclairage de ce qui ressemblait fort à un long couloir sans style, glauque, aux murs couleur saumon et aux innombrables portes au format identique.

Sans autres explications, il ouvrit la première qui se présentait à sa gauche et tous les trois le suivirent à nouveau en empruntant un escalier étroit en colimaçon qui s'enfonçait vers des niveaux inférieurs...

Cette descente vertigineuse de plusieurs paliers déboucha dans les sous-sols obscurs du bâtiment.

La lumière électrique, clignotante et de faible intensité, dévoilaient un lieu peu avenant, aux relents de renfermé, mélange d'urine et de poussière accumulée.

C'était un corridor plus large mais beaucoup moins long. Les murs y étaient tapissés de pierres apparentes, quelque peu rongées par les assauts répétés du temps et de l'humidité ambiante.

Son plafond était particulièrement bas et des tuyaux passablement oxydés le parcouraient dans toute sa longueur...

Le sol était bizarrement recouvert d'un très vieux lino jaunâtre et fortement sale et usé.

L'homme à la capuche se découvrit enfin et Catherine put ainsi apprécier les traits de son visage.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle constata que l'homme en question n'avait rien de l'individu patibulaire qu'elle avait imaginé. Grande taille, cheveux courts et système pileux quasi-absent, ce jeune psychiatre se mit à la dévisager avec un air de méfiance.

- Vous ne m'aviez pas parlé de cette dame ! Dit-il avec un soupçon de colère dans la voix.

- Ah non ? Lui répondit Escarpe, en feignant l'étonnement. - Alors, laissez-moi corriger cette erreur : docteur Cardinet, je vous présente madame Catherine Chaudet.

- La mère de... ?

- Décidément ! Lança celle-ci. - Mon fils est une véritable star par ici !... Où allons-nous, exactement ?

- Voir le "Résidant". Précisa Vincent, taciturne.

Catherine devint blême.

- Vous plaisantez ? Dit-elle.

- Vous devez le voir, Catherine et cessez de vous voiler la face. Lui rétorqua le professeur. - Il en va de la vie de votre fils.

Elle soupira longuement, le regard perplexe.

- Fort bien ! Finit-elle par dire. - S'il faut en passer par là, allons-y ! Mais je vous mets en garde, mes cocos : je reste en arrière et ne lui adresse pas la parole.

- C'est tout ce qu'on vous demande, chère amie. Lui certifia le vieil homme, en forçant son sourire. - C'est à nous d'entrer en contact avec lui.

- Il serait judicieux de la prévenir avant que je n'ouvre sa cellule. ajouta le jeune docteur au visage pubère.

- Me prévenir ? S'inquiéta Catherine. - Mais de quoi ?...

- Celui que vous allez voir est loin de correspondre à l'homme que vous avez pu connaître par le passé. Précisa Cardinet, visiblement très embarrassé. - Mais je crois que vous le saviez déjà... On m'a dit que vous lui aviez rendu visite, juste après son... son accident... Heu... En tout cas, vous constaterez par vous même qu'il a profondément changé, que ce soit sur un plan physique ou sur un plan purement psychique... Son état se détériore, irrémédiablement... A la longue, nous risquons fort de le perdre...

- Oui. Intervint Escarpe. - J'aurai dû commencer par là. C'est ma faute... Heu... L'homme que vous allez voir à terriblement souffert... Il est différent...

- A quel point ? Demanda-t-elle, effrayée.

- Il est différent... Ce sera assez dur à supporter mais ne vous faites aucun soucis... Nous sommes là, à vos côtés...

Soudain, elle perçut distinctement des bruits lointains, comme étouffés puis, bientôt, un véritable concert de râles et de hurlements inhumains se répercuta dans tout le couloir.

- C'est quoi ça ? Dit-elle en reculant. - Qui sont tous ces gens enfermés ici, derrière toutes ces portes ?

- D'autres patients. Lui répondit le vieux professeur d'une voix faussement apaisée.

Mais Catherine, au bord de l'hystérie, voulait en savoir davantage.

- Dites-moi la vérité professeur ! Qui sont ces pauvres bougres ? Pourquoi sont-ils ici ? Combien sont-ils ?

- Ils sont au nombre de huit, madame Chaudet. Lui répondit le jeune médecin. - Si vous voulez tout savoir, ils sont tous condamnés... Tous irrécupérables...

Les trois hommes s'échangèrent des regards paniqués et commençaient à penser que la situation leur échappait peut-être.

- Nul ne doit savoir ce que nous faisons ici, Catherine. Lui déclara Escarpe, sur le ton de la mise en garde.

- Nous n'avons pas la permission de détenir des gens ici, dans cette partie ignorée de l'hôpital. Enchaîna Vincent. - C'est un secret.

- Nous ne pouvons agir autrement. Lui confia le professeur d'un air désolé.

- Qui sont-ils ? Demanda-t-elle.

- Des "Elus", comme nous tous, ici. Lui répondit le vieil homme. - Des possesseurs du fameux "Don", si puissant et si complexe à la fois... Malheureusement pour eux, ils n'ont pas pu le maîtriser suffisamment et il s'est retourné contre eux. Il les a consumés de l'intérieur. Ce pouvoir qui se transmet à travers les âges peut s'avérer dangereux et hostile pour celui ou celle qui ne sait pas le contrôler et le comprendre...

- Et l'accepter. ajouta Cardinet.

- Ils sont des serviteurs du Mal ? Dit-elle, effarée.

- Non. Enfin, pas vraiment. Lui répondit le jeune praticien en psychiatrie. - Seulement des âmes perdues.

- Le "Don" a détruit en grande partie leur système cérébral. Précisa le professeur. - Mais cela ne fait pas d'eux des *Fénaïdes*.

- Des quoi ? Dit-elle.

- Des *Fénaïdes*. C'est ainsi que se font appeler les "Elus" qui transgressent nos principes fondamentaux. Les principes institués par la Matrice. Je vous en ai parlé tout à l'heure.

- Ah oui. Admit-elle. - Ces créatures non-mortes que nous pourrions devenir si nous nous mettions à enfreindre l'Equilibre... C'est ça ?

- Tout à fait. Acquiesça le jeune docteur.

Pendant ce temps, la sinistre mélopée, si funeste et si plaintive, s'élevait en puissance...

Etrangement, Catherine perçut distinctement, parmi ce récital assourdissant, le faible gémissement d'une voix enfantine...

Terrifiée et guidée par le son, elle s'approcha d'une porte en particulier et en tira vivement le judas. Par l'entremise de ce minuscule opercule, elle discerna une pièce sans mobilier, aux murs capitonnés et aux dimensions restreintes.

Soudain, comme un appel d'air, elle fut agressée par une odeur repoussante, voisine de celle qui s'exhalerait d'un tas de fumier... Malgré cette gêne, elle parvint à deviner le faisceau tamisé d'une douche lumineuse enveloppant les formes vaguement humaines d'une frêle silhouette recroquevillée, immobile et couchée à même le sol.

Cette "chose" ne faisait que geindre une interminable et oppressante litanie de douleur.

- Seigneur ! Murmura Catherine, ébranlée par une émotion trop vive. - Qui est-ce ?...

- Elle se nomme Claire. Lui dit Cardinet. - Nous l'avons recueillie il y a six mois. Elle a tout juste quatorze ans... Le diagnostic en ce qui la concerne est malheureusement sans espoir...

- Le "Don" ne choisit pas ses hôtes. Intervint Escarpe. - Claire était déjà bien trop perturbée pour pouvoir s'en accommoder...

- On pourrait tous devenir comme elle ? Demanda Catherine.

- Cela dépend de nous. Il nous faut cultiver l'équilibre qui est en nous sinon, le "Don" vous rejette.
- Derrière toutes ces cellules. Dit-elle - ... Ils souffrent tous des mêmes maux ?
Cardinet hocha la tête.
- Avec un certain nombre de variantes, oui. Ainsi, le cas du "Résidant" est sensiblement différent...
- Différent ? Dit le vieux professeur d'Histoire ancienne. - Dans quelle mesure est-il différent ?
- Il semble évoluer vers un mieux. Un très léger mieux, d'après le neurologue, mais suffisamment pour pouvoir espérer une amélioration de ses fonctions cérébrales. En ce qui concerne les autres patients, ils s'enlisent dans leurs pathologies.
- Pouvons-nous le voir ? Abrégea le jeune Vincent, impatient d'en finir au plus vite.
- Heu... Bien... Je vous ouvre. Dit Cardinet, en sortant de sa poche un imposant trousseau de clés. - Par ici. Ajouta-t-il en se dirigeant vers le fond du couloir.

Mais alors qu'il allait introduire la clé dans la serrure d'une porte métallique, son biper se mit à vibrer dans la poche de son pantalon. Il s'en saisit aussitôt et consulta immédiatement le message inscrit. L'expression de son visage se changea subitement en une grimace d'extrême contrariété.
- Que se passe-t-il ? S'inquiéta Escarpe.
- Une possible évasion. Lui répondit-il d'une voix neutre. - Un SDF, accusé du meurtre de ce gamin, vous savez, cet horrible fait divers qui a eu lieu à deux pas d'ici, au domaine Malrouve... La police nous l'avait confié pour que nous l'examinions attentivement. Veuillez m'excuser mais je dois y aller. Professeur, je vous laisse ouvrir la cellule. Je reviens le plus vite possible...
Sans perdre un instant, le jeune psychiatre disparut en empruntant le même parcours…
- Qui est ce SDF ? Demanda le professeur.
- Quoi, vous ne lisez pas la presse ? S'étonna Catherine. - Pourtant cette histoire concerne le domaine ! Non, sérieusement, vous ne saviez pas pour ce Goulaine ?
- Goulaine, vous dites ? Relava le vieil homme.
- On a supposé un temps qu'il pouvait être le tueur de ce gamin. Souvenez-vous, le petit Falaise, retrouvé égorgé, entièrement nu et exsangue, en plein cœur du domaine !... Néanmoins, les derniers évènements survenus là-bas, en fin d'après-midi, nous démontrent clairement qu'il est hors de cause. Et même si cet homme est à lui seul une véritable énigme, il n'en est pas moins qu'il ne peut pas être ce tueur tant redouté ! D'ailleurs, je me demande pour quelles raisons ils le détiennent encore ici...
- Sûrement pour lui prodiguer quelques soins ! Supposa Vincent.
- Goulaine ? Répéta Escarpe, l'esprit songeur.
- Ce nom vous dit quelque chose ? Lui demanda-t-elle, en voyant s'afficher sur son visage, les stigmates d'un profond trouble.
- Heu... Non... Non, non... Je réfléchissais, voilà tout... ce nom aurait pu m'être familier mais je crois que ma mémoire n'est plus ce qu'elle était !
- Vous êtes sûr ? Dit-elle. - Pourtant, il m'a semblée que...
- Puisque je vous le dit ! S'énerva-t-il. - Bon, trêve de bavardages ! Il est temps de rentrer dans cette cellule, voulez-vous ?

Catherine appréhendait ce moment.

Elle entendait distinctement la clé qui s'introduisait dans la serrure et qui prenait tout son temps pour pivoter sur elle même.

Deux tours suffirent à déclencher le mécanisme d'ouverture... "Bling !... Bling!".

Comme un signal, ces deux coups de semonce résonnèrent dans le cadre confiné de ce couloir sordide et marquèrent l'arrêt brutal des plaintes et autres gémissements pour laisser la place à un silence lourd et glacé.

Vincent jeta un dernier regard à ceux qui l'accompagnaient avant de pénétrer dans la fosse aux lions en pole position. Catherine put y lire de l'angoisse et du dégoût.

Elle avait cette désagréable sensation d'être tout au bord du gouffre, à quelques mètres à peine de la limite qui la séparait des enfers. Un territoire hautement improbable et malsain où ne régnaient que folie et destruction...

Elle prit une profonde respiration et ferma les yeux quelques secondes, histoire de décompresser un peu. Ensuite, elle expira de manière ostensible, le visage blanc et les jambes flageolantes et suivit le professeur, d'un pas non assuré, dans cet antre obscur et nauséabond...
La salle ressemblait, à s'y méprendre, à celle qu'elle venait juste d'entrapercevoir, l'instant d'avant. A ceci près : la douche lumineuse et centrale avait laissé place à une rampe électrique qui n'éclairait que très partiellement et très faiblement le mur du fond.

Sous cette cascade d'une clarté orangée, assis sur une simple planche de bois, patientait un individu silencieux, harnaché de chaînes et d'une camisole de force. Ainsi emmailloté, l'homme ne bronchait pas, comme statufié ou bien mort...

- Pourquoi ces chaînes ? Chuchota-t-elle au professeur. - Il est si dangereux que ça ?
- Dangereux ? Oui, mais simplement envers lui-même.

Catherine, restée en arrière, hésita à refermer la porte derrière elle.

Elle s'y décida, finalement, à contre cœur et resta positionnée près de cette sortie salutaire, debout et prostrée dans un coin, à observer sans broncher cet individu mystérieux, au visage à demi voilé par la pénombre et qui ne paraissait pas l'avoir remarquée...

Sans crainte, ou presque, Escarpe et son jeune disciple, vinrent s'asseoir près de lui, en prenant garde de ne pas l'effrayer par un mouvement trop brusque...
L'ambiance générale était feutrée, monacale, presque irréelle et en même temps, emplie d'une profonde solennité...

Catherine se souvenait alors de cette veillée funèbre, organisée par ses tantes, dans la grande demeure familiale, quelques heures après le décès de son paternel. Elle le revoyait, allongé en costume sombre, sur un drap de lit immaculé, cerné de mille cierges... Elle n'avait que douze ans mais le souvenir restait, malgré tout, vivace. Elle se remémorait parfaitement tout le poids d'un chagrin contenu et le sentiment d'étouffement qui régnaient dans cette pièce vieillotte et ombragée aux senteurs écœurantes d'encaustique et de naphtaline...

A présent, elle se trouvait là, dans cette cellule puante, en compagnie de trois hommes qu'elle ne connaissait pas ou si peu.

Elle discernait à peine ces trois silhouettes assises sur ce banc de fortune, au fond de cette pièce étroite et capitonnée...

Elle n'entendait que des échanges chuchotés et inaudibles. Les deux Gardiens étaient en grande discussion entre eux, à la manière de deux comploteurs préparant un mauvais coup. L'individu sanglé avait des faux airs de momie que l'on avait extirpée de force de son sarcophage, un revenant, ramené à la vie pour l'occasion, une ombre du passé, de son passé à elle...

Le "Résidant" était une résurgence d'une époque qu'elle aurait voulu oublier. Une chose qui avait survécue, malgré les épreuves et les multiples commotions. Un être qui avait pu s'extirper de l'Enfer et qui, fortement diminué, guidait et conseillait toujours les siens, et cela depuis plus de trente ans...

Escarpe, plein de compassion (ou n'était-ce que de l'intérêt) prit cette main meurtrie dans la sienne et la serra avec beaucoup d'affection.

- Bonsoir. Dit-il simplement.

Le patient se mit à gémir doucement.

- Bonsoir mon vieil ami.

Sa voix était télépathique et résonnait dans l'esprit de chacun.

- Je suis avec Vincent et une dame que tu as bien connue, autrefois...
- Je le sais professeur. Je l'ai sentie. J'ai senti sa présence... Bonsoir Catherine...
- Bonsoir... Joël.

***

Le domaine Malrouve semblait remuer. Les feuillages frétillaient et les buissons se trémoussaient, malgré l'absence de vent.

Le ciel s'était paré d'une étrange lueur cuivrée tandis que le brouillard n'en finissait pas de s'épaissir...

Des grattements, des frottements et des craquements se faisaient entendre et paraissaient provenir de toute part.

Des ombres enchevêtrées et des formes indistinctes et monstrueusement noueuses apparaissaient dans le sous-bois et croissaient à vue d'œil...

Des pierres se fendaient. Des pans de murs, sans cause apparente, s'écroulaient de façon lascive...

La rouille dévorait les métaux. Les peintures s'écaillaient et le ciment se lézardait.

La mauvaise herbe foisonnait tandis que l'espace entre chaque arbre s'amoindrissait...

Le lierre partait à l'assaut des troncs, s'enroulaient de façon agressive autour d'eux et un liquide saumâtre et sirupeux, de couleur sombre, s'écoulait à gros bouillon et se déversait mollement dans chaque ornière pour former des rigoles...

Le sol vacilla pendant quelques secondes. Les pelouses se gondolèrent sous l'effet d'une surprenante poussée venue d'en bas et brusquement, un geyser de cette même substance liquoreuse et noire, se mit à jaillir comme le pus qui jaillirait d'un furoncle que l'on éclate !

Louis et Gordien avaient pensé à s'équiper solidement avant de quitter le premier étage pour venir inspecter le hall d'entrée. Fusils d'assaut et colts en mains, les deux comparses d'infortune descendaient les marches de l'escalier, sur leur garde, attentifs au moindre mouvement suspect...

Chacun d'eux pouvait entendre battre le cœur de l'autre. Chacun d'eux pouvait surprendre sa bruyante respiration, tant la tension était à son paroxysme.

Ils avaient abandonné le corps de la tueuse dans ce cloaque immonde qui faisait office de toilettes. Ils l'avaient laissée dans la même position, en prenant soin de ne pas toucher à la machette sanguinolente. Tout devait rester en place et rien ne devait altérer la scène du crime...

Les lampes crépitaient au-dessus de leurs têtes. Alors, dans leur for intérieur, ils se mirent à prier les anges et les saints de toutes leurs forces pour que ces ampoules ne grillent pas, pour qu'elles tiennent encore le coup car ils partageaient tous deux cette même hantise de se retrouver à nouveau plongés au sein des ténèbres.

Le pas était fébrile et appliqué. Marche après marche, ils s'assuraient de faire le moins de bruit possible tout en accélérant quelque peu le rythme.

Gordien, en tête, commençait à percevoir le sol en damier noir et blanc du grand hall et une énorme tâche d'un rouge sombre s'étalant lentement sur toute sa surface.

- Bon Dieu ! Des litres et des litres de sang ! Pensa-t-elle.

Elle stoppa son avancée.

- Pourquoi vous arrêtez vous ? Lui chuchota Louis, à quelques marches derrière elle. Elle ne répondit pas et se contenta de poursuivre la descente.

Arrivée à mi-chemin, il comprit alors cette étrange réaction en découvrant à son tour le spectacle repoussant d'un horrible carnage...

Le silence était insupportable, presque abrutissant et rendait nerveux quiconque l'éprouvait.

Les éclairages grésillaient de plus bel tandis qu'ils découvraient toute l'horreur de la scène.

Sorges et son équipe, deux ou trois membres du premier groupe d'intervention étaient là, étendus dans cette marmelade sanguinolente.

Pour certains, ne restaient plus que des lambeaux d'uniformes bleus accrochés aux cages thoraciques de leurs carcasses. Pour d'autres, on ne pouvait voir que des corps lacérés, éviscérés et sectionnés en plusieurs morceaux épars...

Le sang avait dû gicler avec force. Les murs alentours en étaient imprégnés ainsi que la rampe de la cage d'escalier...

Au fond de ce grand espace cauchemardesque, on pouvait constater que la petite porte menant au cellier était légèrement entrouverte...

Gordien tenta de réprimer une irrépressible envie de vomir, assaillie par les relents fétides qui, par vagues successives, venaient souiller son odorat.

Louis se taisait et, le visage décomposé, crut un instant qu'il allait perdre une nouvelle fois l'équilibre.

Il ne souffrait plus de ses maux de tête à répétition mais ressentait à présent de graves troubles sensoriels et préféra faire une pause, s'asseoir sur la dernière marche de l'escalier pour mieux décompresser.

Leurs regards se perdaient dans les limbes de l'incompréhension et du véritable désarroi.

Ils étaient comme désorientés, les yeux hagards, comme deux boxeurs sonnés...

Gordien pensait qu'elle était en train d'halluciner. Elle ne percevait que du rouge même à des endroits où il n'y en avait pas. Elle déambulait, fusil en bandoulière, un doigt sur la gâchette, en prenant soin de ne pas trop piétiner cette bouillie sanglante.

Tous étaient morts. Quelque chose de bestial les avait massacrés sans le moindre remord et sans aucun discernement.

L'image d'une meute de loups affamés lui traversa alors l'esprit...

- Que Dieu aie pitié de nous. Susurrait-elle sans discontinuer, errante comme une âme en peine dans ce décorum infernal.

Elle nota une ou deux têtes arrachées, des bras sectionnés, quelques globes oculaires dénoyautés de leurs orbites, de la chaire hachée menue ainsi que des entrailles gluantes enroulées au beau milieu de cette soupe immonde.

Qui pouvait être à l'origine d'une telle boucherie ? N'avait-elle de cesse de répéter. Qui pouvait avoir un tel manque de considération envers des êtres humains ?... Qui ?...

- Ceux d'en bas. Répondit Louis.

Soudain, les lumières hoquetèrent de façon plus appuyée.

Assis sur sa marche, Louis ressentit de légères secousses et se rendit compte que l'aspect des lieux commençait à changer.

Tandis que le lieutenant se remettait difficilement de son traumatisme émotionnel, tout le hall se faisait insidieusement dévorer par une sorte de lèpre brune.

La tapisserie désuète se muait en une pourriture jaunâtre. Le plafond s'altérait à mesure que des moulures en stuc commençaient à faire leur apparition !... Le damier noir et blanc était attaqué par une usure subtile, un processus naturelle mais ô combien accélérée ! Tout se craquelait et se fissurait timidement et l'oxydation grignotait quelque peu tout ce qui était de nature métallique...

Des flocons grisâtres de poussière et de conséquents mitons dégringolaient d'un ciel qui n'existait pas...

A ce moment, Louis se remémorait les toutes premières discussions que Jean-René et lui avaient échangées lors de leurs récentes retrouvailles. *"La Nostalgie !"* Se dit-il.

- Quoi ? Lui lança Gordien, comme émergeant d'un état psychosomatique.

Louis vint la trouver :

- La *Nostalgie*, lieutenant ! Répéta-t-il en regardant tout autour de lui. - Elle est là !
- Nostalgie ?... Pourquoi dites-vous ça ?
- Parce que le domaine subit une métamorphose structurelle significative...

C'est alors qu'elle se rendit compte que les sept ou huit corps mutilés s'étaient tout simplement volatilisés ! La mare de sang, les restes humains, tout avait disparu ! Elle croyait devenir cinglée, être victime d'un délire hallucinatoire ! Pourtant, elle avait bien ce fusil d'assaut entre les mains ainsi que ces chargeurs en sa possession, pris sur les cadavres encore chauds de Caspello et de ses hommes.

- Vous avez une idée, monsieur "je sais tout" ? Lui lança-t-elle sur un ton cassant.
- On dirait que le château tout entier redevient ce qu'il fut, trente ans auparavant. Dit-il d'un air presque enchanté. - En tout cas, ça y ressemble fort !...
- Un voyage dans le temps ?
- Peut-être un phénomène de régression ou bien une réalité autre que la nôtre... Parallèle à la nôtre... Le domaine doit subir le même processus... C'est inquiétant et très déstabilisant pour moi... Presque émouvant...
- Ah oui ? Dit-elle sur le ton acerbe de l'ironie. - Excusez-moi si je ne verse pas ma petite larme mais j'aimerai comprendre... Suis-je en train de sombrer dans la folie pure ? Suis-je en train de rêver ou m'avez-vous entraînée dans une de vos satanées visions ?

- Une vision... Je ne crois pas. Mais avouez que c'est bouleversant... Je m'y revois ! Tout devient si limpide à présent !... C'est comme si je renouais avec mon enfance !
- Vous en êtes sûr ? N'est-ce pas plutôt le reflet du souvenir que vous en aviez ?
- Vous croyez que j'ai pu déclencher inconsciemment tout ça ? Dit-il.
- Pourquoi pas ? "Nostalgie" disiez-vous ! Mais pourquoi évoquiez-vous, tout à l'heure, l'idée d'un passage ?
- J'ai dit ça, moi ? Aucune idée... Un passage ? A quoi servirait-il ?
- Ou à qui ? Fit-elle remarquer, un brin soupçonneuse. - Bon, sortons d'ici !

Gordien força sur la porte-fenêtre de l'entrée principale, sans résultat. Celle-ci semblait verrouillée de l'extérieur. Elle tirait de toutes ses forces sur la poignée récalcitrante puis, brusquement, lâcha prise et s'écarta en se tenant douloureusement la main...
- Ouah ! Fit-elle, le visage grimaçant. - Sacrée décharge !
- Electricité ? S'étonna Louis.
- En tout cas, c'est drôlement bien imité !
- Visiblement, on ne souhaite pas nous voir décamper d'ici.
- Qui ça "on" ?
- Bonne question !

A son tour, il se saisit de la poignée et essaya de la manier avec fermeté et doigté. Doucement, il la fit pivoter et la porte finit par se débloquer, sous le regard ébahi du lieutenant.
- Comment avez-vous fait ? Dit-elle.
- Bah... J'ai juste tourné et ça s'est ouvert ! Lui répondit-il, comme s'il s'agissait d'une évidence.

Au dehors, le brouillard paraissait encore plus cotonneux qu'auparavant... Il ne laissait percevoir que les formes indistinctes du grand marronnier, de la haute grille ainsi que de deux véhicules stationnés juste devant...

La nature ambiante semblait émettre de nombreux bruits, divers, inquiétants mais difficilement identifiables...

Sur le pas de la porte-fenêtre, Gordien et son complice hésitaient à se risquer dans une telle aventure. La visibilité était pratiquement nulle à moins de trois mètres !
Mais le lieutenant de police, téméraire et butée, décida de tenter le coup et d'approcher la grille d'entrée, restée grande ouverte...
- Attendez-moi ici, monsieur Chaudet, je pars en reconnaissance. Lui avait-elle dit, avant de dévaler précipitamment les quelques marches du perron et de courir à grandes enjambées, l'arme au poing, en direction de cette issue providentielle. - Une fois le terrain sécurisé, je sifflerai pour vous signifier que tout est okay ! Avait-elle ajouté.

Louis patientait sur le seuil, guettant le signal, le colt à la main et la peur au ventre.

Bientôt et très vite, il ne la vit plus. Elle avait été bouffée par ce monstre d'opacité et de mystère...

La nuit était étrange. Des reflets ocrés luisaient à travers l'épaisseur de ce manteau brumeux. Bizarrement, il ne relevait aucune trace d'humidité dans l'air, même la plus infime. Certes, le temps était quelque peu frais mais étonnamment sec !

Il en était intimement persuadé : cette purée de pois était tout, sauf naturelle !
Etait-ce une énième expression maléfique de cette chose qui était encore et toujours tapie dans les profondeurs immuables de la terre ?

Soudain, sans prévenir, Gordien s'extirpa de la brume et déboula vers lui, essoufflée et désemparée.
- Alors, qu'avez-vous vu ? Lui demanda-t-il, trépignant d'impatience.

Elle prit le temps de reprendre ses esprits ainsi que sa respiration...
- Rien. Absolument rien ! Dit-elle entre deux souffles. - J'ai eu peur de ne pas pouvoir revenir sur mes pas et de me perdre... j'ai marché plusieurs mètres, me suis enfoncée dans ce foutu brouillard... Y a rien... On n'y voit absolument rien !...Trop risqué !... Attendons que toute cette merde s'évacue... Pendant ce temps, appelons des secours... Des renforts...
- Inutile. On ne captera rien. Annonça-t-il calmement.
- Pourquoi ça ? Tout était pourtant revenu à la normal, non ?... Forestier l'avait certifié !

- Ce truc, ce Mal absolu fait mumuse avec nous, lieutenant. Comme un chat avec sa pelote de laine !
- Si je vous suis, la pelote, c'est nous deux !

Louis acquiesça.

- Et puis, si vous en doutez encore, jetez un oeil aux voitures, juste en face...

Gordien descendit les marches et approcha des deux seuls véhicules qui émergeaient du brouillard. Sa stupéfaction fut grande lorsqu'elle constata que leur carrosserie avait été littéralement rongée par une puissante corrosion et que l'intérieur de chaque habitacle paraissait avoir été saccagé avec acharnement et violence.

- Merde... C'est délirant ! Et je présume que c'est pareil pour les autres véhicules... C'est pas vraiment un brouillard, hein ? Se demanda-t-elle, inquiète.
- En effet, je ne le crois pas. Vous avez vu le marronnier, au-dessus de vous ?

Elle regarda en l'air et recula vivement, surprise :

- On dirait qu'il a doublé de volume en l'espace d'un quart d'heure ! Y a des branches qui lui poussent de partout ! C'est ce fameux Maître qui fait tout ça ?
- Sûrement.
- Les *Effluves* et maintenant ça... Il est sacrément puissant !
- Bien plus que vous ne pourriez l'imaginer ! C'est justement pour lui, tout ça ! Je comprends, à présent, pour quelle raison je parlais de passage... Malrouve se détache, en partie du moins, comme une passerelle qui relierait notre monde à un autre. Celui des strates figées ! C'est le retour annoncé d'une très ancienne entité, prisonnière de notre volonté, celle des Elus et celle de la Matrice ! Prisonnière de l'Equilibre, en somme. L'avènement du Chaos primitif ! De la pestilence noire et de la confusion, de la discorde et du néant...
- Vous recommencez vos délires ! Lui lança-t-elle. - Vous devriez sérieusement songer à arrêter la bibine ! Mauvais pour ce que vous avez dans la tête !
- Je dois retrouver Jean-René ! Décida-t-il subitement.
- Je croyais que vous ignoriez où il se trouve ! Lui dit-elle sur un ton accusateur.
- Je ne sais pas où il est. Se défendit-il. - Mais je crois le deviner : en bas, dans ces maudits souterrains, sous le domaine ! Lui aussi doit avoir un lien avec toutes ces choses ! Rappelez-vous...
- Quoi donc ?
- La Nostalgie ! Dorénavant, ce sentiment malsain se propage un peu partout !
- Au lieu de perdre votre temps à déblatérer vos conneries, vous devriez réfléchir à ce qu'on pourrait faire pour se sortir de cette folie et vite ! Je ne voudrai pas qu'une nouvelle bourrasque vienne nous souffler son haleine de rat crevé en pleine poire et qu'on se transforme en zombies !
- Des Effluves, pas des bourrasques ! Objecta-il.
- Bourrasques ou Effluves, qu'est-ce que ça change ? Le résultat est le même, non ? Et d'abord, comment savez que l'on appelle ça des Effluves ? Louis prit le temps de la réflexion. - Non, en fait, laissez tomber ! Je ne veux pas savoir !...
- De toute façon, nous n'avons pas d'autres solutions. Dit-il. - Il faut emprunter le puits et descendre !
- Je vous signale, au passage, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, que ces choses qui ont mis en pièces nos amis viennent justement de ce trou infect que vous appelez le "puits" ! Y descendre équivaudrait à un suicide ! Je préfère mille fois tenter le coup avec le brouillard !
- Le *Maître* nous indique le chemin à suivre. Lui lança Louis en indiquant la direction du grand hall et de la porte menant au cellier. - Je pense que, pour l'instant, il serait sage de ne pas le contrarier...

Elle soupira, pesa le *pour* et le *contre,* secoua la tête une dernière fois avant de se décider :

- OK ! Allons-y ! Lança-t-elle, désabusée. - Mais si ces Effluves refont surface, on est cuit !
- Vous, certainement.
- Votre don vous protège de ça aussi ? S'offusqua-t-elle.
- Je crois... Enfin, j'en sais trop rien mais je pense que oui...
- Bah au moins ça, c'est limpide !

Evoluant à pas de loup, à travers le grand hall, les deux complices notèrent que le lieu avait été au terme de sa métamorphose et qu'il revêtait, à présent, l'image d'un véritable taudis, laissé à l'abandon depuis des lustres...
- Dites-moi, cher monsieur, ça ressemblait à ça lorsque vous étiez gosse ?
- Non. Admit-il. - C'était quand même mieux tenu ! Là, c'est un peu exagéré !
- Vous devriez dire ça à l'autre, ce Grand Manitou qui décide de tout ! Au fait, vous avez une idée sur qui il peut être ?

Louis se contenta de produire un drôle de bruit avec sa bouche, comme pour signifier qu'il l'ignorait.
- C'est très vieux. Ajouta-t-il.
- Vieux comment ? Demanda Gordien.
- Oh... Au moins trois mille ans...
- Ah, quand même !... Au fait, vous avez toujours cette fiole sur vous ?
- Un p'tit coup derrière la cravate ? Plaisanta-t-il en lui tendant la flasque.
- J'en aurai effectivement bien besoin !

XVIII.

Apocalypse : phase finale

L'homme émettait des sifflements et paraissait avoir du mal à trouver son souffle.
- *J'ai changé, depuis tout ce temps.* Admit-il avec un ton détaché.
- A vrai dire, je ne te discerne pas avec précision… Répondit-elle en chuchotant.
- *Alors approche-toi. Viens avec nous dans la lumière et vois ce que ton époux est devenu…*

Catherine, curieusement, ressentait non de la peur ou un quelconque sentiment de répulsion mais plutôt une profonde culpabilité. Depuis près de trente ans, elle avait laissé croupir dans cette geôle l'homme qu'elle avait pourtant aimé et épousé, l'homme avec qui elle partagea quelques mémorables moments de vie et avec qui, elle eut deux enfants.

Elle s'approcha, malgré ses précédentes réticences et se planta devant cet être, ce survivant.

Son visage était un amalgame de brûlures et de cloques, de boursouflures et de multiples scarifications. L'homme avait, à maintes reprises, attenté à sa vie. Il ne supportait plus, dans ces moments de lucidité, la loque qu'il était devenu.

Elle fit un signe discret au jeune Vincent qui comprit très vite. Ce dernier se poussa pour qu'elle puisse s'asseoir juste à ses côtés, tout près de l'homme que les autorités pensaient mort.
Joël, ou ce qu'il en restait, avait le teint livide et les yeux cernés de noir. Des yeux déconcertant, injectés de sang et anormalement dilatés. Son crâne tuméfié par les plaies encore purulentes et suintantes, était clairsemé de quelques touffes de cheveux argentés.

L'homme n'osait l'affronter du regard mais elle insista en lui saisissant le menton et en le manœuvrant vers elle.

Il baissa les yeux. Elle se contenta de lui adresser un sourire compassionnel et larmoyant. Ce n'était pas de la pitié mais un profond et sincère regret.

- Désolé. Dit-elle dans un murmure étouffé par les sanglots.
- *Je ne peux pas essuyer ces larmes.* S'excusa-t-il en secouant sa camisole. - *Ne sois pas désolée, chérie… Ce que je suis aujourd'hui est la punition que je méritais pour m'être montré si arrogant et si fou…*
- Nous t'avons abandonné, dans ces maudits souterrains… Nous t'avons laissé avec cette abomination… Ce monstre…
- *Il vous aurait tué. J'étais peut-être le seul à pouvoir l'en empêcher et couvrir ainsi votre fuite… Je le devais… Pour les Gardiens du Cercle, la cause, toi et les enfants… J'ai terrassé le Mal. A présent, Ragaine n'est plus… Il a rejoint cet immonde cloaque pour toujours…*
- Je t'ai cru perdu. Avoua-t-elle d'une voix chevrotante. - Et puis, bien après, Monsieur Larchaux et le professeur Escarpe m'ont appris la nouvelle… Ils sont revenus sur leurs pas, trois jours après… Ils ont pu te retrouver… Dans cette salle circulaire… Tu étais blessé… Ta vie ne tenait plus qu'à un fil… Ils t'ont amené ici, dans cet hôpital, pour te soigner…
- Joël. Intervint le professeur. - Un nouveau Maître, bien plus puissant que Ragaine, est arrivé. Qui est-il ? Un des nôtres ? Nous devons le savoir ! C'est important !
Subitement, le « résidant » sombra dans une sorte de catatonie.
- Que lui arrive-t-il ? S'inquiéta Catherine.
- Il « voit » ! Lui confia Vincent. - Il communie avec le « Don ».
- Le « Don » ? Je pensais qu'il ne le maîtrisait pas !
- C'est le cas. Répondit Escarpe. - Le « Don » le submerge et le consume à petits feux. Mais il est tout puissant chez lui. Dans une phase paroxystique !

Mais Joël paraissait être comme endormi, presque serein. Ses yeux étaient clos mais sous les paupières, Catherine remarqua les fréquentes oscillations.
- Il rêve ? Demanda-t-elle, crédule.
- Si l'on veut. Répondit Hirn. - Il s'est engouffré dans une autre strate. Il est capable de voir loin et d'une façon étonnamment précise.
- Auguste Faure, à ce qu'il paraît, avait cette même aptitude mais sa précision descriptive était loin d'égaler celle de votre conjoint. Ajouta le vieil historien. - Faure se trompait ou déformait certains faits. Ainsi, sa supposée Cosmogonie est à prendre avec des pincettes !
Soudain, la voix métallique et lointaine, pleine de résonances, revint envahir leurs esprits.
- Silence! S'écria Hirn.
- *Les bannis… Ils sont quatre…*
Inerte, la tête baissée et le souffle court, Joël paraissait être plongé dans un profond sommeil.
- Que dit-il ? Souffla Catherine. Mais ses deux acolytes lui objectèrent un ostensible « chut ! ».
Elle voulut persévérer, leur signifier que l'homme qui fut son époux durant des années, le père de ses deux enfants risquait peut-être d'y passer définitivement. Néanmoins, il lui semblait que le professeur et son second étaient coutumiers de cet état cathartique…
Mais elle aussi entendit distinctement la voix de Joël. Une voix rauque et diffuse qui paraissait faire écho à l'intérieur de sa tête.
- *N'aie pas peur, catherine. Dit cette voix. - C'est encore moi, ton ancien mari.*
- Heu… Oui… re-bonsoir…
- Catherine ! Objecta Escarpe, en lui faisant les gros yeux. - Servez-vous du Don et utilisez la télépathie pour pouvoir lui parler !
- Ah bah oui ! Suis-je bête ! Bien sûr : la télépathie ! Et comment dois-je faire ?
- Laissez-vous aller et concentrez-vous. Lui enseigna le vieil homme. - Vous n'avez qu'à fermer les yeux et formuler des phrases en sourdine, dans votre tête. Joël devrait pouvoir les capter…
Alors, Catherine fit ce que le professeur lui indiqua et ferma les yeux. Elle se demanda alors ce qu'elle pouvait bien ficher ici, en compagnie de deux cinglés à vouloir communiquer avec un autre frappadingue enfermé depuis des lustres dans cette immonde cellule. Ce fut ses toutes premières pensées et elle perçut alors un rire venu de très loin…
- *Comme je te comprends, Catherine !* Ricanait Joël. - *Tout cela doit te paraître absurde ! Mais malheureusement, j'ai le triste devoir de te dire que la situation est loin d'être amusante ! Louis est revenu à Malrouve dans un but bien précis…*
- *Lequel ?* Demanda escarpe qui se permit de venir s'incruster dans une conversation presque intime.
- *Les mondes figés dans lesquels sont enfermés nos amis les soi-disant « Démons archaïques » ont été cristallisés de façon onirique par un des nôtres… Un Élu… Assez puissant pour avoir imposé son propre univers aux autres… A toute la communauté !*
- *Qui est-ce ?* Intervint le jeune Vincent. - *Qui est cet Élu ? Vous ?*
- *Oh… Jeune homme… Tu me fais bien trop d'honneur pour croire un instant que je peux être aussi puissant… Non, ce n'est pas moi… Je n'ai plus assez de volonté ni même d'énergie pour ça… Non, pas moi mais il a mon sang…*
- *Louis !* Avança Escarpe.
- *Mon fils ?* S'inquiéta Catherine. - *Mais qui l'a forcé à revenir ici, à Malrouve ?*
- *Quelqu'un de proche. Déclara le « Résidant ». - Un vieil ami… Lié à son enfance…*
- *Cela vous évoque quelque chose, Catherine ?* Lui demanda le vieil homme.
Elle prit un temps pour réfléchir et soudain, au bout de quelques secondes, son visage tout entier sembla s'illuminer :
- Jean-René Lefort ! Dit-elle de vive voix. - Il lui a écrit une lettre… Enfin, je l'ai reçue chez moi, à mon domicile… Il ne connaissait pas l'adresse de mon fils à Paris… C'est ma faute ! Je n'aurai jamais dû la lui communiquer ! Il ne serait pas revenu s'embourber dans ce pétrin !…
Soudain, les éclairages de la cellule ainsi que ceux du couloir se mirent à hoqueter.
- *Il arrive !* Annonça Joël, inquiet.
- *Qui arrive ?* Demanda Escarpe.

- Un ennemi de l'Équilibre… Je sens sa présence bien que celle-ci soit étrangement confuse et vacillante…
- Un **Fénaïde** ! Réalisa le professeur.
- Il est ici, dans cet hôpital et il nous cherche. Indiqua Joël qui, dans un long soupir, releva doucement la tête et rouvrit les yeux.

***

La lente descente vers les profondeurs insondables du château ne s'était pas fait sans peine. Gordien redoutait un nouvel effluve tandis que Louis appréhendait cette exploration abyssale. C'était comme farfouiller dans sa tête et s'embourber dans de lointains souvenirs et de vieilles frayeurs.

Les barreaux de l'échelle, malgré l'importante oxydation, paraissaient supporter leurs poids.

L'air, dans ce goulet, était vicié et étouffant.
Parfois, un léger souffle d'air s'engouffrait dans le conduit étroit et venait leur caresser le visage.

Gordien priait en silence. Elle s'attendait à être contaminée à son tour par cette odieuse pestilence. Quoi de plus terrifiant que de ne plus être maître de soi, le cerveau rongé par une force inconnue qui vous pousse à agir selon une logique démentielle !

Les parois du souterrain emprunté étaient luisantes d'humidité et d'imposantes conduites, toutes aussi rouillées, les parcouraient dans toute sa profondeur.

Louis, par deux fois, manqua de se rompre le cou, en dérapant sur l'un des barreaux, particulièrement glissants…

Arrivés au pied de l'échelle, ils foulèrent ce qui leur semblait être un matelas nauséabond de choses diverses et décomposées…

Les faisceaux de leurs lampes pénétraient la masse informe des ténèbres et tombèrent enfin sur ce qui paraissait ressembler à une échappatoire : une ouverture d'une blancheur fantomatique, étroite et voûtée.
- Après vous ! Proposa Gordien en indiquant ce passage peu engageant.

Louis accepta l'invitation et avança prudemment vers l'ouverture. Il dû baisser légèrement la tête car, malgré sa modeste taille, la hauteur de cette porte ne devait pas excéder les 160 centimètres.

Le boyau était escarpé et ses murs détrempés. L'odeur y était insupportable mais le sentiment d'angoisse qu'ils éprouvaient venait en limiter les effets.
- Bon Dieu ! Y a des centaines de rats crevés par ici ! Lança le lieutenant d'une voix légèrement vacillante.

Ils avançaient lentement, éclairant chaque recoin avec précaution.

Ils découvraient des parois épaisses aux pierres saillantes et couvertes de mousses.

Leurs pieds semblaient s'enfoncer dans une substance molle et gluante mais tous deux se refusaient obstinément de connaître la nature exacte de ce repoussant revêtement.
- Où va-t-on exactement ? Demanda Gordien, l'air dégoûté.
- Aucune idée mais je pense que nous sommes sur la bonne voie.

Louis, étrangement, éprouvait un curieux sentiment de déjà vu. Bien qu'il n'avait jamais foulé ce lieu, quelque chose dans l'air le renvoyait des années en arrière. Lui revenait alors le souvenir d'une baraque abandonnée, dotée d'un perron, en proie aux multiples agressions du temps. Il revoyait distinctement ces deux ouvertures jumelles, aussi noires que ne l'est la noirceur abyssale. Il se remémora cette puanteur pestilentielle et reconnaissable entre toutes lorsque, naguère Jean-René et lui avaient tenté de s'y engouffrer…
- Nous touchons au but. Ajouta-t-il, visiblement sûr de lui.
Soudain, le lieutenant se crispa et dégaina son arme, prête à en découdre. Elle scruta le silence des ténèbres et s'immobilisa.

- Vous entendez ? Murmura-t-elle.
- Quoi donc ? A son tour, Louis tendit l'oreille et attendit patiemment.
Mais il ne perçut que le bruit lointain d'un interminable soupir, presque un hululement discontinu.
- C'est quoi, ça ? Dit-elle, apeurée.
- Le vent qui s'engouffre dans les souterrains. Rien de bien méchant.

A peine rassurée, Gordien reprit la marche à travers ce conduit étroit et crasseux.

Puis, ils arrivèrent à un embranchement, plus large mais aussi bien plus haut de plafond. Une sorte de carrefour d'où partaient deux autres tunnels.
- D'après vous ? Dit-elle. - Toujours tout droit ?

Louis hésitait. Ces boyaux se ressemblaient à s'y méprendre !
- C'est un labyrinthe. Réalisa-t-il, contrarié. - On risque fort de s'y perdre !
- C'était peut-être une mauvaise idée de vouloir descendre jusqu'ici. Souligna-t-elle, découragée et passablement éreintée…

Soudain, ils entendirent comme un ricanement. C'était lointain. Ne leur parvenait que son écho qui venait se répercuter inlassablement sur les parois de chaque passage.

Mais Louis put, malgré tout, repérer sa source.
- A droite.
- Comment le savez-vous ? S'inquiéta-t-elle. - Moi, j'aurais dit tout droit !
- Faites-moi confiance, lieutenant.
- Ah oui ! Ironisa-t-elle. - Le « Don » !
- Non. Simplement l'intuition.
Armes et lampes torches à la main, les deux acolytes pataugeaient à présent dans une eau saumâtre qui leur arrivait jusqu'à niveau des chevilles.

Le passage redevenait étroit et bas de plafond. L'obscurité y était accrue et tous deux redoutaient la panne subite de leurs batteries et l'absence brusque et totale d'une source lumineuse qui les aiderait à évoluer sereinement à travers ce dédale infernal…

Malgré la fraîcheur des lieux, la sueur dégoulinait de leur front et trempait leurs dessous...

Continuellement en alerte, les yeux écarquillés, la peur au ventre et le souffle court, ils progressaient à tâtons, avec prudence mais aussi avec détermination…
Les raies lumineux de leurs torches balayaient les coins les plus sombres, toujours en quête d'un hypothétique danger...

Le silence était perpétuellement rythmé par un doux et lancinant bruit de clapotis qui résonnait de façon diffuse...

La progression semblait interminable...

Gordien appréhendait une rencontre avec un attroupement de surmulots hirsutes mais Louis tentait, tant bien que mal, de l'apaiser en lui certifiant que ces rongeurs ne fréquentaient que très rarement ce complexe souterrain. Mais elle n'était pas convaincue et soupçonnait son complice d'infortune de vouloir sciemment enjoliver les choses...

Soudain, ils arrivèrent au bout du ténébreux corridor et constatèrent, impuissants, qu'un mur de parpaings se dressait à présent devant eux, les empêchant ainsi de continuer.
- Ce mur est assez récent ! Fit remarquer le lieutenant.
- Exact. Répondit Louis, quelque peu déstabilisé. Mais en dirigeant sa lampe vers le sol terreux, il remarqua une timide brèche et la naissance d'un autre escalier métallique. - Je pense que ce que nous cherchons se trouve plus en profondeur. Il nous faut emprunter ce passage.

Gordien désirait tant rebrousser chemin. Les cheveux maculés de sueur, la mine défaite, elle aurait voulu persuader son acolyte qu'il fallait partir, renoncer à tout ça, ne plus revenir, condamner le puits du cellier une bonne fois pour toute et quitter à jamais le ventre monstrueux de ce domaine. Mais, curieusement, elle n'en fit rien.

La brèche était particulièrement étroite. Sous eux, ils ne voyaient que les abîmes d'un monde dangereux et insondable. Un univers de peur et de mort qui paraissait s'enfoncer jusqu'aux portes d'un enfer sans lueur et sans espoir…

Le fusil en bandoulière, Gordien descendit en pole position, suivie de près par son complice.

Elle regarda vers le bas mais ne vit que de la noirceur.

Elle prit alors une profonde respiration, souffla fortement et serra les dents tout en cramponnant fortement chaque barreau.

Elle remarqua de grosses canalisations rouillées qui parcouraient le goulet dans toute sa verticalité. Un ronronnement rauque et régulier émanait d'elles.

- Qu'est-ce qui circule dans ces gros tuyaux ? Demanda-t-elle.

- Des eaux usées, confinées là depuis des lustres. Elles stagnent dans une sorte de circuit fermé. Enfin, je crois…

- D'où cette répugnante odeur. Comprit-elle.

Là encore, un virulent courant d'air, remontant vers la surface, vint leur fouetter le dos.

Là encore, ce même bruit de clapotis, résonnant et régulier se faisait entendre et rythmait le temps, tel un métronome obsédant…

- Jusqu'où descendons-nous comme ça ? S'inquiétait-elle.

- Je pense que la salle circulaire doit se situer plus en profondeur. Lui confia Louis. - Mais je suis certain qu'il existe bien d'autres moyens d'y accéder !

- Je parie que l'on opté pour le moins pratique ! Ironisa-t-elle.

Louis ne put s'empêcher d'esquisser un sourire. Mais ce moment léger s'estompa bien vite lorsque, brusquement, il crut percevoir une silhouette accolée à la paroi…

Cette chose avait un corps horriblement décharné et une peau crayeuse couverte de nombreuses et répugnantes lésions.

Louis sentit son sang se glacer et son cœur exploser comme sous l'effet d'une violente décharge électrique. Ce qu'il voyait là, agrippé à même la roche, était une silhouette qu'il ne connaissait que trop. Il l'avait entraperçut dans l'une de ses nombreuses visions cauchemardesques.

- Un Ladre ! Où avait-il entendu ce terme ? Qui le lui avait soufflé ? Un autre Élu ? Qu'importe !
Mais comment se faisait-il que cette immonde créature se trouvait esseulée ? Où se terraient ses congénères ? « Certainement à proximité ! » Supposa-t-il.

Il réalisa alors que Gordien courait un réel danger. Elle avait été engloutie par l'obscurité ambiante et Louis ne parvenait plus à la localiser. Il imaginait qu'elle avait atteint le bas de l'échelle et qu'elle l'attendait probablement.

Seule, elle représentait une proie toute désignée pour ces monstres assoiffés de chair fraîche !

Ni une ni deux, il décida de la rejoindre au plus vite et reprit sa descente avec fougue, sans se soucier de la créature qu'il avait sous les yeux.

Louis soufflait comme un bœuf et commençait à ressentir les premières douleurs musculaires. Mais cette désagréable sensation n'était rien en comparaison de la peur qu'il éprouvait…

Soudain, il sentit une main ferme le saisir par la jambe !
Dans un geste de panique pure, Il était sur le point de réagir violemment à cette étreinte lorsqu'il réalisa que cette main était celle de sa partenaire.

- Vous en avez mis du temps ! Se plaignit-elle, le visage empourpré par l'angoisse et la colère.

- Chut !… Lui fit-il.

- Quoi ? S'inquiéta-t-elle brusquement. - Vous avez vu quelque chose ?
Louis lui couvrit la bouche de la main :

- Ils sont dans les parages. Chuchota-t-il. - Silence !…
D'un geste vif, elle se dégagea de son emprise.

- Qui ça ? Qui est dans les parages ? Demanda-t-elle.

- Les Ladres... J'en ai aperçu un qui se baladait tranquillement, là-haut, accroché à la paroi… Ses copains ne doivent pas être très loin…

- Ils doivent être durs de la feuille ! Dit-elle. - Malgré tout le boucan que l'on a pu faire, ils ne nous ont pas repérés !

Louis la regarda intensément, comme si elle avait prononcé les mots magiques.

- C’est vrai ! Réalisait-il. - D’accord, on sait qu’ils sont quasiment aveugles mais pas sourdingues ! Qu’est-ce que ça signifie ?
- Pourquoi ne nous attaquent-ils pas ?
- Je pense que quelqu’un les commande. Leurs ordres doivent être de ne pas nous poursuivre, de ne surtout pas nous barrer le passage !…
- On nous attendrait ?

Louis acquiesça.

Ils vérifièrent rapidement leurs armes et empruntèrent un autre couloir, bien plus humide, obscur et bien plus nauséabond…

Ils n’entendaient que le bruit répété d’un lointain goutte à goutte monotone et celui de leurs chaussures qui s’enfonçaient dans une mélasse putride et particulièrement spongieuse.

De l’eau brunâtre s’écoulait le long des parois et se frayait un chemin entre les interstices de chaque pierre. Des brises souterraines, venues des profondeurs de la Terre, éventait leurs visages trempés d’une sueur froide.

Chacun de leurs gestes était amplifié en une multitude d’échos et ces résonances filaient à travers toute l’étendue de ce vaste complexe.
- C’était quoi, au juste, cet endroit ? Demanda Gordien, histoire d'évacuer la tension ambiante.
- Vous voulez dire : dans le passé ? Elle hocha de la tête. - Un tumulus gaulois… Réhabilité en un énorme complexe hydraulique par monsieur Malrouve…

Au bout d’un bon kilomètre, ils débouchèrent enfin dans une modeste salle circulaire, au plafond surélevé et au milieu de laquelle dormaient six réceptacles en pierre, disposés anarchiquement...

De leurs lampes, ils éclairèrent ce qui leur paraissait être des sarcophages rectangulaires, sans fioritures et fermés par d’épaisses dalles.

Elles étaient toutes semblables ou quasiment. Seules, certaines dimensions variaient entre eux.
- Les tombeaux mérovingiens que Faure a découverts. Déclara Louis, visiblement impressionné par ces édifices funéraires. - Je crois qu’il les a vidés de leurs ossements.

Creusé à même le bloc de grès, ces tombes étaient recouvertes presque intégralement d’une épaisse couche d’un lichen brun et suintaient l'humidité …
- Elles sont toutes scellée. Constata Gordien en promenant son faisceau bleuté sur les immenses dalles. - Aucune inscription. Ajouta-t-elle en examinant chacune des surfaces.
- Ce tumulus est devenu une nécropole mérovingienne, vers le sixième siècle de notre ère. Précisa Louis. - C’était une époque charnière, coincée entre des traditions païennes qui perduraient et l'avènement d'une toute nouvelle croyance monothéiste… Ces sépultures nous indiquent que nous nous trouvons dans une nécropole qui associait ces deux tendances. Un culte hybride, si vous voulez...
- Entre paganisme et chrétienté. Murmura-t-elle, intriguée et absorbée à la fois par ces édifices.
Mais Louis cherchait autre chose et balayait de sa lampe le sol pierreux.
- Que faites-vous ?
- Aucune idée précise. Avoua-t-il. - Une réponse à mes nombreuses interrogations… Une clé…
- En tout cas, votre soi-disante Matrice n’est pas ici ! Pas de sphère lumineuse à l’horizon, ni d‘Encre machin chose !… Que des sépultures vieilles de quinze siècles… Nous devrions filer d’ici avant que nos charmants amis les loqueteux ne rappliquent en nombre !

Soudain, sous leurs pieds, ils ressentirent une vibration, comme une faible secousse venue du tréfonds de la terre. Le phénomène sismique dura une bonne minute et s’interrompit brusquement.
- Ils ont une ligne RER, vos potes mérovingiens ? Plaisanta le lieutenant.
Mais Louis ne souriait pas. Il était intrigué et dubitatif.
- Il faut encore descendre. Trancha-t-il. - Plus bas.

Gordien soupira en secouant vivement la tête.
- Oh non ! Je n’irai pas plus loin ! Dit-elle en élevant sa voix susurrée. - Regardez vous-même ! Y a rien ici, que des vieilles reliques et d’autres vestiges tout aussi crades ! J’vais finir par attraper la crève si je continue à vous suivre dans ces conduits puants ! J’en ai marre de votre pseudo quête mystique ! Je remonte là-haut !

- Pour aller où ? Lui demanda-t-il. - A la surface ? Dans une propriété envahie par la jungle ? Dans ce brouillard épais qui ne mène nulle part ? Je vous le dit, lieutenant, quelque chose souhaite que l'on aille jusqu'au bout de cette aventure. Si vous renoncez, cet hypothétique « Maître » verra la chose d'un très mauvais œil et ça risquerait fort de barder pour votre matricule ! Jusqu'à maintenant, les Ladres se tiennent tranquilles mais si jamais vous décidiez d'abandonner, je ne sais pas s'ils se montreront aussi conciliants !…
- J'emmerde votre Matrice, vos histoires d'enfance et votre conard de Maître, comme j'emmerde vos Ladres pouilleux ! Je ne veux qu'une seule chose : me tailler d'ici et revenir chez moi, dans mon appart', prendre un bon bain et dormir au chaud, dans mon lit ! Voilà ce que je veux !
- *Vous ne pouvez pas vous extraire de Malrouve aussi facilement, lieutenant Gordien !* Déclara une voix d'homme qui se propagea de toute sa résonance.

Louis n'eut pas de mal à la remettre. Comme provenant de l'au-delà, cette voix se diffusa tout autour d'eux comme le son d'un orgue dans les hauteurs d'une cathédrale.
- Jean-René ! Lança-t-il en levant la tête vers le plafond de la salle mortuaire.
- *Comment s'extraire de Malrouve ?* Continua la voix rauque et caverneuse. - *J'en ai été moi-même incapable !*
- Où es-tu ? Questionna Louis.
- *Suis ton instinct, mon ami, comme tu l'as toujours fait et tu me trouveras…*
- A quoi jouez-vous, monsieur Lefort ? C'est quoi votre problème ? S'écria Gordien, exaspérée. - Au fait, au cas où vous ne le sauriez pas : votre charmante sœur n'est plus de ce monde !

Louis la tira en arrière d'un geste brusque. Elle lui fit face et perçut dans ses yeux une colère non dissimulée :
- Vous êtes cruelle, lieutenant Gordien. Lui dit-il d'une voix étranglée.

Elle savait qu'elle avait déconné et se sentit sale, coupable d'avoir agi avec si peu de compassion.
- Sorry. Bredouilla-t-elle, la tête légèrement baissée et le regard fuyant.
- A présent le mal est fait. Nous avions une chance que Jean-René se montre plus raisonnable. Vous l'avez détruite.
Tous deux se mirent à fouiller l'obscurité du regard, à la recherche d'un éventuel espoir mais ne virent rien.

La voix avait cessé de s'adresser à eux. Louis en soupçonnait la raison et le déplorait. Son ami d'enfance avait reçu un coup de poignard en plein cœur. Il l'imaginait, prostré et accablé de chagrin, comme rongé de l'intérieur et figé dans le temps.

Submergé par cette vague de douleur, de par son empathie naturelle, Louis se taisait, la mine affligée et semblait se recueillir, seul...
- Je vais poursuivre. Dit-elle, penaude.
- Poursuivre ? Répéta-t-il, les yeux hagards.
- Je renonce à vouloir rebrousser chemin…
- Ah ?… Mais si vous dites ça parce que vous vous sentez fautive, je préfèrerais que vous ne renonciez pas à cette idée.
- Je reste. Ces mots étaient dits avec fermeté.
Louis se remit en route, d'un pas plus lourd et plus traînant.
- Il doit se terrer dans le coin. Il faut qu'on le retrouve.
- C'est un malade. Affirma-t-elle.
Louis se figea et se tourna vers elle, l'air déconcerté.
- Pourquoi dites-vous ça ?
- Parce que c'est vrai. Votre ami n'est plus le gamin de votre enfance. C'est un adulte âgé de presque quarante ans. Il faut vous réveiller, monsieur Chaudet… Louis… Quand nous avons perquisitionné chez ses parents, je vous ai dit que nous étions tombés sur une grosse malle, cachée dans la remise familiale… Nous avons épluché une sorte de journal intime qui lui appartient… Nous y avons aussi trouvé des gants en caoutchoucs verts, une feuille de boucher élimée, plein de dessins, des croquis griffonnés… Votre ami Jean-René, ainsi que sa sœur cadette… Se sont des fous ! De véritables monstres !…
- C'était l'œuvre d'Anne-Marie ! Rétorqua Louis.

- Oui, elle a tué Orsini mais lui, il a fait pire ! Et cela, depuis sa plus tendre enfance !… J'ai parcouru un peu son journal… Il y relate un souvenir vieux de trente ans, à Malrouve… Un prénom en particulier… Celui de Thierry… Ce gosse disparu… J'ai deviné qu'il s'agissait de ce Thierry Goulaine, le SDF qui récemment, est réapparu...
Soudain, une terrible détonation claqua et Gordien fut violemment projetée en arrière, sous l'effet de l'impact !...

Émergeant des ténèbres, un homme s'avança, pistolet encore fumant au poing… Louis reconnut son ami d'enfance. C'était bien lui mais quelque chose dans son expression et qu'il n'aurait pu définir avec certitude avait changé. Jean-René n'avait plus cet air serein qu'il avait coutume d'afficher. C'est avec un visage blême, un regard éteint et un léger rictus aux coins des lèvres, qu'il pointa l'arme dans sa direction.
- C'est à moi de te raconter l'histoire. Dit-il d'une voix sans nuance. - Pas à cette salope.
Louis, instinctivement, se mit à reculer et finit par heurter le rebord d'une des sépultures.
- Jeannot… Qu'est-ce qui t'arrive ?… Qu'est-ce que tu cherches à prouver en agissant ainsi ? Pourquoi ces meurtres ?…
- Jette ton arme, Louis. Dépêche-toi. Ordonna Jean-René.

Louis obtempéra sans discuter et se débarrassa prestement de son pistolet automatique qu'il lança droit devant lui.
- C'est toi, tout ce remue-ménage ? Lui demanda-t-il.
- La grande mutation ? Dit-il avec davantage d'entrain. - C'est chouette, non ? Comment trouves-tu ça ?
- Quoi donc ? Tu veux sans doute parler de cette mangrove envahissante et cet épais brouillard ?
- Tu devrais montrer plus d'enthousiasme, Louis ! Malrouve redevient le domaine que nous aimions tant, toi et moi ! Tu devrais t'en réjouir ! Monsieur Piron m'a juste donné un p'tit coup de main pour rouvrir les vannes…
- Le jardinier ? Où est-il à présent ?
- Oh… Jean-René prit soudainement un air grave et quelque peu théâtral. - Je l'ai laissé partir. A présent, il a dû rejointe sa charmante épouse…

Mais Jean-René n'avait jamais su mentir.
- Où est-il ? Tu l'as tué ! C'est ça ? Tu t'es débarrassé de ce pauvre homme !
- Quelle importance ? Se défendit-il. - De toute façon, il ne faisait pas partie du tableau ! Il n'avait pas sa place dans notre monde à nous !

Louis réalisait toute l'horreur de la situation. Son ancien camarade de jeu était devenu un véritable psychopathe, exposé durant de nombreuses années à des Effluves successives et destructrices.
- Notre monde à nous ? Mais de quoi parles-tu ?

Son ami paraissait perdre patience.
- Le Malrouve de notre enfance, Louis ! Dit-il, passablement excédé. - Tu n'as pas oublié ces années où nous étions heureux ? Ce furent les seules belles années de ma vie. Toi, Thierry et moi, nous formions un trio d'enfer, une fine équipe ! Le domaine était notre royaume, à nous seuls ! Nous en étions les maîtres… Et puis, ils ont détruit nos rêves avec leurs alignements et leurs soucis de sécurité maximale… Malrouve a perdu de sa splendeur, Louis, pour devenir une coquille vidée de sa substance… Toi, tu étais loin. Tu n'as pas pu assister à ce massacre planifié avec soins. Moi, j'y étais. J'ai assisté à ce désastre sans broncher. C'était douloureux… Insoutenable… Le Gardien du Phare, comme tu disais en parlant de moi… Tu avais raison. Je suis resté debout, à t'attendre. Pendant ce temps, j'ai échafaudé tout ça… Oh, pas tout seul, non ! Avec l'aide du Maître mais aussi avec celle d'Anne-Marie…
- Je suis sincèrement navré pour ta sœur…

Jean-René prit un air curieusement détaché et se mit à le dévisager longuement et silencieusement. Il avait les yeux d'un illuminé, véritable fanatique, prêt à tout pour accomplir ce qu'il croit être juste.
- Elle ? Fit-il, étonné. - Tu parles d'Anne-Marie ? Tu me dis qu'elle est morte ?… Mais à Malrouve, rien ne meurt vraiment. Surtout pas quand il s'agit de ma petite sœur. Elle a œuvré à mes côté, m'a soutenu dans mes combats. Elle ne peut mourir. La Matrice ne le conçoit pas de la sorte…

Elle appartient au domaine à tout jamais. Elle appartient à l'idée que nous nous en faisions, jadis…
- La Matrice ? C'est la Matrice qui orchestre tout ça ? Je pensais que c'était l'Encre Ténébreuse, son double !
- L'Encre Ténébreuse est un prolongement de la Matrice ! Dit-il comme s'il s'agissait d'une évidence. - Non son contraire ! Tu aurais dû le savoir, toi ! Avec ton don, tu aurais dû le deviner ! Bien sûr, c'est une enfant qui a été injustement rejetée par sa mère parce que non désirée. Alors, l'amour se change bien souvent en haine dans ces cas là !… Tu n'es pas de cet avis, Louis ?
Celui-ci acquiesça sans demander son reste. Il craignait les réactions de cet homme qu'il pensait connaître.
- L'enfant se retourne contre sa mère. Bredouilla Louis.
- Absolument ! Une volonté de lui nuire, malheureuse mais sincère... Mais je suis persuadé que l'enfant ne souhaite pas vraiment la destruction de sa maman. Elle veut juste que celle-ci soit plus aimante envers elle… Elle attend simplement une preuve de son attachement filial…
- L'enfant a passé un pacte avec toi ! Demanda Louis. - C'est ça ? L'enfant a pris le contrôle absolu et réalise tout ce qui traverse ton esprit dérangé ! Mais sache que cet enfant te contrôle et se sert de toi ! Tu n'es rien pour lui ! Il a détruit ton cerveau en lui insufflant régulièrement son haleine fétide, emplie d'un poison destructeur… S'il existe encore quelqu'un de raisonnable à l'intérieur de cette tête, je souhaiterai vivement lui parler et lui faire comprendre que tout cela, ce monde factice, cette nostalgie obsédante ne mènera à rien !
- Mais l'enfant se nourrit aussi de toi, Louis. Voilà la raison de ton retour. Il fallait que je t'incite à revenir ici, à Malrouve ! Pour que ton esprit s'ouvre à elle ! Pour que tu libères ceux que ton "don" exceptionnel a réussi à capter et à enfermer dans ces strates figées !...
Jean-René semblait absent et fixait un point invisible, quelque part, dans l'immensité du vide. A ce moment, Louis se demandait s'il avait une chance. S'il était capable d'atteindre le pistolet, jonchant le sol, à quelques mètres devant lui. Il s'imaginait plonger par terre, réaliser un audacieux roulé-boulé et s'emparer de l'arme. Tout cela, en un minimum de temps... La tentation était grande, comme l'était le risque encouru.

Il jeta un œil en direction de Gordien et l'aperçue, allongée au pied d'une sépulture. Elle ne bronchait pas. Son corps était relâché et un mince filet rouge s'écoulait de son bras…
- Jeannot. Dit-il. - Au nom de notre vieille amitié, permets-moi de m'enquérir de la santé du lieutenant… Je t'en prie. ..

Sans rien dire, les yeux toujours perdus dans le vague, ce dernier hocha légèrement la tête en signe d'approbation.
Louis, délicatement, s'approcha de Gordien et s'agenouilla près d'elle, tournant ainsi le dos à l'homme qui le menaçait d'une arme.

De ses doigts et sans trop savoir où chercher, Il lui tâta ce qu'il pensait être son pouls, juste sous la paume, au niveau du poignet.

Il remarqua que la blessure était située à hauteur de son bras gauche, légèrement sous l'épaule : une petite perforation aux contours nets et noircis, tâchée de sang.
Gordien remua doucement les lèvres et frissonna :
- La balle m'a égratignée. Marmonna-t-elle en articulant chaque mot avec application. Puis, elle lui adressa une œillade complice et malicieuse.

Louis vit sa main remonter doucement son pan de veste pour lui laisser le temps d'entrevoir la crosse noire de l'automatique rangé dans son étui. Brusquement il comprit ses intentions et fut saisi par un sentiment de panique. Elle comptait sur lui, sur son courage et sa détermination pour s'en servir sur la personne de Lefort… Mais en était-il capable ? Était-il prêt à réaliser un tel exploit, un tel geste de bravoure ou de folie pure ?

Il hésita. Le regard de Gordien le pressait d'agir vite et bien. Mais il n'avait pas sa fougue, ni sa témérité de flic. Devait-il se saisir de cette aubaine ? Il était conscient que se saisir de l'arme, simplement la retirer de son étui, pouvait les mettre en péril. Il avait peur d'agir mais aussi peur de ne pas être à la hauteur et de la décevoir...
- Alors ? Intervint Jean-René, posté à dix mètres derrière lui. - Comment va-t-elle ?
Louis ne répondit pas.
- Louis ? Appela-t-il à nouveau.

- Il… Faudrait l'emmener à l'hôpital… Elle perd du sang… Répondit ce dernier, histoire de gagner encore un peu de temps. Du temps pour prendre enfin une ultime et irréversible décision.
- Je n'ai que faire de cette femme. Grogna Jean-René. - Tout comme Piron, elle ne m'intéresse pas ! Laisse-la ici et suis-moi. Les Ladres seront heureux de s'occuper de son cas. Ne t'en fais pas, ces charmantes bestioles font ça très vite. Elle n'aura pas le temps de souffrir…
Ces mots finirent par le décider. Il s'empara du pistolet, fit volte-face et pressa instinctivement la détente par trois fois, créant ainsi un épais nuage de fumée et un capharnaüm de tous les diables…

Tandis que les échos de ce tumulte assourdissant allaient se perdre dans les profondeurs du complexe souterrain, Louis réalisa que son ami s'était volatilisé, comme par magie.

Ce fut à ce moment précis qu'il les vit arriver et pénétrer la salle funéraire. Des silhouettes chétives, à la peau crayeuse et abominablement plissée qui s'approchaient subrepticement de leur position.
« Les Ladres ! » Se dit-il, affolé.
- Ils arrivent ! Il faut partir d'ici ! Ordonna-t-il à la femme restée clouée au sol. - Je vais vous porter… Le temps presse…
- Inutile, Louis. Dit-elle en agrippant son épaule. - Je vais pouvoir me débrouiller seule. Je vous l'ai dit : la balle n'a fait que m'effleurer !… Votre copain vise très mal ! Il faudrait le lui dire…
Elle se cramponna à lui et se hissa sur ses jambes avec force et volonté. Une fois debout, soutenue par Louis, elle fut prise de vertiges mais put mettre un pied devant l'autre…

Il mit son bras autour de son cou et le sien autour de sa taille et tous deux se mirent à accélérer le pas lorsque, soudain, une horde de Ladres se mirent en travers de leur chemin !
Louis avait conservé son arme et Gordien avait eu le réflexe de ramasser sa lampe tout en se relevant.

Elle dirigea le faisceau bleuté sur la plus proche de ces créatures. Son regard laiteux et opaque ne put supporter cette luminosité. Elle grimaça de douleur en poussant un cri strident.

Louis avait fait feu à trois reprises. Il lui restait encore des munitions. Il visa la tête du monstre et pressa la détente. Le projectile fracassa son crâne en une gerbe de sang bien rouge ! Les deux autres Ladres reculèrent instinctivement, craignant de subir le même sort. Mais leur retraite était de courte durée et Louis en était parfaitement conscient. Il savait aussi que la créature était quasiment immortelle et qu'une seule balle ne suffirait pas à l'exterminer complètement. Elle allait se rétablir très vite, extraire cette balle de sa tête et revenir à la charge !
- Il ne faut pas traîner ici ! Prévint-il.
Gordien ne chercha pas à comprendre ni à analyser la situation et préféra détaler au plus vite pour fuir ce traquenard.

Mais à peine avaient-ils fait quelques mètres qu'un bruit étrange les alerta. A la stupeur générale, les deux acolytes perçurent les énormes dalles scellant chacune des sépultures frémir puis se déplacer lentement.

Les sarcophages étaient sur le point de s'ouvrir ! Pendant ce temps, d'autres Ladres vinrent se masser dans l'exiguïté de la salle. La lampe de Gordien capta de nombreuses silhouettes fantomatiques qui paraissaient muer dans tous les sens à une vitesse vertigineuse !
Le piège se refermait sur eux.

A ce moment précis, au loin, ils entendirent distinctement le rire moqueur de Jean-René ou du dément qu'il était devenu. Mais ils purent percevoir aussi les gloussements macabres et plus proches d'une dizaine de lépreux affamés, se tenant juste devant eux, à quelques mètres de distance…
- Ils nous encerclent. Supposa Gordien, manipulant sa lampe dans toutes les directions et n'attrapant que des ombres furtives.
- Ils vont nous épier, nous calculer pendant un bout de temps, tapis dans l'obscurité. Dit Louis. - C'est pour mieux nous cerner… Mais je peux les voir nettement, à présent. Ils ne peuvent plus se cacher. Je les devine parfaitement bien et cela, malgré l'obscurité !… Ils communiquent entre eux… C'est drôle ! Ils commencent à s'en rendre compte et semblent déstabilisés…
Gordien pensa alors que son complice avait perdu la raison.
- Comment ça, vous voyez dans le noir ? Dit-elle. - Je connais la nyctalopie mais à ce point !

- Je ne vous raconte pas de salade, lieutenant… Je vous dis que je les vois comme en plein jour !
Elle comprit alors et remerciait le ciel de lui avoir octroyé cette faculté hors norme.
- Encore le « Don ». Avança-t-elle, résignée.
- Sûrement ! Répondit-il, évasif.
- Sûrement ? Vous n'en savez rien ?
- Je découvre en même temps que vous et j'en suis le premier étonné ! Pour tout vous dire, ça me fout la trouille !

Sa vision ressemblait à ce que l'on pouvait discerner à travers des lunettes infrarouges : une clarté verdâtre et légèrement surexposée. Il pouvait ainsi percevoir ces drôles de créatures, chauves et décharnées, les oreilles taillées en pointe, la mine ravagée par d'immondes malformations, des lésions et ulcères plus ou moins développés sur tout le corps, des yeux globuleux et opaques, massées et regroupées dans un coin reculée.

Mais autre chose attira son attention : des mouvements provenant des sarcophages ! Des silhouettes informes commençaient à s'en extraire…
- Nom de D… Susurra-t-il.
- Quoi donc ? Que voyez-vous, au juste ? S'inquiétait le lieutenant. - J'entends des bruits venant de toutes les directions ! Qu'est-ce qui se passe ?

C'était des silhouettes sombres, inconstantes, semi solides et semi liquides. Des formes instables, parfois anthropomorphes mais qui, la plupart du temps, revêtaient une apparence déstructurée. En état de mutation permanente, ces conglomérats paraissaient se fondre les uns aux autres et former ainsi une masse plus volumineuse et bien plus dangereuse. Louis vit alors en émerger des visages d'hommes, de femmes et d'enfants. Des visages ravagés par de multiples difformités. Des faciès contrefaits qui paraissaient s'adresser à lui et le supplier. Il entendait leurs cris de colère, leurs jérémiades et leurs pleurs. Des trombines par dizaines, variées, qu'il percevait à travers une clarté verdâtre et surexposée. De petites billes scintillantes à la place des yeux qui exprimaient la haine mais aussi la frayeur et le désarroi, perdues dans le silence de la mort et la froideur des ténèbres.
- Faut foutre le camp d'ici sans perdre une minute ! Déclara Louis, d'une voix décidée.
Gordien ne voulait pas en apprendre davantage et accepta sa proposition sans l'ombre d'une hésitation.
Louis lui prit la main et la guida à travers le dédale souterrain.

Ils purent ainsi s'extirper de cette nécropole et filer droit dans une succession interminable de tunnels.

Ils couraient à en perdre haleine, sans se retourner et sans risquer un œil par-dessus leurs épaules.

A plusieurs reprises, ils manquèrent de se rompre le cou en trébuchant sur un sol vaseux, semé d'embûches...

Louis sentit alors une douleur aiguë au niveau de son lobe temporal. Une souffrance lancinante, bien plus brusque et bien plus virulente qu'une simple migraine.

A présent, il en était assurément persuadé : ce qu'il avait vu apparaître devant lui était sans conteste le fameux ***Maître*** que tous redoutaient et à qui les Ladres et Jean-René obéissaient sans rechigner le moins du monde. Une créature polymorphe, une entité puissante et malfaisante que tous nommaient ***l'Encre Ténébreuse*** et qui avait pris dans sa maudite toile les âmes de ces enfants perdus et prisonniers de cet infâme cloaque et cela, depuis des siècles.
Cette chose immonde reposait dans cette nécropole, au fond de ces sarcophages putrides. Elle pouvait se fractionner et fusionner à volonté. Elle était l'antonyme de toute raison. Elle était l'antithèse de sa génitrice. C'était un cancer, une anomalie...

Elle avait permis la résurrection d'un Malrouve oublié depuis trente ans. Permis à Jean-René de consolider ses aspirations et réaliser ses rêves.

Cette incarnation du Mal avait redonné vie au monde nostalgique et fantasque d'un illuminé.
Depuis combien de temps, l'homme qui avait été son camarade de jeu, son ami d'enfance, obéissait-il aveuglément à cette entité infernale ?
« Le Maître » Songeait-il.

Elle avait créé ce funeste brouillard et s'était déversée dans toute la propriété et même au-delà ! Comme la pestilence, elle s'infiltrait partout, à travers chaque interstice, se répandait dans le sol, l'eau et dans l'air, se propageait immanquablement telle une terrifiante pandémie !…

Elle avait dormi durant des siècles, maléfique endémie, au fond des puits, dans les profondeurs abyssales, prisonnière des conduites hydrauliques.

Elle avait attendu son heure et son heure était enfin venue !

Louis pensait alors aux écrits de l'archéologue Faure et à ces ossements découverts à l'intérieur même des sépultures. Des enfants mais aussi des hommes et des femmes du IVe ou Ve siècle, jetés là, dans ces fosses de pierre, comme un ultime sacrifice ou la quête désespérée d'une odieuse pénitence...

Chapitre XIX.

Au dehors, le brouillard aux reflets orangés se maintenait et paraissait même s'épaissir par endroit.

Les lumières clignotaient et grésillaient de plus bel. Un froid pénétrant s'engouffrait à travers chaque couloir et chaque chambrée endormis.

Le personnel, réduit à son strict minimum, des infirmiers, un médecin de garde et quelques aides soignantes, observaient, avec angoisse, l'étrange et inquiétant phénomène depuis les fenêtres des différents pavillons.

Leur instinct ainsi que leurs expériences, différentes et variées, leur commandaient à tous que ce qui se produisait sous leurs yeux ébahis n'avait strictement rien de naturel.
Depuis le bâtiment principal, on pouvait discerner des ombres inquiétantes évoluées dans le périmètre du parc.

Dans chaque pavillon, dans chaque secteur de l'enceinte hospitalière, on appliquait les consignes de sécurité à la lettre. Les patients, hommes et femmes étaient consignés dans leurs chambres. Mais ces derniers semblaient ressentir le danger de façon plus intime et plus intense.

Affolés, proches de l'hystérie collective, ils gémissaient, criaient et tentaient par tous les moyens de se libérer de leurs entraves pour pouvoir échapper à une invisible menace.

Le bâtiment principal, réservé à l'administration, avait accueilli en son sein un prévenu "hors norme", mis en isolation, à l'écart des autres malades, dans une cellule passablement aménagée, située juste à proximité de l'espace détente du personnel.

L'homme se nommait Goulaine. Il avait été mis en observation.

Considéré comme dangereux, l'individu en question, grand gaillard à la barbe hirsute, présentait pourtant les caractéristiques symptomatiques d'un état catatonique avéré.

Nul ne comprenait la présence de ces deux agents de police en uniformes qui avaient comme consigne de le surveiller étroitement, se relayant à tours de rôle, le cul posé sur une chaise inconfortable, dans la lumière crue d'un couloir morose...

Thierry Goulaine avait été lavé, changé et rasé de près. Il reposait à présent sur son lit de fortune, dans cette petite pièce sans fenêtre et sans autres issues que cette porte devant laquelle ces deux geôliers campaient depuis déjà quelques heures…

L'homme s'était tenu tranquille et nul ne pouvait se plaindre de son comportement. Il était au summum de l'apathie et n'avait montré aucune forme de résistance lorsque les aides soignantes avaient eu pour tâche de le rendre plus présentable.

Pourtant, lorsque les lumières avaient commencé à osciller pour la toute première fois, l'individu devint brusquement agité.

Maintenu à sa couche par des sangles, il s'était débattu comme un beau diable. Il n'avait pas crié. Il ne le pouvait pas. Mais il s'était mis à cracher, à vouloir mordre, tel un félin sentant le danger venir.

Alerté, le jeune docteur Cardinet était intervenu en urgence. Maintenu de force par les deux policiers, il avait fini par lui administrer un puissant sédatif.

Au bout de quelques minutes, Goulaine avait enfin recouvré son habituelle quiétude.

Des heures s'étaient écoulées depuis cette violente crise et à présent, le patient paraissait dormir profondément, attaché sur son lit, dans cette petite pièce vidée de tout mobilier, au sol carrelé de blanc et aux murs glacés…

Devant la porte, le brigadier Janneteau, un type costaud d'une quarantaine d'années, assis sur sa chaise, feuilletait un magasine sans intérêt et n'avait de cesse de regarder sa montre en soupirant.

Seul ou presque, dans ce triste couloir, il attendait patiemment la relève annoncée de son collègue, parti piquer un somme dans la salle détente d'à côté.

L'homme s'inquiétait. Depuis des heures, personne, à l'hôtel de police, n'avait eu de contact radiophonique de son supérieur, le commissaire Brissart ni des lieutenants Gordien et Orsini…

Il avait appris que ce dernier avait été mortellement blessé par un fou qui se terrait là bas, au domaine Malrouve et qu'une équipe de spécialistes, escortée par le GIGN et des ambulanciers était partie régler le problème. Mais depuis, plus aucune information ne filtrait. C'était le black-out total et cette attente devenait intenable...

Pour sa part, il n'avait jamais porté ce crâneur d'Orsini dans son cœur. Pour lui, ce type était un fichu connard. Mais il ne supportait pas l'idée qu'un salopard, tueur de môme de surcroît, puisse s'en prendre à un des leurs, un collègue, un représentant de l'ordre. Il aurait voulu l'avoir en face, cet enfant de putain, et lui régler son compte d'une balle entre les yeux.

Pour lui, Goulaine n'avait rien à voir avec cette regrettable histoire. Il en était intimement persuadé : le pauvre bougre s'était trouvé au mauvais endroit et au mauvais moment. Cette gourmette portant le prénom du gamin trucidé était le seul détail qui pouvait le relier à cette affaire. Il considérait cette preuve comme insuffisante. Goulaine n'avait rien d'un tueur d'enfant. C'était évident, comme le nez au milieu de la figure !

Soudain, cette saloperie de plafonnier se mit à nouveau à faire des siennes ! Pensa-t-il, grognon.

Cet éclairage jaunâtre et cru hoqueta frénétiquement. Comme de violentes chutes de tension, les loupiotes, en cadence et en parfaite synchronisation s'amusaient à varier constamment leur niveau de luminosité...

Ce fut à ce moment précis qu'il perçut assez nettement un bruit provenant de la pièce qu'il était censé garder.

Cela ressemblait à un bruit sourd, comme un frottement… Puis cela se répéta plusieurs fois, à intervalles plus ou moins réguliers.

Janneteau se leva lourdement de sa chaise et commença à grommeler tout en ouvrant la porte, muni de sa lampe.

Prestement, il éclaira le lit et vit que la prévenu avait fini par se défaire de ses sangles. Il avait disparu ! A sa place, ne restait plus qu'une substance gluante et encore fumante.

Instinctivement, il voulut allumer la lumière pour mieux y voir mais il avait beau actionner l'interrupteur, les ampoules du plafonnier restaient obstinément éteintes.

- Merde ! Pesta-t-il en sortant son arme de service, au cas où… - Eh, mon gars, sors de ta cachette et montre toi ! Allez !

Il n'eut aucune réponse.

Il grimaça lorsqu'il approcha de la couche et qu'il examina avec plus d'attention cette chose consistante et particulièrement infecte qui frétillait légèrement entre les draps. Cela ressemblait à une énorme omelette baveuse ! Mais sa couleur était celle du charbon et l'odeur qui en émanait, vomitive. Cette immondice était encore parcourue par des frétillements qui s'avéraient, malgré tout, fugaces.

Il contourna le lit, en évitant tout contact avec cette infâme texture et réalisa que le bonhomme n'était plus là. C'était impossible ! Par où avait-il pu s'enfuir ? Il n'y avait qu'une seule issue et Janneteau la gardait. Se serait-il assoupi pendant quelques minutes, lui laissant ainsi la voie libre ?

Et qu'est-ce qu'était cette chose sur le lit ? De la bile ? L'homme était-il indisposé ? Avait-il rendu son dernier repas ?

Mais le flic n'eut pas le temps d'approfondir sa réflexion et ses doutes.

Quelque chose accrochée au plafond était sur le point de le saisir et de le tuer. Quelque chose accrochée au plafond était sur le point de se nourrir de cette proie toute indiquée. Une chose répugnante et cruelle qui avait faim et qui devait se régénérer au plus vite.

Cette chose avait été un homme. Elle en avait gardé la plupart des principaux attributs malgré quelques mutations notables.

Janneteau allait donner l'alerte, réveiller son comparse et partir à la recherche du fugitif à travers tout l'hôpital.

Mais brusquement, la lumière du couloir clignota frénétiquement puis s'éteignit, le plongeant ainsi dans le monde des ténèbres.

L'angoisse le saisit à la gorge. Il n'avait qu'une seule idée en tête : prendre ses jambes à son cou et foutre le camp.

Mais il était trop tard.

Car cette chose se dressa devant lui, comme tombée du ciel ! Elle était souple, étonnamment silencieuse et n'émettait que de faibles râles.

Elle avait l'apparence d'un homme de grande stature, à la peau glabre, le corps entièrement badigeonné d'un liquide liquoreux et brunâtre. Le policier eut juste le temps de remarquer que l'iris de ses yeux était d'une pâleur bleutée et que ses lèvres étaient nécrosées, craquelées et fendues en plusieurs endroits…

- Qu'est-ce qui t'arrive, mon gars ? Balbutia l'homme en uniforme.

Janneteau voulait hurler. Il ouvrit la bouche mais rien n'en sortait. Le teint blafard et le cœur au bord de la rupture, il se mit à reculer instinctivement, tout en braquant son arme tremblante sur cette abomination. Il n'avait plus la force pour presser la détente. Il se débarrassa prestement de sa lampe pour pouvoir se saisir de son flingue avec les deux mains jointes. Il le cramponna fermement et renforça la pression sur la détente avec son autre doigt mais n'eut pas le temps d'aller au bout de son intention…

Un peu plus loin, juste devant l'ascenseur de service, le gardien, monsieur Delbarre, faisait sa ronde habituelle, lampe de poche à la main et uniforme de circonstance.

Ce grand dégingandé d'une cinquantaine d'années, malingre mais sportif, faisait tournoyer son énorme trousseau de clés entre son index et son auriculaire et sifflotait un air de musique improvisé…

La subite panne de courant de l'inquiétait pas outre mesure. Combien de fois ce genre d'incident s'était produit ? Monsieur Delbarre s'était habitué à évoluer dans les locaux du bâtiment, sans prendre la peine d'allumer les lumières. Il connaissait les lieux comme sa poche. Cela faisait plus de trente ans qu'il était en place !…

Cheveux poivre et sel, petite moustache et dos légèrement voûté, monsieur Delbarre était d'un naturel solitaire et taiseux. Il aimait tout particulièrement travailler le soir, moment privilégié où il pouvait se retrouver seul et oeuvrer à sa guise, dans ce bâtiment quasi désert.

Pourtant, cette nuit là, lui parvint un bruit suspect, du moins un bruit qui ne lui était pas familier ! Circonspect, il se dirigea vers ce qu'il pensait être sa source : la petite pièce qui avait été spécifiquement prévue pour recevoir ce salaud d'assassin d'enfant…

Il longea le couloir et se planta devant la porte qui, normalement, devait être close. La chaise posée juste à côté était vide. Le policier avait quitté son poste et nul n'était venu le relayer…

- J'te jure ! Marmonna-t-il en secouant la tête. « Pfff… Aucune conscience professionnelle ! ' Peut plus compter sur personne de nos jours !».

Mais sa mauvaise humeur retomba bien vite lorsqu'il constata, intrigué, que la dite porte était entrouverte ! Il orienta sa lampe vers le sol en lino du couloir et remarqua des traces suspectes.

Il poussa la porte d'un geste vif et recula aussitôt. Il attendit quelques secondes et entreprit de pénétrer dans la pièce plongée dans le noir.

Ce qui lui restait de cheveux se dressa sur sa tête lorsqu'il aperçut, gisant sur le sol, au pied du lit, le corps du brigadier Janneteau ! Un corps exsangue qui avait été atrocement malmené. Sa tête et tout son buste étaient tournés face contre terre alors que tout le reste était positionné face au plafond ! L'homme avait été comme dévissé ou du moins, une moitié de son corps avait effectué un demi-tour complet ! Qui pouvait faire une pareille chose ? Qui pouvait avoir assez de force et assez de rage pour anéantir à ce point le corps d'un homme ? Il n'arrivait pas à comprendre la scène qu'il avait devant les yeux. Il ne trouvait aucune explication valable pour justifier cette bizarrerie...

Paniqué, il courut dans la salle voisine, prévenir son collègue endormi.

Entre le distributeur de boissons, quelques chaises et une table basse, et à en juger par ses puissants ronflements, l'homme dormait comme une souche, vautré dans un vieux canapé en cuir.

La lumière bleutée émise par le distributeur, permit au gardien de se diriger vers lui sans trop de difficultés. Ainsi donc, il évita les différents obstacles et autres pièges qui le séparaient du dormeur.

Il se mit alors à le secouer vigoureusement. Ce dernier se mit à grogner et tenta, par des gestes lents et imprécis, de mettre un terme à cette agression. Mais Delbarre insista en secouant avec davantage de force.

Le flic finit enfin par émerger de son sommeil profond et prit un temps pour s'acclimater à nouveau avec son environnement.

- Hein ? Quoi ? Bredouilla-t-il en se frottant les yeux. - C'est déjà mon tour ?… Mais au bout de quelques instants, il réalisa que l'individu qu'il avait en face n'était pas son collègue.

- Vous ? Dit-il, irrité. - Où est Janneteau ?

- Il est mort. Répondit Delbarre, le visage empli de gravité. - Quelqu'un l'a tué, dans la pièce du prévenu. D'ailleurs, celui-ci a disparu. Je pense qu'il a pris la fuite après avoir réalisé ce qu'il avait fait à votre copain…

Ni une ni deux, le brigadier Vauthier se leva de son canapé, se reboutonna et s'équipa comme à l'accoutumée.

- Où est le médecin de garde ? Demanda-t-il en serrant son ceinturon.

- Le docteur Cardinet ? Delbarre prit son portable et pianota un numéro. - Je vais lui envoyer un SMS pour qu'il vienne ici… Il doit sûrement être occupé dans un autre pavillon…

10 minutes plus tard… Bâtiment principal, Rez-de-chaussée …

Cardinet arriva en trombe, muni de sa lampe, le visage blême.

- Que s'est-il passé ? Disait-il d'une voix inquiète et essoufflée.

Delbarre résuma la situation au praticien. Ce dernier ne tenait pas en place et paraissait très contrarié. Il bouscula les deux hommes et voulut s'enquérir de la situation de ses propres yeux. Il s'engouffra dans la petite pièce et découvrit le carnage. Il vit l'étrange substance maculant les draps du lit défait et comprit mieux que quiconque ce qui venait de se passer. Il ressortit dans le couloir telle une véritable furie et commença à distribuer les rôles :

- Monsieur Delbarre, dit-il sans le regarder, "faite une ronde supplémentaire à ce niveau mais aussi aux autres niveaux. Le brigadier ici présent va vous y aider… Soyez sur vos gardes. Je n'ai pas à vous rappeler que le prévenu est particulièrement dangereux. Soyez prudents. Si vous le repérez, envoyez-moi un SMS et je rappliquerai aussitôt. Entendu ?"

- Et vous, docteur ? Demanda Vauthier.

Cardinet se figea et examina l'homme en uniforme sous toutes les coutures.

- Moi ? Je… Je contrôle les autres pavillons, l'extérieur et je donne l'alerte…

- Seul ? S'inquiéta le gardien. - Il vaudrait mieux appeler du renfort.

- La police ? Devina le jeune psychiatre, étrangement anxieux. - Pour un seul patient ?… Cherchons-le d'abord par nos propres moyens et si cela ne donne rien, nous envisagerons cette solution…

Mais Cardinet savait pertinemment où il devait chercher.

La menaçante créature n'avait qu'un seul projet : anéantir les Gardiens du Cercle. Pour cela, elle devait tout d'abord les débusquer.

Certains d'entre eux se trouvaient dans les parages. Elle les sentait. Elle devinait leur aura, résidu héréditaire d'une énergie ancienne, une force démentielle, semblable à celle émanant de cette sphère bleutée que les anciens avaient nommé "Matrice".

Elle les savait en bas, dans les sous-sols de ce bâtiment. Leur guide était parmi eux. Le premier des Élus était présent...

Au fur et à mesure, elle signait ses déplacements d'une traînée brunâtre, un liquide composite, puant et poisseux, qui s'écoulait de cette balafre qu'elle avait au cou et qui s'était rouverte.

Tel un automate téléguidé par une force supérieure, elle longeait le long et sombre corridor et se dirigeait droit vers les escaliers menant au niveau inférieur...
Cardinet la vit enfin, au loin.

Comment l'arrêter ? Se demandait-il. Comment stopper cette chose démoniaque ? Cette abomination qui ne pouvait mourir ?
Il devait exister un moyen pour la terrasser d'un coup, la réduire à néant. Mais lequel ? Sur ce point, la controversée Cosmogonie du Cercle, ouvrage apocryphe du professeur dément, Auguste Faure, ne disait rien.

Le Fénaïde y était décrit succinctement, en quelques lignes. Mutation maléfique d'un Gardien quand celui-ci trahissait la cause pour laquelle il était destiné… Cette créature était le négatif de l'Élu, garant de l'Équilibre et protecteur de la sainte Matrice. Elle n'avait que la destruction comme seule et unique raison d'être. Serviteur du Grand Chaos, de l'Encre Ténébreuse, elle avait dorénavant un nom : Goulaine !

Mais le jeune garçon, qui avait été porté disparu depuis trente ans et qui avait récemment reparu, n'était plus. Quelque chose de néfaste avait pris possession de son enveloppe charnelle.

Le jeune praticien fouilla dans les poches de sa blouse et en sortit un petit trousseau de clé. Préalablement, il avait pris soin d'avertir ceux d'en bas, Escarpe, Hirn et la femme qui les accompagnait. Télépathiquement, il les mit en garde du danger imminent qui les menaçait puis rebroussa chemin pour se diriger vers le local "pharmacie".

Il avait une vague idée. Une intuition ou bien une voix qui lui insufflait à l'esprit que la solution pouvait fort bien se trouver là, parmi les centaines de produits et autres médicaments…

Il chercha dans les tiroirs, sur les étagères. Il attendait un signe, une révélation et finit par l'avoir.

Entre ses doigts, éclairés par sa lampe de poche, il découvrit un flacon de trente millilitres. L'étiquette mentionnait un nom : ***digitaline***. Comme une évidence, il sut alors qu'il tenait là l'arme secrète qui pouvait anéantir le monstre. Mais que pouvait bien produire une telle substance sur un être aussi solide et aussi invincible qu'un Fénaïde ?

Sans poser plus de questions, il déchira avec empressement l'emballage d'une seringue neuve et piqua l'aiguille dans la capsule d'ouverture du petit flacon.

Il remplit la seringue entièrement et la rangea dans sa poche.

Sans prendre la peine de remettre de l'ordre dans les boîtes et les étagères, il quitta le local et se mit à courir dans le long corridor…

Le Fénaïde était proche.

Sa présence était palpable...

Escarpe, le jeune Vincent et Catherine avaient envisagé cette rencontre. C'était inévitable. Tôt ou tard, ils devaient faire face à cette créature du Mal et l'affronter.
Brusquement, la lumière revint après quelques oscillations, comme si la bête désirait les voir périr en pleine clarté !

Ils entendaient ses pas dans l'escalier qui conduisait jusqu'ici, au niveau le plus bas du complexe hospitalier. Ils sentaient sur eux ce souffle fétide, venu du tréfonds des enfers.

Le professeur regardait ses compagnons d'infortune et leur souriait amicalement, comme pour leur signifier un ultime encouragement…

Mais il sentit chez Catherine, au-delà de sa frayeur, une étonnante volonté d'en découdre une bonne fois avec cette menace. Il perçut toute l'ampleur de sa détermination et toute la vigueur de son courage. Elle serrait ses poings de rage et mit son énergie psychique, son hypothétique « Don » à plein régime…

Adossés contre le mur du fond, comme l'innocence prise au piège, les trois Élus pouvait la voir arriver, émergeant depuis l'autre extrémité du couloir…

Mais la chose tardait à se montrer, au grand dam du jeune Hirn qui, à son tour, s'impatientait.
- On pourrait libérer Joël ! Proposa Escarpe. - Plus on sera nombreux et plus nos chances d'avoir le dessus seront grandes !

Mais Catherine n'était pas enthousiaste à cette idée. Son ancien mari était une véritable épave, pouvant à peine tenir sur ses jambes.

Inconsciemment, elle ne souhaitait pas le perdre une seconde fois. Étrangement, elle comprit alors qu'elle tenait toujours à lui, même après toutes ces années d'absence.
- Il est bien trop faible. Dit-elle d'un ton sec...
- Que veut-il ? Demanda Hirn.
- Qui ? Le Fénaïde ? Dit le vieil homme. - Mais nous tuer, pardi ! Tout simplement nous tuer !
- Et les autres ?
- Quels autres ?
- Les autres patients dans leur cellule ! Il veut aussi les tuer ?

La question du jeune Vincent était judicieuse. Aucun d'entre eux n'avait songé au devenir de ces malheureux, entravés dans leurs geôles immondes et obscures…
Pouvaient-ils les laisser à la merci de cette créature maléfique et sceller ainsi leur sort ?...

Coïncidence ou pas, en guise de réponse à la compassion qu'ils semblaient susciter, ces huit pensionnaires élevèrent justement la voix et se mirent à psalmodier à nouveau ces macabres et obsédantes incantations.
- Ils sont perdus. Déclara Escarpe d'un air désolé. - Ils ne sont plus rien. Des esprits détruits, enfermés dans des carcasses mortes. Nous devrions abréger leurs souffrances.
- Vous dites ça pour mon mari ? Lui demanda Catherine, légèrement sur la défensive.
- Non ! Le « Résidant » est bien trop précieux ! Se défendit-il. - Ses visions nous aident à mieux apprécier les évènements à venir !
- Pourtant, à chacune de ses foutues visions, sa santé décline davantage ! Dit-elle.

Escarpe le reconnut aisément en secouant ostensiblement la tête.
- Nous le savons. Il le sait. En connaissance de cause, il a accepté le sacrifice.

Brusquement, à l'autre bout du couloir, une porte fut enfoncée et projetée avec force.
Les ampoules électriques qui pendouillaient au plafond se mirent à clignoter à nouveau.

Derrière un voile épais de poussière, les trois acolytes purent discerner la silhouette inquiétante, sombre et silencieuse du Fénaïde.

Immobile, il paraissait étudier la situation et le moment propice pour fondre sur eux.

Eux, qui ne pouvaient entrevoir que l'inquiétante blancheur de ses yeux et humer son odeur, forte et enivrante à la fois...
- C'est quoi cette puanteur ? S'interrogea le jeune Vincent, en aparté.
- Naphte. Répondit le professeur.
- Naphte ? Reprit Catherine. - Le fameux "feu grégeois" ?

Escarpe opina de la tête en guise d'approbation.
- L'Encre Ténébreuse. Dit-il en serrant les dents. - Elle en a revêtu l'aspect sirupeux et malléable à souhait. La naphte pénètre et s'insinue en tout lieu. C'est un vecteur efficace pour répandre et distiller sa pestilence…

Une cacophonie de murmures s'engouffrait dans l'étroitesse du couloir et s'ajoutait aux mornes incantations des huit pensionnaires. Des voix par centaines susurraient des choses inaudibles, confuses et paraissaient englober nos trois acolytes dans une sphère de résonances.
Soudain, une toute autre voix, discordante, profonde, caverneuse et emplie d'échos, s'empara de leurs esprits.
- *Bonsoir*. Dit-elle.
- Ne lui répondez pas. Conseilla le vieil homme. - C'est une manière détournée pour nous affaiblir.
- *Oh ! Je vois que j'ai à faire à un Élu confirmé ! Un sage parmi les sages !*
- Pourquoi s'adresse-t-il à nous par cette voie ? Demanda Hirn.
- Toujours d'après la Cosmogonie, les Fénaïdes possèderaient un degré d'animalité qui les empêcherait de communiquer autrement que par télépathie. Lui indiqua le professeur. - Leurs cordes vocales s'en trouveraient considérablement atrophiées…

- *Ouuiii…* Sifflait-il, tel un serpent. - *Je constate que ce sage n'est autre que mon géniteur préféré ! Professeur Samuel Escarpe, ou devrais-je dire : mon très cher père !*
- Mais que dit-il ? S'étonna Catherine. Elle dévisagea le professeur et sut alors que la créature disait vrai. - Votre fils ?

Escarpe semblait contrarié.
- Professeur ? Insista le jeune Vincent.
- Goulaine… Prononça ce dernier, les lèvres tremblantes, visiblement perturbé. - Thierry Goulaine… J'ai connu autrefois une femme… Elle faisait des ménages à domicile… C'était en 1968 ou 69... Elle se prénommait Gisèle… Gisèle Goulaine… Nous avons sympathisé au cours des mois où elle est venue travailler chez nous, dans notre hôtel particulier… Monsieur Larchaux l'avait embauchée pour seconder son épouse, Madeleine…
- Vous vous êtes aimés. Devina Catherine.
- Exact. Mais j'ignorais qu'elle avait eu un enfant. Je l'ignorais ! Nous nous sommes perdus de vue. Nous ne pouvions continuer ainsi, à nous dissimuler, à nous rencontrer en cachette. Elle était mariée et avait une fille… Nous avons rompu au bout de deux années de folle passion… Je l'ai aimée et ne l'ai jamais oubliée… Depuis, je n'ai plus eu de nouvelles...
- *Les gènes ne trompent pas.* Lança la créature. - *Elles viennent de se confier à moi... "Très cher père !" M'ont-elles soufflé... Tu en doute ? Tu penses que je mens... Mais alors, comment aurai-je pu profiter de ce si merveilleux héritage ? Le « Don » ! C'est toi qui m'en a fait cadeau... Papa.*
- Tu n'es plus mon fils ! Cria le professeur, hors de lui. - Tu n'es plus humain ! Tu es un serviteur de la forfaiture et du chaos ! Une aberration de la Nature !
- *Pas très gentil, de dire ça !* Ironisa la créature. - *Le soir même de nos retrouvailles !*
- Que veux-tu, suppôt du mal ! Lui lança le jeune Hirn, comme un affront.
- *Oh ! Du caractère, de l'aplomb ! J'aime ça !… Ce que je veux ?… ce que je veux ?… Laissez-moi y réfléchir… Et bien, ma foi, je ne désire qu'une seule chose : VOUS !*
- Bizarre, je l'aurai parié ! Déclara Catherine.

Escarpe, à ce moment, eut l'impression diffuse que le Fénaïde avait changé de position. En effet, Il suspectait celui-ci de s'être furtivement rapproché d'eux avec l'adresse et l'agilité d'un félidé...

Aussitôt, de sa poche, le professeur en tira un pistolet. Un ancien et encombrant modèle muni d'un barillet à six coups.
- Un colt ? S'étonna Vincent.
- D'où sortez-vous cet engin ? Lui demanda Catherine, stupéfaite.
- De ma collection personnelle. Lui répondit fièrement le vieil homme qui, sans attendre, se mit en position de tir. - Je suis un passionné d'armes à feu. Celui-ci date de 1860. Il a servi pendant la guerre de Sécession… Il est en excellent état de marche et chargé !

Étrangement, et contre toute attente, la créature parut s'émouvoir de ce détail et amorça un léger recul, tout en émettant de faibles grognements.
- Était-ce possible ? Se demanda Catherine. - Il a peur ?

Escarpe paraissait tout autant désarmé face à cet évènement. Comment se pouvait-il qu'une créature que l'on avait dit si puissante, si indestructible, puisse être terrifiée par un simple pistolet ? Serait-ce parce que le Fénaïde, contrairement à ce qu'avait pu annoncer Faure dans son livre, était un être mortel ?

Ils ne pouvaient que constater cette évidence jusqu'au moment où survint le démenti tant redouté. Il se traduisit d'abord par un rire machiavélique. Derrière ce qui pouvait ressembler au râle interminable d'un mourant, se cachait le rire d'un esprit enjoué et moqueur...

Escarpe et les siens avaient alors compris que les apparences étaient trompeuses et qu'elles n'étaient pas en leur faveur. Mais le vieil homme voulut, malgré tout, malgré tous les risques encourus, en avoir le cœur net et pressa la détente par deux fois. Et par deux fois, les impacts firent mouche ! Une balle perfora le corps du Fénaïde, à hauteur de poitrine et l'autre vint se loger en plein milieu du front !

De ces blessures s'écoula un sang putride et épais, de couleur noire.

La créature parut indisposée pendant un temps très court. Mais bien vite, elle reprit ses esprits et s'employa à extraire elle-même les deux projectiles de ses longs doigts difformes et griffus.

Ses doigts s'enfonçaient profondément dans une chair extraordinairement molle. Un liquide noir dégoulinait à flot constant de l'orifice tandis que de cette même plaie, située au niveau du sein gauche, ressortait progressivement le projectile cuivré.

Il s'en saisit alors, délicatement, et la tendit à son agresseur médusé.

Ce dernier, l'arme encore fumante en main, était comme pétrifié d'horreur et ne pouvait s'empêcher d'admirer cette démonstration flagrante d'invincibilité.

Puis, la créature s'occupa de l'autre blessure qu'il traita de la même façon.

Aussitôt la dernière balle extraite, aussitôt la plaie se refermait miraculeusement jusqu'à disparaître complètement pour, au final, ne laisser aucune trace !

Le monstre avait les cheveux ondulés, aussi noirs que ne l'est un morceau de charbon. Dans le plus simple des appareils, il avait le corps entièrement enduit d'un onguent huileux et brunâtre.

Ses yeux étaient d'une blancheur laiteuse et sa bouche sertie de petites dents acérées. Il y avait dans ce visage quelque chose de primitif, de profondément bestial : un nez légèrement retroussé et épaté, un rictus empli d'une rage à peine contenue et une profusion de grognements haineux.

Le regard était celui d'un véritable et authentique prédateur...

Des cloques et d'horribles brûlures apparaissaient subitement sur le faciès du monstre. L'épiderme se liquéfiait et s'embrunissait encore, pour se tordre et se calciner sous l'effet d'une chaleur infernale mais invisible.

Mais bizarrement, le Fénaïde ne semblait pas en souffrir...

Puis, son visage se mit à changer ignoblement d'aspect. Par endroits, la peau se ramollissait, finissait par se détacher et pendait par lambeaux flasques et noircis.

Une paupière s'affaissa et finit par masquer entièrement l'œil gauche.

Les joues se creusèrent alors que dans un épouvantable craquement, la cage thoracique, d'un seul bloc, tira sur les chairs pour saillir davantage.

Des cascades d'un liquide noir et foncièrement aqueux dégoulinaient tout le long du corps, formaient une flaque grandissante sur le lino crasseux.

Subjugués par cette hallucinante et épouvantable scène de métamorphose, Escarpe et les siens, acculés contre le mur du fond, ne savaient plus comment réagir.

Catherine tourna son regard vers la porte close derrière laquelle croupissait son ancien mari, seul dans l'obscurité de cette geôle immonde.

Elle tenta alors de rassembler ses forces mentales et de ne pas se laisser abuser par le spectacle peu ragoûtant qui s'offrait à eux.

Elle ferma les yeux et se força à visualiser la cellule ainsi que son unique occupant. Elle le perçut finalement, toujours assis sur cette planchette, le corps entravé d'une camisole.

Elle se mit à articuler des mots mais sans les prononcer.

Par sa seule pensée et toute sa volonté, elle se mit à inscrire des phrases entières sur un tableau fictif et s'efforçait de les rendre pérennes...

- Catherine ? S'inquiéta le professeur. - Que faites-vous ?

Elle ne répondit pas.

Pendant ce temps, la *chose* était arrivée au terme de sa mutation et amorçait désormais une approche.

- Qu'est-ce que c'est que cette abomination ? Se demanda le jeune Hirn.

- Un serviteur du Chaos. Répondit succinctement Escarpe. - Cette fois, il semble fort que Thierry Goulaine est bel et bien mort. Finit-il par reconnaître, le regard évasif et la mine défaite.

- Navré pour vous. Dit le jeune Vincent, ne sachant pas trop comment s'y prendre pour le réconforter.

La chose poussa un gémissement rauque qui réveilla les esprits de chacun. C'était l'expression d'une rage bestiale, celle de la destruction et de la terreur suprême.

Des incantations s'élevèrent en tessiture. Elles émanaient toutes des autres cellules.

Ces huit voix se mariaient mal entre elles et créaient un inaudible chant qui, malgré tout, montait en ferveur pour s'élever en un seul et même écho, dans l'espace confiné du couloir.

C'était une prière de démence absolue, envers un dieu ou un démon annonçant sa venue prochaine. Mais de quelle entité s'agissait-il vraiment ?

La bête leva la tête, tendit son cou et grogna comme un loup, célébrant les blanches rondeurs d'une pleine lune.

Escarpe pressentit un changement. Quelque chose venait de se passer et de bouleverser les fondements du *Grand Équilibre*. L'évènement avait eu lieu à Malrouve ! Une aile ténébreuse, malfaisante et très ancienne planait à présent sur tout le domaine.

- Nom de Dieu… Susurra-t-il dans l'espace d'un soupir. - Le dessein du Chaos s'accomplit sous nos yeux impuissants… Nous avons échoué…

Soudain, la porte du fond s'ouvrit dans un grincement interminable et un souffle d'air s'en échappa.

« Joël! » Lança celle qui fut son épouse. - Il est avec nous… Auprès de nous… Je sens son aura… Il nous insuffle son énergie…

Soudain, les chants funestes cessèrent. Le silence s'imposa comme une odieuse sentence, emplie d'une inéluctable et effroyable gravité...

Puis, l'une après l'autre, les ampoules claquèrent et une toute autre luminosité, d'une clarté presque féerique, se mit à irradier le couloir et à croître en intensité !

La bête marquait une pose. Elle semblait jouir de ce moment, comme une ultime extase et, dans le même temps, préparer sa stratégie d'attaque…

Mais alors qu'ils se pensaient finis, un détail de poids attira leur attention : la créature postée juste devant eux fut prise de convulsions. Elle paraissait se débattre avec elle-même, se trémoussait et hurlait sa rage. Quelque chose émergea alors de son ventre et poussa sur la peau. C'était volumineux, de la grosseur d'un ballon. A travers l'épiderme ainsi tendu, les trois acolytes crurent discerner la forme indistincte d'un visage humain.

- Des *Dioscures* ! Comprit Escarpe, d'une voix étrangement emplie d'un espoir retrouvé.
- Des quoi ? Dit Catherine, subjuguée par ce spectacle.
- L'âme de ce Thierry Goulaine se révolte et semble prendre le dessus. Deux âmes dans un seul et même corps. L'évènement s'est déjà produit, par le passé. On appelle ce phénomène « Dioscures »…
- Un conflit interne et acharné entre le bien et le mal. Ajouta Vincent. - La perversion du sujet n'était pas complète. Cela n'a pas suffit à détruire entièrement le *Don*. La métamorphose a avorté ! Elle n'était pas suffisamment aboutie…

Soudain, les flancs du monstre s'ouvrirent en deux et dans un repoussant écoulement d'organes putréfiés et autres substances visqueuses, un corps put enfin s'extraire du premier, glisser et chuter brutalement sur le sol.

Le Fénaïde n'était plus. Il se consuma en une bouillie infecte, se fluidifia pour finir en une masse brunâtre, flasque et gluante…

Devant, gisait à présent le corps dénudé, détrempé et encore fumant d'un homme qui frissonnait.

En position fœtale, il était entièrement recouvert de ce qui ressemblait fort à une sorte de placenta, formé d'une fine membrane légèrement opaque et sanguinolente.

Le professeur se précipita sur lui pour arracher ce tissu organique et ainsi le libérer.

Il le serra contre son poitrail et se mit à pleurer de joie.

- Dieu soit loué ! Dit-il, entre deux geignements. - Vivant, mon fils est vivant !

***

Louis avait l'impression que sa tête allait exploser tant la douleur était vive et tenace. Malgré tout, il s'acharnait à soutenir sa comparse dans une fuite effrénée à travers ce sombre dédale souterrain…

Derrière eux, les Ladres et leur Maître amorphe devaient être à leur poursuite et quelque part, Jean-René attendait le moment propice pour les cueillir.

Ainsi, après une folle cavalcade dans un environnement hostile, ils finirent par déboucher dans une grande salle circulaire et basse de plafond.

Louis n'eut aucun mal à se souvenir de ce lieu si particulier. C'était celui de l'autel impur, voué à une entité puissante et très ancienne. Ses parois schisteuses étaient couvertes de graffitis et de bien d'autres inscriptions plus ou moins définies et plus ou moins vieilles. Faure y avait trouvé l'inspiration cosmogonique mais aussi les prémices de sa folie.

- Merci, ça va. Je peux marcher seule. Trancha Gordien, tout en s'extirpant de la bienveillante étreinte.
- Vous êtes sûre ? S'inquiéta Louis. - Vous avez perdu pas mal de sang !
- Ça va, j'vous dis ! Je n'ai pas besoin de nounou, merci !
- Désolé de vous avoir entraîné dans tout ça. S'excusa-t-il.
- Je suis venu ici pour avoir la peau de salopards dans le genre de votre ami. Dit-elle. - Je veux sa peau et je l'aurai.

Elle voulut comprimer l'hémorragie en appliquant fermement le plat de la main sur son bras. Le sang filait légèrement entre ses doigts et gouttait sur le sol pierreux.

- J'insiste : laissez-moi examiner votre blessure.
- Vous feriez mieux de vous préoccuper de nos poursuivants ! Fit-elle remarquer. - Je vous signale qu'ils étaient sur nos talons !
- Ils vont nous laisser en paix… Pour le moment, du moins ! Leur but était de nous attirer ici même, en ce lieu…
- Pourquoi ?
- C'est le point d'origine. Dit-il en inspectant l'état de son bras.
- Dans cette salle troglodyte ?
- Où plus exactement dans ce gouffre dont l'entrée se situe juste là, au centre de cet ancien lieu de culte.
- Ce gros trou ? Et qui y a-t-il dedans ?
- Un monde abyssal, empli d'obscurité et de peur, j'imagine… C'est là, tout au fond, que vit la Matrice, la mère de toute chose, la déesse de la fertilité, garante de l'Équilibre et de l'Harmonie naturelle.
- Vous croyez encore à ces conneries ? S'étonna-t-elle en ricanant. - Une énorme sphère magique qui contrôlerait tout ! Pourquoi est-elle au fond de ce trou à rat ? Elle devrait plutôt trôner sur le sommet d'une montagne ! Tel un dieu vénéré, au firmament de sa toute puissance !

Louis se permit de lui toucher le bras, comme un réflexe, une envie soudaine et sa tête se mit à le tourmenter. La douleur, d'abord lancinante, devint subitement atroce. Ses yeux le brûlaient. Grimaçant, il se cramponna à une Gordien paniquée.

- Eh ! Chaudet ! Ce sont vos migraines ? Elles remettent ça ?

L'homme gémit et s'effondra sur le sol, se tenant le crâne à deux mains comme si ce dernier menaçait d'éclater. Tout, autour de lui, devint brusquement lumineux, presque aveuglant. Cette lumière blanche, emplie de pureté, irradia l'espace et finit par s'estomper. Des formes se mirent alors à se dessiner…

Il se vit au milieu d'une nature verte et foisonnante, sur un gazon fraîchement tondu, au pied d'un modeste séquoia. Il était agenouillé au bord d'un ruisselet artificiel, à la trajectoire sinueuse mais nettement délimitée par des bordures cimentées.

Il reconnut l'endroit. Il était à Malrouve, non loin des communs, des bâtiments en briques et du grand pigeonnier.

C'était le Malrouve de son enfance.

Au-dessus de sa tête, le ciel s'était paré d'une étrange et captivante étole couleur ocre et rien ne semblait bouger. Le vent ne soufflait pas et nul gazouillis ne venait charmer l'atmosphère.

- Gordien ! S'écria-t-il en regardant tout autour de lui. - Lieutenant ?

Mais il était seul ou, du moins le pensait-il jusqu'à l'instant où lui parvint une voix enfantine, celle d'une fillette, si douce et si pleine de cette innocence enfantine.

Il la vit enfin, apparaissant de derrière un gros cèdre, à quelques mètres plus loin.

Elle était grande pour son âge. Certaines mauvaises langues l'auraient qualifiée de « grande perche ».

La peau rosée et le cheveu châtain clair, elle était vêtue d'une robe à carreaux, munie de bretelles et d'un sous-pull jaune à col roulé.

Louis nota qu'elle chaussait une paire de bottines d'un rose très marqué. C'était ainsi que certains enfants s'habillaient à la fin des années 70 ou au début de la décennie suivante.

- Approche. Dit-il d'une voix qui se voulait rassurante tout en évitant d'afficher un sourire plein de sous-entendus.

La gamine s'approcha à son tour du petit ruisseau, sur sa rive opposée.

Soudain, Louis ressentit une vive douleur ! Il avait plongé sa main dans l'eau et quelque chose avait piquée l'extrémité de son index…

Elle se mit à rire mais tentait de s'en cacher pour ne pas le vexer.

- Un notonecte. Dit-elle entre deux ricanements.

- Un quoi ?

- Dytique, nèpe, notonecte, gerris et ranatre… Ce sont des insectes qui vivent dans les eaux stagnantes comme ce ruisselet qui ne s'écoule que très lentement… J'les connais par cœur ! Des punaises aquatiques qui aiment mordre le doigt des gens !

- Tu en sais des choses ! Admit-il. - Comment t'appelles-tu ?

- Macha. Dit-elle en se trémoussant.

Louis frissonna. Ce prénom était inscrit dans sa mémoire comme une trace indélébile. Macha… Macha… Il avait connu une Macha, juste avant qu'il ne quitte le centre aéré, au cours de l'année 1980. Était-ce la petite amie de son enfance ? Une « fiancée » comme aimaient à le dire les mômes de cet âge ?

- Tu es seule ?

- Je me suis perdue. Je cherche mon groupe. J'ai compté jusqu'à cent, contre l'arbre qui est là-bas. Dit-elle en indiquant vaguement sa position…

Alors qu'elle lui parlait, Louis remarqua l'apparition soudaine d'une petite auréole bleutée, située juste au dessus de sa joue droite.

- Tu t'es fait mal ? Demanda-t-il en pointant de son doigt cette région précise du visage.

A ce moment précis, la gamine prit un air plein de gravité et de tristesse.

- C'est rien. J'suis tombée… Dit-elle en fixant le bout de ses bottines. - J'tombe tout le temps…

Mais la trace commençait à s'étendre et à se nécroser davantage en une imposante ecchymose violacée. Ensuite, il vit l'œil gauche de la petite se pocher sans raison et sa lèvre inférieure se fendre en son milieu. Un mince filet de sang s'en écoula et vint barrer son menton en deux…

Louis se releva d'un coup. Impuissant, il ne pouvait que constater les terribles dégâts infligés à un minois si fragile. Bientôt, son sentiment de stupeur se changea rapidement en colère puis en haine.

- Qui t'a fait ça, Macha ? Dit-il, d'une voix menaçante. - Qui ?

Elle commença à pleurnicher et à renifler bruyamment.

- Louis... Dit-elle entre deux geignements. - Dis à Jean-René qu'il ne doit pas rouvrir la porte du passé, même s'il en souffre, même s'il le regrette… Sa nostalgie ne peut qu'engendrer le Mal… Empêche-le de faire ça, Louis… les ombres guettent et les monstres en profitent… Si le passé de Malrouve ressurgit, il y aura des larmes et beaucoup de malheurs…

- De qui parles-tu ? Qui sont ces monstres ?…

- Il existe des démons derrière chaque porte. Il ne faut pas les ouvrir, Louis !… J'en connais qui sont très vieux et très méchants… Ils ne sont pas comme nous… Ils ont été bannis tous les quatre, il y a très longtemps par des hommes puissants… Des Élus… Comme toi, Louis… Il y a aussi plein d'autres démons comme nous… Des hommes, des femmes et certains enfants… Ils ont fait beaucoup de mal autour d'eux. Ils sont morts ici, à Malrouve… Ils doivent restés endormis, dans l'oubli de cette terre, dans le silence de ses abîmes… Dis à ton ami de ne pas les ramener ici…

C'est alors que l'intense clarté revint et que la migraine fit à nouveau son apparition. La silhouette de la fillette s'embrasa et se fondit dans cet aveuglant halo de lumière…

Quelque chose de chaud et de liquide s'égouttait de ses narines. Il s'était mis à saigner du nez !

La migraine s'estompa et Gordien se dégagea de son emprise et se mit aussitôt à masser son bras endolori.
- Vous m'avez fait mal ! S'écria-t-elle en faisant les gros yeux.
Louis leva la main, comme pour s'excuser.

Il se frotta énergiquement le visage et resta agenouillé, pensif, sur le sol pendant une longue minute.
- Je vous ai touchée. Dit-il.
- Et pas qu'un peu ! Vous avez bien failli m'arracher le bras ! Vous commencez à me plaire avec vos satanées visions !
- Je vous ai touchée et j'ai vu quelqu'un, quelque part… C'était à Malrouve, trente ans auparavant… J'ai rencontré une jeune fille… Elle avait environ dix ans… Elle était grande, enfin… Grande pour son âge. Châtain clair, cheveux mi-longs, peau rosée, yeux bleus et robes à carreaux rouges… Sous-pull jaune et bottine rose bonbon…

Tendit qu'il parlait, Louis vit que Gordien était sous le coup d'une intense émotion, les yeux mouillés, écarquillés à l'extrême.
- Vous avez vu Macha… Dit-elle en tentant de réfréner une irrépressible envie de pleurer.
- Qui est-ce ? Demanda-t-il. - Qui est cette Macha ?
- Ma sœur... Ma sœur aînée. Répondit-elle.
- Votre sœur ? Où est-elle aujourd'hui ?
- Morte. Elle soupira profondément, ravala sa salive et regarda un point fixe, droit devant elle… Cette charmante petite fille s'appelait Macha Gordien. C'est arrivé en 1980, en novembre, au centre aéré de Malrouve… Un salopard a profité du fait qu'elle s'était éloignée un peu de son groupe pour lui sauter dessus. Il l'a battue, violée puis étranglée. On a retrouvé son pauvre petit corps un peu plus tard, dans la soirée, sous un épais tapis de feuilles rousses… Des feuilles de marronniers ou bien de châtaigniers… Elle avait encore sa robe à carreaux rouges mais une de ses bretelles avait été détachée. Son sous-pull était déchiré et ses cuisses couvertes de nombreux bleus et d'ecchymoses… A l'époque, je n'avais que quatre ans. Elle en avait tout juste dix. Les deux sœurs Gordien : Macha, la *Grande Sauterelle*, comme on la surnommait affectueusement et moi, Natacha… Mon paternel ne s'en est jamais vraiment remis. Bien évidemment, il fut déchargé de l'affaire. Ce fut son collègue, un certain inspecteur Brissart qui la mena.
- Brissart ? Le commissaire Brissart ?

Gordien hocha la tête, impassible.
- Personne n'a ébruité cette affaire ! Fit-il remarquer. - En tous les cas, je n'en ai jamais entendu parler !
- Un simple encart dans le Courrier de l'Ouest. Dit-elle d'un air écœuré. - Quelques lignes en page 3... Il faut dire que la police n'a pas eu à poursuivre l'assassin ! Il s'était déjà donné la mort quelques heures à peine après avoir commis l'impensable… prit de remords, l'homme s'était pendu dans la maison du Perron…
- Qui était-ce ?
- Un jeune homme insoupçonnable. Il travaillait pour le centre depuis quelques temps déjà. Il avait vingt-trois ans. Il était moniteur. Son nom était Ménard... Gilles Ménard.

Chapitre XX.

Catherine se précipita à l'intérieur de la minuscule cellule pour s'enquérir de la santé de l'homme qui fut un temps son époux.
Elle n'y vit que ce modeste banc, arrosé par cette douche tamisée aux reflets orangés et cette camisole bouchonnée, négligemment posée dessus.
Mais l'homme, étrangement, n'était plus là.

Ne restait plus de lui qu'un léger parfum qui flottait dans les airs ainsi qu'un petit tas de cendre, déposé à même le sol pierreux, juste au pied de la planchette de bois.
Elle comprit alors ce qui avait dû ou pu se passer : Joël avait fini par se consumer sur place, après un ultime sacrifice. Mais son âme avait survécu et errait à présent dans des sphères célestes et invisibles…

Il n'était pas mort, juste parti ailleurs.

Il avait quitté ce monde et pénétré dans un autre, différent et merveilleux : un éden réservé aux Élus ou tout comme…

Elle se surprit à verser une larme mais ne put réprimer un sourire de soulagement.
Joël avait fini de souffrir. Il était à présent libre, enfin en paix avec lui-même et flottait à présent dans les limbes de la plénitude.

Mais il n'était pas parti seul.

Les voix des huit pensionnaires s'étaient tues brusquement et des ondes énergétiques s'étaient alors mises à tournoyer et à s'extraire de leurs cellules pour venir flotter dans les airs. Eux aussi avaient fini par trouver la délivrance et eux aussi étaient enfin arrivés au bout de leur long et pénible calvaire.

Catherine l'avait senti. Elle avait su que Joël s'était préparé à cela depuis pas mal de temps, qu'il s'était efforcé durant des années durant à organiser son départ et celui de ceux qui partageaient ce couloir avec lui.

Il avait enfin accompli ce pour quoi il était revenu parmi les vivants : aider et soulager les siens jusqu'à l'accomplissement final.

Catherine ferma les yeux pour mieux se concentrer et mieux réunir le peu de force qui lui restait. Son esprit forma une nébuleuse interne et commençait à concevoir des lettres puis des mots : « *Je t'aime et ne t'oublierai jamais* »...

Puis, écrasée de fatigue et submergée de peine, elle s'effondra en larmes.
- Il s'en est allé ? Lui demanda une ombre surgissant derrière elle.
Elle ne répondit pas au jeune Vincent.
Elle se contenta de s'asseoir sur le banc, juste sous le halo orangé, et de s'emparer du vêtement posé là. Elle le porta à son visage et se mit à le humer, comme pour mieux se rappeler...
- Le « Résidant » n'est plus. Ajouta le jeune homme aux cheveux roux.
- Il EST et sera toujours présent. Dit-elle, entre deux sanglots. - Son esprit était bien plus fort et bien plus réel que cette vulgaire enveloppe charnelle.

Soudain, ils entendirent un cri provenant du couloir.

Hirn se précipita hors de la cellule et assista à l'impensable ! Il vit le professeur tentant de barrer la route à une masse informe et sombre.

L'enveloppe du Fénaïde, substance visqueuse et instable s'était réveillée et reformée en un énorme et menaçant conglomérat polymorphique !

Au sol, allongé dans toute sa nudité, Goulaine n'avait de cesse de grelotter de froid tandis que son père retrouvé, essayait de le protéger des attaques insidieuses du monstre !

Vincent était pétrifié par la peur. Horrifié par cette scène démentielle, le visage blafard, l'esprit brumeux et le corps frappé d'une brusque paralysie, il était comme condamné à assister au terrible spectacle sans pouvoir agir !

Escarpe écartait les bras en croix face à la repoussante menace, cette ombre gigantesque qui ne cessait de muter et de changer d'aspect.

De cette masse bouillonnante sortaient des semblants de pseudopodes, membres allongés, dégoulinants d'un naphte noir et sirupeux. On y percevait des formes indistinctes, presque humaines ou quasi animales. De cette mélasse, émanaient une multitude de cris et de vociférations tandis que ces pseudos tentacules tentaient de se saisir du vieil homme.

Celui-ci était prêt à se sacrifier pour sauver la vie de l'enfant qu'il n'avait pas vu grandir. Debout, dressé tel un Don Quichotte affrontant les ailes d'un moulin tourbillonnant, Il récitait des prières que le jeune Vincent n'avait jamais entendues. Il sommait l'adipeuse créature de retourner là d'où elle venait, aux confins des abysses infernales, auprès de sa puissante maîtresse, l'Encre Ténébreuse…

- Unissons-nous ! Lança Catherine, émergeant à son tour de la cellule. - Unissons nos esprits pour affronter cette abomination !

Vincent pouvait au moins faire ça, lui qui était dans l'impossibilité d'agir physiquement. Il ferma donc les yeux et tenta de se soustraire à l'effroyable réalité pour parvenir au mieux à solliciter l'ensemble de ses fonctions psychiques. De son côté, Catherine l'imita, bien que son pouvoir tendait à s'amenuiser et menaçait de s'interrompre à tout moment.

Alors, tous deux virent, à travers les strates mentales et les différentes dimensions spirituelles, leurs champs de force venir s'ajouter à celui, déjà bien actif, du professeur Escarpe. Tous visualisèrent la menace ténébreuse et tous s'employèrent à la repousser. Au terme d'un gigantesque effort, ils commencèrent à percevoir enfin que cette dernière déclinait.

La masse noire ne pouvait lutter face à ce prodigieux flux d'énergie. Son volume s'atrophiait à vue d'œil et ses pseudopodes tendaient à se rétracter.

La chose était prise de multiples convulsions, de tremblements et perdait en chemin des lambeaux d'humeurs visqueuses qui, aussitôt, se dissolvaient comme neige au soleil…

Les cris émanant d'elle redoublaient d'intensité. Des faciès d'hommes et de bêtes surgissaient de cette gangue adipeuse, tentant ainsi de déstabiliser, dans une vaine et dernière tentative, le vieux professeur et ses alliés. Mais Escarpe était au summum de sa volonté et rien ne semblait pouvoir désolidariser cette puissante osmose.

La créature polymorphe semblait battre en retraite ou du moins, régresser en taille et en férocité.

Puis, brusquement, cette dernière paraissait s'agiter de toute part, secouée de mille tremblements. Dans le même temps, les Élus en présence, perçurent le cri d'un homme.

Cette voix leur semblait familière.

«Cardinet!» Pensa Catherine. Il était revenu. Il les avait averti du danger imminent et était accouru leur porter main forte.

Elle prit alors le risque de rompre la chaîne tellurique et ouvrit les yeux pour apercevoir le jeune praticien en blouse blanche enfoncer l'aiguille et vider le contenu d'une seringue dans l'épaisseur visqueuse du monstre.

Aussitôt après, la masse noire se stabilisa et se mit à prendre une teinte curieusement cendrée puis à blanchir davantage jusqu'à se cristalliser en une immense croûte plâtreuse !

Le monstre ne bougeait plus et ressemblait à un énorme pain de sel. Comme pris dans les glaces ou dans le béton, cette masse vint à se craqueler de toute part et à se morceler, chuter au sol et se désagréger en poudre blanche…

Cette fois, Catherine en était certaine, la chose était bel et bien détruite...

Vincent ne put s'empêcher d'exulter et de crier victoire en poussant son habituel cri de guerre, le bras levé et la mine fatiguée mais réjouie.

Escarpe retourna auprès de son fils qu'il enserra aussitôt, avec des gestes de tendresse et de soulagement.

Quant à Cardinet, il avait à présent la stature du grand héros, venu à la rescousse de ses compagnons en détresse.

- Merci pour ton geste mais on était sur le point de l'anéantir ! Lui déclara le jeune Hirn, ne supportant pas son triomphalisme.

- Tout au plus, vous l'affaiblissiez. Rétorqua le psy, d'un air narquois. - Mais pour combien de

temps ?
- Allons vous deux ! Rouspéta le professeur. - Le principal est que l'on s'en soit sorti indemne, non ? Mais que lui avez-vous injecté, docteur ?
Cardinet fixa sa seringue comme s'il tenait un trophée ou qu'il avait en main l'arme la plus redoutable au monde :
- Une solution miracle ! Déclara-t-il, l'air victorieux. - Digitaline !
- Digitaline ? S'étonna Escarpe. - Mais comment… Comment avez-vous su ? Comment étiez-vous certain que cela allait effectivement marcher ?
- Aucune idée. J'ai suivi les directives et les conseils d'une petite voix qui me disait et me montrait ce qu'il fallait que je fasse !
- Quoi ! Une petite voix ? S'esclaffa Hirn, hors de lui. - Une petite voix qui vous disait quoi faire ? Mais ce type est bon à enfermer avec ses patients !
- C'était Joël. Intervint Catherine, un léger sourire aux lèvres. - Il a su vous guider.

* * *

Natacha Gordien avait toujours considéré le domaine Malrouve comme un lieu funeste. Elle-même, étant gamine, ne l'avait pas fréquenté. Sa mère ne l'avait pas voulu. Le viol et le meurtre abominable de Macha, l'en avait définitivement dissuadée.

Quant au père, inspecteur de police, il s'était mis à boire, seul moyen à ses yeux d'affronter la dure réalité.

Pendant toute son enfance et jusqu'à l'adolescence, Natacha avait souffert de l'absence d'une grande sœur, d'une amie et d'une confidente, souffert d'un père alcoolique, devenu irascible et violent, cloîtré dans son égoïste affliction et enfin, souffert d'une mère surprotectrice mais moralement détruite.

Natacha en avait longtemps voulu à ce salaud, ce pédophile assassin, ce Ménard. Elle avait regretté qu'il se soit ainsi donné la mort pour fuir la justice des hommes. Un lâche ! Avait-elle pensé durant des années, rongée de l'intérieur par un trop plein d'amertume et de colère.

Peut-être était-ce pour cette raison qu'elle avait choisi de suivre les traces de son paternel : pour pouvoir alpaguer tous ces pervers afin de les extraire définitivement de la société, comme on désinfecte une plaie purulente.

Elle voulait stopper ce Lefort. A lui seul, il était « Malrouve », l'âme et l'emblème de ce lieu maudit, une sorte de symbole à visage humain. Elle avait un compte à régler avec son passé, avec l'endroit où sa sœur avait trouvé la mort dans d'effroyables conditions.

Mais en même temps, elle sentait bien qu'il y avait quelque chose de particulier en ce lieu. Quelque chose de foncièrement mauvais et de profondément morbide. Peuplé de mille tragédies, le domaine baladait derrière lui une longue traîne de malheurs et cela, depuis l'aube des temps.

Le Mal avait gangrené chaque mètre carré de cette terre. Il en était endémique et avait élu domicile dans les noires profondeurs de ses entrailles…

Natacha regardait cette salle basse, circulaire, et creusée à même le schiste. Quelle force tellurique, quelle puissance surnaturelle avait pu concevoir un tel espace ? Se demandait-elle.
Des inscriptions incompréhensibles avaient été gravées sur cette roche sombre et humide. Des écritures étranges illustrées de quelques dessins grossiers griffaient par endroits, la surface de ces parois accidentées.

Puis elle remarqua à nouveau l'entrée de ce gouffre, cette perforation énorme, situé en plein milieu, noire comme peut l'être une nuit sans lune et sans étoile.

En compressant de sa main, la blessure douloureuse qu'elle avait au bras, elle se leva et s'en approcha lentement, le regard rivé de façon intense sur cette gigantesque fêlure.
- Que faites-vous ? S'inquiéta Louis. - Où allez-vous ?

Elle ne lui répondit pas. Elle stoppa sa marche une fois arrivée au bord du trou et fixa la noirceur des ténèbres, cet œil infernal, sans nuance et sans espoir…
- Descendons. Dit-elle calmement.

L’obscurité s’abattit brusquement tout autour d’eux et des torches qui n’étaient pas là, apparurent soudainement, toutes accrochées à la paroi rocheuse et toutes enflammées.

Le lieu baignait à présent dans une ambiance semi feutrée, irradiée d’une lumière tamisée, chaleureuse, vacillante et ocrée.

L’Encre Ténébreuse fit alors sont apparition et glissa, en de nombreuses ondulations, directement vers le gouffre pour y plonger et disparaître. Une compagnie hideuse de ladres gloussants la suivit. Un à un, ces corps nus, livides et décharnés, sautèrent dans la brèche comme on sauterait allègrement dans la mer depuis le haut d’une falaise.

Tous furent engloutis par cette noirceur abyssale et tous de leur plein gré, sans rechigner, comme s’ils avaient répondu à l’appel pressant d’une entité suprême.

Bouche bée, Natacha avait assisté à cet étrange spectacle, à ce silencieux cérémonial, plantée là, tout au bord du gouffre. Comme plongée dans un rêve singulier, elle n’avait pas eu peur. Elle s’était sentie spectatrice de l’inéluctable et de l’insaisissable. Cette sensation désagréable d’impuissance où l’on se résigne à constater sans pouvoir vraiment agir sur les évènements...

Et Louis se mit à frissonner : si les évènements étaient en train de se bousculer sans qu’il ne puisse rien faire, à quoi donc pouvait-il bien servir ?

Le Chaos était en marche et rien, absolument rien ne semblait s'y opposer. Sa venue avait été annoncée et les Gardiens du Cercle avaient échoué lamentablement dans leur tâche. Lui, plus que tout autre, n’avait su comment mettre fin à cette menace.

L’Encre Ténébreuse ne les avait pas attaqués. Elle les avait même ignorés. Gordien et lui ne représentaient rien, en comparaison de l’énormité du dessein cosmique qui se mettait doucement en place. Le moment approchait déjà. Les seigneurs noirs, maîtres du Chaos primitif, après des siècles de bannissement, allaient pouvoir à nouveau régner sans partage sur notre monde.

Ils étaient au nombre de quatre et Louis savait leur nom mais n’osait les prononcer. Il avait déjà perçu leur sombre présence au travers de ses visions, dans les strates figées, des paysages mortifères et sinistres.

A ce moment, il comprit qu'il était tombé dans un piège. Il était le rouage essentiel, la clé d'une incroyable machination. Il était celui qui allait permettre l'achèvement de cette maléfique prophétie et le retour des âmes maudites.

Son "Don" avait pu maintenir un temps ces démons dans des sphères oniriques. Mais le souffle puissant de la *Nostalgie* avait su tout emporter et tout corrompre sur son passage, donnant ainsi corps à ces univers imaginaires et libérant, de ce fait, leurs terribles occupants...

***

- Vous avez mille fois raison. Lui dit-il. - Il faut descendre. C’est absolument nécessaire et je suis intimement convaincu qu’il existe encore une étincelle d’espoir, aussi infime soit-elle, pour mettre un terme à tout ce bazar !

- Comment allez-vous pouvoir vous y prendre ? Répondit-elle.

- Qu’importe. Il nous faut soutenir la Matrice, trouver un moyen de renforcer son pouvoir et lui permettre de rétablir l’Équilibre. Mais pour ça, nous ne devons pas perdre une seconde ! Il faut agir vite ! Très vite !

- Mais comment comptez-vous descendre ? Demanda Gordien. - C’est très profond !

A ce moment, elle perçut une silhouette venir droit vers elle et se dessiner avec précision dans la lueur orangée et dansante des flambeaux.

Une fillette aux cheveux bruns, vêtue d’une robe ancienne, venait vers elle, à pas feutrés.

L’étrange apparition lui tendit alors la main, comme une invitation :

- Viens avec moi, Natacha. Dit-elle d’une voix susurrée et monocorde, le regard figé et dénué de toute émotion.

Louis avait parfaitement reconnu l’enfant. Il l’avait déjà rencontrée dans les sous-sol du château. Il ne connaissait que trop l’histoire de cette fillette, autrefois recueillie par le couple Malrouve…

- Ne l'écoutez pas, Natacha ! S'écria-t-il. - Elle n'est pas ce qu'elle paraît être ! Méfiez-vous, c'est un démon !

Mais Natacha était déjà sous l'emprise de cette inquiétante apparition. Fatalement, tout comme les sirènes qui, au cours de l'Odyssée, tentèrent de séduire Ulysse et les siens, cette charmante petite poupée à visage humain avait réussi à pénétrer son esprit et commençait à l'influencer.

- Macha est en bas, avec nous. Ajouta la mystérieuse gamine au visage curieusement lisse.

De son côté, Louis était prêt à agir. Il se posta juste derrière Gordien, en espérant pouvoir la retenir à temps, avant qu'elle ne se décide à franchir le pas et sauter dans le vide.

- Qui es-tu ? Demanda-t-il à la fillette. - Pourquoi viens-tu hanter ces lieux ? Qu'as-tu fait à tes parents adoptifs, Gustave et Eugénie Malrouve ? Réponds !

La gamine ignora ces injonctions et persistait à charmer sa proie.

- Natacha. Siffla-t-elle d'une voix plus vindicative. - Je t'emmène voir ta sœur. Tu lui manques. Elle souhaiterait que je t'amène vers elle.

Gordien avança de quelques centimètres et s'arrêta à l'extrême limite du bord… Elle ne semblait pas s'apercevoir du risque encouru et pourtant quelque chose, l'instinct de survie peut-être, était parvenu à la réfréner dans cet élan suicidaire.

- Lieutenant ! Gueula Louis. - Reprenez-vous ! Ne la regardez plus ! Détachez-vous de son regard ! Gordien !… Natacha !

Adèle paraissait perdre patience et son visage tout entier se mit à changer. Le masque de la férocité bestiale apparut brusquement dans son expression. Elle cracha tel un chat tout en s'appliquant à ne pas lâcher des yeux sa victime désignée.

Louis prit cette attitude comme un signe de faiblesse. La fillette perdait pied et commençait à perdre tout contrôle.

Son faciès se mit alors à être lacéré par une griffe invisible et des stigmates sanguinolents et effilés apparaissaient sur toute sa surface.

Un liquide sirupeux et noir s'écoula de sa bouche entrouverte et ses yeux prirent une lueur funeste.

Adèle Malrouve grogna comme une bête sur la défensive. Louis devinait qu'elle perdait la bataille et que ses forces diminuaient.

Alors, il eut l'idée d'accompagner cette baisse de régime et se mit à rassembler ses forces psychiques, à se concentrer pour faire échec à ce maléfice.

Il ferma les yeux et sollicita les faveurs de son « Don » pour qu'elles lui fournissent la puissance adéquate. Ses artères gonflèrent, gorgées d'un sang bouillonnant. L'énergie du Don pulsait dans chacune de ses veines. Les battements de son cœur se mirent à accélérer la cadence.

Le flux de son psychisme rencontra celui, plus sombre, de cette créature ténébreuse qui se cachait sous les traits de l'innocence enfantine.

Le choc fut brutal. Louis en fut le premier atteint avant que la fillette, à son tour, ne ressente les mêmes désagréments. La lutte était titanesque et implacable.

Le sol se mit à vibrer légèrement, comme secoué depuis le tréfonds de ses entrailles.

Les flambeaux accrochés aux parois redoublèrent d'intensité. Leurs flammes devinrent soudainement plus grandes et bien plus vigoureuses.

Puis, la gamine hurla et s'effondra sur le sol, comme vidée de sa substance vitale.

Louis semblait avoir remporté ce duel au sommet. Mais lui aussi paraissait diminué. Il chancela pendant quelques instants avant de chuter à son tour sur le sol pierreux et froid.

Gordien était revenue à elle et avait pu reprendre le contrôle de son esprit. Comme émergeant d'un rêve, elle semblait perdue et désorientée. Elle examina la scène, sans brocher, les yeux hallucinés avant de réagir concrètement.

Elle s'élança vers le corps de son comparse, étendu par terre, sans vie.

- Chaudet ! Cria-t-elle, affolée. Elle le secoua énergiquement, de toutes ses forces mais n'obtint rien de plus. L'homme semblait mort, exsangue. Il avait lutté jusqu'au bout de ses dernières forces pour la tirer de ce mauvais pas. En quelque sorte, il s'était sacrifié pour elle.

Agenouillée près de lui, elle s'acharna à lui administrer les gestes qui sauvent, ceux qu'elle avait appris lors d'un stage de survie, il y avait des années de cela. Elle voulait se

rappeler des consignes et s'adonna à un massage cardiaque énergique mais quelque peu maladroit… Elle se mit alors à geindre et à prier le Ciel qu'il ne meurt pas. Elle ne souhaitait pas rester seule dans le noir, dans les profondeurs de ce lieu abject.
- Louis ! Louis ! Par pitié, Louis, ne me laissez pas ! Revenez vers moi !
Non loin de là, elle vit le corps de la fillette jonchant le sol, de l'autre côté du trou, inerte. « Qui était-elle ? » Se demanda Gordien, tout en continuant son massage cardiaque.
- Elle se nomme Adèle Malrouve. Susurra une petite voix. Une petite voix qui lui semblait si familière. Elle n'eut aucun mal à l'identifier : c'était celle de Louis ! Ce dernier revenait péniblement à la vie mais paraissait reprendre des couleurs. Il lui prit la main et la retira de sa poitrine, comme pour lui signifier d'arrêter le massage.
- Merci. Dit-il en se tentant de se relever.
- Restez allongé, monsieur Chaudet. Vous devez vous reposer un peu. Vous avez bien failli passer l'arme à gauche !
Il secoua la tête en souriant.
- Non, lieutenant. J'étais juste en train de recharger mes batteries. Mes fonctions vitales n'étaient pas touchées mais… Merci quand même !
- Recharger vos batteries ? Dit-elle, outrée. - Vous n'êtes pas humain ! Vous n'êtes qu'une machine, rien qu'une machine tout juste bonne à prédire l'avenir et à lire dans la tête des gens !
- Désolé de vous avoir inquiété pour pas grand-chose. Dit-il en se remettant debout. - C'est la première fois que je vais si loin dans l'utilisation de mes facultés psychiques.
- Qui est cette enfant ? Demanda-t-elle en examinant le corps de la malheureuse.
- Ne vous en approchez surtout pas ! Prévint-il en haussant légèrement le ton. - Ce n'est pas une enfant, loin de là ! Elle n'en possède que l'apparence. C'est un monstre. Elle a dû assassiner ses parents adoptifs…
- Ses parents ? Les Malrouve ?
- J'ai lu le journal intime de madame Malrouve, Eugénie… Elle y fait mention à plusieurs reprises de sa fille, Adèle… Cette… « Chose » est malfaisante et dangereuse et surtout, non humaine !
- Alors qu'est-ce que c'est d'après vous ? Demanda Gordien, intriguée.
- Je vous l'ai dit : un démon.

Chapitre XXI

Il y eut ce vacillement, ce séisme démentiel qui les fit perdre pied. Gordien et Louis tentèrent de se raccrocher à quelque chose, pour ne pas tomber dans le trou béant et glisser dans le gouffre.

Le grondement était perceptible et les vibrations puissantes.

Louis vit alors tout un pan de mur s'ouvrir latéralement.

- Une issue ! Indiqua-t-il à sa comparse.

Aussitôt, ils se ruèrent vers cette brèche inespérée et constatèrent qu'elle donnait directement sur l'amorce d'un petit escalier de pierre, tout en colimaçon, étroit et vertigineux, semblant s'enfoncer plus bas, dans les abîmes les plus sombres et les plus secrets.

Ils comprirent ben vite que ce prétendu séisme n'en était pas un et qu'en réalité, toutes ces terribles secousses émanaient du lourd mécanisme qui commandait l'ouverture de cette porte…

Une lueur bleutée inondait l'endroit de ses halos nébuleux.

- Où mène cet escalier ? Se demandait Gordien. – Et qui a bien pu concevoir un tel mécanisme d'ouverture ?
- Aucune idée mais je pense que notre ami connaissait ce passage.
- Vous parlez de Lefort ?
- Exact. J'ai la conviction qu'il en connaissait l'existence depuis fort longtemps et que sa sœur et lui l'ont emprunté plus d'une fois.
- Leur petit jardin secret, en quelque sorte.
- Oui… Où leur chambre des tortures. Confia Louis d'un air tout à fait sérieux.
- Que voulez-vous dire ? S'inquiéta Natacha.
- Je pense que ces marches vont nous mener droit vers le lieu où Thierry a été enfermé durant toutes ces longues années. Et je crains que son geôlier ne soit la seule personne en qui il avait le plus confiance.
- Lefort ! Devina-t-elle.

Louis acquiesça d'un simple mouvement de tête.

La descente fut longue et éprouvante.

La lumière vacillante de la torche que Louis avait préalablement décrochée d'un des murs de la salle au plafond bas, projetait sur les parois de pierre des ombres géantes, difformes et menaçantes.

L'escalier tournait durant d'interminables minutes, dans un silence rythmé par le claquement de leurs chaussures qui ne cessaient de marteler l'ardoise qui recouvrait chacune des nombreuses marches.

Enfin, à leur grand soulagement, ils arrivèrent devant une porte voûtée et la passèrent pour se retrouver dans l'étroitesse d'un énième long conduit.

Malgré la fatigue physique, les deux compères arpentaient cet espace nauséabond et repoussant, empli d'humidité et d'échos avec davantage d'aplomb et d'assurance.

La lumière des flammes fit danser les ombres dans le confinement de ce qui ressemblait à un tunnel secret que des hommes avaient dû forer, à une époque révolue.

Là encore, le plafond était bas et crénelé de mille arrêtes rocheuses. Là encore, le sol était vaseux et glissant. S'en dégageait une puanteur insoutenable d'eau stagnante et de pourriture.

Armée de sa torche électrique, Natacha examinait chaque recoin jusqu'à remarquer un large renfoncement.

- Vous voyez ? Indiqua-t-elle à son partenaire.

Louis avait vu.

- Une ancienne entrée. Supposa-t-il. Comme l'entrée d'une grotte. Je crois connaître sa situation géographique par rapport au reste du domaine… Le Grand Fossé. Sur l'un de ses versants. J'ai vu cet endroit... Dans mes rêves... Les premiers Elus devaient l'emprunter pour accéder directement au gouffre. C'était à l'époque des Celtes… Ou bien avant… Depuis, cette issue a été condamnée. J'en ignore la raison.

Cependant, Gordien promena sa lampe sur les parois environnantes et découvrit, non loin de là, à hauteur d'homme, une peinture murale tel un bas relief rupestre.

Elle entreprit de l'étudier et s'approcha davantage de cette immense représentation picturale.

- Peinture à l'huile. Dit-elle. - On pencherait pour un dessin d'enfant, grandeur nature ! Naïveté et maladresse des traits... Coloris criardes, sans la moindre nuance… Je dirais que son auteur devait avoir dix ou douze ans… Cette fresque date d'une bonne vingtaine d'années…

- Est-elle signée et datée ? Demanda Louis, soudainement intéressé.

- Vous avez quelqu'un en tête ?

- Pas vous ? Lui rétorqua-t-il avec un sourire malicieux.

Elle examina la base du dessin mural et finit par y dénicher une inscription discrète…

Elle tenta de la décrypter.

- L'humidité ambiante a détérioré la lisibilité des différents caractères mais je crois y lire : « A.M.L »… Et « J.R.L »…

- Anne-Marie et Jean-René Lefort. En déduisit Louis. - Pourquoi ne suis-je pas étonné ? Ces deux gamins, introvertis, ont considéré ces souterrains comme un refuge. En quelque sorte, ils considéraient ce lieu avenant comme une deuxième maison… Cela a dû se produire après mon départ, au début des années 80.

- On peut y voir un ciel bleu surplombant une nature luxuriante. Commentait Gordien.

Natacha désigna un autre élément de la fresque :

- Et là ! Juste là, nous retrouvons notre chère Matrice. Une bien grosse et bien ronde géode bleutée ! Impossible de la rater : elle est bien centrée et couvre un bon quart de la surface !

- Et juste en dessous, une sorte de ruisseau noir où l'on devine des turbulences et autres gonflements à sa surface… L'humeur néfaste de la Matrice prenant la forme d'un lit souterrain…

- Là où reposerait l'Encre Ténébreuse ? Supposa Gordien.

- Vous l'avez vue tout comme moi : cette chose est multiple, fractionnée et indestructible. Elle est née du chaos primitif. Comme le poison qui s'insinue partout, cette entité n'existe que pour faire de ce lieu la source d'un mal universel. Du lieu où nous nous trouvons, naîtra le Néant… Cette pestilence dévorera tout sur son passage et ne pourra être stoppée. Cette pourriture est intelligente. Elle doit communiquer avec la surface et manipuler les esprits dociles par télépathie et hallucinations.

- Les Effluves. Supputa Gordien.

- Une arme dévastatrice dont elle se sert pour mieux arriver à ses fins.

- Mais qui sont ces quatre bonhommes ? Demanda-t-elle en désignant des curieux personnages, coloriés de noir et se tenant groupés sur la rive droite du ruisseau ténébreux.

- Je suppose qu'il s'agit de nos quatre démons archaïques. Des entités redoutables. J'ignore qui elles sont vraiment. Tout ce que je sais est qu'elles sont très anciennes et qu'elles portent toutes des noms bizarres… Mieux vaut ne pas les prononcer ici ! On ne sait jamais. Mais plus j'y pense et plus j'ai l'impression de jouer un rôle essentiel dans toute cette histoire et cela, depuis ma plus tendre enfance. Sans moi, ces créatures seraient libres de tout mouvement ! En quelque sorte, je serais leur geôlier...

- Comment ça ? Vous ? Vous les détiendriez prisonnières, par la seule volonté de votre esprit ? Comment est-ce possible ?

- C'est à peu près ça. Dit-il sans la moindre conviction. - Cela peut paraître dingue…

- … Rassurez-vous : ça l'est. Coupa Gordien.

- Mais je crois que c'était là mon rôle initial, depuis le début… Je crois être venu au monde différent. Je veux dire... Différent des autres Gardiens. Si l'on suppose qu'il puisse en exister d'autres ! Tout comme mon père avant moi, je pense que j'étais destiné à remplir une mission bien définie.

- Maintenir ces démons hors d'état de nuire en les figeant dans des mondes oniriques ?
- Exact.

Le visage de Natacha afficha alors une expression toute particulière, comme celle que l'on adopte lorsque s'impose enfin à nous la solution d'une énigme.

- C'est pour cette unique raison que l'on vous a, à nouveau, attiré ici, après trente années d'absence ! Pour extraire enfin de votre caboche la clef de leur délivrance ! Si ces forces maléfiques y parviennent…
- Ce serait la fin de tout ! Admit-il. - Le retour de ces puissances oubliées poserait un gros problème à notre monde. La fin de l'Equilibre et la mort de toute forme d'harmonie sur Terre… Un vrai désastre !
- Il faut alors que vous leur échappiez par tous les moyens ! Déclara-t-elle. - En commençant par foutre le camp d'ici et partir très loin !
- Ce n'est pas une solution. Dit-il. - La fuite ne résout rien. Je dois affronter ces forces maléfiques et en finir avec elles une bonne fois pour toute…
- Au détriment de l'équilibre du monde, vous allez volontairement vous jeter dans la gueule du loup, c'est ça ? Un peu risquée comme attitude !
- C'est pourtant un risque que je dois courir ! Affirma-t-il avec la plus sincère des déterminations.

Gordien restait perplexe. Elle préféra ne pas poursuivre la conversation et continua à examiner chaque mur, aidée de sa torche électrique.

Soudain, elle se figea et s'avança comme pour mieux voir.

- Que voyez-vous ? Demanda Louis.
- Des gribouillis. Dit-elle en grimaçant. – Difficile à déchiffrer mais on dirait des dessins. Différents des autres. Le style est naïf, à la manière des premières peintures rupestres rencontrées dans des grottes telles que Lascaux… Cela ressemble à une sorte d'assemblée mais c'est très imprécis. Néanmoins, j'arrive à distinguer une dizaine de bonshommes… Dix-sept pour être exacte. Tous drapés de toges, à l'ancienne. Ils sont réunis, assis sur des marches formant un demi-cercle, comme dans un amphithéâtre antique… Un conseil de sages comme il en existait à Athènes ou à Rome…
- Les premiers Gardiens du Cercle. Lança Louis. – Protecteurs de la Matrice…
- Vos ancêtres ?
- Certainement.
- Eux aussi avaient ce don ?
- Probablement, oui. Mais je pense qu'il devait être beaucoup plus développé chez eux. De générations en générations, le nôtre s'est quelque peu amoindri… A moins que…

Louis parut soudainement avoir une révélation.

- Qu'avez-vous ? S'inquiéta Gordien.
- Rien, je pensais à quelque chose. Répondit-il d'un air songeur. – Quelque chose d'affreux... Un secret, soigneusement gardé durant des années… Des choses me revenant soudainement en mémoire. Des souvenirs… Des liens se forment… Ma mère !
- Quoi, votre mère ?
- Elle savait. Tout ! Elle savait tout ! Elle en est une !
- Une quoi ?... Une Élue ?

Louis secoua la tête. Sa mère était une des leurs. Inconsciemment, il pensait l'avoir toujours su mais ce coup-ci, il semblait en être convaincu et cette vérité, étrangement, le troublait profondément.

- Et votre père ?
- Quoi mon père ? Dit-il, agacé. – Est-ce que lui aussi était un «Élu» ? Aucune idée.
- Mais de toute évidence, votre frère aîné la possède aussi, cette prétendue faculté paranormale. Lui fit-elle remarquer, sans se soucier de son trouble.

Il la jaugea d'un air crédule.

- Le « Don » ! Lui lança-t-elle au visage. – le fameux don ! Votre frère doit aussi l'avoir !
- Oui… Sûrement… Quelle importance ?
- Pourquoi a-t-on fait appel à vous et non à votre frère ? Demanda-t-elle.
- Comment voulez-vous que je le sache ? Rétorqua-t-il. – Peut-être pour la seule et simple raison que Jean-René était le principal organisateur de tout ce foutoir. Nous avions quelque chose en

commun. J'étais probablement le détenteur de quelque chose d'important. A ses yeux, le Maître des Orvets était la clé de tout…

Louis chercha dans la poche de son blouson et en retira un objet qu'il tendit à Gordien :

- Qu'est-ce que c'est ? Dit-elle, désappointée.

- Le flingue. Il vous sera plus utile. Vous devez avoir l'habitude de ces choses là. En tous les cas, bien plus que moi…

Elle s'en empara et hocha furtivement la tête, en guise de remerciement.

- D'après vous, que va-t-on trouver en bas ? Susurra-t-elle, le regard empli d'inquiétude.

- Aucune idée. Mais beaucoup de réponses à des questions restées trop longtemps en suspend.

Ils délaissèrent la contemplation des fresques et poursuivirent leur avancée dans ce long et obscur boyau rocheux pour accéder enfin à un tout autre lieu…

Ils contemplèrent cet espace souterrain, empli de résonances et plongé dans une semi obscurité. Dans tout ce grand vide, ne perçait qu'une fine lueur bleutée.

Des courants d'air venaient leur caresser le visage et tournoyaient tout autour d'eux.

- Où sommes-nous ? Chuchota Natacha.

Louis lui prit l'autre main et la serra dans la sienne, comme un geste de réconfort.

- Au cœur de Malrouve. Là où tout a commencé. Dit-il en regardant droit devant lui, comme s'il parvenait à discerner le ventre ténébreux et glacial de ce grand néant.

La lumière bleutée se précisa, jusqu'à former une masse circulaire de plus en plus volumineuse. Une sphère apparut alors, s'élevant à quelques mètres au dessus du sol et Louis sut alors qu'il avait devant lui ce que les anciens nommaient la ***Matrice***.

- C'est… ? Commença Gordien, désarmée devant tant de magnificence.

- Oui. C'est elle.

- Elle n'a pas l'air diminué.

Cette grosse boule bleutée restait dans les airs, statique, comme en lévitation et les deux acolytes, main dans la main, restaient de marbre, à l'admirer et attendre patiemment la suite des évènements. Ils n'étaient plus maîtres de leur destin. Ils en étaient pleinement conscients. Quelque chose de plus vaste et de plus essentiel les dominait. Comme deux gamins disciplinés, ils étaient à l'écoute du silence caverneux qui régnait en cet endroit et n'osaient l'enfreindre.

Soudain, une silhouette encapuchonnée, comme venue de nulle part, se présenta à eux. Ils la virent distinctement se détacher de l'obscurité ambiante et approcher lentement.

La lumière se fit alors plus vive et la grotte fut entièrement inondée d'une clarté bleu nuit. La sphère brillait de mille feux et trônait au centre d'une cathédrale rocheuse.

Ainsi, Louis et sa complice purent enfin percevoir mieux leur environnement. De ce fait, Ils purent distinguer avec plus de facilité des éléments de roches, sombres et découpés en arêtes saillantes, des colonnes de schiste ardoisier s'élevant, tels des stalagmites, vers des hauteurs insondables et le lit d'un ruisseau souterrain, parcourant en lacets, le sol froid et rocailleux de cet antre chthonien.

La silhouette, affublée d'une longue cape brune, semblait les observer, les jauger avec délectation.

- Qui êtes-vous ? Lança Natacha, sur le ton de l'exaspération. – Que voulez-vous ?

Louis se tourna vers elle et, un doigt sur la bouche, lui fit signe de se taire et de ne surtout pas intervenir. Mais Gordien n'en faisait qu'à sa tête :

- Pourquoi sommes-nous encore en vie ? Ajouta-t-elle. – Vous auriez pu en finir avec nous ! Ce ne sont pourtant pas les occasions qui vous ont manquées ! Pourquoi nous avoir laissés venir jusqu'ici ? Pourquoi tant d'égards ?

- Notre but n'est pas de vous supprimer. Répondit la silhouette, d'une voix feutrée mais suffisamment audible pour que Louis puisse l'identifier sans trop d'effort :

- Jeannot ?... A quoi joues-tu encore ? Quand vas-tu cesser tes enfantillages ?

- Mais je ne m'amuse pas, Louis. Au contraire ! J'œuvre pour notre domaine. J'œuvre pour la concrétisation d'un rêve oublié, Louis.

- Vous devriez vous faire soigner, monsieur Lefort ! Rétorqua Natacha, excédée.

L'homme à la cape émit un long ricanement sardonique puis, d'un geste ample et ostensible, rejeta sa capuche en arrière et dévoila un visage inquiétant : une peau légèrement

verdâtre sur laquelle on pouvait aisément distinguer, ça et là, d'étranges bubons purulents de couleur sombre...
- Mon Dieu ! Fit Gordien, écœurée par cette vision repoussante.
- Jean-René !... Bredouilla Louis. – Que… Que t'arrive-t-il ? Ton visage !... Es-tu malade ?...
- J'appartiens à Malrouve. Répondit l'ami d'enfance, tout en esquissant un sourire de satisfaction et de plénitude. - J'en suis, à présent, le seul et unique gardien. Je veille sur lui… Cela a toujours été mon rôle… Je fais partie intégrante de ce domaine… Je SUIS ***Malrouve***.

Confusément, Louis replongea dans les eaux troubles du passé et se mit à envisager l'inenvisageable. Son esprit voyagea parmi les souvenirs et l'image d'une entité spectrale et vengeresse, vêtue d'une longue cape à capuche aux reflets verdâtres, hantant depuis des lustres le domaine, ce croquemitaine qui terrifiait les gosses en passant son temps à errer dans les ruines d'une maison abandonnée, lui revint en mémoire.
Était-ce possible ?

«La Main Verte» ! Jean-René s'était accroché fermement à cette représentation fantasmagorique, comme le symbole d'une époque révolue mais tant regrettée. Même fausse, même imaginaire, il n'avait pas souhaité renoncer à cette effrayante incarnation et avait fini par lui donner corps.
- La Sphère me l'avait promis. Dit-il en souriant. – Le sacrifice de toute une vie enfin récompensé. Les mioches, aujourd'hui, n'apprécient plus les peurs cachées de l'enfance, les frayeurs nocturnes se cachant sous le lit ou nous guettant depuis l'embrasure d'une porte légèrement entrouverte. Souviens-toi mon ami, cette ***Main Verte***, c'était notre trouvaille à nous, à Thierry, à toi et à moi ! La rumeur de son existence s'est répandue sur plusieurs décennies mais a fini par tomber en désuétude ! Je veux la ressusciter, à travers moi, comme un ultime sacrifice !
- Nous le savons, Lefort ! Intervint Gordien. – Nous avons pu voir vos dessins ! Votre sœur et vous, étiez sérieusement atteints ! De véritables sociopathes en culottes courtes !
- Depuis quand connaissais-tu ce passage secret ? Lui demanda Louis.
- Depuis toujours. En fait, ce passage existait déjà à une époque lointaine, en un temps où une race d'êtres extraordinaires vivait ici, en ces lieux. Bien avant l'arrivée des premiers Celtes, cette terre appartenait à une ethnie particulière. Une poignée d'hommes et de femmes vivant en parfaite harmonie avec leur environnement et sachant composer avec lui. Ils étaient évolués et emplis de sagesse. Leurs techniques étaient avancées, bien plus qu'on ne pourrait l'imaginer. Ils étaient les tous premiers Gardiens du Cercle. Leur ancêtre commun était venu jadis dans notre monde afin d'échapper à une mort assurée. Il tomba du ciel et se retrouva, lui et son engin volant, dans les entrailles de la terre, à cet endroit précis, juste sous nos pieds. Il était seul et apeuré. Faure raconte tout ça dans ses écrits ! Je les ai parcourus à maintes reprises. Ma… Ma sœur avait subtilisé un des rares exemplaires encore existants…
- Un être venu de l'espace, serait venu jusqu'ici, à bord de son vaisseau spatial pour fuir quelque chose qui menaçait son monde ?... Vous pensez nous faire avaler ça, monsieur Lefort ? Sérieusement ? Vous êtes aussi barge que votre frangine pouvait l'être ! Aussi taré que ce soi-disant archéologue ! En fait, vous avez tous un grain, tous autant que vous êtes !
- Cet être avait fui sa planète, pour une raison que j'ignore encore ! Continua Jean-René, en haussant davantage le ton de sa voix. Son regard enflammé fixait avec une incroyable intensité un point situé quelque part, juste au-dessus des têtes de ses deux interlocuteurs. – Croyez-le ou non, lieutenant : cette créature se terrait dans cette caverne et y fit une rencontre. Celle d'un clan, une petite tribu d'hommes primitifs qui avait trouvé refuge en ce lieu. La suite, vous la connaissez déjà. Cette rencontre donna naissance à une race nouvelle. Des «sangs mêlés», moitié humains et moitié extraterrestres, que les anciens considérèrent comme les premiers représentants de cette communauté mystique que l'on nomme aujourd'hui les ***Élus***. Tes ancêtres, Louis…
- Que t'est-il arrivé ? Demanda Louis. – Pourquoi t'accrocher à tout ça ? Que cherches-tu ?
- Je veux retrouver Malrouve tel qu'il fut naguère et non pas tel qu'il est devenu ! Nous y avons connu des moments magnifiques, tous les trois, ensemble ! C'était, de loin, les meilleurs instants de mon existence ! Alors j'ai prié jour et nuit, de toute mon âme et de toutes mes forces, pour que ce temps revienne enfin et pour que le domaine redevienne comme il était dans nos

souvenirs : sauvage, mystérieux et indiscipliné. Un lieu féerique où nous pouvions vivre et respirer, Louis. Notre monde !
Vous êtes malade, Lefort ! Intervint Gordien, sur un ton qui se voulait plus conciliant. – Croyez-moi : nous pourrions vous soigner en conséquence.
- Malade ? répéta l'homme à la capuche. – Malade ? Non ! Se défendit-il de façon énergique. - Anne-Marie, elle, était malade ! Mais pas moi !
- Que veux-tu insinuer ? Questionna Louis.
- Je veux dire que c'est Anne-Marie qui a eu l'idée de tuer ce pauvre gamin ! C'est elle qui s'est confectionnée ce masque morbide et qui s'est mis en tête de te ramener ici, Louis. Elle ne cessait de me répéter qu'elle était constamment en communication avec des entités supérieures et invisibles qu'elle appelait les « Démons Archaïques ». Ces êtres lui commandaient de te faire revenir par tous les moyens possibles. Ce qu'elle fit, avec le puissant soutien de l'Encre Ténébreuse. Les Effluves eurent raison de la santé mentale de cette Madame Juin. C'est cette malheureuse qui inscrivit ce message sur le mur de son propre restaurant, la nuit même du meurtre. Mais c'est Anne-Marie qui enleva l'enfant et qui l'enferma ici, dans une geôle et qui, plus tard, força ce pauvre Thierry à le supplicier !
- Que dis-tu ? Thierry aurait assassiné le petit Falaise ?
- Il ment, Louis ! Lança Natacha. – Il ne cherche qu'une chose : vous foutre en rogne ! Ne l'écoutez pas. Ce type est un salopard d'assassin ! Il mérite cent fois la taule !
- C'était sa seule chance pour sortir enfin et revoir la lumière du jour. Poursuivit Jean-René. - Être libre, au bout de trente années d'enfermement dans ces sous-sols obscurs et humides… Il lui fallait devenir un ***Fénaïde***. Il lui fallait choisir la voie du Chaos originel. Il était un ***Élu***, lui aussi. Tout comme toi, Louis ! Je le savais. Je l'avais toujours su. Lui aussi avait ce « Don ». Mais peut-être l'ignorait-il… Alors il devait commettre l'acte le plus inhumain qui soit, le plus amoral de tous : tuer un enfant...

Soudain, il extirpa un objet effilé et brillant de sous sa cape et le brandit en l'air. – Voici l'arme sacrificielle ! Proclama-t-il.

Louis distingua la lame légèrement recourbée d'un long couteau que son ami d'enfance tenait fermement dans sa main.
- C'est avec ça que tu as saigné ce pauvre gosse ? Lui dit-il d'une voix submergée par un intense sentiment de dégoût et de stupeur...
- Pas moi. Thierry. Il n'avait pas le choix. C'était ça ou bien la mort. Mais après avoir commis l'acte, rongé de remords, il a aussitôt retourné l'arme contre lui pour s'infliger une profonde entaille au cou... Heureusement, nous avons pu le soigner et stopper l'hémorragie à temps. Mais pour lui, il était trop tard. Il avait commis l'irréparable, le geste amoral par excellence. Il était condamné à muer, à se transformer en une créature malfaisante. Un non-mort, un suppôt du Mal... Un seigneur Fénaïde…
- Pourquoi n'as-tu rien fait pour empêcher ça ?
- Pourquoi ? Pourquoi ? Mais… Mais ma sœur était une démente ! Tu l'as dit toi-même ! Elle était fanatique et prête à toutes les extrémités ! J'avais peur d'elle et de ce qu'elle était capable de faire !
- Il ment. Susurra Gordien. – Il essaie de vous enfumer.
- Pourquoi m'avoir demandé de revenir ici, à Malrouve ? Pourquoi cette lettre ?
Jean-René, ou ce qui en restait, se mit à sourire et Louis perçut nettement la malice et la duplicité se refléter dans la lueur fugace de son regard.
- Tu n'es plus celui que je connus par le passé. Déclara-t-il d'une voix qui se voulait grave. – Jean-René est parti. Tu t'es emparé de sa mémoire et de tous ses souvenirs mais tu n'es pas lui. Tu es ce que nous avons perpétué, il y a trente ans de ça. La force qui contrôle Malrouve a donné vie à cette incarnation enfantine, à cette créature imaginaire. Tu es la ***Main Verte***, le croquemitaine qui terrifiait les mômes. Tu as lié un pacte avec cette force démoniaque. Mais qui que tu sois, saches qu'elle s'est jouée de toi... Elle t'a trompé. Tes frustrations, ta haine, ta soif de vengeance et ton sentiment nostalgique lui ont permis de revenir en ce monde. Dorénavant, elle va sonder mon esprit et en extraire mes peurs et mes pensées, mes rêves et mes faiblesses. Les dimensions figées ne seront bientôt plus qu'un lointain souvenir. Les quatre seigneurs du Chaos vont pouvoir dès à présent se frayer un chemin jusqu'à nous…

- Mais que dites-vous ? S'inquiéta Gordien en lui assénant un léger coup de coude dans les côtes. – Vous avez perdu la tête vous aussi ! Vous n'allez tout de même pas croire à ces fadaises ? C'est du délire ! Elle se tourna alors vers l'homme à la capuche et pointa son arme en sa direction : - Monsieur Lefort, au nom de la loi, je vous arrête pour les meurtres du petit Damien Falaise et de l'officier de police Orsini ainsi que pour la séquestration abusive du dénommé Goulaine.
Jean-René, ou ce qu'il était devenu, la fixa sans broncher, comme s'il ne parvenait pas à saisir toute la portée de ses propos...

Mais bientôt, des gloussements se firent entendre et des ombres apparurent de toute part, agrippées aux hautes parois de la grotte. De leurs tanières putrides, orifices creusés à même la roche, des dizaines de silhouettes, spectrales et décharnées, émergeaient au grand jour et s'acheminaient vers eux.
- Les Ladres ! S'écria Louis. – Ils arrivent de partout !
- Ton cher papa a tué leur ancien maître, le seigneur Robert De Ragaine. Dit l'homme à la capuche. – Ils le savent. Ils savent qui tu es, Louis : le fils de celui qui les a privés d'un guide durant de très longues années.
- Nous n'avons plus d'arme pour nous défendre ! Fit justement remarquée Gordien, tout en amorçant sa fuite.
- On est dans la mouise, lieutenant. Constata Louis. – Je peux dire que ces choses sont pratiquement indestructibles, véloces, rapides et de surcroît en nombre ! Ce coup-ci, je ne vois absolument pas comment on va pouvoir s'en sortir…
- Mais notre but n'est absolument pas de vous exterminer. Précisa Jean-René sur un ton tout à fait serein. – Il est de vous garder ici, précieusement, comme nous le fîmes jadis pour ce cher Thierry...
- Pourquoi me garder, moi ? Se défendit Natacha, affolée, les yeux rivés sur chacune des parois. – Je n'ai absolument rien à voir dans votre histoire !
- Exact, ma belle. Sur ce point, vous avez entièrement raison et je pense m'être quelque peu avancé quant au sort que l'on vous réserve. Certes, comme vous l'avez si bien dit, vous n'avez rien à voir avec notre histoire et c'est bien pour cela que vous seule allez mourir !
- Ne la touche pas, salopard ! Gronda Louis.
- Oh mais je ne lui ferai rien... Je laisse à mes ouailles le soin de s'en charger.

A ce moment, le bruit des gloussements s'amplifia et résonna dans toute la grotte, tel un capharnaüm assourdissant. Louis comprit alors que le signal avait déjà été donné et qu'il préfigurait l'annonce d'une attaque méthodiquement orchestrée et imminente. Il lui fallait réagir au plus vite et trouver une échappatoire.

Mais il avait manqué de perdre la vie en affrontant la jeune Adèle. Ses capacités psychiques devaient très certainement être au plus bas...

Natacha lui prit fermement la main et le regarda droit dans les yeux, l'air résolu :
- Ne vous en faites pas pour moi, Louis. Dit-elle, des larmes perlant au bord de chaque paupière. – Ne risquez pas encore votre vie pour sauver la mienne. Il en est ainsi et vous n'y pouvez plus rien. Votre «Don» ne peut pas tout… Merci, Louis. Merci pour tout...

Étrangement calme et résignée, Gordien commença par se débarrasser de sa lampe électrique en la jetant mollement sur le sol. Puis, brusquement, elle se jeta sur la torche enflammée de son coéquipier et finit par s'en saisir tout en s'armant de son automatique. Ainsi, brandissant dans le même temps le flambeau ardent et le pistolet devant elle, Gordien poussa un grand cri de guerre pour exhorter sa rage, évacuer sa torpeur et se donner du courage.

Louis resta sur place, impuissant et ne pouvait qu'assister à ce dernier assaut, désespéré mais si téméraire.

Quant à la ***Main Verte***, cette créature encapuchonnée, elle n'eut pas le réflexe approprié ni la force suffisante pour parer de façon efficace et salutaire le coup de torche que Natacha lui asséna vivement. Affamées, Les flammes se mirent alors à ronger l'étoffe de son vêtement et à se propager à grande vitesse.

Celui qui fut Jean-René se débâtait comme un désespéré, en poussant des cris d'orfraie et en moulinant frénétiquement ses bras dans tous les sens.

Louis remarqua qu'une panique similaire avait aussitôt gagné la horde de lépreux. Celle-ci amorça une retraite et bientôt, enclencha la dispersion et la fuite dans un désordre chaotique.

Un miracle ! Pensa-t-il, exultant de joie.

Sans le savoir, Natacha avait instinctivement opté pour la stratégie d'attaque qui lui parut être la plus viable.

La Main Verte ou ce qui avait été auparavant un être humain, était le berger et l'âme de ces infortunés lépreux. Une fois ce dernier en réelle difficulté, la meute sanguinaire ne semblait plus être en mesure de faire la redoutable démonstration de son efficacité.
Ainsi, la créature encapuchonnée était devenue une véritable torche humaine qui s'agitait et gigotait avec frénésie.

Incandescente, elle finit par s'éloigner et gagner la rive du ruisseau putride pour s'y jeter à corps perdu.

Louis se lança à sa poursuite et atteignit le bord de ce lit dans le creux duquel stagnait une eau trouble et saumâtre. Flottant à sa surface adipeuse, il ne put entrevoir qu'un sommaire crépitement de flammèches dévorant les restes d'une vague silhouette brunâtre. Visiblement, la *Main Verte* n'était plus et l'esprit torturé de son vieil ami pouvait, dès à présent, reposer en paix.

Il eut une pensée pour lui et ressentit un profond sentiment de pitié à son égard. Mais il comprit bien vite qu'il n'aurait rien pu faire pour le sauver de cette folie qui avait fini par le consumer entièrement. Malrouve lui avait toujours appartenu comme lui avait toujours appartenu à ce domaine. Son corps reposait à présent dans les méandres de ses profondeurs incertaines.

Natacha savait la douleur que l'on pouvait ressentir dans ces moments là et se contenta de le prendre délicatement par le bras et de le tirer vers elle.

- Eh ! Allez, venez ! Dit-elle d'une voix qui se voulait douce. – On ne pleut plus rien pour lui.

Louis se résigna.

- Rien ne meurt ici. Dit-il d'une voix éteinte.
- Que dites-vous ?
- Souvenez-vous, Jean-René nous l'avait confié : ce domaine a une mémoire…

Et tous deux levèrent la tête et se contentèrent d'observer l'énorme géode bleutée, aux mille reflets, qui flottait au-dessus d'eux. La Matrice avait repris de la vigueur et paraissait doubler de volume.

- On dirait que le Chaos est en train de perdre du terrain. Fit remarquer Gordien, satisfaite. – Les Ladres se sont carapatés et l'Encre Ténébreuse n'a toujours pas montré le bout de son museau.
- Ce n'est peut-être qu'une ruse. Finit par admettre Louis. - Une retraite déguisée afin de mieux contre-attaquer…

Tels des mômes émerveillés devant la vitrine illuminée d'un magasin de jouets, les deux complices ne parvenaient pas à détacher leur regard de cette clarté flamboyante.

- Il nous a soutenus mordicus que cette «chose» venait d'un monde lointain… Une autre planète… Vous y croyez, vous ?
- C'est une possibilité. Bredouilla Louis.
- Vous ne pensez tout de même pas qu'elle puisse venir de l'espace ? Ironisa-t-elle sans réelle conviction.
- Et pourquoi pas ? Elle est ici depuis des millénaires, enfermée dans cette grotte. Sa chute a laissé des traces évidentes !
- Vous faites référence à ce gouffre ?
- Ce devait être à une époque très lointaine. Considéra Louis. – Une époque où la Terre n'avait pas encore fini sa formation. Séismes et autres phénomènes tectoniques… La lave a dû la prendre au piège. Cette chose est restée là, durant tout ce temps, avec celui qui était à son bord…

***

Hirn poussa légèrement la grille et la fit doucement grincer. Il considérait l'ouverture comme suffisamment large pour pouvoir s'y faufiler. Suivi de près par Catherine et le professeur, il progressait prudemment dans l'épaisseur cotonneuse d'un imposant brouillard…

Malgré cette opacité avérée, Escarpe parvenait à distinguer les silhouettes fantomatiques et

torsadées d'arbres et d'arbustes enchevêtrés les uns dans les autres.

L'herbe était haute et détrempée et le sol semblait spongieux.

- J'aurai dû chausser des bottes ! Lança Catherine.

- On dirait que le domaine tout entier a subi une saisissante transformation. Indiqua le vieil homme en essayant, tant bien que mal, de se frayer un chemin dans cette anarchie végétale.

- Je n'aime pas ça. Avoua le jeune Vincent, en tête de l'expédition. – Je sens quelque chose de foncièrement mauvais !

- Vous avez dû marcher dans quelque chose ! Répondit Catherine.

- Ce n'est pas drôle, madame Chaudet !

- Allons, calmez-vous, Vincent ! Je plaisantais ! Dit-elle en esquissant un sourire. – C'était une façon comme une autre de détendre l'atmosphère ! Je vous sens particulièrement crispé, mon garçon !

- Y a de quoi, non ? Répondit ce dernier, apparemment vexé. – Figurez-vous que j'ai le trouillomètre à zéro !

- Comme nous tous, Vincent. Intervint le professeur.

La petite équipée se frayait un difficile chemin dans une direction donnée, à travers les herbes folles, en écartant les amoncellements de branches et de feuillages, sans trop savoir quel cap suivre et en s'appliquant à ne pas perdre l'autre de vue.

L'humidité ambiante trempait leurs habits et chacun de leurs pas les appesantissait davantage.

La nuit était fraîche et pourtant la sueur dégoulinait de leurs fronts sous le poids de l'effort consenti.

Escarpe cherchait un second souffle et peinait à suivre la marche nerveuse de ses compagnons. La mine défaite et le regard éteint, il voulut les alerter et leur soumettre l'idée d'une halte mais sa fierté naturelle lui interdisait d'afficher une telle démonstration de faiblesse.

A la traîne et distancé, le vieil homme percevait de moins en moins la fine silhouette de Catherine et tenta, malgré ses douleurs musculaires et son manque d'oxygène, de la rattraper en redoublant de volonté et en accélérant quelque peu sa progression.

Au bout de quelques minutes, n'en pouvant plus, il commença à deviner plus nettement le manteau de celle qui le précédait et se surprit à pouvoir la rejoindre jusqu'à être pratiquement à sa hauteur…

- Catherine… Vous voyez Vincent, devant vous ? Lui demanda-t-il, la gorge douloureuse et la salive au bord des lèvres… Ce brouillard est dense et je ne voudrai pas que l'on se retrouve séparé…

Elle ne répondit pas et sembla même accélérer de plus bel, comme si elle voulait le semer...

Escarpe trouva cette réaction singulière. Il se demanda alors si elle l'avait bien entendu.

Une nouvelle fois, il parvint à la rejoindre. Il tendit le bras, lui tapota d'abord le bas du dos puis, comme si cela ne suffisait pas, tira légèrement sur son imperméable.

Soudain, elle stoppa sa marche mais ne se retourna pas, comme figée...

- Pourquoi vous arrêtez-vous ? Vous allez finir par perdre Vincent ! Que faites-vous ?... Vous avez vu quelque chose ?

C'est alors qu'il perçut distinctement un grognement sourd. Catherine avait dû apercevoir une ombre menaçante se faufiler entre les arbres. Une ombre menaçante qui grognait tel un chien.

Escarpe, apeuré, guetta de toute part, tout autour de lui mais ne voyait que de la brume épaisse et ondulante.

- Nous devrions revenir sur nos pas, vers la grille d'entrée. Proposa-t-il.

Le grognement persévérait... Au bout d'un moment, le professeur fut saisi d'un sentiment d'effroi lorsqu'il réalisa que ce bruit guttural ne venait pas d'un quelconque canidé enragé mais bien de la femme qui était postée juste devant lui.

Brusquement, Catherine fit volte-face et le vieil homme réalisa que ce visage, déformé par un trop plein de haine n'était pas le sien mais celui d'un démon, au nez affreusement retroussé et à la gueule carnassière !

Le vieux professeur comprit alors qu'il était tombé dans un piège, qu'il avait suivi un leurre durant tout ce temps et qu'il avait bel et bien perdu de vue la véritable Catherine. Il

s'était fourvoyé, quelque part, en plein cœur du domaine, à l'aurore, parmi cette abondante végétation et faisait face à la ruse perverse d'une créature maléfique…

Les yeux de celle-ci se résumaient à deux globes d'une blancheur laiteuse. Sa peau était crayeuse, craquelée par endroits et de sa bouche s'écoulait un liquide noir et adipeux. Cette chose était pourvue de longs doigts, effilés et griffus et semblait prête à s'en servir pour lacérer à tour de bras de la peau humaine...

* * *

Tel un tourbillon démentiel, l'Encre Ténébreuse se dressa de toute sa virulence !

Telle une furie cataclysmique, elle émergea de son lit !

Cette masse noire, active et tourmentée se déploya, vrilla sur elle-même et ondula tout en se dirigeant vers nos deux acolytes.

Cette force infernale allait bientôt les engloutir dans les spirales de sa fureur et Louis le comprit bien vite.

Cette puissance chaotique, cette entité néfaste allait les balayer d'un seul mouvement, d'une modeste pichenette, comme l'on se débarrasserait aisément d'un insecte.

Avant que cette menace ne les engloutisse définitivement et irrémédiablement, Louis eut le réflexe de se mettre en avant et de vivement tirer sa complice vers l'arrière.

- Que faites-vous ? Demanda-t-elle, quelque peu secouée par cette soudaine agression.

- Restez là ! Ne vous approchez pas ! Lui commanda-t-il d'une voix ferme et décidée. - Cette chose ne veut que moi ! Uniquement moi ! Partez d'ici ! Foutez l'camp !

La spirale ténébreuse le souleva du sol en une fraction de seconde. Gordien eut la sensation que son coéquipier ne résistait aucunement, qu'il se laissait volontairement manœuvrer par cette immensité maléfique.

Balancé comme un fétu de paille aux quatre vents, l'homme était entraîné dans l'agitation de cette tornade.

Puis, soudain, le cyclone démoniaque l'avala. Tout comme Jonas, Louis disparut dans le ventre de la baleine.

Gordien cria son désespoir mais aussi sa frayeur. Louis n'était plus visible à présent. Il venait d'être mangé par ce géant qui, après avoir enfin eu ce qu'il avait tant convoité, se rétracta, parut s'apaiser pour mieux se retirer et disparaître dans les profondeurs insondables de son repoussant repère.

Le tourbillon retomba en cascade et se mua en une pluie fine et aqueuse pour se reformer en un ruisseau noir mais plus serein, emportant dans l'immuable courant de son lit, le corps inerte du ***Maître des Orvets***…

Natacha restait seule dans tout ce grand vide que la sphère géante irradiait de sa lumière bleutée.

Elle commençait à craindre le pire ou l'inévitable. Cette appréhension se révéla fondée lorsqu'elle perçut tout autour d'elle, des choses s'agiter dans l'épaisseur ignorée des ténèbres, là-bas, plus loin, bien au-delà de tous ces chicots d'ardoise qu'elle pouvait encore distinguer, au cœur même de l'immensité rocheuse de cette grotte...

«Les Ladres» souffla-t-elle. *«Ils reviennent pour moi !»*…

Elle entendit de faibles gémissements, des râles et quelques grognements, percevait des mouvements, des formes indistinctes se muer en ombres lascives…

La luminosité ambiante baissa brusquement d'intensité et Gordien n'eut pas d'autre choix que de lancer la torche qu'elle détenait encore, à bonne distance sur le sol, suffisamment loin pour pouvoir lui permettre d'entrevoir cette nouvelle menace. Un halo concentrique d'une lumière tamisée se dessina presque instantanément tout autour de l'objet enflammé et lui permit ainsi de mieux apprécier et d'appréhender ce qui venait vers elle...

Mais ce à quoi elle assista dépassait tout entendement : ces choses étaient différentes de ce qu'elle avait pu voir auparavant. Ce n'était pas des Ladres mais d'autres créatures d'apparence anthropomorphique. Certaines d'entre elles avaient endossé de vieux uniformes militaires "vert de gris" qu'elle n'eut aucun mal à identifier. D'autres s'étaient parées de blouses qui, en des temps reculés, avaient dû être d'une blancheur immaculée. D'autres encore étaient

simplement affublées d'habits civils, des guenilles poussiéreuses et rongées par les ans sur le revers desquelles s'affichait un même motif, en tissu de couleur jaunâtre et dont la forme faisait penser à celle d'une étoile à six branches…

Leurs faciès se résumaient à des conglomérats de chairs sanguinolentes et putrides ou, pour d'autres, à d'atroces caricatures vaguement humaines.

Toutes ces monstrueuses résurgences déambulaient maladroitement, tels des pantins désarticulés…

Ils étaient nombreux et arrivaient de toutes les directions possibles…

Paniquée, elle s'empara nerveusement de son arme et vérifia, les mains tremblantes, le contenu de son chargeur. Pas assez de munitions pour un tel nombre d'adversaires ! Pensa-t-elle, affolée.

Elle se fit alors une raison. Elle était parvenue au bout de sa route. Elle allait mourir. Quoiqu'il puisse arriver, elle allait y passer ! Aussi, elle souhaita partir la tête haute et ne pas crever inutilement, sans se battre. Elle eut alors une pensée pour sa sœur, Macha, pour qui elle adressa une dernière prière, ânonnée dans l'intimité de son esprit. Elle se signa de façon fugace et se mit en position, prête à frapper.

- Venez, bande de salauds ! Cria-t-elle, comme pour se donner un surcroît de hargne. - Approchez ! Venez encore plus près ! Allez !

Brusquement, elle se mit à sangloter, malgré ses efforts répétés pour ne pas relâcher la pression. Mais la fatigue aidant, l'émotion se faisait plus forte et devenait ingérable.

Elle pensait à Louis et à sa disparition soudaine. A son sacrifice pour essayer de lui sauver la mise. Mais pour quel résultat ? A présent, elle savait qu'elle était, elle aussi, condamnée à errer dans les limbes de ce maudit domaine. Que tout devait s'arrêter net, en cette place, dans l'obscurité et la puanteur de cette maudite grotte, à quelques mètres en dessous de cette énorme boule flamboyante, gonflée de mille reflets bleutés…

Mais elle ne voulait pas flancher. Elle maintenait l'arme, solidement cramponnée, entre ses mains jointes, les bras allongés vers l'avant. Elle pivotait sur elle-même pour savoir dans quelle direction elle allait bien pouvoir ouvrir le feu en premier.

Ils arrivaient en nombre, la plupart progressant debout, les autres à quatre pattes, menaçants et affamés. Par où commencer ? Se disait-elle, les nerfs en pelote et l'esprit embrouillé.

Alors, elle se décida à tirer sur sa droite, de façon totalement arbitraire. D'abord un puis deux coups de feu retentirent. Un soldat allemand fut touché à la tête, juste au milieu de ce qui lui servait de boîte crânienne. Après avoir reçu l'impact, ce dernier stoppa son avancée, secoua énergiquement la tête comme pour se remettre les idées en place et se remit aussitôt à se mouvoir sans faillir.

Une autre de ces abominations, ayant l'apparence d'un pseudo-scientifique des années 1930, fut touché au ventre mais sembla ne pas en faire cas, malgré cette blouse perforée et ce liquide brunâtre qui s'écoulait de ce trou ainsi formé…

«Étaient-ils immortels ? Indestructibles ?» Se demanda-t-elle, au bord des larmes et de la déraison.

Alors, ne s'avouant nullement vaincue, elle pointa à nouveau son flingue vers eux et, dans un ultime sursaut de rage, appuya une nouvelle fois sur la détente, encore, encore et encore.

«Bang ! Bang ! Bang ! Bang !»

Mais plus ils approchaient de leur future proie et plus ces infâmes créatures salivaient de plaisir à l'idée de pouvoir s'en repaître…

Elles n'avaient de cesse de grogner et aucune balle ne semblait pouvoir enrayer le processus !

Natacha souhaitait conserver la dernière munition, cette petite ogive dorée qui dormait dans l'étroitesse de son chargeur. Celle-ci, elle la destinait pour elle seule. Au moment voulu, elle appuierait sur la gâchette une dernière fois, le canon collé sur la tempe ou enfourné tout au fond du gosier.

Les cheveux maculés de sueur et les traits du visage marqués par l'extrême lassitude, elle n'en pouvait plus et n'aspirait à présent qu'au repos éternel… Elle irait rejoindre sa très chère Macha ainsi que l'aimable monsieur Chaudet qu'elle ne connaissait que depuis peu mais qu'elle

avait appris à estimer…

Une dernière fois, elle se signa en prenant son temps et demandait pardon à un dieu qu'elle avait pourtant maintes fois rejeté depuis sa plus tendre enfance.

Elle opta pour la deuxième solution et introduisit délicatement le canon dans sa bouche. Elle régula sa respiration, ferma ses yeux mouillés de larmes et attendit le moment opportun, celui où l'on se résout à ne plus faire machine arrière et où l'on se décide à franchir le pas, de façon définitive.

Une simple pression et tout se finit là…

Chapitre XXII

La créature feignait l'approche mais se contentait de le menacer tout en gardant sa position et en effectuant toute une gesticulation digne d'un expert en art martial…

Escarpe mit alors à profit ce qu'il considérait comme une perte de temps pour glisser sa main dans la poche de son pardessus, au fond de laquelle dormait sagement son Colt.

Soudain, comme si elle avait sentit le danger, la chose aux allures vaguement humaines et à la mine rageuse, se décida à franchir un cap et amorça une approche furtive mais remarquable…

De manière instinctive, le professeur se saisit de son arme et la brandit vers elle, le doigt sur la gâchette.

- Qui que tu sois, dit-il avec quelques trémolos dans la voix, je te conseille vivement de renoncer à commettre cet acte irréparable !

La bête se figea et parut étudier attentivement ce petit bonhomme qui osait s'adresser à elle en ces termes. Sa tête n'avait de cesse de dodeliner, de se tourner dans tous les sens, à la façon d'un biologiste étudiant une incongruité de la nature.

«Elle me jauge, me calcule» Pensa-t-il. «Je ne dois pas trembler et ne pas lui dévoiler mes failles».

La chose grogna un peu avant de procéder à une très légère retraite. Escarpe en déduisit tout naturellement qu'elle avait dû prendre conscience du risque qu'elle encourait et de la dangerosité de l'objet qu'il avait en sa possession.

Mais dans le même temps, il se doutait bien que ce renoncement n'était qu'une ruse. Il parvenait à lire dans l'esprit primaire de ce démon et pouvait y dénicher quelques bribes d'intelligence.

Soudain, sans crier gare et à la grande surprise d'Escarpe, cette créature hideuse, aux griffes acérées et à la gueule vorace, se mit à se décomposer de manière fulgurante, à se dissoudre sous ses yeux, comme une motte de beurre sur une plaque chauffante. Aussi, la texture de son épiderme se mit à couler, à fondre littéralement, à se liquéfier jusqu'à se réduire en un petit tas de vêtements baignant dans une sorte de mélasse noire, aussi épaisse et grumeleuse que flasque.

Pour le professeur, la chose était parfaitement entendue : cette créature n'avait eu pour seul objectif que de l'égarer et de l'attirer précisément en cette place. "Un leurre !" Se dit-il, quelque peu soulagé d'avoir pu éviter l'affrontement. Mais pour quelle raison ?

Décidément, l'entité ténébreuse qui gérait cette machiavélique mise en scène devait être d'une redoutable puissance et avoir un goût prononcé pour la théâtralité et la tromperie…

Esseulé mais heureux d'être encore en vie, le vieil homme entreprit de retrouver son chemin dans cette purée de pois qui le cernait de toute part et l'épaisseur d'une végétation indisciplinée…

Au bout d'une bonne dizaine de minutes d'errance avec le sentiment de tourner perpétuellement en rond, Escarpe commençait enfin à discerner les contours imprécis d'un bâtiment. Des formes devenant distinctes, symétriques, rectilignes et anguleux parvenaient à se préciser à travers l'épais manteau brumeux de ce petit matin là…

La nature environnante était dénuée du moindre frémissement d'une vie autre que la sienne. Nul gazouillis d'oiseau ne venait accompagner l'aurore naissante. Nul brise ne semblait souffler sur le feuillage des arbres et ce qui était encore plus inquiétant, nul grondement lointain, venant de la ville, ne parvenait à franchir les portes du domaine…

Malgré ces troublants signaux, le professeur se faufila à travers la masse herbeuse, enjamba les racines nouées et encombrantes pour se diriger vers ce semblant de construction.

«Une verrière !» Réalisa-t-il en distinguant mieux son architecture.

Il eut alors une vague impression de déjà-vu, un sentiment troublant et familier, effectif et obsédant, lorsqu'il se présenta enfin devant cette grande armature métallique.
Il finit par se souvenir…

Mais ce souvenir, il n'aurait pour rien au monde, souhaité se le remémorer. Cette verrière avait effectivement existé. Elle avait été démontée à la fin de l'année 1971, juste avant l'ouverture effective et officielle du nouveau centre de loisirs. Considérée comme potentiellement «dangereuse», la municipalité avait préféré s'en séparer de façon définitive.

C'était une verrière toute simple, avec à l'intérieur, six longues rangées parallèles, emplies de plantes diverses et d'arbustes ornementaux. C'était là l'ouvrage des sœurs ursulines, renfermé dans cet espace clos et confiné où elles avaient appris, au fil des années, à se familiariser avec l'art difficile de la botanique…

Escarpe se rappelait parfaitement l'emplacement de cet endroit particulier. Il devançait de quelques mètres à peine la mare aux canards et, plus loin, bien plus loin, la maison au perron.

Cette précieuse indication lui permit de pouvoir se situer géographiquement avec infiniment plus de précisions et cette seule pensée lui apporta un regain d'optimisme...

Il remarqua que le squelette métallique de cette structure était entièrement rongé par la rouille et que les nombreuses vitres étaient soit brisées, soit tout simplement absentes.

La nappe spectrale du brouillard avait enfourné sa langue laiteuse en son ventre et léchait par vagues ondulantes et sinueuses l'antre de cette ruine...

Le professeur pensait halluciner mais comprit bien vite que cette apparition tenait du surnaturel.

Mais il prit aussi conscience que Malrouve avait brusquement glissé dans une autre réalité, bien plus inquiétante et bien plus étrange. Quelqu'un ou quelque chose avait généré cet autre monde et le vieil homme avait la certitude que le domaine tout entier revisitait son histoire. Ainsi, le vent qui balayait toute notion de réalité était mué par une nostalgie malsaine. Les souvenirs s'imposaient d'eux-mêmes. Seul, l'esprit d'un enfant tourmenté était capable de telles prouesses, était capable de redessiner les contours du domaine et de les sculpter en suivant scrupuleusement les consignes que lui soufflait la pestilence noire…

Dans ce décorum digne d'un bon vieux nanar de la Hammer, Escarpe avait la nette sensation d'évoluer dans un rêve où tout paraît à la fois si irréel, si fantastique et en même temps, si inquiétant et si repoussant.

L'Encre Ténébreuse se nourrissait de tous les naufrages et de toutes les perditions. La frustration se lisait dans cet environnement plus ou moins hostile. Elle émanait d'un enfant devenu adulte. Un gosse terrorisé d'avoir pris conscience du monde qui l'entourait et dans le quel il était sommé de s'affranchir. Ce gamin était recroquevillé, prostré dans un recoin de son psychisme et refusait de s'adapter. Il était profondément malheureux et ne souhaitait qu'une seule chose : revenir en arrière, là où tout lui paraissait possible et accessible.

L'Encre Ténébreuse avait perçu ce désespoir et l'avait concrétisé à sa manière. Comment ne pas profiter de cette aubaine pour véhiculer le Grand Chaos ?…

Escarpe aperçut l'entrée principale de la verrière et réalisa que sa porte était restée entrouverte. Probablement l'avait-elle toujours été…

Il rassembla ses dernières forces et tenta de la tirer vers lui mais en vain. Obstinément, la porte ne bronchait pas, bien encrée dans sa base, dans le creux d'un sillon qu'elle avait dû creuser durant des lustres.

Rien à faire ! Elle était bel et bien coincée...

Il lui faudrait alors se glisser par l'entrebâillement pour espérer entrer ou bien encore risquer la coupure en enjambant la surface carrée d'une des vitres manquantes. Il préféra opter pour la première solution et s'appliqua à rentrer le peu de ventre qu'il avait pour pouvoir passer entre le mince espace que lui offrait cette porte a demi-ouverte…

* * *

Catherine suivait le jeune Vincent et arpentait péniblement une terre gorgée d'eau.

Elle se retourna et constata, soucieuse, que le professeur n'était plus visible.
Devant eux, les nappes de brouillard semblaient s'évanouir et laisser place à ce qui ressemblait fort à un cimetière de voitures.

Ces carcasses rouillées étaient entièrement dévorées par la rouille et la végétation...

- Ne rêvez pas, madame Chaudet ! Lui lança Hirn. - Ces véhicules sont inutilisables !

- Je ne suis pas aveugle jeune homme ! Lui rétorqua-t-elle, quelque peu excédée par ce ton condescendant.

Soudain, devant eux, à quelques mètres à peine, se dévoilaient les marches d'un escalier de trois ou quatre marches et, un peu plus loin, la porte d'entrée d'un grand bâtiment.

Tous deux n'eurent aucun mal à le reconnaître. Mais quelque chose, dans l'aspect de sa façade, s'était modifié : une mousse envahissante et verdâtre avait entièrement tapissé son revêtement pierreux.

- Escarpe n'est plus derrière moi ! Prévint Catherine.

Le jeune rouquin parut nullement affecté par cette nouvelle.

- Il connaissait les risques. Dit-il d'une voix ferme et résolue. - D'ailleurs, nous les connaissions tous… Si c'est là le prix à payer pour mettre un terme à cette menace...

Curieusement, la double porte vitrée du château était restée ouverte et l'air s'engouffrait avec force dans le grand hall d'entrée.

Catherine, campait sur le seuil, hésitant à renouer avec un passé encore trop douloureux tandis que Hirn entamait l'inspection des lieux, un sac de toile en bandoulière.

Le décorum avait été modifié. L'endroit ressemblait davantage à un squat. Les murs y ruisselaient d'humidité et la tapisserie, aux motifs floraux, cloquait et se gondolait par endroit…

Le carrelage en damier avait lui aussi souffert de cette usure. Certaines de ses dalles étaient fendues sous la pression d'une herbe trop vivace.

L'escalier était recouvert de lichens et le plafond, à la peinture blanche et écaillée, laissait passer une eau qui n'avait de cesse de goutter à une cadence soutenue… Le lustre central émettait un léger grésillement tout en produisant une lumière à l'intensité chevrotante et poussive…

De toute part, leur parvenaient des bruits de chutes et de craquements lointains…

- Quel bazar ! Constatait le jeune homme, tout en agitant sa lampe torche dans tous les sens. - Sûr, une canalisation a dû céder là-haut !

Catherine crut bon de ne rien ajouter à ce commentaire. En retrait, elle se contentait d'observer sagement son équipier d'infortune progresser dans cet antre délabré.
Après de multiples soubresauts et autres avaries, le lustre avait finalement rendu l'âme.
De là où elle était, Catherine ne voyait plus que le grand halo lumineux que produisait la lampe du jeune Vincent. Et plus l'amplitude du halo diminuait, plus elle réalisait que le jeune homme s'éloignait d'elle, au risque de le perdre et se retrouver seule, dans cette froide obscurité...
Mais à présent, Hirn se positionnait tout au fond du grand hall, juste derrière la cage d'escalier.

- Vous remarquez quelque chose ? Lui demanda-t-elle alors qu'une brise glaciale, venue du dehors vint lui fouetter la nuque.

Exaspérée par ce courant d'air constant, elle se décida enfin à faire un pas en avant et à refermer aussitôt la porte vitrée derrière elle.
Elle fouilla ensuite dans la poche de son manteau pour en extirper une autre torche électrique qu'elle s'empressa d'allumer.

- Tout au fond, se trouve une autre porte, plus petite ! Signala le jeune rouquin.

- Elle donne sur le cellier ! Précisa-t-elle. - En bas, vous trouverez un vieux puits !

Elle prit une grande goulée d'air, l'expulsa vivement et entreprit, finalement, de le rejoindre d'un pas plus affirmé.

Dans la lumière spectrale de sa lampe électrique, elle parvint à saisir l'expression qui se dessinait sur le visage poupin du jeune homme. Celui-ci paraissait nerveux mais nullement effrayé. Aussi, elle put noter chez lui comme la marque évidente d'une grande détermination. Cette indication, à elle seule, la réconforta. Apparemment, le jeune garçon était capable de maîtrise. Elle l'enviait.

- Vous êtes déjà venue ici, madame ? Dit-il. - C'était en 72, c'est bien ça ?

- C'est bien ça. Répondit-elle, la gorge nouée.

- Qu'avez-vous ? S'inquiéta Hirn.
- Rien… Enfin… Comprenez bien… J'ai l'impression d'être revenue 30 ans en arrière et ça fait bizarre, croyez-moi !… Beaucoup de choses remontent à la surface et cela ne me plaît guère…
- Je vous crois. Je sais que le professeur, monsieur Larchaux, feu votre époux, ce jeune séminariste et vous, avez été confrontés à ce même cauchemar… Je peux comprendre votre ressentiment. Enfin, je crois...

Vincent osa actionner le loquet de la porte. Il la fit légèrement couiner en tentant de l'entrouvrir...

Ils descendirent les quelques marches en bois vermoulu qui les séparaient du cellier et évoluaient à présent à proximité du puits, dans une salle basse où régnait une exécrable odeur de remugle…

Le pied de Catherine heurta une masse indistincte, couchée à même le sol. Instinctivement, elle braqua sa lampe vers cet obstacle et fut à deux doigts de flancher en distinguant dans la pâleur de son faisceau, la forme d'un corps humain. Mais ce qu'elle vit par la suite, dépassa toutes les horreurs inimaginables : ce cadavre d'homme, en combinaison bleu nuit des forces d'intervention du GIGN, avait été comme partiellement rongé. La cage thoracique était apparente et suintait encore d'une mélasse sanguinolente.

La tête avait apparemment été arrachée et l'abdomen vidé de ses entrailles…

Catherine couvrit aussitôt son nez et sa bouche d'un mouchoir et fit quelques pas en arrière jusqu'à se heurter à l'un des piliers en briques supportant le poids de l'édifice.
- C'est une malheureuse victime de cette "chose" qui vit ici, tapie dans l'ombre. Estima Vincent, en venant éclairer à son tour l'immonde dépouille. - J'en ai repéré deux ou trois autres de l'autre côté de la margelle. A peu de chose près, tous dans le même état… Des hommes d'élite... Rompus à l'action et aux épreuves physiques... Se faire terrasser par un ennemi bien plus coriace et bien plus puissant que dix de ces gaillards ! La partie ne va certainement pas être simple à gagner ! Si nous la gagnons !…
- Le monstre qui a fait ça, ajouta Catherine, n'a plus rien d'humain. Il faudra le traiter telle une bête enragée et l'abattre sans la moindre hésitation ! Dit-elle en serrant les dents. - Tachez de ne pas égarer ce que vous transportez dans votre précieux sac, jeune homme ! Il en va de notre salut…
- Je vous le promets, m'dame !
- J'aurais aimé que le professeur soit avec nous. Confia-t-elle, le regard inquiet.
- Moi aussi m'dame. Mais rien ne nous dit qu'il ne s'en s'est pas sorti. Il est peut-être encore en train de nous chercher. Peut-être réussira-t-il à retrouver notre trace. Enfin, je l'espère…

Ils s'approchèrent du puits et de son ouverture circulaire et examinèrent attentivement cet orifice, œil noir inquiétant, prêt à tout engloutir autour de lui.

Catherine savait que ce trou béant était l'œuvre des anciens et qu'il était aussi âgé que l'historique cathédrale Notre-Dame à Paris ou bien celles de Chartres et d'Amiens… Sa margelle en pierre sombre était gravée de mille signes, symboles oubliés, difficiles à décrypter…

Un air vicié s'échappait de cette fêlure et venait fouetter les visages tourmentés de nos deux complices.

Hirn n'avait vu ce lieu que par l'entremise de ses nuits agitées. Mais tout coïncidait avec ce qu'il avait pu entrevoir dans la plupart de ses visions oniriques.

Chapitre XXIII.

Natacha flottait dans une nuit criblée d'étoiles scintillantes et se laissait porter au gré des vents cosmiques. Son corps lui semblait aussi léger qu'une plume et son esprit paraissait connaître la parfaite et reposante quiétude...

Elle vit des "chenilles" de lumière vive se tortiller dans tous les sens. Celles-ci l'effleuraient, tournaient et virevoltaient autour de son corps avant de repartir vers d'autres horizons…

La dormeuse distingua nettement des nébuleuses violacées, des spirales bleutées et des comètes argentées. Elle fut émerveillée devant le spectacle cosmogonique d'une planète aux reflets changeants, valsant avec volupté et harmonie avec ses satellites naturels…

Bientôt, elle perçut l'astre solaire et sa bouillonnante crinière qui ne cessait de rugir, crachant vigoureusement son feu ardent sur d'invisibles assaillants...

Elle était bien...

Elle fut en complète extase lorsqu'elle reconnut Jupiter, l'imposante et lumineuse boule de gaz et l'anneau magique de Saturne. Mais elle fut quelque peu angoissée lorsqu'elle réalisa soudain qu'elle dérivait vers d'autres recoins, bien plus sombres et bien plus froids.

Elle frôla Neptune de très peu et s'engagea vers l'obscurité du système…

Mais ce qu'elle s'imaginait être Charon ou bien Pluton n'était, en fait, qu'un vulgaire caillou aussi noir qu'un plumage de corneille. Surface rugueuse, volcanique et abrupte, cette grosse roche dérivait lentement dans les limbes galactiques, aux confins du royaume divin…

En y regardant de plus près, la jeune femme discerna trois gigantesques silhouettes, aux caractéristiques à peu près humaines, siéger sur des trônes géants. Ces sombres colosses semblaient régner sur un monde invisible mais vaste. Drapés de noir et coiffés de casques prestigieux, ornementés de hauts cimiers, ces trois êtres fantastiques étaient figés dans leurs apparats, magnanime symbolique de la sacro-sainte éternité...

Ils ne paraissaient pas avoir remarqué sa présence.

En les observant plus attentivement, elle remarqua que ces heaumes d'acier ne cachaient que partiellement leurs faciès. Mais au lieu de noter des bouches ou des regards, elle ne vit que les reflets d'une voie lactée, une myriade d'étoiles éclatantes dans la noirceur d'un infini cosmos…

Alors elle sut.

Louis avait nommé ces êtres à maintes reprises ou, plus exactement, l'un d'entre eux.

«Voyageur Céleste : créateur de mondes et faiseur d'harmonie et d'équilibre. Puissant démiurges devant l'Éternel.»...

C'était donc eux, les fameux voyageurs, seuls survivants d'un monde soi-disant englouti, errant à présent dans l'immensité de l'espace, accrochés à ce rocher moribond, dernier vestige d'une planète dévastée…

Bientôt, Natacha fut aspirée par une lumière aveuglante mais douce et infiniment bleue.

Elle crut y voir se dessiner un visage d'homme. Un visage qu'elle connaissait, du moins le croyait elle. Ses traits lui étaient si familiers qu'elle parvint enfin à s'en souvenir…

«Louis !» Susurra-t-elle.

Elle lui tendit la main et ouvrit les yeux sur un autre univers, bien plus sombre et bien plus réel… Elle était allongée de tout son long sur le sol rugueux et glacial d'une obscure caverne.

A quelques mètres au dessus d'elle, ronronnait celle que tous nommaient la «Matrice» et, un peu plus loin, gisaient des dizaines de corps d'apparence humaine, entièrement calcinés, dans le silence effroyablement azuré d'un monde souterrain.

A portée de sa main, elle distingua une arme à feu encore fumante…

Elle réalisa alors ce qu'elle faisait en ce lieu sordide.

«Louis» Dit-elle dans le souffle d'un soupir.

Était-il encore vivant ?

Elle, semblait l'être. Pourtant elle avait tenté d'en finir. Elle avait failli presser sur cette détente avant que quelque chose n'intervienne pour lui sauver la mise...

Elle était saine et sauve parce qu'une entité supérieure l'avait voulu. La *Matrice* s'était débarrassée de ses ennemis et l'avait préservée d'une mort certaine. Mais dans quel but ?

Légèrement commotionnée, elle se remit aussitôt debout et tituba pendant quelques secondes avant de pouvoir enfin renouer avec l'équilibre. Elle évoluait à présent, hésitante, parmi ce monceau de cadavres carbonisés.

Toutes ces créatures avaient été anéanties par la «main» punitive de cette entité. Celle-ci s'était résolue à détruire ce qu'elle considérait comme une pure aberration. Mais d'où provenait cette infamie ? Qui avait pu engendrer une telle abomination ? L'Encre Ténébreuse ?

Gordien avait pourtant vu ces uniformes militaires et ces pauvres erres, vêtus de guenilles sur lesquelles on pouvait encore discerner *l'étoile jaune,* emblème du bannissement.

Elle en était intimement certaine : cette horreur avait été perpétrée par la folie dévastatrice de quelques uns, des tortionnaires nazis voulant éprouver l'anatomie humaine. Des expériences soi-disant scientifiques, pratiquées sur de malheureux juifs avant que les bourreaux en arrivent à se sacrifier eux-mêmes, au nom du Grand Dessein que le IIIe Reich avait imaginé…

Tous avaient ingurgité cette potion maléfique, un élixir empoisonné, liquoreux comme du naphte et noir comme du charbon. Cette «encre» démoniaque avait pris possession de leurs corps et de leurs esprits. Ces cobayes se muèrent alors en êtres difformes, en monstres impurs, condamnés à errer à tout jamais parmi les ombres et les souvenirs enfouis…

* * *

Louis fut saisi par une désagréable odeur de pourriture. Une véritable pestilence qui l'obligea à émerger de son sommeil et à le tirer de son trouble.

Il se vit alors plongé dans une obscurité totale et se mit, brusquement, à frissonner de fatigue et de froid.

Ses cheveux ainsi que ses vêtements étaient trempés d'une substance visqueuse et malodorante. Il orienta son regard dans tous les sens et malgré ses efforts, ne pouvait voir qu'une noirceur profonde, sans la moindre nuance.

Aussi, il tendit les bras, commença à avancer, tel un aveugle tâtonnant un monde hasardeux et priait pour ne pas être confronté aux horreurs fantasmées qui l'avait alors à l'esprit…

Soudain, au bout de quelque mètres, une étrange lueur apparut de nulle part, nébuleuse et blanchâtre, elle se déversa lentement dans un espace qui se dessinait au fur et à mesure qu'il progressait…

Là, à quelques mètres devant lui, apparut le visage livide de la diabolique Adèle Malrouve.

- Qui es-tu à la fin et que cherches-tu ? Demanda Louis, excédé.
- Ton esprit. Dit-elle, sans remuer les lèvres.
- Quoi mon esprit ? Qu'est-ce que tu y cherches ? Un secret ? Une formule magique ?
- Tu es La Clé, Louis. Toi seul est capable de les libérer, enfin.
- Ah oui. Comprit-il. - Tu veux parler des quatre salopards prétendument enfermés dans ma tête… Et toi, qui es-tu et d'où viens-tu ? Demanda-t-il d'une voix exténuée.

Mais la gamine n'était pas encline à satisfaire sa curiosité. Elle se contentait de le fixer de ses yeux impassibles et à se murer derrière un visage désespérément inexpressif.

De toute évidence, elle ne lui était pas réapparue pour entamer la causette. Elle paraissait plus que jamais déterminée à obtenir quelque chose. Et ce « quelque chose », Louis le détenait.

Soudain, celui-ci perçut le ricanement porcin d'un enfant puis le reniflement guttural d'un deuxième. Cela ne pouvait pas être. C'était tout bonnement inconcevable ! Mais il savait à juste titre que l'Encre Ténébreuse était capable de telles prouesses.

Tous ces bruits provenaient d'une pénombre encore épaisse. Mais bientôt, il entrevit quatre silhouettes en émerger lentement et venir vers lui…

Il ne rêvait pas. La ***Nostalgie*** régnait à présent sans partage sur tout le domaine.

Ces gamins, il les avait autrefois côtoyés. Il s'en souvenait fort bien au point de n'avoir pas pu les extraire de sa mémoire. Il connaissait parfaitement leurs noms : Chavron, Barbier, Tramont et l'infâme morveux qui leur servait de chef, Fabrice Boihou. Ils étaient là, alignés devant lui, comme une piqûre de rappel… Le visage terreux, la mine déconfite et l'œil éteint, les quatre garnements semblaient de plus être que l'ombre d'eux-mêmes… Leurs habits étaient sales, usés jusqu'à la corde et une odeur de putréfaction s'en dégageait…

A cet instant précis, Adèle se mit à glousser légèrement, muée par une malice non dissimulée.

- Encore un de tes tours, saloperie ! Lui lança Louis, s'efforçant par tous les moyens possibles de ne pas flancher. - Ces gosses doivent être des adultes, aujourd'hui ! Ton petit stratagème est minable ! Ces gamins ne sont pas réels ! Cela ne se peut pas !

- Mais nous le savons, Louis. Dit la petite diablesse aux cheveux de jais.

- Qui ça «nous» ? Gueula-t-il. - Qui commande ici ? Qui tire les ficelles ?

- *Quatre démons… Quatre vilains mioches…* Chantonna-t-elle d'une voix étrangement suave.

- Je crois que Boihou et ses potes ne sont qu'une vision extrapolée de mon subconscient. Renchérit Louis, un sourire narquois en guise de bravade. - Ils n'existent pas. Je n'ai qu'à fermer les yeux, me concentrer et compter jusqu'à cinq pour les chasser de ma vue… N'est-ce pas ? Dit-il en s'adressant à cette petite peste, restée immobile, au centre d'un halo de lumière. - En réalité, tu ne peux pas les délivrer. Enfin, pas encore… Il te faut la Clé. Et cette fameuse clé, c'est bel et bien moi qui la possède et vous aurez beau m'intimider, faire des tours de passe-passe et essayer de me rouler dans la farine par tous les simulacres possibles, vous n'aurez rien ! Vous pouvez toujours courir pour me voir ramper devant vous, où que vous soyez, bande de fumiers ! Vous resterez dans vos prisons, à y croupir pour l'éternité jusqu'à que vous soyez définitivement bannis de nos mémoires !…

Aussitôt, comme par enchantement, les quatre garnements furent avalés par l'obscurité et disparurent complètement dans un hurlement de douleur et de rage. Louis comprit alors que le stratagème mis au point par l'Encre avait lamentablement échoué…

- Ils n'ont pas réussi à franchir l'espace qui les sépare de notre monde ! Affirma Louis. - C'est ça ?

Pour seule réponse, la gamine se mit à grogner telle une bête hargneuse. Il sut alors qu'il avait vu juste.

- Je vais t'ouvrir le crâne, fils de pute, et en extraire tout tes secrets ! Le menaça-t-elle d'une voix rauque et méconnaissable, le visage déformé par la haine.

- Je te croyais télépathe !... Oh... J'ai saisi... Tu ne peux sonder mon esprit qu'en partie. Ironisait-il d'un air réjoui. - La Clé est située dans un recoin quasi-inaccessible et tes pouvoirs télépathes s'avèrent insuffisants pour sonder cette région précise de mon cerveau…

Comme seule réponse, la fillette fut à son tour recouverte d'un manteau d'obscurité et s'évanouit dans le plus pesant des silences. La douche lumineuse s'éteignit d'un coup et Louis se retrouva une nouvelle fois dans le noir le plus complet.

***

Tel un aveugle, il avança prudemment, à tâtons, en redoutant la chute. Le cœur battant, il imaginait, ouvert juste devant lui, un gouffre encore plus béant et plus vertigineux que ne l'était celui de la salle basse. Il se vit y tomber, comme une pierre trop lourde. Il se voyait choir dans des profondeurs encore plus noires. Des profondeurs dont on ne revient jamais…

Soudain, lui apparut une lueur orangée, droit devant lui. Il vit ainsi se dessiner les contours improbables d'une porte basse et voûtée, creusée dans le roc. Une petite porte en bois qu'il n'eut aucun mal à ouvrir.

La pièce dans laquelle il pénétrait à présent, puait la charogne et le manque d'hygiène. Elle était curieusement éclairée par deux torches flamboyantes…

Des choses rampantes se faufilaient entre les dalles moussues de ce qui ressemblait fort à une geôle.

Louis remarqua un vieux matelas crasseux, négligemment laissé là, le long d'un mur, et

juste à côté, les restes d'un modeste repas dans une écuelle sale…
Apparemment, quelqu'un était ou avait été retenu prisonnier dans cet enfer. Il devina alors l'identité de ce pauvre malheureux.
«Thierry !»

Comment le garçonnet avait-il pu rester enfermé dans de telles conditions durant trente années ? Cela tenait du prodige ! N'importe quel individu, quelque soit son degré de résistance mentale, aurait fini par succomber aux affres de la folie…

Comment, dans de telles conditions, ne pas céder à ses pulsions meurtrières, jusqu'à se perdre et commettre un infanticide ? Comment ne pas agir ainsi en ayant vécu cloîtré dans cet immonde trou à rat ?

Il songea alors à l'homme qu'il était devenu après trente années de réclusion. Il le savait entre les mains de la police, en soin intensif, au sein d'un hôpital spécialisé et imaginait toutes les souffrances et les horreurs que ce pauvre gamin avait dû endurer durant tout ce temps. Trente longues et douloureuses années sans pouvoir espérer, un beau jour, revoir le bleu du ciel et entendre le chant d'un oiseau...

Louis inspecta chaque recoin de cette cellule, la peur au ventre.

Il s'aida pour se faire d'une des torches qu'il avait préalablement décrochée de son support et s'ingénia à fouiller parmi des choses peu ragoûtantes qu'il pouvait ramasser ça et là.

Il remarqua aussi des centaines d'entailles et d'inscriptions creusées à même la roche. En les scrutant de plus près, il put lire, parmi des dizaines de hachures et autres stries, des mots comme «danger» ou encore «repas». Il n'eut aucun mal à y décrypter le prénom de *Thierry*.

Et tandis qu'il fouillait ce cloaque, Louis n'avait de cesse de regarder par-dessus son épaule, avec cette crainte constante de voir se dessiner à nouveau la silhouette démoniaque de cette gamine aux cheveux noirs.

Alors qu'il s'apprêtait à sortir de cette pièce, son attention fut soudainement accrochée par un détail. Là, dans un coin reculé, entre la paillasse et le mur du fond, il remarqua un rouleau de papier traîné par terre. Gêné par la torche, il la reposa sur son socle et entreprit de s'asseoir sur cette couche repoussante afin de pouvoir dérouler le document à son aise.

Il comprit alors, après avoir parcouru les quelques lignes dactylographiées que les trois feuillets, qu'il détenait à présent, avaient été méticuleusement déchirés et retirés du livre auxquels ils appartenaient. Il s'agissait, sans nul doute, d'un passage de l'ouvrage qu'Anne-Marie avait subtilisé aux Archives départementales. Louis avait donc entre les mains, un extrait de l'œuvre tant décriée d'Auguste Faure.

Ces morceaux choisis narraient l'histoire de quatre individus qui, jadis, appartenaient à la communauté des Gardiens du Cercle. Élus parmi les Élus, ces quatre puissants druides, des sommités, siégeaient parmi leurs semblables, au Haut-conseil des Dix-sept, un collège formé par les élites de la dite communauté. Ce conseil avait force de loi et leurs décisions ne pouvaient, en aucune manière, être contestées. Jusqu'au jour, où ces quatre «conseillés» se liguèrent pour s'opposer au projet d'union avec la tribu humaine des Andes.

Ainsi, ces prêtres, répondant aux noms de *Bam'Shor*, *Ulmath Herr*, *Leewengor* et *Shalmayudd* se dressèrent face à l'autorité suprême du druide *Fenrod*, le plus sage d'entre eux, le doyen de l'assemblée et le plus vénéré des guides.

Les quatre fêlons furent bannis de la communauté et durent s'expatrier. Mais ils ne renoncèrent nullement à faire entendre leurs voix. Pour eux, s'unir aux Andes était une erreur, presque une offense faite à leur peuple. Ils ne pouvaient s'abaisser à cela. Les Élus ne devaient pas se mélanger et pactiser avec des Humains impurs et corrompus et, de surcroît, inférieurs. Ainsi, ils considéraient Fenrod comme un traître à la cause.

Alors, l'équipée rebelle, chassée de chez elle, prit la tête d'un autre clan, d'autres Celtes beaucoup moins structurés et évolués que les Andes mais beaucoup plus belliqueux.

Louis, à ce moment de la lecture, comprit alors pour quelles raisons Faure avait été aussi moqué par ses contemporains. L'homme semblait avoir perdu tout sens de la mesure et affabulait. Comment avait-il pu avoir vent d'une telle histoire ? Il n'avait relevé dans le sous-sol du domaine que quelques traces d'une ancienne crémation et trouvé des sarcophages remontant à l'époque mérovingienne. Il avait pu acheminer leurs contenus vers son laboratoire personnel mais faute de

temps, avait dû renoncer à prolonger plus longtemps ses fouilles...

Louis se souvenait parfaitement des indications de cette charmante dame qui l'avait guidé au sein des Archives départementales : l'homme avait été suspecté de démence caractérisée et avait pitoyablement fini ses jours en hôpital psychiatrique, non loin de là...

Sa version des faits et le résultat de ses recherches avaient été sévèrement critiqués et immédiatement rejetés par toute la profession ainsi que par le diocèse d'Angers. Le livre ne fut imprimé qu'à faible tirage et très vite, retiré de la vente.

Pour Faure, la chose était entendue : bien avant les mérovingiens et l'odieux massacre de l'Ordre des Chevaliers Lépreux, une tragédie scella à tout jamais le sort de ce lieu si funeste.
On dit que Bam'Shor et les siens, à la tête d'une armée, perpétrèrent des massacres inhumains. Ainsi, ils trucidèrent allègrement hommes, femmes et enfants parmi les Andes.

Ivre de colère, Fenrod le sage s'allia au roi de cette tribu amie, un dénommé Gowern et après maints combats et nombreux sièges, parvinrent finalement à vaincre les quatre renégats, devenus entre-temps de véritables démons, des créatures que Faure nommait sans raison «Fénaïdes».

«Les tous premiers Fénaïdes, pensa Louis. - Des êtres mauvais et particulièrement inconstants, dévoreurs de mondes et seigneurs du Grand Chaos !».

Louis comprit alors que l'historien, *un **Élu parmi les autres***, devait être sujet à d'innombrables visions et que ces dernières ne pouvaient être générées que par une seule et unique source : la Matrice. Dans cette énorme géode bleutée, Faure avait assisté à toute l'histoire de façon espacée, confuse et morcelée. Louis connaissait parfaitement ce phénomène pour le vivre aussi.

Ainsi était née la fameuse ***Cosmogonie du Cercle***. Un récit épique, une mythologie que bien des hommes considéraient toujours comme une pure faribole.
Fenrod, l'ancien et valeureux Gardien du Cercle, suivi par les membres du Conseil des Dix-sept, s'était arrangé pour enfermer vivantes nos quatre créatures dans les recoins sombres de profonds soubassements, situés sous le tumulus…

De ce fait, incarcérés devant l'éternité, ces "anges déchus" ne pouvaient influer sur l'esprit des hommes que par le seul biais de leur puissante faculté télépathique.

Un beau jour, leurs âmes ainsi ensommeillées, prisonnières d'enveloppes corporelles desséchées, rencontrèrent celle d'un puissant Élu, prénommé Joël, et après lui, celle de son fils. Ces deux là leur signifia et finirent par leur soumettre des lieux étranges et angoissants qu'ils avaient emmagasinés dans un coin reculé de leur tête : une rame de métro parisien, un moulin à vent en ruine jouxtant un étang putride, une sombre et épaisse forêt ainsi qu'un singulier domus romain. Quatre lieux dans lesquels s'insufflaient de façon éthérée, ces entités anciennes et mille fois damnées, assoiffées de vengeance et de pouvoir absolu…

Aussi, Louis se souvint d'un cauchemar qui n'avait cessé de le hanter durant des nuits entières. Comme un refrain obsédant, un écho soudain, ce songe d'épouvante revenait sans cesse le persécuter. Il était enfant et vivait à l'époque dans la maison de sa mère, dans une chambre qu'il partageait avec son frère aîné. Il devait bien avoir dix ou onze ans et avait quitté le centre aéré depuis quelques temps déjà. Mais il n'avait pas oublié Malrouve. Le lieu venait souvent frapper à la porte de son sommeil et s'invitait subrepticement dans la plupart de ses rêves.
Redondantes, ces images confuses mais si présentes s'imposaient à lui presque chaque nuit, comme un rappel ou bien un avertissement…

Il se voyait errer dans les pièces et les couloirs de cette haute maison à pignon datant des années 30, la nuit tombée.

Cette demeure cossue, située sur le trottoir d'en face, avait appartenu à un riche propriétaire mais, pour des raisons inexpliquées, n'avait jamais été occupée.
Dans ses rêves, Louis pouvait la voir depuis son intérieur. Ainsi, il avait cette étrange et fascinante opportunité de pouvoir y évoluer en toute liberté, baignant constamment dans une troublante et faible luminosité bleutée. A chacune de ses nombreuses visites, il constatait qu'à chaque fois, les fenêtres du rez-de-chaussée étaient grandes ouvertes et que leurs rideaux se soulevaient à la moindre brise...

Le mobilier y était bourgeois et quelque peu austère. Seul, le rythme lancinant du

balancier de la vieille horloge située dans le hall d'entrée apportait un semblant de vie à cet antre triste et endormi. Mais, par-dessus tout, le jeune rêveur sentait comme une présence l'assaillir. Une menace planait sur lui, un danger imminent qu'il redoutait. Cette source malfaisante provenait du sous-sol, dans l'obscurité d'un vieux cellier.

Alors qu'il en ouvrait la porte, il était immédiatement confronté à cette sombre entité qui, face à lui, debout sur le seuil, paraissait l'attendre depuis longtemps.

Cette silhouette anthropomorphe était vêtue d'un long et noir manteau à large capuche qui ne laissait percevoir de son visage vieilli qu'une peau blanche et crayeuse, fripée et écaillée à l'extrême, un semblant de nez aquilin, un menton légèrement fuyant, des pommettes saillantes et une bouche haineuse laissant apparaître deux incisives en forme de pointes. Cette même bouche qui, dans un souffle rauque et fétide lui susurrait son nom : «***Bam'Shor***»…

Le rêve s'achevait toujours de la même manière : un cri strident venant fendiller brusquement le silence trop lourd d'une chambre étouffante, des draps maculés d'une sueur glacée et un cœur battant la chamade…

Bam'Shor était venu à sa rencontre, dans l'intimité onirique d'une demeure. Il avait tenté d'infléchir ce garçon. Mais celui-ci avait su résister à cet appel et avait fini par oublier...

Bam'Shor devait être le meneur de ces démons archaïques. Il avait davantage de force et parvenait plus aisément à distordre les vortex qui les séparaient du monde réel.

Faure, à ce propos, donnait quelques précisions. Effectivement, le nom de Bam'Shor revenait souvent comme si l'auteur, lui aussi, l'avait perçu de façon bien plus régulière dans chacune de ses visions. Malgré tout, il décrivait les trois autres compagnons de cette sombre incarnation :

Ainsi, toujours d'après lui, **Ulmath Herr** était le plus timoré et peut-être, le plus faible du quatuor. Un suiveur, semblait-il, qui n'avait de cesse d'opiner du chef. Il était un démon aveugle, le corps entièrement compressé sous des centaines de bandelettes noires. Seul, le bas de son visage émacié, bouche et menton, était visible. Sa peau, marbrée de noir, avait la pâleur bleutée d'une roche lunaire et ses lèvres pulpeuses avaient la noirceur de l'encre…

Quant à **Leewengor**, Faure prétendait qu'il figurait à lui seul la furie dévastatrice. Ce démon, de taille plus modeste mais d'apparence trapue, était surnommé, à juste titre, la «Bête». Son corps tout entier était recouvert d'une sorte d'onguent noir et sirupeux, sans cesse dégoulinant. D'une grande vélocité physique, cet être avait les oreilles taillées légèrement en pointe, le cheveu mi-long et bouclé, le nez sensiblement épaté et les yeux d'une blancheur turquoise. Sa bouche, aux dents immaculées, était semblable à celle d'un félin prêt à mordre…

Restait **Shalmayudd**. Aux dires de l'archéologue, il s'agissait d'un démon femelle d'aspect anthropoïde et particulièrement retord. Un succube qui savait atteindre ses objectifs par la seule puissance de sa séduction malveillante et sournoise. *Comme une rose, elle attire l'homme par les attraits de sa beauté colorée puis perfore les inconscients par ses épines acérées*.
De son front jaillit un ver, une sorte d'appendice gluant d'une grande voracité. Cette chose repoussante était d'aspect longiligne et était pourvue d'une gueule circulaire, sertie d'une centaine de dents aussi tranchantes les unes que les autres.

Shalmayudd captait aisément l'attention des imprudents et n'avait aucun mal à les amener dans sa toile pour mieux les vider de leurs fluides.
Ces quatre créatures de l'enfer avaient le don de *polymorphie* et pouvaient ainsi modifier leur apparence par la seule force de leur volonté.

Louis venait juste d'achever cette lecture insensée, emplie de descriptions horrifiques et délirantes lorsqu'il lui sembla entendre un gémissement étouffé provenir du fond de la pièce.

***

Escarpe progressait prudemment, de peur de réveiller des choses endormies depuis des lustres. La semelle de ses chaussures piétinait de façon fortuite des milliers de débris de verre répandus sur le sol…

Le vieil homme leva la tête et parvenait à percevoir un morceau de ciel à travers le toit de

la verrière. A son grand désespoir, il ne put que constater que la lumière du jour tardait à s'imposer.

Muni de sa torche électrique, il longeait les rangées de jardinières dans lesquelles agonisaient des restes de végétaux.

Soudain, plus au fond, il entrevit une silhouette vaporeuse passer furtivement devant lui et traverser l'allée centrale pour s'évanouir brusquement.

- Y a quelqu'un ? Héla-t-il d'un petit filet de voix.

Il ne reçut comme réponse qu'un bruit lointain de frottement et quelques chuchotements indistincts.

Son faisceau lumineux tentait par tous les moyens possibles de capter le moindre mouvement ou la moindre apparition… mais rien ne semblait bouger.

- N'ayez pas peur. Ajouta-t-il d'une voix plus assurée. - Je ne vous veux aucun mal…

Brusquement l'atmosphère se modifia en profondeur. Abasourdi et désorienté, le vieil homme fut plongé, malgré lui, dans ce qui lui semblait être une nouvelle vision.

La voûte céleste, ou tout du moins ce qu'il pouvait en voir, était d'une pâleur grisâtre…

A présent, il évoluait dans cette même verrière mais celle-ci avait considérablement changé dans son aspect général. Ainsi, il put constater que son armature métallique ne présentait nulle trace de rouille ou autre signe de décrépitude avancée. Les plantes, fruits et légumes de toute sorte n'avaient plus l'apparence de sordides reliquats mais celle de végétaux luxuriants. Les carreaux étaient intacts et aucune saleté ne venait recouvrir le sol...

Escarpe avançait lentement, toujours sur ses gardes, dans cette étrange clarté nébuleuse quand, brusquement, tout disparut pour laisser finalement la place à un tout autre décor, bien moins enchanteur et beaucoup plus oppressant.

Il savait qu'une entité machiavélique se jouait de lui et cherchait à le faire tourner en bourrique mais le professeur avait trouvé le moyen de résister à ces pernicieuses attaques : son «Don» l'aidait à se prémunir de toute émotion forte en cloisonnant son esprit dans ce qu'il aimait appeler une *bulle psychique*. Une carapace qui lui permettait de se détacher de tout ce que pouvait lui signifier chacune de ses perceptions sensorielles. Il s'était mentalement abrité de tous ces leurres et toutes ces chimères qui n'avaient pour seul but que de le distraire et, de ce fait, le détourner de son principal objectif.

La nuit se faisait encore plus sombre et seule, sa lampe torche parvenait encore à le guider. Autour de lui, il percevait nettement le bruissement et les craquements sinistres et angoissants des grands arbres et leurs gigantesques et menaçantes silhouettes.

Au bout d'un certain temps, ses yeux se firent à l'obscurité de façon spectaculaire. Comme s'il voyait à travers le prisme de lunettes infrarouges, parmi la broussaille foisonnante et les arbustes hirsutes, il vit, creusé à même le versant d'un grand fossé ce qu'il considéra comme étant l'orifice d'une entrée de caverne.

- L'ancien passage ! Pensa-t-il immédiatement. - Celui que les anciens empruntaient.

Méfiant, il avança vers cette percée et examina ses contours saillants. Il se mit à sonder la roche en la caressant avec douceur et ferma les yeux pour mieux apprécier cet instant, emprunt de solennité. Cette entrée existait donc bel et bien. Ce n'était en rien une légende. Mais était-ce vraiment réel ou n'était-ce encore qu'un traquenard de plus, un énième mirage concocté par l'esprit fourbe qui orchestrait toute cette mise en scène ? Pourtant sa «bulle psychique» ne l'avertissait d'aucune tromperie. Ce qu'il voyait n'était donc pas le fruit de l'imagination débordante d'un grand enfant épris d'une nostalgie obsédante et extrêmement puissante mais bien la réalité.

Le vieil homme pénétra dans l'étroit goulet d'un pas assuré mais prudent…

Un hululement sinistre, aux multiples variantes, s'engouffrait dans le long conduit humide que l'homme avait emprunté. Un courant d'air fétide venait souffler fortement sur les flammes de sa torche, tentant ainsi de l'éteindre.

Progressant d'un pas moins résolu mais tout aussi efficace, il se borna à ignorer cette odieuse mélopée en se concentrant sur ce qui les avait amenés jusqu'ici, ses compagnons et lui.

A plusieurs reprises, il avait manqué de se tordre une cheville sur ce sol glissant et passablement spongieux. Mais, toujours isolé, au cœur de sa «bulle psychique», il se sentait insaisissable et redoublait même de témérité.

Il discerna bien des ombres, des silhouettes malingres, accrochées aux parois, rampantes et évoluant avec une impressionnante dextérité. Mais là encore, il n'en avait que faire. Ces créatures immondes gloussaient sans nul répit et paraissaient reculer à mesure qu'il avançait.

Ces choses vaguement humanoïdes étaient nombreuses et attendaient le moment propice pour le stopper dans sa quête. Mais le «Don» chez cet homme était puissant et vivace. Il repoussait tout danger et lui ouvrait un passage comme naguère, la puissance divine aida Moïse et les siens à fuir les armées de Pharaon en écartant les flots.

Escarpe savait qui étaient ces monstres. Des reliquats d'un temps ancien qui hantaient à présent les ténèbres de ce monde souterrain. Des semblants d'hommes et de femmes qui, autrefois, avaient cru en la Matrice et qui, pour ce fait, en avaient payé le prix fort. Des lépreux, que l'Encre Ténébreuse avait su préserver de la mort pour la servir dans la plus grande des dévotions. Les Ladres ! Perpétuellement affamés et ne pouvant trouver leur effroyable pitance que dans les profondeurs reculées de cet enfer…

Ces choses repoussantes fuyaient à son approche, ne pouvant lutter contre les pouvoirs émanant de cette géode bleutée qu'autrefois ils avaient tant vénérée. Aussitôt, prises de panique, elles allaient se terrer dans d'immondes tanières, des trous creusées à même la roche et n'en ressortait qu'une fois la menace passée…

Le professeur les sentait venir de partout et de nulle part à la fois. Il sentait leur présence et priait constamment. Car il lui fallait trouver la force nécessaire pour lui permettre de prolonger les effets protecteurs de son "Don". Il était parfaitement conscient que s'il venait à se déconcentrer, à lâcher prise, ne serait-ce qu'une seconde, ces bestioles auraient tôt fait de se jeter sur lui pour le dépecer et s'en repaître !...

Chapitre XXIV.

Louis sonda minutieusement les recoins les plus humides et les plus inaccessibles pour apercevoir enfin, dans un discret renfoncement, une forme vaguement humaine couchée sur le dos, à même le sol. Elle était sale et avait le visage sévèrement tuméfié. Mais il put, malgré cette saleté et ces blessures, donner un âge approximatif à cet inconnu. Celui-ci avait les poignets et les chevilles entravés de solides chaînes. Le pauvre ne bronchait plus ou pratiquement pas jusqu'à ce que Louis vienne lui tapoter légèrement l'épaule. Sous la crasse noire, il remarqua que le bougre était vêtu d'une large salopette de couleur bleue passée. Il devait approcher les soixante ans ou, peut-être, les avait-il déjà atteints…

En voyant Louis, il se mit aussitôt à marmonner des choses inaudibles puis, sans prévenir, geignit bruyamment.

- Calmez-vous, monsieur... Chuchota Louis, penché sur le corps meurtri du malheureux.

L'homme s'apaisait.

Puis il prononça des mots dénués de sens, entrecoupés de râles et de quintes de toux...

Louis tendit l'oreille :

- Vous dites ?
- Ai… Aidez-moi…
- Qui êtes-vous ?... Quel est votre nom ?
- Piron…

"Piron ?" Répéta Louis.

N'était-ce pas ainsi que se nommait l'homme à tout faire du domaine ?

Visiblement, l'homme avait été roué de coups et maintenu captif dans cet enfer pendant de longues heures. Il ne se douta que trop de l'identité de celui qui avait osé perpétrer une telle vilénie : Jean-René. Ou bien était-ce sa sœur.

- Vous n'avez rien à craindre. Dit-il, comme pour le réconforter. - Vos tortionnaires ne risquent plus de vous nuire. Ils ne reviendront plus.

Piron parut soulagé.

Il soupira longuement, les traits de son visage déformés par une horrible grimace de douleur...

- Je… Je ne les crains pas, monsieur… Pas eux… Mais lui…
- Qui ça, «lui» ?
- Celui… A qui je suis destiné…

Louis frissonna d'effroi. Il s'interdisait de comprendre ce que le pauvre homme avait tenté de lui confier. Il pensa que celui-ci homme, après avoir subit tant de brutalités et de chocs, avait tout naturellement fini par perdre l'esprit.

Soudain, il eut cette désagréable sensation d'être épié. Il sentit une présence menaçante qui l'observait.

Il capta alors dans le regard de Piron une expression de frayeur extrême et un brusque raidissement de tout son corps, mué par une vive panique.

- C'est lui !... Là, derrière vous, monsieur ! Dit-il, les yeux emplis de terreur. - Le Maître !

Louis ressentit alors ce qu'il avait auparavant ressentit, lorsqu'il était enfant. C'était pendant l'épisode où ses petits compagnons et lui avaient tenté de pénétrer la maison du perron. Une vague de chaleur intense le submergea et des images disparates se bousculèrent et se mélangèrent précipitamment dans sa tête. Il vit des choses fugaces et entendit l'expression de toute une douleur : une multitude de cris et de plaintes venue du fond des âges. Il perçut des visages, crasseux et difformes, dans l'obscurité d'une grotte où les flambeaux vacillaient et où les ombres dansaient sur les murs… Il vit encore un grand fossé et une cabane rongée par une verdure agressive. A cet instant précis, il sut alors qui était ce fameux "Maître".

Il hésitait à se retourner pour voir enfin cette entité qui se tenait juste là, dans son dos, dans l'embrasure de la petite porte...
- Louis ! Siffla une voix d'outre-tombe.

Ce dernier se redressa et prit une profonde respiration. Il ferma les yeux, comme pour prier. Mais il ne priait pas. Il tentait simplement de parer l'éventualité de toute attaque psychique…

Puis, d'un coup, il se tourna enfin et rouvrit les yeux pour entrevoir la silhouette imposante d'un homme nu, à la peau glabre et passablement terreuse, se tenant debout, dans l'encadrement de la porte.
- Alors, c'était bien toi, Thierry. Tu es l'auteur de tout ça. Depuis le commencement. Bravo ! On s'est tous laissé abuser par tes incontestables prouesses de comédien !...

L'individu esquissa un petit sourire.
- Tu as compris, Louis.
- Qu'est-ce que je suis sensé avoir compris ?
- Ah. Tu ne sais pas… L'homme fit un pas en sa direction puis leva le bras pour indiquer un point situé juste derrière son interlocuteur. Celui-ci comprit aussitôt qu'il visait le pauvre Piron. - Tu permets ? Je dois me nourrir et mon repas va refroidir. Un présent de notre ami commun. Pour moi. Quelle charmante attention. Tu ne trouves pas ?

Louis sentit la colère monter en lui ainsi qu'un vague sentiment de dégoût envers cet être immonde qui fut autrefois son ami.
- Tu ne le toucheras pas. Prévint-il.
Thierry parut considérer la menace avec sérieux et renonça à l'idée de le provoquer davantage.

Louis eut ainsi le temps nécessaire pour observer ses cheveux particulièrement longs et bouclés, une épaisse tignasse graisseuse, aussi noire que ne l'est le plumage d'un corbeau. Le blanc de ses yeux était injecté de sang et ses iris étaient semblables à ceux d'un félin. Des dizaines de craquelures venaient larder la maigreur cadavérique de son visage et de son corps tout entier.
- Je suis un serviteur du Chaos originel. Dit-il d'une voix calme et profonde. - J'ai pour tâche de le servir au mieux.
Louis prit alors conscience qu'il allait devoir, tôt ou tard, se mesurer à cette créature infernale. Il le savait. C'était inévitable...
- C'était toi... Depuis le début. Dit-il, histoire de gagner un peu de temps.
- Pas moi, Louis... Nous.
- Ah, oui ! Lança-t-il en s'esclaffant. - Je les avais presque oubliés, ces deux là !... Jean-René le foldingue et sa psychopathe de sœur !...
- Depuis ton départ prématuré, ils étaient comme deux orphelins. Alors je les ai pris sous mon aile. Tu le sais, Louis. J'aime par-dessus tout la solitude, me terrer dans des endroits retirés. Je suis donc resté ici, de mon propre chef… Tu as essayé de me domestiquer, Louis, de me redonner le goût de cette vie en surface. Mais ça n'a pas fonctionné. Ce monde, à vrai dire, me terrifiait. J'aimais être seul, loin de tout ce tapage. Et puis, il y a eu cette rencontre avec Adèle. Bien vite, elle a su m'amadouer et m'a confié tous ses projets.
- L'Encre Ténébreuse. Coupa Louis.
- C'est ainsi que tu la nommes. Grand bien te fasse, mon ami… Elle a su m'écouter et me comprendre. Je suis resté auprès d'elle pendant tout ce temps. Ces trente longues années. Mais je t'avouerai que je n'ai pas vu le temps passé ! Elle a su me distraire et m'amuser, parfois. Elle s'est occupée de moi et de ses autres protégés.
- Les Ladres ?
Thierry confirma d'un léger mouvement de tête.
- Ainsi que Jean-René et Anne-Marie. On est devenu une famille. Soudée ! Mais le cercle n'était pas complet. Il y avait une pièce manquante. Toi, Louis... Une fois ce cercle fermé, tout deviendra possible...

* * *

Natacha Gordien marcha dans les ténèbres de ses doutes et de ses peurs les plus enfouis. Elle

ignorait quel chemin emprunter et comment revenir là haut, à la lumière du jour. Elle ne savait pas où elle pouvait bien se trouver. De toute part, elle percevait continuellement des grattements sourds, des craquements diffus, un goutte à goutte continuel ainsi que des lointains gloussements.

Elle était bien trop épuisée pour s'inquiéter de ça. Et puis, au fond d'elle, elle avait dans l'idée que pour des raisons mystérieuses, la Matrice tenait à elle et la protégeait de sa puissante aura.

Elle se mit à esquisser un léger sourire, secoua la tête et poursuivit son ascension vers une hypothétique issue.

Tandis qu'elle s'exténuait à avancer dans l'obscurité et l'humidité ambiante, elle eut une pensée futile pour Louis, son ex-compagnon de route. Elle tenta d'imaginer sa situation actuelle si, bien entendu, il était encore de ce monde ! Mais la fatigue se rappela à elle. Bien vite, une seule et unique pensée traversa son esprit endolori : sauver sa peau coûte que coûte, au mépris de tous les dangers...

Au détour d'un goulet, dans un espace plus large et circulaire, elle fut intriguée par une sorte de grande fresque murale, quelque peu altérée par l'humidité. Elle ne se souvenait pas d'avoir vu celle-ci en particulier et à cet endroit précis. Elle s'en approcha et détailla les éléments avec curiosité, malgré le froid et cette faim qui, à chaque instant, lui dévorait le ventre…

La scène représentait une lutte acharnée entre une sorte de cosmonaute en combinaison spatiale et des créatures mi-humaines et mi-animales. Des noms avaient été scribouillés juste en dessous. Elle put ainsi lire *«Bam…, Ul… Herr…, Le… Gor, Shalma…»*.

Natacha estima que cette réalisation picturale avait été élaborée par plusieurs mains. Des mains non expertes de l'art graphique mais des esprits imaginatifs, comme ceux de mômes malicieux, en mal d'émotions fortes.

Ainsi, au bas de cette fresque, dans un coin discret, elle put découvrir le gribouillis d'une signature malhabile : **«La Main Verte».**

Ce nom évoquait chez elle quelque chose : l'inquiétant personnage figurant sur les dessins enfantins retrouvés chez les Lefort, parmi d'autres objets tout aussi morbides, dans le fond d'une imposante vieille malle. Là où le petit Jean-René et sa sœur conservaient au fil des ans, leur sinistre butin.

Qui avait pu souffler à ces enfants une telle fresque ? Bien vite, elle eut alors sa réponse. Là, non loin, sur un morceau de roche, une deuxième esquisse, maladroite et fortement abîmée par l'usure du temps, racontait quasiment la même histoire. Le trait était plus affirmé et peut-être plus maîtrisé. Mais la couleur n'y était pas de mise, contrairement à la précédente fresque qui en regorgeait de façon outrancière.

Celle-ci avait la sobriété des dessins rupestres. Mais quelque chose indiquait à Natacha que l'époque était bien plus récente. La craie avait eu le temps de suinter et ainsi formé de longs filets blanchâtres qui zébraient encore la roche schisteuse. Sur cette représentation, le cosmonaute n'était plus seul. Épaulé par deux êtres semblables, il combattait de façon titanesque quatre monstrueuses créatures bipèdes, passablement humaines.

Des rayures hachuraient le visage de nos trois bibendums, comme pour insister sur le fait que de leurs scaphandres émanait une lumière vive, presque divine.

A ce moment précis, Natacha eut la sensation d'être observée. Elle se tourna vivement et vit un homme la regarder fixement. Il portait un costume désuet de couleur sombre, ressemblant à s'y méprendre à ceux que portaient les notables de la fin du XIXe siècle. L'homme, d'une soixantaine d'années, avait le visage blême et extraordinairement émacié. Son regard était comme éteint et ses cheveux, mi-longs, blanchissaient par endroits…

- Qui êtes-vous ? Dit-elle, surprise de voir un tel personnage errer seul dans ces couloirs nauséabonds.

L'individu lui répondit par un simple et léger haussement d'épaules, marque d'une profonde lassitude, fit demi-tour et s'éloigna d'un pas lent.

Natacha, intriguée, le suivit à bonne distance, sans prendre la moindre des précautions. Sa curiosité et la fatigue aidant, elle ne semblait ne plus avoir conscience du risque encouru et se mit

à pourchasser ce curieux bonhomme dans l'obscurité d'un caveau…

L'homme claudiquait légèrement de la jambe droite. Ce qui ne l'empêchait aucunement de progresser avec une certaine vélocité, parvenant même à éviter quelques embûches…

- Monsieur ? Héla-t-elle. - Excusez-moi !

Mais l'individu ne semblait pas l'entendre et prit soudainement un autre couloir, disparaissant ainsi de son champ de vision…

Aussitôt, elle accéléra le pas en le cherchant désespérément du regard...

Brusquement, au détour d'une énième galerie, il réapparut, juste devant elle mais nota cette fois qu'il n'était plus seul. En effet, un couple d'une bonne trentaine d'années l'accompagnait dans sa singulière promenade. Habillés de la même façon, l'homme et la femme avaient cette même expression de nonchalance, comme deux fantômes errant parmi les vestiges de leur vie passée.

Lui, était assez grand et portait admirablement la moustache, un chapeau en feutre vissé sur la tête et une canne au pommeau ciselé à la main. Elle, était vêtue d'une magnifique robe noire et d'une charmante coiffe à rubans. Tous deux marchaient de chaque côté de l'homme qui boitait et regardaient droit devant eux sans échanger le moindre propos.

Quel drôle de manège ! Songea Natacha, effarée par cette scène insolite.

Natacha pressa le pas, malgré les torsions de chevilles et les dérapages. Elle ne souhaitait pas les perdre une nouvelle fois de vue et se retrouver comme une idiote, perdue et isolée, au cœur de ce labyrinthe insondable. Le fait de pouvoir rencontrer d'autres personnes, même atypiques, dans ce lieu si repoussant, la réconfortait. A nouveau elle se sentait vivre et emplie d'un espoir si souvent déçu.

- Ohé ! Cria-t-elle à leur attention.

Mais les trois *spectres* qui la précédaient ne paraissaient pas s'intéresser à son cas et continuaient à avancer. Bizarrement, ils la distançaient aisément alors que leur démarche lui semblait si peu nerveuse.

Elle en était quasi certaine : elle était en train de se fourvoyer, une fois de plus, en tentant de suivre ce trio rocambolesque, ces ombres venues d'hier…

Elle se demandait s'il ne valait mieux pas, pour sa propre sécurité, rebrousser chemin, revenir en arrière, vers davantage de sécurité. Car pour elle, il était logique de croire que les revenants ne reviennent jamais vers la surface, là où résident les vivants.

Elle avait la répugnante sensation de se perdre encore dans ce dédale inextricable et de redescendre vers les gouffres putrides, objet de tous ses tourments.

Soudain, elle les vit s'arrêter et s'immobiliser. Tels des mannequins tout droit sortis du musée Grévin, ils demeuraient statiques, comme figés par le temps.

- Messieurs dame… Dit-elle, à bout de souffle. - Je suis de la police… Lieutenant Natacha Gordien… Que faites-vous ici ? Toujours de dos, ils se muraient dans le silence puis, sous les yeux ébahis de la jeune femme, s'évanouissaient lentement pour disparaître complètement !

Avait-elle imaginé tout cela ? La fatigue, la faim et ce froid glacial avaient-ils eu raison de son équilibre mental ?

- Tu perds les pédales, ma vieille ! Admit-elle.

Et puis, il y eut ce sinistre hululement et cet air vicié qui vint lui balayer le visage. Cela provenait de plus loin, au bout d'un petit passage. Elle prolongea sa marche et arriva sur le seuil d'une excavation putride, irradiée d'une faible luminosité provenant de flambeaux agonisants. Là, elle put apercevoir des ombres lancinantes se trémousser sur les parois rugueuses de ce lieu funèbre.

Elle faillit crier lorsqu'elle piétina des choses jonchant le sol, craquantes pour certaines lorsqu'elle les écrasait de tout le poids de son corps. Parmi la terre humide et l'épais tapis de poussière, elle distingua des milliers d'osselets jaunâtres, mais aussi des fémurs, des cages thoraciques, des crânes et d'autres restes indéfinissables.

«Un charnier humain !» Se dit-elle, épouvantée. «Le garde-manger des Ladres ?»

Et puis, dans un coin reculé, elle tomba sur deux corps presque entièrement conservés. Deux squelettes vêtus de costumes anciens.

Un couple, un homme et une femme d'âge moyen et apparemment de condition aisée, avait fini sa vie dans cet endroit repoussant et indigne. Qu'était-il venu chercher dans ce lieu inhospitalier ? Était-il venu jusqu'ici de son propre chef ou l'y avait-on contraint ?

A bien regarder les deux dépouilles, Natacha, quelque peu rodée aux méthodes de la médecine légale, constata, à sa très grande stupeur, que l'homme et la femme avaient dû probablement s'entretuer. Ainsi, la main osseuse de la dame avait conservé l'épingle à chapeau qui perforait encore la poitrine du monsieur. Mais de quoi exactement était morte celle-ci ? Ce fut en analysant les différents éléments en présence, que le lieutenant Gordien découvrit enfin l'horrible réalité. En dégageant quelque peu son corps momifié, revêtu d'une crinoline noire, elle put noter que son larynx avait été comme écrasé en un même point de compression.
«Strangulation !» Conclut-elle instinctivement.

Pendant que l'homme étranglait sa moitié, pensa-t-elle alors, cette dernière lui enfonçait calmement une épingle à chapeau, long d'une dizaine de centimètres, droit dans le cœur…
Pourquoi s'étaient-ils ainsi donnés la mort ? Quelle sorte de haine avait pu les pousser à de pareilles extrémités ?

Puis, en fouillant le gilet usé du mari, Natacha y dénicha une montre à gousset. Sur son boîtier argenté, après l'avoir préalablement époussetée, elle put y lire «*à mon amour éternelle. EM*».
E.M ? Comme… Était-ce possible ?
Elle saisit alors toute la portée de sa découverte. Car elle était parvenue à identifier ce couple qui gisait là depuis plus de cent ans : l'ingénieur Gustave Malrouve et son épouse Eugénie ! Enfin, elle avait réussi à lever le voile sur l'énigme de leur soudaine et troublante disparition !

Et puis, lui vint cette pensée : les ***Effluves***...

Elle comprit bien vite que ces deux amants avaient été les malheureuses victimes du souffle pestilentiel et destructeur de l'Encre Ténébreuse, vecteur de haine et de folie meurtrière…

Monta en elle un sentiment trouble, mélange de pitié et de mélancolie. Comment une telle fusion entre deux êtres, une telle passion amoureuse avait pu finir ainsi, dans la tempête d'un affrontement ultime et sanguinaire ?

Elle nota au passage, avant de remettre la montre dans sa poche initiale, que son cadran, au verre légèrement ébréché, indiquait sept heures dix du soir...

Soudain, Gordien eut un réflexe de répulsion et manqua de s'étaler de tout son long sur le sol humide lorsqu'elle croisa du regard la silhouette immobile d'un homme assis sur un ban de pierre, inerte et embusqué derrière le voile ombragé d'une niche…

L'homme avança la tête et sortit ainsi son visage terreux de l'obscurité. Le cheveu poivre et sel et long, les joues creuses, le nez aquilin et le front haut, âgé d'une soixantaine d'années, il semblait la jauger de ses petites yeux perçants mais vides d'émotion. Natacha reconnut l'individu qu'elle venait juste de pourchasser à travers la complexité de ces souterrains. Encore émue, elle parvint tout de même à lui faire face crânement, comme un ultime regain d'orgueil.
- Qui êtes-vous ? Balbutia-t-elle.
- Une âme en peine. Répondit le vieil homme d'une voix pleine de résonances.
- Que faites-vous ici ?...
L'étrange personnage leva doucement la tête, comme pour mieux la saisir.
- Et vous, jeune femme ? Dit-il avec nonchalance...

Elle remarqua son accoutrement anachronique : redingote noire, pantalon en velours gris, régate sombre et gilet crème.
- Que se passe-t-il ici ? C'est carnaval ou quoi ? Déclama-t-elle en forçant l'ironie.

L'homme ne semblait pas prendre cette remarque en considération et se contenta de la regarder sans la moindre réaction.
- Vous… Vous êtes un… Fantôme… Un truc de ce genre, c'est ça ?
- Si cela peut vous aider. Concéda le vieillard. - Je me nomme Faure… Auguste Faure.

A l'énoncé de ce nom, elle se mit à frémir d'épouvante. L'homme qui lui faisait face était cet archéologue dément que Louis avait tant évoqué.
- Vous êtes mort ! Dit-elle en bredouillant.
- En quelque sorte. Mais ici, dans ce lieu, rien ne meurt vraiment… Le flot nostalgique qui a inondé le domaine, ces dernières heures, semble raviver de façon étonnante les souvenirs qui s'y rattachent…
- C'est une farce, n'est-ce pas ? Fit-elle en forçant le sourire. - Sérieusement, vous n'êtes pas un revenant ?
- Les Élus ne deviennent pas des «revenants», comme vous dites… Nous changeons d'affectation, voilà tout. Mais en ce qui me concerne, mademoiselle, je suis là pour une repentance… La mienne !
- Vous… Vous vous repentez de quoi au juste ? D'avoir écrit un livre sans queue ni tête ?
L'homme la fixa avec un léger sourcillement d'étonnement.
- J'avoue m'être fourvoyé et le regrette amèrement. C'est justement la raison principale de ma venue ici, en cette crypte. La Matrice m'a rappelé à elle pour que je vienne corriger mes erreurs passées…
- Quelles erreurs ? Demanda-t-elle, en s'interrogeant dans le même temps sur sa propre santé mentale : discuter avec un revenant n'est pas considéré comme quelque chose de tout à fait normal. - Vos visions ? Il s'agit bien de ça ? De vos visions ? Votre soi-disante cosmo je ne sais trop quoi ?
L'homme acquiesça d'un léger dodelinement de la tête.
- Vous allez être mon témoin privilégié, jeune demoiselle. Vous allez rapporter mes propos à la surface et les diffuser… Oui, j'ai commis des erreurs de retranscription !
- Que savez-vous de la mort brutale de ces deux malheureux ? Demanda-t-elle en indiquant leurs cadavres du doigt.
- Je suis venu pour parler aux vivants pas à ceux-là. Répondit-il sèchement. - Les dessins… Sur les parois… Les renégats… Quatre renégats… Chassés et détruits à jamais ! Seuls, une trace résiduelle de leurs esprits infâmes subsiste et persiste à s'incarner dans des sphères parallèles, des univers fermés, hors du temps… Les ***Démons Archaïques*** ne semblent plus pouvoir interagir avec notre monde depuis bien longtemps. Leurs essences mêmes semblent moribondes. Nous pouvons encore les entrapercevoir ou les deviner au détour d'un rêve mais ils ne sont plus une réelle menace pour nous autres. Leur influence sur nos esprits est minime et très peu néfaste…
- Que me dites-vous ? Coupa Gordien. - De quoi me parlez-vous au juste ? Je suis désolée, mais je refuse d'en entendre davantage ! Vos délires commencent à me peser sérieusement ! Après monsieur Chaudet… Trop, c'est trop ! Assez ! Je n'en ai rien à foutre, de vos supposés démons ! Je veux retrouver mon foyer et mon lit, en somme mon bien être et mon équilibre, voilà tout ce que je veux ! Le reste m'est complètement égal !
- Ne vous fermez pas, jeune demoiselle ! Enchaîna Faure. - Je comprends votre profonde lassitude et votre colère… Mais je veux vous mettre en garde. Et cela concerne votre ami, monsieur Chaudet.
- Mort. Dit-elle promptement. - Il est mort. Emporté par cette furie noire, cette chose gluante et gigantesque !
- L'Encre. Comprit l'homme en secouant la tête, le regard à nouveau perdu dans le vague. - Elle ne souhaite pas sa mort. Et pour cause ! Elle veut le maintenir en vie.
- Quoi ? Vous dites qu'il est vivant ? Dit-elle en laissant éclater sa joie.
Mais cette effervescence soudaine était loin d'être partagée. Ainsi, elle se ravisa bien vite en constatant l'air contrarié du vieil homme.
- Sorry. Dit-elle, faussement penaude.
- Vous ne voyez rien, mademoiselle. Lui dit-il. - Votre ami est la clé de voûte d'une redoutable prophétie. Je ne l'avais pas saisie, à l'époque. Je n'étais pas fou, croyez-moi. Mais personne ne m'écoutait. Je n'étais pas compris. Mais la Matrice, elle, ne pouvait se tromper. Ses messages étaient pour moi d'une limpidité confondante… Pourtant, mes dons de prescience ne m'ont pas permis de bien saisir les évènements futurs et de les ordonner avec méthode...
- Futur ? Vous pouviez prévoir l'avenir ? S'étonna-t-elle.
- Pas moi. La Matrice, seule, peut le faire. Je ne suis qu'un intermédiaire. Il me faut rétablir la

vérité à présent et tenter de corriger mes erreurs passées… Voilà la raison qui me pousse à errer dans ces souterrains, des années après ma disparition charnelle… ce que vous avez devant vous n'est qu'un ersatz de ce que je fus autrefois… Je suis décédé dans l'enceinte d'un asile, il y a fort longtemps, entre les murs sordides d'une minuscule cellule capitonnée. Mais je n'avais pas achevé ce pour quoi la Matrice m'avait diligenté.
- Mais de quoi s'agit-il au juste ? Demanda Natacha, inquiète. - Que devez-vous accomplir ?
- Je suis un prophète. Un Élu, gardien du Cercle… Les nuages s'amoncèlent au loin et s'approchent, menaçants, vers nous, vers le domaine et notre monde… L'Équilibre chancelle et le Chaos en profite… Avez-vous vu ces fresques sur les murs ? L'une d'elle est de ma propre main… L'autre est l'œuvre de trois garnements… Plus récente… Bien plus récente… J'ai quelque peu perverti la vérité historique de ces lieux car j'ai voulu mettre en garde et répondre favorablement aux souhaits de la Matrice. Cette œuvre est donc tronquée. Je n'ai pas bien saisi ce que cette puissante entité voulait bien me montrer. Mais je sais à présent qu'elle délivre les choses sans pour autant les ordonner. J'ai bien vu ces êtres venus d'ailleurs, descendre du ciel dans une lumière aveuglante, dans d'étranges combinaisons…
- Je les ai vus aussi. Avoua Gordien.
L'homme leva le nez vers elle. Natacha y crut voir de la stupeur.
- En rêve ? Dit-il, médusé.
Elle acquiesça d'un signe de la tête.
- Trois géants, tout habillés de noir et coiffés de casques à cimiers, accrochés à un énorme et sombre rocher flottant dans le vide sidéral. Dit-elle d'un air fébrile. - Leurs visages étaient un trou béant, une zone noire où venait s'y refléter toute l'étendue d'une vaste galaxie...
- Vous les avez donc vus. Admit Faure. - La Matrice vous a donc soufflée cette vision. A vous !
- Que voulez-vous insinuer ?
- Je n'insinue rien. Ce n'est pas mon rôle. Cela ne l'a jamais été... Sachez une chose, chère demoiselle : les desseins de la Matrice sont impénétrables.
- Qui est-elle vraiment, cette Matrice ?
L'homme parut déconcerté par cette soudaine question, comme s'il n'avait jamais vraiment eu l'occasion de se la poser.
- Une puissante force tellurique, une entité intelligente, juste mais objective dans ses choix. Elle n'a qu'une seule fonction : assurer l'Harmonie et l'Équilibre en ce monde. Elle est très ancienne.
- Qu'est-ce qui la lie avec eux, ces hypothétiques Voyageurs Célestes ?
- Assurément, ils sont liés. Mais tout comme l'histoire de l'œuf et de la poule, j'ignore qui est à l'origine de l'autre…
- Revenons à monsieur Chaudet… A Louis… Cette prophétie dont vous parliez… Quelle est-elle, exactement ?
- J'ai décrit dans cet ouvrage qui m'a valu tant de déboires, les visions que j'avais des quatre démons archaïques, Bam'Shor et ses alliés… Mais je compris bien vite que ces viles créatures que j'entrevoyais dans mes songes et que je pouvais décrire succinctement, n'étaient en rien ces quatre félons qui s'opposèrent, jadis, aux décisions du druide Fenrod… Non, ces quatre monstres venaient du futur, de mon futur… C'est-à-dire, de cette époque actuelle… La vôtre et celle de votre ami Louis. Je sais parfaitement qu'il est un Élu, tout comme moi. J'ai vu aussi qui étaient ses parents. D'où il venait et qui il était vraiment... La Matrice me l'a révélé… Une terrible révélation ! La folie d'un seul homme que l'on pensait sage… Le serpent est déjà dans l'œuf. Il ne demande aujourd'hui qu'à s'en extraire pour engloutir ensuite le monde des hommes. Je suis en train de vous mettre en garde, mademoiselle car une nouvelle génération démoniaque ne demande qu'à naître, ici, dans le ventre de ce domaine. Parmi eux, deux Fénaïdes, anciens Élus parmi les Élus, risquent d'apparaître. Ils seront plus féroces et bien plus retords que leurs prédécesseurs. Ils sont à la fois des produits de la pestilence noire, l'Encre Ténébreuse, expression du Grand Chaos originel, et du souffle nostalgique et dévastateur qui s'est mis soudainement à se déverser sur Malrouve. S'il n'est pas trop tard, tâchons de ne pas laisser cette pandémie s'étendre au-delà de l'enceinte de cette propriété ! Je vous le dis et le répète : quatre nouveaux démons s'annoncent. Quatre garnements, formés depuis des années durant à accomplir la funeste échéance…

- Quatre garnements vous dites ? Coupa Gordien. - La relève en somme ! Mais qui sont-ils ?... Comment arrêter tout ça ?

L'homme soupira longuement, avec cette mine des mauvais jours. Il se redressa et s'adossa au mur arrondi de cette niche, comme pour mieux réfléchir à la situation. Ses yeux brillaient dans la pénombre, telles deux pierres d'ambre.

- Seule la Matrice connaît la réponse. Dit-il simplement d'une voix redevenue terne. Il se mit alors à tendre un bras hasardeux devant lui, à essayer de l'attraper et réussit finalement à saisir, de façon ferme et en même temps délicate, la manche de son blouson. - ne craignez rien. Je veux juste vous guider et transmettre mon savoir à une… Subitement, il marqua une pause et son expression faciale prit le masque de la surprise puis celui du soulagement. - La Mère Matrice ne nous a pas oubliés. Finalement, elle continue à distiller ses desseins à travers nous, ses humbles serviteurs… A présent, chère demoiselle, vous êtes une infime lueur dans l'épaisseur des ténèbres car en vous réside l'espoir et l'avenir de ce monde.

Natacha, d'un geste rapide, se détacha de son emprise et fit quelques pas en arrière, en prenant soin de ne pas piétiner les dépouilles du couple Malrouve.

Elle voulut alors poser tout un tas de questions à cette singulière figure du passé mais vit que Faure s'était brusquement évaporé, en l'espace d'un clignement de paupières. Ne restait plus de lui qu'un petit tas d'une fine poudre grise posé à même le sol, au pied du banc de pierre, et une légère odeur agréable qui persistait à parfumer l'air ambiant… L'homme s'en était donc retourné là-haut, dans l'espace inextricable des esprits. Il avait enfin accompli sa mission et avait eu la permission de quitter définitivement ces lieux d'abandon pour reposer en paix.

Natacha resta à nouveau seule dans cette odieuse crypte en se demandant s'il existait un paradis pour les Élus. Et si cela était bien le cas, à quoi pouvait-il ressembler et en quoi différait-il de celui, plus conventionnel, que l'on évoque habituellement dans les écrits religieux.

Puis, elle redescendit sur Terre et songea alors à ce qui lui restait à accomplir et à quoi devait-elle encore s'attendre. Elle avait la conviction profonde que la Matrice l'avait choisie pour mener à bien une autre mission, toute aussi périlleuse mais essentielle, qu'elle lui ferait signe, la guiderait et veillerait sur son intégrité physique et mentale…

Soudain, elle sentit une vive douleur poindre au niveau de son ventre, un léger spasme suivi d'une terrible contraction. Était-ce là ce signe tant espéré ? Elle commençait à le croire, pliée en deux, une main posée sur l'estomac et l'autre sur le mur le plus proche. Le visage plissé sous l'effet de la douleur, elle inspirait puis expirait avec ferveur et priait pour un retour rapide vers l'accalmie.

***

Catherine arpentait les couloirs interminables de ce vaste souterrain. Derrière elle, le jeune Vincent fermait la marche, sa besace en bandoulière et l'œil aux aguets, sursautant au moindre bruit.

- Calmez-vous, jeune homme. Vous allez finir par les attirer. Prévint-elle.

- Les attirer ? Reprit-il. - Qui ça ?

- Les ennuis. Ironisa-t-elle. - C'est comme en 72... Un jeune séminaire d'à peine vingt et un ans. Une frousse de tous les diables… Il a fini par nous attirer ces monstres… Ce sont de véritables goinfres ! Ils sont aveugles mais détectent fort bien la peur. Ils la reniflent à des kilomètres à la ronde…

- qui sont-ils au juste, ces Ladres dont vous me parlez tant ? Je crois bien les avoir entraperçu dans mes visions nocturnes…

- D'anciens fanatiques. Des damnés… Hommes, femmes et enfants… Des familles entières... Tous des lépreux. Certains d'entre eux revenaient des croisades en terre sainte… Ils avaient jadis fondé un ordre religieux ici même, semblable à celui des Templiers… Leur chef était un dénommé Robert de Ragaine.

- Ragaine ? Répéta-t-il d'une voix fébrile. - N'a-t-il pas été anéanti par feu votre époux ?

Distinctement, il l'entendit soupirer et la vit marquer une pause.

- Il s'est sacrifié pour nous… Pour couvrir notre retraite… Ou plutôt notre fuite désorganisée… C'est comme vous voulez. Grâce à lui, nous sommes encore de ce monde, Escarpe et moi-même.
- Mais pas ce jeune séminariste. Fit-il remarquer.
Elle secoua la tête en reprenant son souffle, la tête penchée en avant.
- Nous l'avons longtemps déploré. Pierre Larchaux s'en est personnellement voulu. C'est pour cette raison qu'il est revenu ici, des années après, en tant qu'homme à tout faire du domaine… Il n'était plus la tête de proue des Gardiens du Cercle... Il avait cédé sa place à son élève, le professeur Samuel Escarpe… Il tenait tant à réparer sa faute, se racheter…
- Sa faute ? Demanda Vincent. - Quelle faute avait-il pu bien commettre ?
- Il avait mis nos vies en danger, cette fameuse nuit... Ce n'était pas de sa faute, je le répète, mais le mal était fait. Mon époux, Joël, a dû alors s'interposer. Mais son sacrifice ne suffisait pas à calmer l'ardeur et l'appétit de ces monstres. Ils étaient à notre poursuite. Nous étions paniqués, à la limite de l'hystérie… Nous les sentions sur nos pas ! C'était horrible… Ces gloussements qui ne cessaient de se propager en milliers d'échos dans ce lieu confiné et obscure… Alors, le jeune prêtre… Mathieu, je crois... Il s'est à son tour sacrifié, lui aussi, pour nous permettre de parachever notre mission : sceller ces maudits puits… Il n'avait que vingt-et-un ans… Il était gentil et attentionné… Son «Don» était d'une grande pureté. Il m'avait dit qu'il était de race directe…
- Race directe ? S'interrogea Hirn. - Qu'est-ce que ça signifie ?
- Pureté de la race. Mariages consanguins entre Élus pour préserver la lignée des dix-sept sages.
- Comment les Ladres ont-ils pu tuer un tel personnage ?
- Il ne s'est pas défendu. A mon grand étonnement et à mon grand regret. Il les a laissés volontairement le réduire en bouillie, juste pour nous donner plus de temps ! J'ai assisté à cette scène... En partie... J'en fais encore des cauchemars...

Elle souffla encore une fois et reprit la marche sur ce sol flasque et passablement glissant. Vincent, non désireux qu'elle puisse ainsi le distancer dans cet endroit peu avenant, s'activa deux fois plus pour la marquer de près.
Soudain, à l'intersection de plusieurs galeries, surgit une silhouette d'homme. Très vite, Catherine reconnut l'individu en question :
- Escarpe ! Héla-t-elle à son attention. - Par ici ! Pssssittt… On est là !

Ils s'étonnèrent de voir que le vieil homme n'avait pas de lampe torche mais était capable, malgré ce réel handicap, de s'orienter parfaitement dans la plus noire des obscurités.
Sans hésiter, il vint à leur rencontre en pressant légèrement le pas.
- Trop heureux de vous revoir, mes amis ! Dit-il, un sourire trop rare affiché sur ses lèvres. Une marque d'enthousiasme qu'il abandonna bien vite pour retrouver sa mine des mauvais jours. - Navré de vous saper le moral mais je crois que nos petits amis approchent !

Catherine et Vincent échangèrent des regards complices. Ils avaient bien saisi de qui le professeur pouvait bien parler.
- Ces maudits lépreux. Grommela-t-elle. - Quelle engeance !
- Ils n'ont plus de guide. Fit remarquer Vincent. - Ragaine est mort et depuis... Ils sont fragilisés !… Non ?
- C'est-ce que j'avais espéré en venant jusqu'ici, mon garçon. Dit le vieil homme. - Mais force est de constater qu'ils ont pu retrouver un guide ! Je crois l'avoir aperçu… De façon fugace. Il porte une longue cape et sa tête est recouverte d'une ample capuche… Il vient par ici, accompagné de sa troupe… Dépêchons-nous ! Nous devons atteindre la salle de l'ultime sacrifice et en finir avec cette pestilence !

Mais ce qu'ils redoutaient tant finit par survenir : des dizaines de Ladres déboulèrent d'un coup, accrochés aux parois, en une meute grouillante et désorganisée !

Catherine pensait revivre un cauchemar difficilement oublié en apercevant ces goules blafardes, aux faciès hideux et atrocement difformes. Elles gloussaient de plaisir, comme une chorale infernale. Leurs cris stridents et saccadés emplissaient l'étroit conduit d'un capharnaüm assourdissant.

Le jeune Vincent se délesta de sa sacoche et, calmement, en sortit un fusil en *kit,* qu'il assembla avec une étonnante dextérité et une impressionnante maîtrise, et deux ou trois curieuses fléchettes.

- Mes mignons, vous allez goûter à la décoction du bon docteur Cardinet. Dit-il avec une réelle jubilation.

Il glissa tranquillement une de ces fléchettes hypodermiques dans la chambre, chargea et épaula pour mieux viser. Un claquement sourd se fit entendre et l'une de ces viles créatures reçut le projectile en pleine poitrine.

- Excellent ! Exulta le professeur, le poing levé.

- Vincent ! Hurla Catherine. - Ces munitions ne sont pas prévues pour dégommer du Ladre !

Sur ces mots, Escarpe se ravisa :

- Elle dit vrai, mon garçon ! Et puis ces créatures sont bien trop nombreuses et bien trop alertes. Nous devons rebrousser chemin, battre en retraite !

A ce moment, le processus d'altération se mit en route et Catherine put entrevoir alors le Ladre, ainsi touché, se tordre de douleur et s'agiter de mille spasmes, devant l'assistance médusée de ses congénères. Sa peau se mit à cracher une substance laiteuse et des gonflements sous-cutanés apparurent sur tout son corps, comme des centaines de cloques… Soudain, au bout de quelques secondes, la créature se figea et amorça une déliquescence physique. Le corps du lépreux se liquéfia et finit par se dissoudre entièrement en une bouilli immonde avant de se durcir et de se solidifier en un amas graisseux et compact !

Cet agonie, contre toute attente, eut pour seul effet de refroidir l'ardeur belliqueuse des autres monstres. Un à un, ils se mirent à se replier lentement, à se rétracter, pour disparaître complètement dans les différentes cavités de la roche…

Escarpe et Catherine n'en croyaient pas leurs yeux : ces maudits lépreux craignaient la mort et ressentaient la peur !

Sans se démonter, Hirn rechargea son arme avec la plus grande et la plus sereine des déterminations. Cette volonté d'en découdre avec les forces du Chaos déconcertèrent ses deux complices qui, à son égard, commençaient à éprouver une admiration certaine…

- Préservez vos forces mon garçon : vous en aurez besoin. Lui conseilla le professeur, en lui tapotant l'épaule.

- Mais comment saviez-vous que la mort d'un des leurs allait jouer sur le moral de la troupe ? Demanda Catherine, visiblement soulagée.

Vincent releva la tête vers eux, l'œil crédule :

- Je l'ignorais.

* * *

Louis se jeta à corps perdu dans la bataille et s'engagea dans une lutte sans merci afin de terrasser cette créature qui, naguère, avait été un ami proche.

Mais celui-ci excellait à présent dans l'art du combat psychique et son pouvoir était sans limite.

Aussi, d'un mouvement furtif de la main, il expédia Louis à l'autre bout de la pièce. Ce dernier s'écrasa lourdement sur le mur du fond et retomba sur le sol, tel un poids mort.

- Que cherches-tu à faire, Louis ? Ricana Thierry. - Tu ne peux rien contre la force du Chaos originel. Tu ne peux rien contre moi. N'as-tu pas compris qu'un Fénaïde est immortel ?

- Mais pas invincible. Bredouilla Louis en tentant de se relever, le visage grimaçant de douleur. - je ne te laisserai pas anéantir l'Équilibre. Pendant près de trente ans, tu t'es joué de nous en feignant la victimisation puis la folie… Et pourtant, depuis tout ce temps, tu étais le principal architecte de cette infamie… Je t'ai cru innocent… Mais je sais à présent que tu es un être abominablement cruel et fourbe… Mon devoir est de t'arrêter avant qu'il ne soit trop tard…

- Ton devoir ? Ton devoir ?... Sais-tu réellement ce que l'on attend de toi, Louis ?… Tu ignores donc tout…

- Et que devrai-je savoir ?

- La vérité. Répondit simplement le Fénaïde. - La vérité sur toi et tes origines…

- Excuse-moi si je suis un peu lent à la détente mais je ne comprends rien à ton blabla…

Le Fénaïde se contenta de le narguer d'un sourire constant, accroché à ses lèvres.

Mais Louis se décida à ne pas se laisser aller à une fureur brouillonne et sans consistance. Il préféra fermer les yeux et faire appel à toute sa concentration pour mieux se recentrer. Il visualisa une masse bleutée, d'abord lointaine puis de plus en plus imposante et pleine. Il sentit alors son sang battre dans chacune de ses artères et monter en un point culminant de son être. Il perçut la charge électrique traverser son corps et affluer vers ses extrémités.

Les veines de son visage se mirent à enfler et ses yeux se révulsèrent pour devenir entièrement blancs.

Thierry, face à cet étonnant spectacle d'auto régénération, perdit bien vite son petit air de supériorité au profit d'une expression de méfiance mêlée de crainte.

Piron, tétanisé par l'angoisse, seul dans son coin, assistait, médusé et impuissant, à ce duel épique entre un seigneur du désordre et de la discorde, et un *Élu*, gardien de l'Harmonie et de l'Équilibre…

Le corps de Louis se contracta en un ultime spasme lorsqu'une aura évanescente, d'une douce clarté blanchâtre, émergea de tout son être pour l'irradier de puissance...
Soudain, dans un élan, Louis avança vers son ennemi et tendit un bras dans sa direction.
A cet instant, Thierry fut comme percuté par une masse invisible et, à son tour, projeté violemment en arrière, comme un vulgaire fétu de paille ! Son corps nu vint se fracasser sur la roche abrupte d'un mur avant de retomber plus bas…

Mais Louis ne voulait surtout pas en rester là : ainsi, il se précipita sur sa proie, allongée à même le sol, inerte, la saisit vigoureusement par son épaisse tignasse et d'un geste vif, lui souleva la tête pour mieux la contempler.
- Désolé, vieux frère. Dit-il d'un air résolu. - Mais je dois en finir une bonne fois pour toute !

A ce moment, de ses deux mains, il enserra fermement le coup de sa victime, à demi consciente et sollicita tout l'énergie et toute la volonté qui lui restait en réserve pour enfin, venir à bout de cette créature infernale…

Mais, brusquement, alors qu'il le croyait encore inconscient, Thierry rouvrit les yeux et lui adressa un sourire machiavélique.
- Bienvenue chez toi, mon frère ! Lui dit-il avant de lui cracher au visage une substance noire et visqueuse.

Louis, heurté, lâcha prise et fit quelques pas en arrière en titubant…
- Qu'est-ce que tu as fait ? Répéta-t-il à maintes reprises, entre deux toux saccadées.
- A présent, l'Encre pénètre les pores de ta peau et s'insinue en toi… Au plus profond de toi…

Une intense douleur vint le saisir alors, depuis ses entrailles pour s'étendre ensuite dans son organisme tout entier. Louis s'effondra sur le sol, à genoux et le frappa de ses poings, de toutes ses forces et de toute sa peur. Quelque chose de mauvais était en train de le ronger de l'intérieur et de sonder son esprit.

Il suffoqua, cracha à plusieurs reprises mais rien n'y faisait : Thierry l'avait bel et bien contaminé !

Louis hurla dans les profondeurs des ténèbres. Il se roula par terre, se tint la gorge avec la très désagréable sensation de manquer d'air.
- Ne lutte pas, mon frère. Lui conseilla Thierry qui, de son côté, peinait à se relever. - C'était écrit... Tu n'y peux rien. Cesse de lutter et laisse venir les choses…
Mais Louis ne l'admettait pas. Il continuait à se battre contre une menace invisible. Une ombre noire qui avait pris possession de son corps mais aussi de son âme…

Soudain, ses pensées se mirent à s'entremêler. Il vit des taches obscurcirent sa vue, entendit de nombreuses voix qui l'imploraient, dans une cacophonie insupportable et terrifiante. Il entrevit des centaines de visages se confondre et défiler à toute vitesse.

Allongé sur le sol, il hurlait sa frayeur, persuadé d'avoir perdu ce qui pouvait lui rester de raison.

Ce fut à cet instant précis qu'il eut ces hallucinations : ses mains devenaient blanches et crayeuses. Sa peau s'épaississait davantage.
- Seigneur ! Que m'arrive-t-il ? Dit-il, paniqué.

- Je réveille ce qui était déjà en toi. Lui répondit l'homme à la chevelure grasse et ondulée. - Je n'ai fait qu'activer l'inévitable, Louis. La graine était en toi, et cela depuis ta venue au monde. A présent, elle se met enfin à germer…

Louis avait compris. Il était sur le point de changer en quelque chose qu'il avait pourtant voulu combattre. Il devenait une créature du Chaos : un Fénaïde !

Mais comment cela pouvait-il se produire ? Qu'avait-il fait pour en arriver là ? Il n'avait enfreint aucune règle, ne s'était pas comporté de façon immorale !...

Il tourna sur lui-même et crut apercevoir monsieur Piron, se tenant toujours prostré, dans un coin de la pièce. Ce dernier paraissait afficher un sourire béat. Il lui semblait que le vieil homme, au visage tuméfié et en salopette, se moquait ouvertement de lui et de la situation dans laquelle il se trouvait. Étrangement, Louis se sentit floué.

«On ne peut faire confiance à personne !» Grommela-t-il en serrant son poing rageur. Pour lui, tout devenait limpide : ils s'étaient tous ligués contre lui, ils étaient tous de mèche. Ils avaient tous comploté pour le traîner jusqu'ici, dans cet antre infâme !

Et Piron continuait à sourire.

Bientôt, ce dernier osa le ricanement moqueur.

Puis, au paroxysme de l'insulte et de la provocation, l'homme en salopette se mit à le désigner du doigt, s'esclaffant sans retenue, à gorge déployée.

Le sentiment de haine devint insupportable, presque douloureux et Louis ne vit pas d'autre solution que d'y mettre un terme. D'un bond, il se jeta sur lui et le roua de coups. Il frappait de toutes ses forces, le griffait, le mordait dans un hurlement bestial, comme une délivrance.

Soudain, il entendit le son d'une voix. Le voile noir qui masquait sa raison s'estompa !

«Louis ! Non ! Ne fais pas ça ! Non !...»

Exténué, les poings en sang et le front luisant de sueur, celui-ci se détourna de sa malheureuse victime et perçut, à quelques mètres de lui, une nébuleuse bleutée léviter dans les airs. Cette présence éthérée prit subitement la forme indistincte d'un homme âgé. Un individu aux cheveux argentés sur le visage duquel on pouvait aisément y deviner la peine et l'abattement.

Louis tendit son bras en avant pour la saisir mais la silhouette spectrale s'évanouit pour disparaître complètement…

C'est alors qu'il réalisa toute l'horreur de ses actes et toute l'ampleur de sa folie. Il constata que ses mains, encore tremblantes, étaient couvertes d'un sang qui, visiblement, n'était pas le sien.

Inquiet, il osa affronter du regard ce qu'il avait perpétré...

Foudroyé d'une stupeur glaciale, il vit le corps sans vie de ce pauvre Piron, victime innocente d'un délire meurtrier et d'une rage sans nom.

Louis réalisa alors toute la signification de son acte. Il allait assister, impuissant, à la redoutable mutation. Le Mal allait finir sa noire besogne et s'emparer de lui pour toujours. Le poison déjà, se diluait lentement dans ses veines, parcourait ses artères et son cœur allait s'arrêter de battre pendant l'irréversible incubation…

Sa gorge se noua une toute dernière fois et les regrets refirent surface avec leur lot de larmes…

Il pleura comme l'enfant qui a peur du noir. Il songea à sa famille, eut une tendre pensée pour sa mère mais aussi son frère…

Puis, doucement, comme résolu, il ferma les yeux et s'allongea sur le sol, attendant que les ténèbres viennent le recouvrir du grand manteau de nuit…

Défilait alors devant ses yeux mouillés des lieux déjà visités : un quai de métro, une forêt dense et lugubre, un marais putride au milieu duquel trônait un moulin en ruine, un atrium déserté au centre duquel s'agitaient de grandes tentures et enfin, la rue de son enfance et cette maison au style *années 30*...

Il eut bientôt la sensation d'être rejoint dans sa tourmente et que d'autres entités, anciennes et corrompues, s'insinuaient en lui...

Des résidus d'âmes maléfiques qu'il entendait distinctement souffler leurs noms : *Bam'Shor, Leewengor, Ulmath Herr et Shalmayudd*.

Les geôles s'étaient ouvertes et leurs occupants se déversèrent à présent à l'intérieur d'un seul et même corps.

Louis n'était plus.

Il était à présent un seigneur Fénaïde et répondait au nom de *C'hwann*.

Devant ce corps inerte, attendant patiemment sa résurrection annoncée, Thierry s'inclina en signe de respect et de pleine obéissance, tête baissée. Tandis que de ses multiples plaies s'écoulait de façon continue, un flot liquide et noir, que son faciès muait en une grimace animale, Goulaine devenait ce que la prophétie avait annoncé depuis bien des siècles et ce que la Matrice avait tant redouté : un démon.

Lui aussi entendit le nom que des voix du chaos initial lui enseignaient. C'était à présent le sien.

Il ouvrit légèrement la bouche et parvint à l'articuler : «*Kounaar*».

Non loin de là, la grande géode aux mille reflets bleutés se mit à trembler et à vaciller sur son immuable pied d'estale. De terribles remous, de gros bouillonnements d'écume apparurent à sa surface et des implosions succédèrent à d'autres implosions alors que son double ténébreux se déversait de toute sa noirceur à travers les entrailles des profondeurs abyssales.

Escarpe et les siens perçurent le grondement lointain et comprirent alors que le Chaos gagnait du terrain de façon inexorable et qu'il approchait…

Dans un silence accablé, chacun d'eux ressentait le trouble et échangeait des regards d'inquiétude avec l'autre. Leurs mines perplexes et leur trouble témoignaient d'un grand sentiment d'impuissance. Ils étaient David et Goliath menaçait plus que jamais l'harmonie et l'équilibre qui régnaient en surface…

Malgré tout, ils continuèrent à progresser, sans même remarquer la présence de deux êtres maléfiques, encapuchonnés, qui les suivaient à la trace, accompagnés d'une horde grouillante de Ladres…

Chapitre XXV.

Le spectacle auquel assistèrent Escarpe et les siens en pénétrant dans la vaste caverne leur sembla apocalyptique.

La Matrice avait pris une teinte inhabituelle et bouillonnait de mille secousses. Un cri strident et déchirant emplissait l'espace tandis que devant leurs yeux ébahis se tenait un énorme catafalque sur lequel reposait un corps d'homme. Au pied du monument, accroupi, ils notèrent la présence d'une étrange créature anthropomorphe, entièrement recouverte d'un liquide gluant et noir, le visage emprunt de bestialité féline et les oreilles taillées en pointes. Elle paraissait monter la garde auprès de l'énigmatique mausolée de pierre.

Les trois complices se postèrent juste derrière un amas de roche schisteux pour mieux observer la scène.

Vincent rechargea son arme d'une main tremblante et Catherine essayait tant bien que mal de préciser l'identité de l'individu allongé sur le monticule surélevé.

Le professeur savait qu'elle risquait la terrible déconvenue en réalisant qu'il ne pouvait s'agir que de son propre enfant.

- Reprenez-vous, Catherine. Lui dit-il dans un murmure compassionnel. - Il n'est peut-être pas mort mais juste endormi. Vous n'êtes pas sûr que ce soit lui…

- C'est lui. Dit-elle froidement, sans l'ombre d'une hésitation. - Je le sais. Je le sens, dans ma chair et dans mon âme. Je craignais ce moment là. Ne vous inquiétez pas, professeur, je sais parfaitement contrôler mes émotions. Je l'ai souvent fait.

Plus loin, la Matrice connaissait une nouvelle vague de turbulences. Sa surface se striait constamment entre deux périodes de fortes secousses.

Les trois amis ressentaient sa souffrance et son extrême agitation psychique. Ils savaient que si cette entité venait à sombrer, ils sombreraient avec elle. Leur équilibre mental dépendait de sa survie.

- Que pouvons-nous faire, professeur ? Demanda le jeune Hirn, visiblement dépassé par les évènements.

Mais le vieil homme restait lui aussi sans voix. Comment penser ou émettre la moindre stratégie devant un tel spectacle ?

Soudain, il sentit venir une présence, juste derrière eux et se retourna vivement pour apercevoir une énorme grappe de corps livides suspendue à la paroi rocheuse, têtes à l'envers et gloussements sinistres.

- Les Ladres ! Prévint-il discrètement pour ne pas les exciter davantage.

Paniqué, Vincent amorça un geste de défense en épaulant précipitamment son fusil mais la dextérité de ces créatures était légendaire et avant même qu'il ne puisse presser la détente, une main griffue vint lui entailler profondément le poignet. Le jeune rouquin lâcha son arme en poussant un râle de douleur.

- Malédiction ! S'écria Escarpe qui tendit le bras de manière confuse en direction de la meute. Des extrémités de ses doigts surgissent alors des décharges électriques. D'abord insignifiantes, ces arcs crépitaient d'une intense lumière bleutée et s'étiraient dans toutes les directions possibles jusqu'à se concentrer vers un seul et même objectif, une unique cible.

Le plus belliqueux des Ladres, celui qui venait d'agresser Vincent, reçut ce flux énergétique en plein torse. Son corps tout entier se mit alors à s'embraser et la créature, hystérique et désorientée, hurlait toute sa furie en essayant d'atteindre le vieil homme.

Puis, elle commença à s'affaiblir, à se consumer sur place et à se décrocher du plafond

rocheux pour s'échoir sur le sol, le corps calciné et fumant…

Catherine resta bouche bée devant une telle prouesse. Quant au jeune Hirn, il s'efforçait de compresser la plaie sanguinolente de sa blessure en nouant solidement un mouchoir en toile autour de son avant bras.

Escarpe était sur le point de s'évanouir, tant l'émotion était palpable. Il blêmit en contemplant ses mains. De toute évidence, il ignorait qu'il était détenteur d'un tel pouvoir, tout comme ses deux acolytes.

Les Ladres, une fois de plus, reculèrent et abandonnèrent quelque peu leur position initiale. Mais ce n'était pas une véritable retraite en masse. Ils s'écartaient pour laisser place à deux êtres encapuchonnés, vêtus de longues et sombres capes.

Le premier d'entre eux se découvrit prestement, leur dévoilant ainsi un visage presque entièrement masqué de bandes noires et adhésives qui ne laissaient apparaître qu'un bas de faciès crayeux, une bouche pincée aux lèvres noires et un menton particulièrement saillant.

Catherine sut à l'instant qu'il s'agissait de l'ami d'enfance de son fils : Jean-René. Mais il n'était plus le petit garçon d'antan. Il était devenu quelque chose d'autre, sous l'emprise d'un mal absolu. Son comparse l'imita. Il mit à jour le minois glabre d'une jeune femme à la peau aussi blanche, marbrée d'une myriade de petits vaisseaux noirs. Entièrement chauve, elle portait les stigmates d'anciennes écorchures allant des tempes au menton.

Au milieu de son front, Catherine y discerna une croix de St André dessinée ou bien, en y regardant d'un peu plus près, incisée dans l'épaisseur de son épiderme. Son regard se résumait à deux globes profondément noirs et sans lueur.

Qui pouvait être cette étrange femme ou ce qui l'en restait ? Une énième victime de ce lieu maudit ? Une âme en peine, ne pouvant trouver le repos éternel, condamnée à errer sans relâche dans les abîmes du souvenir ?…

La mystérieuse femme les jaugea quelques instants, penchant la tête à plusieurs reprises, comme pour mieux les apprécier.

Elle ouvrit la bouche, écarta ses lèvres noires pour laisser apparaître une dentition carnassière, prête à mordre et à déchiqueter.

Elle se mit ensuite à émettre des sons gutturaux variés, à cracher tel un chat et prit bientôt une posture menaçante alors que son compagnon, lui, restait inflexible.

Les Ladres, postés juste derrière eux, gloussaient de plus bel, comme excités par l'odeur du sang.

Vincent cherchait du regard son fusil mais ne parvenait pas à le repérer dans cette demi-obscurité.

La croix tracée sur le front de cette créature femelle se mit à enfler progressivement et à s'ouvrir telle une éclosion florale. Une chose immonde et visqueuse en jaillit ! Un ver monstrueux ou bien une anguille, cet appendice cherchait une proie à croquer et s'agitait frénétiquement dans tous les sens.

Cette aberration était aveugle et dotée d'une gueule circulaire, munie de plusieurs rangées de minuscules dents acérées.

Les trois compères reculaient devant cette horreur et s'approchaient, malgré eux, vers le centre de la vaste salle, là où se tenaient le catafalque et la grande géode.

Les deux monstres s'avançaient subrepticement vers eux tandis que *Kounaar,* cette bête démoniaque, seigneur Fénaïde, délaissait sa faction au pied du monument pour les prendre à revers, avec toute la perverse discrétion du serpent.

- Nous sommes pris au piège. Annonça Vincent.

- Sans rire ? Ironisa Catherine.

- Où est votre carabine, Vincent ? Demanda Escarpe, inquiet.

- Tombée quelque part, près du rocher derrière lequel on se tenait à l'instant… Le sac des fléchettes… je l'ai posé là-bas. Mais sans fusil…

- Qu'allons-nous pouvoir faire ? Implora le vieil homme en regardant la Matrice souffrir mille tourments. - L'Équilibre agonise et le Chaos prend le dessus. Nous avons échoué.

- Non ! Apostropha Catherine d'un ton rageur. - Nous sommes des soldats, dévoués corps et âme à la Matrice. Aidons là à se battre contre ses propres démons ! Apportons lui le si peu de force dont elle a tant besoin !

Ses deux comparses reprirent alors espoir et acceptèrent de jouer cette dernière carte. Faisant abstraction du danger imminent, ils entrèrent dans une sorte de méditation, s'efforcèrent de faire le vide en eux et de fusionner leurs forces…

A cet instant, à l'autre bout de cet antre, une silhouette luminescente surgit du néant et s'extirpa doucement de l'obscurité. L'individu, auréolé de bleu, drapé dans une ample toge blanche, avait le visage d'un ange venu tout droit du Ciel. Cheveux blancs, mi longs, front haut et regard déterminé, l'homme d'une soixantaine d'années, s'avança vers la Matrice alors qu'un autre être, tout aussi irréel et incandescent que lui, apparut à son tour. Plus âgé que le premier, l'homme grand et rondouillard, moustache épaisse et argentée, vint se joindre à lui…

Mais bientôt, devant eux, se dressa l'ombre menaçante d'une chose gigantesque, noire et à demi liquide. Cette horreur se tortillait de mille façons en brandissant devant eux ses monstrueux tentacules polymorphiques.

Les deux hommes, nimbés de lumière, échangèrent des regards complices et se positionnèrent de façon tactique afin de mieux batailler…

Pendant ce temps, C'hwann se réveillait de sa longue et pénible léthargie.
Ce n'était plus un humain bien que son apparence extérieur pouvait le laisser penser. Il était devenu autre chose. Un être malfaisant, se mettant à présent au service de l'inconstant et du désordre.

Drapé d'une longue cape de couleur sombre, il se redressa et descendit de son catafalque de pierre. D'une démarche altière, il scrutait l'espace dans lequel il évoluait.

Sa peau avait la couleur et la texture du plâtre. Elle s'effritait en d'innombrables morceaux telle la peinture d'un mur fatigué. Son regard injecté de sang avait l'iris d'un bleu pastel. Il était dépourvu de cheveux et de sourcils. Mais derrière cet inquiétant masque, il était aisé de reconnaître celui qui, naguère, répondait au nom de Louis Chaudet.

Une gamine vint à sa rencontre. Une petite fille d'à peine dix ans, habillée telle une poupée d'antan vint lui saisir la main de façon tendre et incitative.
- Soit le bienvenu parmi nous, noble C'hwann. Dit-elle d'une voix douce. - A présent, nous allons pouvoir ramener nos amis des mondes stagnants. Il te faudra les libérer et insuffler leurs âmes à notre bienfaitrice. Elle saura les remodeler parfaitement, avec fidélité…
- Que dois-je faire pour cela ? Demanda le Fénaïde, d'une voix rauque emplie de résonances.
- Les expulser de ton esprit. Simplement les expulser, noble prince. Il te suffit de venir vers la Matrice, te placer devant elle et te concentrer suffisamment pour cela. Es-tu prêt ?
C'hwann hocha la tête d'un air déterminé.

Cependant, un combat sans merci s'engageait entre l'Encre Ténébreuse et les êtres de lumière tandis que les trois complices, restés agglutinés au centre de la scène, tentaient par la seule puissance de leurs esprits de repousser le péril qui les menaçait directement.

Plus loin, une jeune femme, se tenant le bas du ventre et grimaçant de douleur, pénétra elle aussi dans la grande caverne où trônait la gigantesque sphère irisée de bleu.

Elle prit alors conscience de son errance lorsqu'elle réalisa, dépitée, qu'elle connaissait fort bien ce lieu. En effet, ce fut précisément ici qu'elle manqua de perdre la vie, sauvée in extremis par l'énorme géode.

Chacun de ses pas résultait d'un effort surhumain.

Piétinant de façon maladroite le sol caillouteux et accidenté, elle s'accrochait aux parois, s'y adossait souvent, le temps de récupérer un peu de force et de volonté…
Puis, malgré le mal qui lui lardait les entrailles, la privant, de ce fait, de toute appréhension, elle parvint à apercevoir distinctement une horde de Ladres accrochée au plafond rocheux, plus loin en contrebas et prit aussitôt l'initiative de venir s'abriter derrière un chicot schisteux pour mieux souffler...

Devant, bien plus loin, elle distinguait, malgré ses yeux larmoyants, deux silhouettes vêtues de longues capes, avancer prudemment vers un trio d'inconnus.

Puis elle crut distinguer un autre quidam, un être singulier, mi homme, mi bête, à la peau noire et suintante, aux oreilles pointues, bondir avec agilité vers ce même petit comité.

Elle jaugea bien vite la situation, comprit que ce dernier courait un réel danger mais se

considérait incapable de la moindre action afin de lui porter secours.

Soudain, comme une réponse à ses doutes, elle sentit sous ses fesses quelque chose qui l'indisposait. Surmontant sa douleur, elle consentit à bouger pour s'emparer de l'objet : deux curieux morceaux de bois dont l'un présentait une étrange extension, comme un long et fin tube d'acier. Elle jaugea l'ensemble et réalisa qu'elle détenait une arme fabriquée de toute pièce. Un fusil en kit qu'elle n'eut aucun mal à assembler…

Non loin de là, elle continua à tâter le sol, à la recherche d'éventuels suppléments et attrapa la lanière de ce qui lui semblait être une besace en toile.

Elle en sortit un curieux objet qu'elle prit pour une fléchette. Elle découvrit bientôt que le sac en regorgeait… Elle se refusa d'analyser plus en détail le contenu de ces étranges projectiles mais avait dans l'idée qu'il n'avait rien d'inoffensif et que ce qu'il pouvait renfermer allait très certainement mettre à mal les sombres projets de ces démons…

Sans s'éterniser davantage, Natacha s'empressa de charger l'arme puis inspecta les alentours, en quête d'un endroit idéal pour remplir son rôle de parfait sniper…

Natacha rampa quelques mètres et trouva enfin ce qu'elle désirait. De là, le point de vue lui semblait parfait. A croire que l'anfractuosité prononcée de la roche, à cet endroit précis, avait été spécialement conçue pour s'adonner à ce genre de passe-temps.

Elle posa délicatement le canon du fusil sur le rebord et épaula…

Brusquement, elle marqua un temps d'arrêt, une expression soucieuse vint s'afficher sur son visage. Certes, la besace qui jonchait le sol à ses pieds regorgeait de ces curieuses munitions mais il lui faudrait être rapide pour recharger à chaque fois et espérer dégommer toutes ces cibles mouvantes sans se faire prendre avant d'en avoir terminé avec elles.

Elle se savait bonne gâchette et maintes fois, avait supplanté ses collègues mâles dans cette discipline mais doutait de sa rapidité d'action, au vue de sa condition actuelle et du type d'arme employé.

Heureusement pour elle, l'absence de détonation était un avantage non négligeable. Cela lui permettait d'en abattre deux ou trois sans la moindre réaction immédiate. Mais la chance a tendance, dans ce genre de situation, à tourner court. Bien vite, ces créatures de l'enfer auront tôt fait de la localiser…

Natacha se mordilla les lèvres, anxieuse, le cœur battant et la main incertaine.
La fatigue se mettait à présent de la partie et sa vue ne cessait de se brouiller. Que devait-elle faire ? Participer à la bataille, en bon soldat obéissant ou bien sauver sa peau et se carapater en vitesse pour rejoindre la surface ?

C'est à ce moment qu'elle songea à son coéquipier, le lieutenant Orsini, mais aussi à Louis. Pour eux, il lui était presque interdit de quitter ainsi la partie. Elle se devait d'être digne face à l'adversité, de respecter leur mémoire et de les honorer. Alors sa décision fut prise et elle se mit en position de tir, prête à en découdre avec ces êtres abjects. Son doigt vint se placer sur la détente et son œil gauche se ferma…

Les deux êtres, baignés de lumière, se muèrent en deux globes étincelants.
Ils passaient leur temps à parer les coups destructeurs de l'Encre. Ils virevoltaient dans les airs, tout autour d'elle, avec une agilité déconcertante, presque surnaturelle.

L'énorme masse sombre et gélatineuse, malgré la duplication de ses dizaines de tentacules, rageait davantage à chacune de ses frappes manquées. D'épais blocs de roches, des stalagmites entières se voyaient pulvérisés en mille éclats sous les effets de sa hargne et pourtant, rien ne paraissait pouvoir atteindre les deux puissants mages.

Gordien se demandaient s'ils n'avaient détecté sa présence, s'ils n'envisageaient pas son intervention salutaire et s'ils n'avaient, pour seule mission, l'intention de transformer cette terrible menace en cible parfaite et quasiment immanquable.

Car pour elle, l'Encre devenait, après chaque attaque, plus volumineuse et donc, plus aisée à atteindre. Comment pourrait-elle la manquer ?

Elle pressa la détente.

L'impact fit mouche. Le projectile planta son aiguillon dans l'épaisseur gélatineuse cette

abomination et propagea presque aussitôt toute sa purulence dans les moindres replis de son système organique. La chose fut alors prise de sursauts spasmodiques et dut se résoudre à se délester d'une grosse partie de sa masse. Celle-ci chuta au sol et se liquéfia instantanément en une mixture jaunâtre avant de se cristalliser en un gros bloc crayeux.

Même ainsi diminuée, l'Encre renchérissait et redoublait de vaillance pour détruire ses assaillants.

De l'autre côté de cet enfer obscure, les Ladres, plus roublards et plus vifs que jamais, réussirent à s'emparer du jeune Vincent, devant les yeux horrifiés de Catherine. Celle-ci fut frappée de panique et assistait, tétanisée, à l'enlèvement du garçon sans pouvoir réagir.

La chaîne énergétique hoqueta et finit par se briser.

Kounaar profita de cette aubaine pour disputer l'innocent captif à la meute répugnante qui, telle une coterie de hyènes affamées, gloussait à tout rompre...

Pendant ce temps, la créature aux bandages noirs et au menton saillant s'avançait sur Escarpe, sourire sardonique aux lèvres, avec la ferme attention de le mettre hors d'état de nuire mais le vieil homme tendit ses mains vers lui, désireux de réitérer sa prouesse.

De son côté, pétrifiée par la peur, Catherine avait la désagréable sensation de revivre un cauchemar en voyant le jeune Hirn se faire ainsi molester par les Ladres comme un mulot entre les pattes de quelques malicieux félidés.

Le jeune homme n'avait de cesse d'être griffé, poussé violemment, frappé et parfois, mordu. Son visage tuméfié saignait abondamment et ses tentatives de riposte restaient vaines.

Soudain, Kounaar, dans toute sa furie animale, malmena deux ou trois lépreux pour mieux fondre sur lui. Avide de sang, ce démon n'était pas joueur et se montrait incapable de réprimer la moindre de ses pulsions primaires.

D'une main ferme, il saisit Vincent au col et ouvrit sa gueule en grand. Sa mâchoire, écumante de bave et pourvue de crocs impressionnants, se referma d'un coup sec sur la veine jugulaire de sa victime...

Catherine hurla sa détresse et sa haine. Son cri vint ébranler la témérité des Ladres qui attendaient que le prédateur dominant finisse de se rassasier pour pouvoir profiter des restes.

De l'extrémité de ses mains jaillit alors un flux lumineux et fulgurant qui, par ondulations frénétiques vint les frapper tous de plein fouet, les réduisant en viande trop cuite en l'espace de quelques secondes !

Kounaar, apeuré, lâcha sa proie et s'écarta vivement de la salve meurtrière.

De son côté, Escarpe était, lui aussi, plus que déterminé à annihiler toute menace.

Lui aussi avait vu son jeune protégé se faire massacrer et avait ressenti une terrible et profonde frustration de ne pas avoir su le sauver. Ce sentiment se changea bien vite en une colère démesurée et le bout de ses doigts se mit aussitôt à répondre à ses attentes rageuses et à le picoter légèrement en mille fourmillements. Puis vinrent des étincelles qui crépitaient de mille feux tandis que ses ennemis, stupéfaits, reculaient nettement, redoutant un péril qu'ils savaient éminent.

A quelques pas de là, la petite fille aux yeux de velours et à la mine blafarde se mit à tressaillir. Son intérêt pour *C'hwann* s'estompa brusquement pour se reporter sur un évènement qui se tramait plus loin, à l'autre extrémité de la caverne.

Terrorisée, elle lâcha aussitôt la main de son précieux convive et poussa un cri épouvantable, aussi ravageur qu'une tempête et aussi rauque que le grondement du tonnerre.

Kounaar, la créature aux bandages noirs, la femme au ver frontal ainsi que l'ensemble des Ladres se figèrent d'un coup, comme submergés par une vague d'appréhension, et abandonnèrent la partie en se regroupant autour du catafalque, à proximité de la géode bleue…

Quelque chose était en train d'être bouleversé.

L'Encre Ténébreuse essuyait revers après revers, malmenée par deux entités, lumineuses et aériennes...

Catherine rouvrit les yeux et se tourna vers la Matrice. Elle y vit une brèche, comme un ulcère en train de naître et comprit que des êtres malveillants allaient bientôt s'y faufiler.
«Un vortex...» Se dit-elle, en le désignant simplement du doigt.
- Un vortex professeur ! S'écria-t-elle, effrayée.

Escarpe et elles virent alors de vagues silhouettes prendre forme dans l'embrasure de cette faille spatio-temporelle.
- Les démons archaïques ! Précisa le vieil homme d'une voix à demi étouffée par une tempête qui se levait avec force. - La Matrice déraisonne ! Elle redonne vie à ces monstres ! Il faut la contraindre à cesser !
- Mais comment ? Gueula Catherine alors que de violentes bourrasques, venues de nulle part, balayaient de leur souffle l'espace confiné mais vaste de ce lieu ténébreux...

Alors que l'inquiétante fillette s'élançait vers la bataille qui faisait rage, la caverne toute entière se mit à vibrer dangereusement et des morceaux de roche se détachant de la haute voûte, pleuvaient dans l'immensité de cette cathédrale…

Natacha se hâta à recharger sa carabine mais peinait à insérer sa quatrième fléchette dans la chambre… Malheureusement pour elle, le petit monstre aux cheveux bruns et au visage blême grogna de rage et, telle une furie, se jeta sur elle.

L'Encre était moribonde mais parvenait néanmoins à régénérer encore quelques unes de ses cellules et à tenter d'autres attaques. Mais elle avait perdu énormément de force et les *mages* étaient à présent sur le point de l'achever...

La fillette rouait Natacha de coups violents en poussant des cris et des râles inhumains.

La femme flic tomba à terre et se recroquevilla pour tenter d'amoindrir l'effet destructeur de ses frappes.

Brusquement la frêle créature cessa de la malmener et se redressa vivement. Elle avait senti quelque chose qui ne lui plaisait guère. Et ce quelque chose provenait de cette pauvre Natacha, à demi inconsciente, couverte d'ecchymoses et gisant à ses pieds, dans la poix de son propre sang…

Adèle n'avait plus rien en commun avec une môme de dix ans, une poupée emplie de malice. Elle était devenue une petite créature infernale, voûtée à l'extrême. Derrière de longs cheveux noirs et raides, on pouvait entrevoir une peau craquelée à maints endroits, une face incroyablement bouffie et des yeux, à demi cachés par des arcades sourcilières proéminentes et affaissées, semblables à ceux de la Bête : rouges et hypnotiques. Sous son nez difforme et aplati, la lèvre supérieure de sa bouche putride était fendillée en un repoussant bec de lièvre, dévoilant ainsi des gencives à vif et une dentition contrefaite. Sa robe n'était plus qu'une guenille crasseuse et ses doigts étaient osseux, effilés et griffus…
- Ma très chère Maman a décidé de t'inséminer, femme ! Lança-t-elle d'une voix éraillée. *- En toi, reposent ses embryons. Mais elle a échoué dans cette vaine tentative car à présent, tu vas mourir…*

La main ankylosée de Natacha tâtonna fébrilement le sol froid et dur de la caverne et rencontra un petit objet de forme oblongue, terminé par une aiguille. Elle palpa l'étrange chose et réalisa, vaseuse, qu'il ne pouvait s'agir que d'une fléchette égarée, préalablement tombée de la besace de façon fortuite.

A ce moment, la nouvelle Adèle se pencha sur elle pour mieux la lacérer mais en un dernier réflexe, dans un ultime sursaut, Natacha leva brusquement son bras en hurlant de toutes ses forces et, le poing serré, planta avec détermination la fléchette dans l'œil droit de la créature !…

Celle-ci se redressa et hurla sa douleur en étirant son cou vers le Ciel. Prise de spasmes incontrôlables, l'affreuse fillette recula, tituba quelques instants avant de chuter.

Son corps, après quelques tressaillements, finit par se dissoudre en un bouillon verdâtre et nauséabond.

Adèle Malrouve ou ce qu'elle était réellement, se résumait à présent, à des lambeaux de tissu baignant dans un immonde magma gélatineux.

Pendant ce temps, les deux êtres de lumière, vieux mages emplis de sagesse, contemplaient l'agonie de l'Encre Ténébreuse. Rongée par un acide virulent et efficace, savante mixture du docteur Cardinet, la chose finissait de se consumer...

Irrémédiablement, le Chaos perdait du terrain. La débâcle affectait les autres Ladres qui, désorganisés, fuyaient un désastre annoncé.

C'hwann et son acolyte *Kounaar*, profondément affaiblis, battaient en retraite, suivis de l'étrange individu aux bandelettes adhésives noires et de la redoutable créature femelle à la croix frontale...

Catherine leva les yeux vers eux.

- Quatre garnements. Murmura-t-elle d'une voix lasse.
- Que dites-vous ? Lui demanda Escarpe, intrigué.
- Thierry, Jean-René, sa sœur Anne-Marie et Louis, mon fils… Quatre garnements et à présent quatre monstrueuses représentations du Mal qu'il nous faut vaincre...
- Je ne sais pas quoi dire. Amorça le vieil homme, en lui caressant l'épaule. - Seulement que je suis profondément navré… Pour le moment, il est temps d'en finir avec cette histoire. Les Fénaïdes reculent… C'est un avantage certain et nous devrions en saisir l'opportunité.

Catherine retint une larme.

- Nous avons tous deux perdu un fils… Dit-elle tout en s'épanchant sur le sort du jeune Vincent, gisant à ses pieds, sans vie…

Elle s'agenouilla près de sa dépouille ensanglantée et, d'un geste empli d'une tendresse toute maternelle, passa doucement sa main dans sa tignasse rousse.

- Nous avons failli, professeur. Pleura-t-elle. - Nous avions déjà perdu ce jeune séminariste, il y a trente ans et aujourd'hui, nous perdons celui-ci…
- Souvenez-vous, Catherine : rien ne meurt vraiment ici, à Malrouve. Lui confia Escarpe, pensant la rassurer.

Catherine leva la tête et vit deux évanescences lumineuses flotter dans les airs. Elle les reconnut sans peine mais n'aurait pu dire si elle était heureuse de les voir tant sa peine était lourde.

- Nos anges gardiens. Dit-elle avec une pointe d'amertume. - Joël et Monsieur Pierre… Ils sont venus nous prêter main forte…

Soudain, les quatre démons, dans une tentative désespérée, s'empressèrent de déserter la place. Profitant de la faille spatio-temporelle, ils n'hésitèrent pas s'en approcher et furent aussitôt aspirés puis digérés par les spirales infernales de ce maelstrom sans que nos deux comparses ne puissent les en dissuader…

- Comment est-ce possible ? Lança Catherine. - Je sais que nos enfants respectifs étaient des Élus avant de succomber aux affres du Chaos. Mais les autres, les enfants Lefort ? A ce que je sache, ils n'étaient pas comme nous !
- Non, en effet. Répondit Escarpe. - Mais je suppose que leur folie et leur redoutable sentiment nostalgique les ont rendus presque aussi puissants et dangereux que ne peut l'être un Fénaïde. Par d'insoupçonnables et profonds liens qui les ont unis par le passé et qui les unissent encore, Jean-René et Anne-Marie ont fini par être indissociables de leurs deux compagnons… Espérons à présent que ces créatures puissent brûler dans le brasier de l'enfer ! Franchir un vortex n'est pas sans risque…
- Comment le savez-vous ?

Escarpe parut déstabilisé. A ce moment précis, Catherine eut la nette impression qu'il était allé trop loin et que l'émotion aidant, il en avait trop dit.

- Que savez-vous au juste, professeur ? Insista-t-elle d'une voix menaçante.

Le trouble devint palpable. Escarpe se devait d'esquiver.

- Je le devine, voilà tout. Dit-il simplement. - Un vortex d'une telle activité et d'une telle amplitude ne peut être aisément franchi…

Mais l'esprit de Catherine tintait d'un tout autre son de cloche. Le vieux sage ne disait pas toute la vérité. Pour elle, l'homme avait déjà été confronté à ce genre de phénomène.

- D'après vous, qui y a-t-il de l'autre côté ? Demanda-t-elle.
- Un autre monde. Supposa le professeur. - Semblable au nôtre mais sensiblement différent… Une autre dimension… Que sais-je ? En tous les cas, quelque soit cet univers, il abrite des entités

ténébreuses que les anciens élus ont autrefois su chasser du nôtre…
- Les démons archaïques ?
- Ou ce qu'il en reste. L'Encre Ténébreuse a bien tenté de leur redonner forme mais il semble que le processus ait finalement échoué… Votre fils était seul, capable de réaliser cette terrible prouesse… Il avait hérité de son père de cette troublante particularité… Geôlier, malgré lui, d'évanescences très anciennes, les âmes putrides de quatre démoniaques félons enfermées dans l'obscurité et l'étroitesse de son subconscient… L'Encre prévoyait de ressusciter Bam'Shor et ses trois compagnons à travers lui… La seule façon de pouvoir réussir ce coup de maître était la mutation de votre cher Louis… Devenu Fénaïde, il était corps et âme voué à la cause du Chaos et répondait favorablement à ses exigences…
- Où sont-ils à présent ? S'inquiéta Catherine, observant les multiples enroulements frénétiques de cette bouche affamée, rouge de haine, que l'on nommait «vortex» ou bien «passage»… - Et comment refermer cette fêlure ?

Escarpe parut étonné de cette question :

- Vous souhaitez la refermer, en renonçant à l'idée de revoir votre fils ?
- Il n'est plus mon fils. Il ne ressent plus rien et ne vit que pour la destruction. Oui professeur, il nous faut aller jusqu'au bout. Vincent ne dois pas être mort pour rien. Dit-elle en regardant d'un air désolée le corps livide du garçon, gisant inerte sur le sol…
- Vous avez raison, Catherine. Reprit le vieil homme d'un air peiné. - Mais je crains qu'ils ne nous faillent franchir cette porte pour espérer la clore et rééquilibrer la Matrice. Nous n'avons pas d'autre alternative. Un vortex doit se réguler des deux côtés. C'est ainsi.
- D'où tenez-vous ça ? Interrogea une nouvelle fois Catherine.
- Une fois de l'autre côté, je vous dirai tout, je vous le promets. En attendant, ne discutons plus, voulez-vous, et finissons-en ! Le temps presse…

EPILOGUE

Deux semaines plus tard…

Une lumière spectrale pénétrait le grand hall de l'hôpital où quelques infirmières énergiques s'empressaient de parcourir de longs couloirs couleur pastelle…

Il était près de huit heures et Angers s'éveillait péniblement...

Depuis des chambres restée entrouvertes, des râles parvenaient jusqu'au comptoir de l'accueil, entremêlés de toussotements et de voix sourdes…

Dans le ventre de ce monstrueux bâtiment des années 70, quelque part, au détour d'un bloc et d'un autre service, par delà un dédale de longs corridors rectilignes et froids, dans la discrétion d'une chambre terne, dormait paisiblement une jeune femme.

Enfoncée dans un lit de fortune, le corps perfusé de toute part, sa tête reposait sereinement sur un épais oreiller blanc…

Son visage contrastait avec la tranquillité ambiante de ce lieu si impersonnel. Des ecchymoses, des plaies suturées et quelques bleus venaient souligner davantage l'extrême lividité de sa peau.

Sa chevelure claire et bouclée se torsadait sur le moelleux de l'édredon.

Un «bip» régulier rythmait le silence clinique de cette petite pièce aux odeurs d'éther. Près de la couche aux rambardes métalliques, veillait une grosse machine illuminée de loupiotes vertes et rouges…

Près de là, dans l'étroit couloir, un homme en complet bleu marine patientait et n'en finissait pas de faire les cent pas, un gobelet de café à la main et un imperméable froissé sous le bras.

Entre deux soupirs d'impatience, il ruminait sans cesse tout en jetant un œil distrait à sa montre…

L'individu était de taille moyenne, la petite quarantaine et le teint gris. Mal rasé, la cravate négligemment nouée, il passait son temps à esquiver le passage régulier d'infirmières affairées.

Il réagissait au moindre bruit de porte que l'on ferme avec vigueur, plus loin, et à tout autre bruit qui venait rompre l'interminable attente.

Puis, Le docteur Cesbron, un éminent neurologue d'une cinquantaine d'années, barbu, de grande taille, légèrement bedonnant et vêtu d'une blouse immaculée fit irruption dans le couloir.

- Capitaine Meyer. Dit-il à l'homme au complet bleu en lui serrant vigoureusement la main.

- Alors, docteur, aucun changement depuis la dernière fois ?

Le médecin chaussa ses lunettes et se plongea dans ses notes d'un air inspiré.

- Navré de vous décevoir mais je vais devoir me répéter : le diagnostique est inchangé. Elle est malheureusement toujours plongée dans un profond coma… Il faut faire preuve de patience, capitaine… Avez-vous un suspect ou le début d'une piste ?

L'homme à l'imper paraissait contrarié.

- Rien pour le moment. Il faut dire que cette affaire «Malrouve» nous a profondément secoués. J'avais espérer un changement, même infime… Mais au fond de moi, je ne me faisais pas beaucoup d'illusion… Je ne sais plus quoi faire. L'ambiance est morose en ce moment, au sein du commissariat…

- Je sais… Vous y avez laissé des plumes. Votre commissaire, un de vos lieutenants y ont trouvé la mort et les corps de plusieurs agents du GIGN ont été retrouvés, morts… Quelle tragédie ! Je compatis… D'après vous, qu'est-ce qui a bien pu se passer là bas, dans ce centre de loisirs ?

Meyer garda le silence, le regard perdu dans le vague puis, secoua légèrement la tête, comme un

signe d'incompréhension et d'impuissance.
- Où l'avez-vous retrouvée ? Insista le médecin, en indiquant la chambre 41 juste derrière lui.
- Dans les sous-sols du château. Son corps gisait sur le sol du cellier, inerte, à proximité d'un vieux puits scellé. Cinq corps étaient étendus près d'elle : des membres du GIGN et deux civils… Certains d'entre eux étaient méconnaissables… déchiquetés… Mutilés atrocement…
- Hum… Je comprends… D'après vous, qui a pu faire ça ?
- C'est inconcevable… Je ne sais pas, je ne sais plus… Un malade… Un monstre en tout cas… Franchement, aucune idée… On est tous un peu perplexe, déboussolé… Meyer soupira à nouveau en se frottant le visage d'une main tremblante. - Le lieutenant Gordien… Il est vraiment impossible de l'interroger ? Dit-il en baissant les yeux vers le sol.
Cesbron fit un «non» peu prononcé de la tête :
- Il est peut-être possible qu'elle vous entende mais sera dans l'incapacité de vous répondre. Vous m'en voyez désolé… Il n'y a malheureusement aucune amélioration notable… Il est fort probable qu'elle y reste… Et même si elle s'en sort, il est à prévoir qu'elle en garde des séquelles de façon irréversible… Celui qui l'a ainsi violentée avec tant d'acharnement et de rage doit certainement être le même individu. Celui que Sorges et son équipe pourchassaient…
- Cet enfant de salaud nous a filés entre les doigts. Avoua le flic.
- Je n'arrive pas à comprendre… Comment un seul homme peut-il à la fois massacrer tout un bataillon de policiers hyper entraînés et s'acharner ainsi sur une pauvre femme ? S'il existe un tel être, malgré mon serment, j'aimerai le voir plutôt mort que vif !
Meyer esquissa une grimace qui ressemblait vaguement à un assentiment :
- Moi aussi, j'aimerai l'attraper et lui faire payer chèrement ses actes, à cette enflure !… Seulement, notre seul espoir réside en celle qui occupe ce lit d'hôpital, plongée dans un profond sommeil. Nous n'avons que des questions… Des milliers de questions… Et toujours pas de réponse ! C'est frustrant… Terriblement frustrant… Elle est notre unique témoin.
- Vous n'étiez pas sur l'enquête ?
- Non. Ce jour là j'étais en planque avec un collègue. Nous enquêtons actuellement sur un important réseau de prostitution implanté depuis peu dans la région… Nous avons appris la terrible nouvelle que tôt ce matin là, alors que nous étions sur le point de décrocher et de rentrer au bercail… Nous estimions Brissart et Orsini… C'était d'excellents flics…
- J'imagine. Répondit Cesbron. - J'ai entendu dire que d'autres personnes qui se trouvaient là-bas se sont étrangement volatilisées…
- Ah oui. Le directeur adjoint du centre, un jardinier et un prof de lycée… Ils étaient sur place. Le prof accompagnait Gordien.
- Un prof ? S'étonna le médecin. - Que venait-il faire dans cette histoire ?
- J'aimerai bien le savoir. J'ai demandé à son frère, un certain monsieur Chaudet, de venir ici, dans cet hôpital… Il arrive de Paris… Il travaille dans la finance, je crois… D'après lui, leur mère, elle aussi, aurait disparu !
- Décidément. Fit Cesbron en secouant la tête. - Et ce parc de loisirs… Que va-t-il devenir ? J'imagine mal sa réouverture dans l'immédiat !
- C'est une scène de crime. Répondit sèchement le policier en regardant nerveusement sa montre.
- Le temps que l'on y fasse nos investigations…
A ce moment précis, son téléphone portable se mit à sonner. C'était une sonnerie sans prétention. Un simple «dring» quelque peu remanié.
Le capitaine s'en saisit et, d'un air fautif, demanda la permission de prendre l'appel. Le docteur Cesbron fit les gros yeux. Ce genre d'ustensile était formellement prohibé dans l'enceinte d'un hôpital ! Mais bien vite, la moue du praticien se changea en sourire :
- Allez-y. Dit-il. - Pour cette fois, nous ferons exception...
- J'en ai pour quelques secondes. S'excusa encore Meyer en s'éloignant de quelques mètres.
Après un bref moment, le policier revint sur ses pas :
- Je dois y aller. Monsieur Chaudet vient d'arriver. Il attend en bas, dans le hall d'accueil. Prévenez-moi au moindre changement…
- Je n'y manquerai pas, capitaine. Oh, à propos… J'allais omettre de vous parler de l'état du lieutenant…
- Mais vous venez de me dire que rien n'avait changé et qu'elle était toujours entre la vie et la

mort !
- Je ne veux pas parler de ça mais de tout autre chose… Heu… Est-ce que vous lui connaissez un ami, un compagnon…
- Vous me demandez si Gordien a un mec ! Comprit le flic, légèrement surpris. - Je sais qu'elle a eu une aventure avec Orsini mais ça date ! Non… je ne vois personne dans sa vie… Il faut avouer qu'elle avait tendance à faire fuir les hommes !
- Ah bon ? Pourtant, elle est assez craquante. Confia Cesbron.
- Je ne vous contredirai pas sur ce point, doc'… Non, en fait, Natacha… Enfin, le lieutenant Gordien est, comme on dit souvent, un garçon manqué… Pas très «fleur bleue»… Un peu rude dans ses approches… Mais pourquoi ces questions ?
- Parce que le lieutenant Gordien est enceinte.

FIN